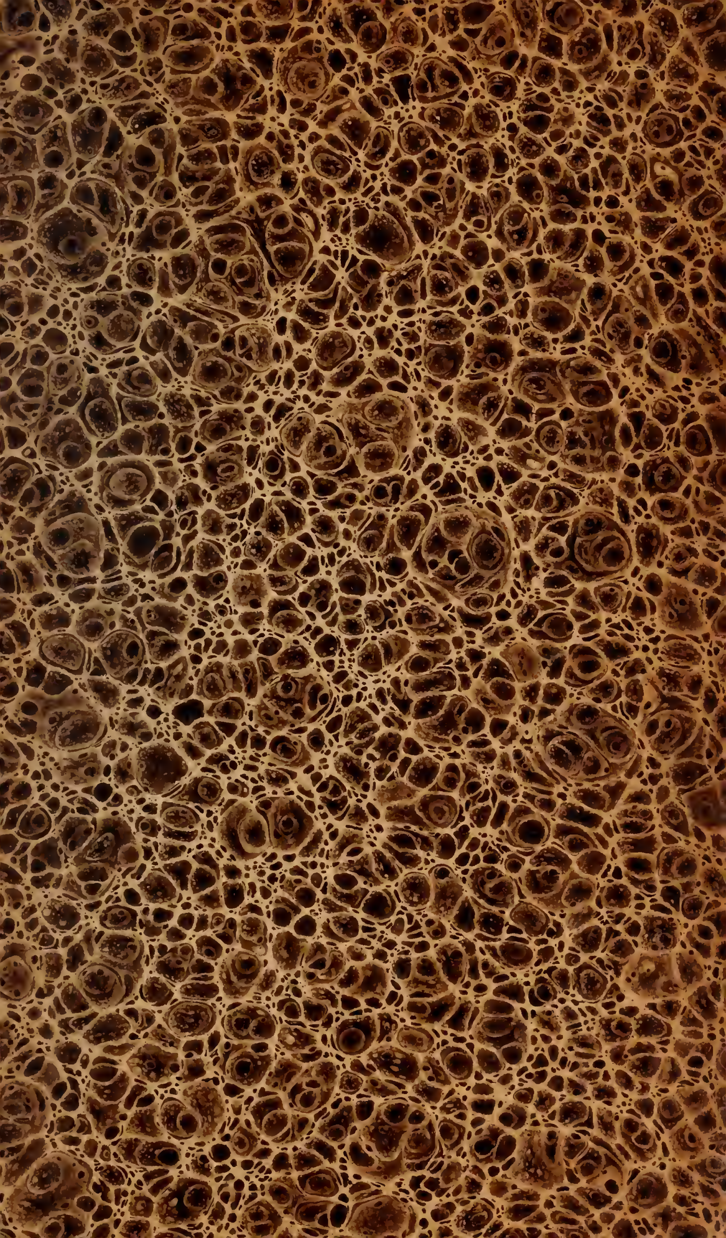

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04048 3117





PLANS D'INSTRUCTIONS

SUR LE SYMBOLE.

1



APPROBATION.

Nous avons fait examiner l'ouvrage ayant pour titre : *Plans d'instructions sur le Symbole*. D'après le rapport favorable qui nous a été présenté, nous en autorisons l'impression.

Formé des matériaux contenus dans le Catéchisme du Concile de Trente, ce travail offre au Clergé et aux fidèles un guide sûr et qui répond pleinement au vœu de l'Eglise pour l'instruction de ses enfants.

Tournai, le 26 juillet 1860.

† G.-J. Ev. de Tournai.

PLANS D'INSTRUCTIONS

SUR

LE SYMBOLE

D'APRÈS

LE CATÉCHISME DU CONCILE DE TRENTE,

PAR LE CHANOINE

D.-G. HALLEZ,

licencié en Théologie, professeur d'Éloquence sacrée au séminaire de Tournai.

DEUXIÈME ÉDITION.

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS
P.-M. LAROCHE, LIBRAIRE-GÉRANT,
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG
L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Querstrasse, 34.

V^VE H. CASTERMAN
TOURNAI.
1870


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

INTRODUCTION.

ARTICLE I.

POUR QUELLE RAISON ET A QUELLE ÉPOQUE LE CONCILE DE TRENTE A ORDONNÉ LA PUBLICATION D'UN CATÉCHISME.

L'Europe était déchirée par les haines et les dissensions. Les princes à qui le Seigneur a comme remis les destinées des peuples étaient divisés entre eux. Les schismes et les hérésies avaient presque détruit et mis en pièces l'unité du nom chrétien.

Touché de tant de maux et dans la vue d'y mettre un terme, le Pape Paul III, d'heureuse mémoire, convoqua, l'an 1537 de Jésus-Christ, un Concile œcuménique à Mantoue. Mais contre toute attente, et grâce sans doute aux suggestions de l'esprit de ténèbres, on mit à la tenue du Concile dans cette ville des conditions tellement contraires à la dignité et à la liberté de l'Eglise, qu'il fut impossible d'y souscrire.

Obligé de s'adresser ailleurs, le Pontife désigna Vicence. Aucune ville ne semblait offrir plus de facilité et d'avantages. Elle ne manquait pas d'importance ; puis, placée comme elle l'était, sous la domination des Vénitiens qui consentaient au Concile, elle en garantissait la sécurité ; en outre, elle avait le mérite d'être d'un accès facile à tous.

Il fut donc arrêté que le Concile y serait célébré. L'ouverture était fixée au premier mai 1538.

Cependant le Pape n'avait rien négligé pour réconcilier l'empereur Charles-Quint avec le roi de France François I. Les deux monarques eurent à Nice une entrevue à laquelle il assista. Déjà il avait dépêché ses légats à Vicence avec ordre de disposer toutes choses pour la célébration du Concile. Mais la paix ne fut point définitivement conclue entre l'Empereur et le Roi, et tout ce que le Pontife put obtenir, fut un armistice de dix ans.

Deux nouvelles convocations se firent, et il fallut différer la réunion des évêques pendant trois ans.

Après ce laps de temps, le Pape qui gémissait de voir périr les âmes, changea de nouveau le siége du futur Concile, et sur la demande des Allemands surtout, il choisit la ville de Trente.

Le premier de novembre de l'an 1542 avait été arrêté pour l'inauguration ; mais une nou-

velle tempête s'éleva, et, comme dit le poète, le bruit des vagues irritées étouffa toute autre voix :

... Impediunt adversæ jussa procellæ,
Nec sinit audiri vocem fragor æquoris ullam.

A peine la bulle de convocation était-elle expédiée aux princes, que la guerre se ralluma entre l'Empereur et le Roi. Cette guerre excita des troubles de tout genre, en sorte que l'ouverture du Concile n'eut lieu que le 13 décembre 1545.

Il n'avait pas fallu tout ce temps à l'hérésie de Luther pour prendre des développements prodigieux. L'impiété, triste fruit des guerres, avait envahi presque toute l'Europe ; la chrétienté n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Pour opposer enfin une digue à ce torrent, les évêques se rendirent de toutes parts avec empressement à Trente. Mais, ô Dieu ! quelle œuvre gigantesque ! Comment venir à bout de l'hérésie, cette nouvelle hydre à cent têtes ? Il fallait pour cela le concours d'un grand nombre de combattants, et les pasteurs des âmes, à cette époque malheureuse, étaient pour la plupart dépourvus de science et de piété. Ils manquaient par conséquent d'armes. Les Pères du Concile entreprirent de leur en fournir, en les instruisant de manière à ce qu'ils fussent à même d'instruire les peuples à leur tour.

Après de longues et mûres délibérations, ils firent réflexion que le génie de l'hérésie ne se contentait pas d'attaquer la foi catholique dans de gros volumes, mais qu'il avait répandu une infinité d'opuscules sous des titres pieux et pleins de religion en apparence, où le poison était si habilement insinué qu'il devenait très-difficile de discerner le froment de Jésus-Christ d'avec l'ivraie de l'homme ennemi. Il circulait autant de catéchismes qu'il y a de provinces et presque de villes en Europe, et beaucoup fourmillaient d'erreurs. Les simples se trouvaient ainsi pervertis et l'on rencontrait rarement une foi pure.

« C'est pourquoi les Pères du Concile œcuménique de Trente désirant opposer un remède salutaire à un mal si grand et si pernicieux, ne crurent pas faire assez de définir contre les hérésies les points les plus importants de la doctrine catholique ; mais ils jugèrent encore à propos de donner une certaine formule ou manière d'instruire le peuple chrétien des éléments de la foi, pour qu'elle fût suivie dans toutes les églises par ceux qui en sont les légitimes pasteurs et docteurs. »

Remarquez-le donc, pasteurs des âmes ! ce catéchisme est le vôtre. C'est en votre faveur qu'il a été entrepris et publié, et le saint Concile vous enjoint d'en faire usage.

Voici ses expressions : « Pour que le peuple

fidèle s'approche des sacrements avec une révérence et une dévotion plus vives, le saint concile prescrit aux évêques d'avoir soin, en administrant les sacrements, d'en expliquer la vertu et l'usage d'une manière proportionnée à la capacité des auditeurs, et de veiller aussi à ce que les curés donnent des instructions semblables avec piété et prudence, en langue vulgaire, autant que le besoin et les circonstances le demanderont. » Il ajoute que ces instructions devront se donner d'après la forme que le Concile se propose d'indiquer pour chacun des sacrements dans son catéchisme. Il recommande aux évêques de le faire traduire fidèlement en langue vulgaire et de le faire expliquer au peuple par les curés. (*Sess.* 24, *de reform. cap.* 7.)

On voit par là pour quelle raison et en faveur de qui le saint Concile de Trente a ordonné la publication de cette sainte œuvre ; on peut même inférer de ce qui a été dit, que déjà dès le commencement du Concile, les Pères en avaient senti le besoin et conçu la pensée. Il est certain du moins qu'ils décrétèrent la composition du catéchisme, dans la dix-huitième session, qui fut la seconde tenue sous Pie IV. On sait avec quel soin et avec quelle ardeur saint Charles Borromée poursuivait à cette époque toutes les mesures qui paraissaient utiles à la réformation des mœurs. Dans cette session, on fit le décret touchant le discernement des livres, et une

commission fut nommée à l'effet de dresser un catalogue des livres mauvais et pernicieux pour les condamner en Concile. Ce fut indubitablement en ce temps, qu'afin de remédier aux ravages des mauvaises doctrines, on arrêta la publication d'un catéchisme et qu'on désigna une autre commission, dont nous parlerons plus loin, pour mettre la main à cet important travail. C'est ce qui ressort clairement de la continuation de la vingt-cinquième session, où l'Index fut décrété ainsi que l'achèvement du catéchisme. Citons les paroles du Concile : « Le saint Concile, dans sa deuxième session tenue sous Notre Saint-Père le Pape Pie IV, avait chargé quelques-uns des Pères d'examiner ce qu'il y aurait à faire touchant les censures et les livres suspects ou pernicieux, et d'en référer au Concile. Apprenant maintenant qu'ils ont achevé leur travail, et qu'il serait difficile pour le Concile de prononcer sur chacun de ces livres à cause de leur multitude et de leur variété, il ordonne qu'on adressera au Souverain Pontife le rapport des commissaires, afin qu'il veuille conclure cette affaire et promulguer le jugement. Il statue la même chose touchant le catéchisme, qu'une commission spéciale avait commencé, ainsi que pour le Missel et le Bréviaire.

Ces dispositions montrent évidemment, 1° quel a été le motif du Concile en ordonnant la rédac-

tion du catéchisme ; 2° à quelle époque il l'a décrété ; 3° que ce catéchisme est d'une autorité supérieure à tous les autres ; 4° qu'il doit être habituellement entre les mains des pasteurs ; il est en effet pour eux comme un riche trésor de théologie et de science ecclésiastique.

ARTICLE II.

DES AUTEURS DU CATÉCHISME ET DU TEMPS QU'ILS EMPLOYÈRENT A LE COMPOSER.

On travailla à deux reprises à la composition du catéchisme. D'abord, à Trente, pendant les deux dernières années de la célébration du Concile, depuis la dix-huitième session qui eut lieu le 26 février 1562 jusqu'à la fin du Concile, en décembre 1563.

Ensuite, à Rome, après la conclusion du Concile. Plusieurs Pères y furent appelés à cet effet, et ce travail les occupa encore pendant plus de trois autres années, depuis la levée du Concile jusqu'en 1566, époque où il fut présenté à l'approbation de saint Pie V.

Ainsi il fallut cinq ans entiers pour composer et polir cet ouvrage, et plusieurs Pères très-pieux et très-savants furent employés à sa rédaction.

Cette simple considération prouve combien serait malavisé celui qui ne jugerait pas ce

travail digne de toute son estime et du respect de tous les siècles. Et certes, on aurait très-mauvaise grâce de renvoyer aux écoles d'enfants une œuvre de cette importance.

Mais venons-en à ses auteurs.

Il conste de la dernière session que, pendant les deux dernières années du Concile, plusieurs Pères de l'assemblée, fort renommés pour leur science, furent députés pour y travailler, et qu'ils y mirent tout leur zèle et leurs soins.

Les matières furent divisées en un certain nombre d'articles; on les distribua, et chacun traita et développa le sien, selon l'esprit du Concile et le sentiment de l'Eglise, comme le Saint-Esprit leur donna de parler. Ce fait a pour témoin Christophore Sanctoris, de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin, qui assure que l'article du Symbole : *Je crois la sainte Eglise catholique*, échut au cardinal Seripand, qui était du même Ordre. Le quatrième article du Symbole fut assigné à Michel Médina, de l'Ordre des Frères-Mineurs. Lui-même le dit dans la préface de son Opuscule sur cet article. Possevin dans son *Apparat*, (lettre P), dit aussi que Pierre Galesius exposa en latin la partie du Catéchisme qui renferme les commandements de Dieu, et que Jules Spogiani (lettre J) eut pour sa part le dernier chapitre.

Castalion confirme ce qui précède en ces termes : « Le Catéchisme décrété par le Concile

et publié par Pie V, est le fruit de la collaboration de plusieurs théologiens et d'hommes éloquents. Le Symbole, du moins en partie, fut assigné à Antoniani ; Dœlius Pasqualinus, personnage très-grave, me l'a affirmé ; et j'ai lu la même chose dans des écrivains qui l'ont combattu. »

Qu'on veuille donc bien le remarquer : les Thomistes ne sont pas les seuls qui aient concouru à cette publication ; c'est là une calomnie inventée pour diminuer l'autorité du Catéchisme, comme s'il n'était pas l'œuvre de l'Eglise universelle, mais d'une école théologique particulière, ce qu'on ne peut soutenir sans manquer de respect pour le Concile et pour le Pape.

Après la célébration du Concile, le soin de terminer l'ouvrage fut confié, il est vrai, à quelques Pères de l'Ordre de Saint-Dominique ; mais par là même qu'ils reçurent cette commission de l'Eglise, on doit croire qu'ils firent spontanément abstraction de leurs opinions privées, s'ils en avaient, ou qu'il leur fut enjoint soit par le Concile, soit par le Pape, au moins de vive voix, de traiter toutes choses non d'après leurs sentiments particuliers, mais bien en se conformant à celui de l'Eglise. Une conduite contraire eût été de l'imprudence ; et qui osera en accuser le Saint-Siége dans une entreprise de cette conséquence ?

Les Pères désignés à cette fin furent Léonard Martin, archevêque de Gênes, né à Lanciano; Gilles Fuscarari, Bolonais d'origine, évêque de Nutine; François Forêt, de Lisbonne, théologien du roi de Portugal au Concile de Trente. C'étaient des hommes d'une piété et d'une capacité éminentes, jouissant d'un grand renom dans l'Eglise. La part qu'ils prirent au Concile et les charges importantes dont ils furent revêtus le montrent. Le témoignage que leur rend saint Charles Borromée dans sa lettre au cardinal Stanislas Hosius suffit pour que nous les rangions parmi les plus doctes entre les Pères du Concile. Telle était aussi l'opinion de Joseph Ripalmont : « Saint Charles avait conçu le plan de l'excellent ouvrage du Catéchisme romain, décrété par les Pères du Concile, comme on le voit dans les actes ; mais il voulait que la divinité et la grandeur des choses fussent soutenues par la dignité du langage : c'est pourquoi il fit achever cet ouvrage par les hommes de cette époque qui étaient les plus versés dans la connaissance de la langue latine, en sorte qu'on pût croire qu'il avait paru aux plus beaux temps de la littérature romaine. »

Il résulte de là que l'honneur de cette sainte entreprise revient en bonne partie à saint Charles Borromée. C'est ce qu'on peut encore inférer de la lettre que ce saint prélat adressait au roi de Portugal pour lui demander la permission de

retenir François Forêt après le Concile, parce que le Saint-Siége avait besoin de ses services pour l'achèvement du Catéchisme.

Mais si les Pères du Concile peuvent revendiquer l'initiative de cette œuvre glorieuse, il est juste d'en savoir également gré au saint Pape Pie V qui en fut le principal promoteur. Voici le témoignage qui lui est rendu par Gabutius, l'historien de sa vie : « Il prit soin, dit-il, de faire achever en latin le Catéchisme des Pasteurs, où sont exposés avec clarté les principaux points de la doctrine catholique, employant à cet effet des hommes distingués par leur doctrine et leur éloquence ; il le fit ensuite répandre en tout lieu et traduire en italien, en français, en allemand et en polonais. »

Tels furent les soins donnés à ce Catéchisme. Qu'on juge par là de l'estime qu'il mérite, quel en est le prix, de quelle autorité il est. Décrété par un Concile œcuménique qui en distribua les divers articles à des commissaires spéciaux, il est le résumé de leurs travaux, revu par l'ordre du Souverain Pontife sous la direction de saint Charles. Ses auteurs ont été des hommes versés dans tous les genres de connaissances, et dont la piété, la vertu et la science étaient renommées dans toute l'Eglise.

Nous le demandons : après la sainte Ecriture, y a-t-il un livre qui soit plus digne d'estime et qui mérite plus d'être médité ?

ARTICLE III.

PAR QUI LE CATECHISME A ÉTÉ APPROUVÉ.

Avant que le Catéchisme parût au jour, bien qu'il eût été travaillé avec soin par les hommes les plus distingués, bien qu'il eût été lu, relu et poli tant de fois, par les soins de saint Charles Borromée, cependant, lorsqu'on l'offrit à Pie V, de sainte mémoire, pour qu'il l'approuvât de son autorité suprême, le Souverain Pontife ne voulut pas permettre qu'il sortît de ses mains, sans le faire revoir par d'autres Docteurs. Il le soumit donc à un nouvel examen, afin que ce livre, destiné à toute l'Eglise, et publié après les plus mûres réflexions, fût reçu dans toute l'Eglise.

Cet examen fut confié au cardinal Guillaume Sirlet. C'était un prélat d'une doctrine et d'une piété reconnue et qui, peu de temps auparavant, avait été sur le point d'être élu Pape par le suffrage d'un bon nombre d'autres cardinaux d'accord avec saint Charles. Ce grand homme, par l'ordre de Pie V, s'adjoignit quelques théologiens choisis qu'il chargea de peser et d'approfondir non-seulement la doctrine, mais les paroles mêmes du Catéchisme.

Ce n'est que sur le rapport de cette commission que le Souverain Pontife, vraiment admirable dans sa sollicitude, l'approuva enfin. Il

ordonna en même temps qu'on l'imprimât à Rome chez Manutius, et pour qu'il parût partout avec l'intégrité et la pureté désirable, il enjoignit de le corriger avant de le livrer au public. Il n'est pas inutile d'entendre les propres paroles du Pontife. Les voici : « De notre propre mouvement et dans le désir de nous acquitter le mieux possible, avec l'aide de la grâce, de notre devoir pastoral, voulant aussi mettre à exécution les statuts et décrets du saint Concile de Trente, nous avons donné à des Théologiens choisis dans notre ville de Rome, l'ordre de composer un Catéchisme qui pût servir de guide aux pasteurs, afin d'enseigner aux fidèles les choses qu'ils doivent connaître, croire et pratiquer. Ce livre étant achevé, grâces à Dieu, et sur le point de paraître au jour, nous avons pris des mesures pour qu'il fût imprimé avec le plus grand soin et la plus grande fidélité. C'est pourquoi nous avons voulu qu'il fût imprimé à Rome par les soins de notre cher fils Paul Manutius, imprimeur ordinaire des ouvrages ecclésiastiques. Nous lui avons confié spécialement cette commission, parce que, si un livre de cette importance était imprimé à l'étranger, il pourrait arriver que l'édition manquât de fidélité et d'exactitude... Donné à Rome, près Saint-Marc, le 7 des calendes d'Octobre, la première année de notre pontificat. »

Ces paroles nous font voir quelle estime ce Pontife faisait du Catéchisme, et avec quel soin on devrait toujours l'imprimer. Certes, à l'exemple d'un si grand Pape, les évêques devraient toujours veiller sur chaque nouvelle édition qui en paraît, pour empêcher qu'on n'y compte autant de fautes que de lignes.

Ainsi Pie V le premier approuva le catéchisme par un *motu proprio*, et non-seulement il l'approuva, mais il le recommanda et enjoignit d'en faire usage, chaque fois qu'il serait question de l'amendement des mœurs ou de la réforme des ordres religieux. Voyez sa bulle, *numéro* 102, qui parut pour la réforme de Cîteaux. Voyez aussi sa bulle, *numéro* 105, publiée la même année pour celle de la congrégation des Servites, et enfin la bulle, *numéro* 106, qu'il donna encore la même année pour la correction du Missel.

Le second qui approuva ce saint ouvrage fut Grégoire XIII, successeur de Pie V. Dans un bref de l'année 1583, il déclare que le catéchisme a été édité de nouveau par son ordre et avec son approbation. Il le jugeait tellement utile qu'il prit soin de le faire traduire dans la langue illyrique ou slavone, comme on le voit par le concile d'Aquilée que nous citerons plus bas. Bien plus, au témoignage de Possevin, il regardait le catéchisme comme une règle au moyen de laquelle il était d'avis qu'on pouvait

réformer le droit canonique lui-même. Aussi engagea-t-il François Gratien, jurisconsulte et chanoine de Vicence, à publier un abrégé de droit canon dans lequel serait retranché tout ce qui avait été abrogé, soit par les souverains Pontifes, soit par le concile de Trente, soit par le catéchisme romain.

Le troisième qui approuva ce catéchisme fut saint Charles Borromée. On le voit dans ses lettres que nous avons citées plus haut et surtout dans les actes du premier synode qu'il tint à Milan en 1565. Il y ordonne à tous les élèves du sanctuaire, à tous les ecclésiastiques, de lire assidûment le catéchisme, dès l'âge de dix ans.

En quatrième lieu, il fut approuvé au synode de Bénévent en 1567. Un des décrets enjoint à tous les pasteurs et prédicateurs, d'avoir souvent entre les mains le catéchisme publié par l'ordre du Pape, afin de bien s'acquitter de leur devoir et d'enseigner la saine doctrine de l'Eglise.

Cinquièmement, il fut approuvé au synode de Ravenne en 1568. Au titre, *De seminario,* chap. IV, il fait le plus grand éloge de cet ouvrage et enjoint à tous ceux qui vivent dans les séminaires d'en faire leur étude habituelle.

Sixièmement, il fut approuvé de nouveau par saint Charles dans le synode de Milan de l'an 1569. Il y est ordonné aux curés de traiter souvent quelques passages du catéchisme romain dans leurs conférences.

Septièmement, il fut approuvé dans le synode de Salzbourg en Germanie. Ce synode qui eut lieu en 1569, porte ce qui suit dans sa 26e constitution : « Les curés auront soin dans les fonctions de leur ministère, et les Evêques lorsqu'ils administreront par eux-mêmes les sacrements, d'expliquer au peuple en langue vulgaire en s'accommodant à la portée des auditeurs, ce qui regarde la nature et le bon usage des sacrements. Ils se serviront à cet effet du catéchisme romain, ouvrage très-utile et très-nécessaire dans ce temps-ci. »

Huitièmement, il fut approuvé pour la troisième fois par saint Charles au synode de Milan de l'an 1577. Là, il est ordonné aux curés d'expliquer, lorsqu'ils administrent les sacrements, la doctrine du catéchisme romain qui s'y rapporte.

Il fut approuvé, en neuvième lieu, au synode de Gènes en 1574. Voyez le titre : « De la manière dont les pasteurs doivent enseigner les éléments de la foi. »

Dixièmement, il fut approuvé pour la quatrième fois par saint Charles au synode de Milan de l'an 1578. Au nombre des livres que le curé doit présenter à l'évêque dans sa visite, il range le catéchisme romain.

En onzième lieu, pour la cinquième fois, il est approuvé par le même saint Charles au synode de Milan de l'an 1579. Entre les ques-

tions qu'on doit faire aux ordinands, il prescrit de leur demander s'ils ont le catéchisme romain et s'ils en connaissent la doctrine.

Douzièmement, il fut approuvé la même année par le clergé de France dans l'assemblée de Melun. Dans une foule de passages, mais surtout aux quatre titres du Baptême, de l'Eucharistie, de la Pénitence et de l'Ordre, l'assemblée y recommande aux pasteurs le catéchisme qu'il appelle du concile de Trente. On voit aux expressions dont il se sert qu'il le regarde comme nécessaire et qu'il le juge supérieur à tous les autres. Voici comment il s'exprime : « Les curés doivent instruire leurs ouailles avec toute la clarté et la simplicité possible d'après la doctrine du catéchisme de Trente. » Et ailleurs : « Qu'ils emploient pour exhorter leur peuple les passages du catéchisme romain et la doctrine du concile de Trente qui a trait à chaque sacrement. Qu'ils aient donc soin d'étudier cette doctrine avec soin. » Il ajoute plus loin : « Que les confesseurs suivent aussi exactement que possible les règles et les préceptes du catéchisme de Trente, en ce qui regarde ces matières et l'exercice des bonnes œuvres.

Treizièmement, il fut approuvé au synode de Rouen de l'an 1581. On y lit ce qui suit : « Que chaque pasteur ait le catéchisme romain en latin et en français, afin de bien s'acquitter de son office. » (*chap*. x.)

Il fut approuvé pour la quatorzième fois au synode de Bordeaux de l'an 1582 : « Nous avons fait publier le catéchisme de Trente en latin et en français, dit le synode, et nous ordonnons que chaque curé en ait un exemplaire et qu'il en propose quelque chose au peuple chaque jour de fête. »

Quinzièmement, au synode de Tours de l'an 1583. Titre : De la profession de foi et du soin de la maintenir.

Seizièmement, au synode de Reims même année. Titre : Des curés.

En dix-septième lieu, au concile provincial d'Aix, en France, l'an 1585. Au Titre *Des curés*, on lit : « Que chaque curé, afin de bien remplir son office, ait le catéchisme romain en latin et en français. »

Pour la dix-huitième fois, au concile provincial de Toulouse, en 1590 : « Nous ordonnons aux curés, dit le concile, d'avoir sans cesse entre les mains le catéchisme du concile de Trente. » (Titre *Des sacrements*.)

En dix-neuvième lieu, au synode d'Avignon, de l'an 1594, titre *De l'office du curé* : « Que le curé lise fréquemment le catéchisme romain. »

Enfin, pour la vingtième fois, il fut approuvé au concile d'Aquilée, de l'an 1586.

Je passe sous silence une multitude de synodes diocésains qui ont aussi donné leurs suffrages à notre catéchisme. Je passe sous silence

des Docteurs renommés qui affirment qu'après les livres canoniques, il n'en est aucun dont la lecture soit plus sûre et plus utile.

En présence de recommandations si imposantes, que le lecteur juge de la témérité de ceux qui dédaignent de prendre en mains cet ouvrage et qui le regardent comme un livre d'enfant, et cela, uniquement parce qu'il est intitulé : catéchisme! Est-il rien de plus insensé? Il suffit pour confondre ces esprits superficiels de leur mettre sous les yeux les paroles d'Augustin Valère, cardinal-évêque de Vérone, et l'un des plus grands amis de saint Charles Borromée. Voici ce qu'il écrit dans son premier livre aux acolytes de Vérone : « Il y a trois ans que le catéchisme a été publié par les ordres du souverain Pontife Pie V. C'est un livre qui nous paraît envoyé du ciel au secours de la société chrétienne et pour la restauration de l'ancienne discipline de l'Eglise. C'est une œuvre si remarquable, tant sous le rapport des pensées que sous celui de l'expression, qu'au jugement des savants, il n'en est point paru depuis plusieurs siècles qu'on puisse lui comparer. Tout ce qui regarde l'instruction des fidèles s'y trouve expliqué avec tant d'ordre, tant de clarté et tant de dignité, qu'on dirait que ce n'est point une parole humaine, mais notre Mère, la sainte Eglise elle-même, inspirée par le Saint-Esprit, dont on entend la voix et les enseignements.

Vous qui commencez à grandir, lisez ce catéchisme jusqu'à sept fois et plus de sept fois; vous en retirerez des fruits admirables. L'histoire nous rapporte que Démosthène, voulant se former à l'éloquence, écrivit huit fois les œuvres de Thucydide et qu'il parvint ainsi à savoir de mémoire tous ses discours si pleins de raisonnements. Combien n'est-il pas plus juste que vous, qui vous occupez de sciences ecclésiastiques et qui devez rapporter toutes vos études à la gloire de Dieu, à votre salut et à celui du prochain, vous lisiez huit fois avec soin et que vous écriviez même cet excellent livre, composé par un décret du concile de Trente divinement assisté du Saint-Esprit, et qui a été publié par l'autorité du vicaire de Jésus-Christ? »

ARTICLE IV.

UTILITÉ ET USAGE DU CATÉCHISME.

Le catéchisme du concile de Trente pourvoit à tous les besoins de l'Eglise.

Faut-il fermer la porte à l'hérésie, empêcher l'enfer de la vomir et de troubler la foi des fidèles ? Que les Pasteurs expliquent souvent ce catéchisme. Faut-il la suffoquer dans son berceau ? Que les Pasteurs expliquent souvent ce catéchisme. S'agit-il de conserver la foi pure et intacte? Que les Pasteurs expliquent souvent ce

catéchisme. Veut-on former la jeunesse aux fonctions ecclésiastiques, soit dans les séminaires, soit en particulier? Qu'on leur interprète souvent ce catéchisme. Veut-on administrer les sacrements avec piété et édification? Qu'on médite de préférence ce catéchisme. Veut-on se disposer à entendre les confessions, à annoncer la parole de Dieu, à diriger les âmes? On trouvera tout ce qui est nécessaire pour cela dans ce catéchisme. Il y a plusieurs manières de s'en servir, comme on a déjà pu en juger. Indiquons ici les principales.

La première manière est prescrite dans presque tous les synodes provinciaux et diocésains qui ont suivi le concile de Trente. Elle consiste à le lire assidûment ou du moins assez souvent pour savoir par cœur tout ce qu'il contient.

La seconde manière de s'en servir est celle qu'on trouve indiquée par saint Charles dans le deuxième synode de Milan. Il y ordonne aux Pasteurs de traiter fréquemment quelques passages du catéchisme dans leurs conférences.

La troisième manière est prescrite par le même saint Charles dans le troisième synode. Il y ordonne aux curés, d'avoir soin chaque fois qu'ils doivent administrer un sacrement d'expliquer au peuple les endroits et la doctrine du catéchisme qui s'y rapportent. C'est ce que nous avons vu recommandé aussi par le synode de Rouen.

La quatrième manière est proposée dans le synode de Bordeaux cité plus haut. Il veut qu'à toutes les fêtes les Pasteurs expliquent aux fidèles quelque passage de ce catéchisme, en choisissant les points que tous doivent connaître.

La cinquième manière est prescrite dans le synode de Crémone, de l'an 1603. Voici comment il s'exprime : « Les Pères du concile de Trente, inspirés par l'Esprit-Saint, ont ordonné de composer au plus tôt le catéchisme romain afin que tous les ecclésiastiques pussent tirer de là comme du sein de notre Mère l'Eglise le lait très-pur de la saine doctrine. Nous voulons donc que la sainte coutume introduite dans nos séminaires, d'expliquer aux jeunes lévites le catéchisme romain, y soit maintenue. Les professeurs devront l'expliquer chaque jour, ou du moins trois fois la semaine, sous peine de suspense. »

La sixième manière est indiquée dans la préface même du catéchisme. Elle consiste à adapter les divers passages du catéchisme à l'explication des Evangiles ou des Epîtres ou des autres livres de l'Ecriture. Ainsi, par exemple, veut-on expliquer l'Evangile du premier dimanche de l'Avent, qui parle du jugement dernier? On prendra dans le symbole les explications qui ont rapport à ce point, et de la sorte on exposera tout à la fois l'Evangile et le Symbole.

PLANS D'INSTRUCTIONS

SUR LE SYMBOLE.

Ire INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION — RÉVÉLATION PRIMITIVE ET MOSAÏQUE.

EXORDE.

1. Tout homme aspire au bonheur et à l'immortalité. Cette inclination est le fond même de notre nature, le grand ressort de toute notre activité, le vrai mobile de tous nos mouvements.

Qui l'a mise en nous, cette inclination? Qui en a pénétré si intimement notre cœur? Qui l'a enracinée si profondément dans nos entrailles, sinon l'auteur même de notre existence?

Nous sommes donc créés pour une autre vie, pour une vie qui ne doit pas finir. Il eût été indigne de notre Créateur d'allumer en nous une soif si ardente de l'immortalité, si l'immortalité n'était qu'un rêve, si tant d'aspirations et de gémissements devaient être ensevelis à jamais dans le tombeau.

Tout notre être ne se révolte-t-il pas à l'idée d'une

destruction totale? Et qui jamais a pu se persuader de bonne foi qu'il n'avait d'autre avenir à espérer que celui de la brute? Quoi! ce serait pour le laisser retomber dans le néant, que Dieu en aurait tiré l'homme, l'homme, la plus noble des créatures visibles, l'homme, le résumé des merveilles du monde, le seul être ici-bas dont l'intelligence soit capable de s'élever jusqu'à lui? Ce serait pour l'abîmer dans le néant, qu'il lui aurait donné un cœur plus vaste que l'univers, un cœur que l'infini peut seul contenter?

Non, il faut nous nier nous-mêmes, étouffer le cri de la conscience, taxer tout le genre humain de folie, faire de Dieu lui-même un tyran cruel qui se joue sans pitié de sa créature, en un mot, il faut renoncer au bon sens, ou confesser le dogme invincible de l'immortalité.

2. Mais si Dieu m'a créé pour une fin si noble, si je suis destiné à vivre éternellement, si la terre n'est pour moi qu'un lieu de passage, qu'ai-je à faire pour m'assurer cette félicité éternelle vers laquelle je soupire? Dieu, après m'avoir témoigné tant de bonté, par le don de l'existence, m'aurait-il abandonné sur cette terre au hasard, dépourvu de règle et de guide? Il m'a donné le libre arbitre; je puis à mon choix faire le bien ou le mal, je puis à mon gré lui rendre ou lui refuser mes hommages; aurait-il oublié de me manifester ses volontés et de régler mes devoirs?

Non, Dieu est sage. Puisqu'il m'a destiné au bonheur, il a dû m'en tracer le chemin et me donner un conducteur; et s'il l'a dû, il n'a pas manqué de le faire, parce qu'il est bon.

Qui pourrait croire en un Dieu sourd et muet pour l'homme? Qui pourrait croire qu'il n'a plus conservé

le moindre rapport avec sa créature? Qui pourrait croire qu'il est mauvais père ?

Mais s'il est bon père, qui dira qu'il a négligé notre éducation et qu'il nous a livrés à la merci de notre ignorance et de nos passions ?

3. Quelle est donc la route du bonheur éternel ? Quel est le guide qui doit y diriger nos pas?

Deux questions fondamentales qui vont nous occuper d'abord et qui sont souverainement dignes de nos réflexions.

J'ai l'avantage de parler à des chrétiens, à des enfants fidèles de la sainte Eglise. Il s'agit donc moins de leur prouver la vérité de la religion que de les confirmer dans la foi dont ils se font gloire. J'en dirai cependant assez pour convaincre tout homme de bonne foi qui aurait besoin d'être éclairé sur cet objet capital.

O Marie, vous êtes le trône de la sagesse, obtenez-nous de votre divin Fils la grâce de nous affermir dans nos saintes croyances, et s'il était ici quelque aveugle, encore plongé dans la nuit du doute, faites descendre dans son âme un rayon de la lumière divine.

Nous verrons dans cette première instruction, premièrement, que c'est par la révélation seulement que nous avons appris la voie du salut; secondement, de quelle manière le monde a pu la connaître, avant la venue de Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

4. Pour que l'homme connût avec certitude le moyen de parvenir au salut, il a fallu que Dieu même daignât le lui révéler.

Deux considérations nous montrent la nécessité de la révélation : d'abord l'insuffisance de la raison, ensuite la sublimité des mystères de la religion.

Je dis en premier lieu, l'insuffisance de la raison.

Bornée à ses seules ressources, à peine si elle a réussi à reconnaître quelques-unes des vérités qui appartiennent à l'ordre du salut.

C'est un fait incontestable que, pour le plus grand nombre, elle n'a jamais pu, malgré ses recherches et ses efforts, en acquérir la connaissance. L'esprit humain a fait d'immenses découvertes dans les arts et les sciences. Dès les temps les plus reculés, nous voyons le génie de l'homme domptant la nature et la pliant à ses ordres. L'agriculture, la navigation, l'art de bâtir, firent de rapides progrès et produisirent dès lors une foule de merveilles encore admirées de nos jours. Elles ont préludé à celles dont nos yeux sont aujourd'hui les témoins.

Mais, quels qu'aient été les succès de la sagesse humaine dans la recherche du bien-être de cette vie, elle n'a fait que tâtonner en ce qui regarde la science du salut.

Privée de la lumière de la révélation, elle a toujours été incapable de dire à l'homme, pourquoi il est en ce monde, pourquoi il a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Oui, sur la destinée de l'homme surtout, cette sagesse est en défaut.

5. La raison en est simple.

Cette autre vie vers laquelle nous nous acheminons n'est point un pays où l'on va et d'où l'on revient à volonté. Il est inconnu aux hommes. Quel est l'insensé qui prétendrait savoir ce qui s'y passe, et nous dire par quel chemin on entre en possession de la

félicité suprême? Entre les morts et les vivants, il y a un abîme immense. Nul de nous ne peut le traverser pour apprendre ce qu'il y a au-delà de la tombe, et nul mort n'est revenu nous en instruire.

Interrogez les Sages de l'antiquité païenne. Les plus célèbres d'entre eux avouent leur ignorance. Platon, qu'on surnommait le *divin* pour sa science profonde, fait ce remarquable aveu : « Il n'y a qu'un Dieu qui puisse nous en instruire. » (*Alcib. 2.*) Il dit ailleurs : « La connaissance claire de ces choses en cette vie est impossible, ou du moins très-difficile. Le Sage n'arrive qu'à la probabilité, à moins qu'il n'ait des lumières plus sûres ou que la parole de Dieu même qui lui serve de guide. » (*Phedon.*)

Les philosophes de nos jours n'en sauraient pas davantage, si la religion ne les avait éclairés de son flambeau. Quand ils veulent s'en passer, leur faible raison pâlit en face de l'éternité. Il faut l'avouer, le regard humain ne saurait pénétrer bien avant dans ses mystérieuses profondeurs.

Dieu seul, le Roi de l'éternité, a pu nous révéler ses desseins sur nous, nous dire la fin pour laquelle il nous a créés et les moyens d'y atteindre.

O homme! as-tu assisté aux conseils éternels de Dieu? Quoi! tu prétends lui dérober le secret de sa pensée, si lui-même ne daigne la découvrir? Qui le croira? Pour que l'homme connût la voie du salut, il a donc eu indispensablement besoin de la révélation.

6. J'ai dit en second lieu que la nature même des mystères de la religion nous en montre la nécessité, je veux dire, qu'elle la confirme pour nous chrétiens, qui possédons la foi.

L'apôtre saint Paul a prononcé en ces termes la condamnation des idolâtres : « Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, sont devenues visibles aux yeux de l'intelligence dans les merveilles de la création. Invisibilia Dei a creatura mundi per ea, quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus, et divinitas. » (*Rom. 1.*)

Il infère de là qu'ils ont été inexcusables de méconnaître Dieu et de lui refuser le culte qui lui était dû : « Ita ut sint inexcusabiles, quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt ; sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum : dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. Et mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei, in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, et volucrum, et quadrupedum, et serpentium. (*Ibid.*) Ils sont inexcusables, dit-il, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ils ne lui ont point rendu grâces; ils se sont au contraire égarés dans leurs vains raisonnements et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres. Ils se vantaient de leur sagesse et ils sont devenus insensés, au point de transférer l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible, à des figures d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles. »

Ainsi, on doit le reconnaître, on peut, à l'aide des seules lumières de la raison naturelle, parvenir à la connaissance de Dieu, et de l'obligation qui incombe à l'homme de l'adorer et de le remercier de ses bienfaits.

7. Mais il n'en est pas de même du grand mystère

de la Rédemption du genre humain. Ce mystère qui est le dogme fondamental du christianisme a été caché aux siècles et aux générations qui ont précédé son accomplissement, et il dépasse infiniment la portée de l'intelligence humaine.

Comment en effet l'homme eût-il pu imaginer que le Fils de Dieu aurait daigné se revêtir de sa nature et mourir sur une croix pour racheter les péchés du monde? Comment la faible raison humaine eût-elle pu prêter à Dieu un tel excès d'amour pour sa créature coupable?

Il nous a été manifesté à nous chrétiens, ce grand mystère. Dieu nous en a découvert dans sa bonté les richesses et la gloire; il nous a révélé Jésus-Christ son divin Fils et notre Sauveur.

Mais, sans la foi, je vous le demande, quel homme au monde eût été capable de pénétrer un secret si profond?

Aucun sans doute; c'est donc uniquement par la révélation que nous en avons été instruits. C'est donc à elle, encore une fois, que nous devons de connaître la voie du salut.

8. Autour de ce grand mystère se rangent tous les autres dogmes du christianisme. Il nous donne la clef de la chute originelle dont il est la réparation. Grâces à lui, nous connaissons la Trinité des personnes dans une seule et même nature divine. Les autres articles de notre foi en découlent comme des conséquences : la divinité de l'Eglise toujours assistée de l'Esprit-Saint, la nécessité du Baptême, l'efficacité des sacrements de la loi nouvelle, la nature des récompenses et des peines de l'autre vie, la connaissance certaine de nos devoirs; enfin, tout ce que

nous devons croire et pratiquer pour assurer notre salut éternel.

N'est-il pas évident que Dieu seul a pu faire luire à nos yeux tant et de si vives lumières devenues le patrimoine non-seulement des sages, mais du vulgaire même? Ces vérités ignorées des philosophes les plus fameux de l'antiquité païenne, l'enfant chrétien les suce avec le lait, et elles lui sont familières, grâce à la révélation.

Montrons maintenant de quelle manière Dieu a commencé à les révéler avant la venue de Jésus-Christ.

SECOND POINT.

9. « La foi, dit l'Apôtre, vient de l'ouïe. Fides ex auditu. » (*Rom.* x.)

Cela signifie que, selon le cours ordinaire de la Providence, la connaissance de la religion, et par suite, la foi aux vérités révélées de Dieu ne se transmet parmi les hommes que par le canal de l'enseignement et de la prédication.

Il en est ainsi de toutes nos connaissances.

Si nous savons parler, c'est que nous avons entendu parler. Si vous êtes habiles dans un art ou une industrie quelconque, si vous connaissez l'écriture, le calcul, c'est que l'éducation vous a initiés à ces connaissances.

Telle est la marche que la divine Providence a établie pour les choses de cette vie.

Elle en suit une semblable pour les choses du salut, c'est-à-dire qu'elle nous en instruit au moyen de l'enseignement et de la prédication : « Fides ex auditu. »

10. De cette vérité attestée par l'Apôtre, résulte une conséquence très-remarquable.

Il s'ensuit que, de tout temps, on a eu besoin, pour apprendre la religion, du ministère d'un maître, non d'un maître quelconque, mais d'un maître revêtu d'une mission légitime, et fidèle à la remplir.

Ecoutez comment l'Apôtre raisonne à ce sujet.

Il vient d'affirmer que la foi s'engendre dans nos esprits par le moyen de la parole de Dieu qui frappe nos oreilles : « Auditus autem per verbum Christi. » Or, ajoute-t-il, « comment entendra-t-on cette parole, s'il n'y a personne pour la prêcher? Et qui a droit de prêcher, s'il n'a reçu mission à cet effet? Quomodo audient sine prædicante? Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur. » (*Ibid.*)[1]

11. Le genre humain ayant donc toujours eu besoin de prédicateurs et de prédicateurs légitimement envoyés, qu'a fait le Seigneur, le Dieu de toute bonté et de toute clémence? A-t-il jamais négligé de pourvoir à l'éducation religieuse de ses enfants?

Saint Paul va de nouveau nous répondre : « Dieu, dit-il, a parlé à diverses époques et en plusieurs manières à nos ancêtres par l'organe des Prophètes. Multifariam multisque modis olim Deus loquens Patribus in Prophetis. » (*Hebr.* I.)

(1) Quæstio agitatur inter theologos utrum magisterium illud etiam in V. Testam. fuerit infallibile. Alii aliter de hâc re opinantur. R. P. Dechamps (*Le Christ et les antechrists, pag. 499 et seqq.*) in sententiam affirmativam propendet. R. D. Labis (*Eccles. Cath. demonstratio, pag. 35, n. 55.*) in negativam. Catechismus controversiam non dirimit, sed providentiam divinam in tuto ponit.

Oui, dès l'origine du monde, Dieu s'est révélé aux hommes, et dans la suite des temps, il a continué de les instruire, selon que le réclamait l'état du genre humain. En aucun temps il n'a cessé de leur montrer le chemin sûr et direct qui conduit à la béatitude céleste.[1]

12. Qu'il nous suffise pour le moment d'esquisser à grands traits comment il se révéla aux premiers Patriarches, et plus tard aux Hébreux sous la loi mosaïque. Nous dirons dans la prochaine conférence comment il a complété son œuvre par la révélation chrétienne.

Le livre de la Genèse nous représente Dieu comme le premier précepteur du genre humain. Après avoir créé Adam, il le place dans le paradis terrestre, et se faisant connaître à lui, il lui ordonne, pour marque de sa dépendance, de s'abstenir du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Il le menace de la mort, s'il ose enfreindre ce commandement. L'homme, hélas ! ne le respecte pas. Le Seigneur fait comparaître devant lui Adam et Eve, prononce leur condamnation, mais en même temps il leur donne l'espérance d'un Rédempteur.

Voilà bien le christianisme en germe, puisqu'il a pour fondement la réparation de la faute originelle par Jésus-Christ.

Caïn tue son frère Abel. Le Seigneur lui reproche son crime : « La voix du sang de ton frère s'est

(1) Πολυμερως και πολυτροπως, *multipartitè et multiformiter*, à diverses reprises et en diverses manières. Il n'a pas tout révélé *en une fois*, et il n'a pas toujours usé du même mode.

élevée de la terre jusqu'à moi. Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra. »

Dans la suite, à mesure que les hommes se multiplient, les vices inondent la terre. Le Seigneur commande à Noé de construire une arche pour s'y sauver avec sa famille. Il lui déclare son dessein d'exterminer les hommes par le déluge. Ce grand châtiment consommé, il permet à Noé d'user de la chair des animaux; il l'assure qu'à l'avenir il ne punirait plus le monde d'une destruction entière.

Les descendants de Noé forment bientôt des sociétés nombreuses. La plupart oublient le Dieu de leurs pères. Le Seigneur, pour conserver le dépôt de la vraie foi et de la promesse du Messie, tire Abraham de la Chaldée; lui promet qu'il sera la tige d'un peuple innombrable et que de sa race sortirait le Rédempteur. Il renouvelle ses promesses à Isaac et à Jacob. Ce dernier, au moment de mourir, prédit à Juda, l'un de ses douze fils, que sa tribu aurait l'honneur de donner le jour au Messie.

Dans toutes ces rencontres, Dieu lui-même, au témoignage de l'Ecriture, se communique aux Patriarches. Il leur parle, il les instruit, il leur révèle ses desseins, il leur notifie ses volontés.

Tout cela est confirmé par l'auteur du livre de l'Ecclésiastique. « Après leur avoir donné le discernement, une langue pour parler, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un esprit pour penser, il les a remplis, dit-il, de la lumière de l'intelligence; il a créé en eux la science de l'esprit, (c'est-à-dire, des choses spirituelles); il a rempli leur cœur de sens, et il leur a fait voir le bien et le mal. Il a fait luire son regard sur leur cœur pour leur faire voir

la grandeur de ses œuvres, afin qu'ils eussent soin de louer son saint Nom, de le glorifier de ses merveilles et de publier la magnificence de ses œuvres. Il leur donna en outre des règles de conduite, et il les rendit dépositaires des commandements du salut. Consilium, et linguam, et oculos, et aures, et cor dedit illis excogitandi : et disciplina intellectus replevit illos. Creavit illis scientiam spiritus, sensu implevit cor eorum, et mala et bona ostendit illis. Posuit oculum suum super corda illorum, ostendere illis magnalia operum suorum. Ut nomen sanctificationis collaudent; et gloriari in mirabilibus illius, et magnalia enarrent operum ejus. Addidit illis disciplinam, et legem vitæ hæreditavit illos. » (*Eccli.* XVII.)

Telle est, avec l'institution des sacrifices, la révélation primitive. Elle est proportionnée aux besoins de ces premiers âges du monde.

13. Cependant les diverses familles commencent à se rassembler en corps de nation ; les enfants de Jacob sont devenus assez nombreux pour former un peuple séparé. Dieu alors se fait connaître à eux sous de nouveaux rapports analogues aux circonstances. Il renouvelle et confirme par le ministère de Moïse les leçons qu'il avait données à leurs pères ; il y en ajoute de nouvelles. Du haut du Sinaï, il leur dicte sa loi, donne à Moïse un code entier d'ordonnances pour le gouvernement religieux et temporel des Hébreux, dont il se déclare le roi et le protecteur. Il prémunit son peuple choisi contre l'idolâtrie des autres nations ; il suscite une Tribu particulière pour l'offrande des sacrifices et le maintien de sa loi.

Cette seconde révélation est scellée par les prodiges les plus frappants, tels que le passage de la mer Rouge, la manne du désert, la conquête de la terre de Chanaan.

Pour réveiller sans cesse la foi des Hébreux, le Seigneur, pendant une période de dix siècles, fait paraître une légion de prophètes, hommes admirables qui, sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, annonçaient les mystères futurs du Messie, rappelaient le peuple à la vertu et lui prédisaient tour à tour, selon qu'il le méritait, ou les châtiments ou les bénédictions du Seigneur.

14. Mais, direz-vous, c'est le peuple hébreu seulement qui fut favorisé de cette grâce. Quel profit les autres peuples en ont-ils retiré? Ne semble-t-il pas que Dieu les ait totalement abandonnés à l'égarement de leur cœur?

Dieu ne se fit pas seulement connaître en Judée. « Il est vrai que la vraie foi régnait surtout sur le peuple prophétique par excellence et que Dieu l'avait entourée des préceptes de la législation mosaïque, comme on entoure une vigne d'une haie d'épines; mais il est certain que cette vraie foi existait aussi ailleurs, que la loi mosaïque n'était par elle-même obligatoire que pour les Juifs, que leur temple consacré au vrai Dieu avait, pour les croyants de toutes les nations, le parvis des gentils, et qu'il se trouvait dans ces nations, bien des fidèles à la vraie religion naturelle et révélée. Dieu avait partout ses saints, ses prêtres, ses enfants. Job était arabe; Melchisédech, la plus sublime figure du sacerdoce de Jésus-Christ, était chananéen; parmi les rois d'Egypte, d'Assyrie, de Perse et de Grèce, l'Ecriture en cite

plusieurs qui confessèrent le vrai Dieu ; le peuple de Ninive fit pénitence à la voix du prophète ; et c'est en parlant d'un romain, du centurion Corneille, que le prince des apôtres a dit : En vérité, Dieu ne fait pas acception de personnes, mais en toute nation, *in omni gente,* celui qui le craint et accomplit sa loi, lui est agréable. (*Act.* x.) Certes, après de telles paroles, nous pouvons bien dire aussi que les personnages que nous venons de citer, n'étaient pas les seuls qui fussent fidèles à la religion naturelle et primitivement révélée, mais qu'ils avaient leurs semblables en toute nation. » (*Entretiens sur la démonstration catholique de la révélation chrétienne,* par Mgr Dechamps, 3me entretien.)

Vous demandez quel profit les autres peuples ont retiré de l'élection du peuple hébreu ?

« Il fut un vrai monument élevé par la sagesse de Dieu au milieu des nations infidèles. Son élection n'a pas été une grâce pour lui seul, mais un bienfait pour tous, une vraie grâce universelle. Placé au confluent des grands peuples dont Daniel a prophétiquement tracé le cours, ce monument vivant les vit tous passer à ses pieds, comme pour refléter dans leurs eaux la grande figure du passé et de l'avenir, qui condamnait leur infidélité aux promesses divines et aux espérances de leurs pères. Je ferai mieux de dire que les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains, conduits par la main de Dieu, vinrent se heurter contre le monument de Moïse pour en faire résonner les oracles, et entendre ainsi avec plus de clarté la parole primitive qu'ils avaient mise en oubli, malgré les échos des prophètes que Dieu n'avait pas refusés aux Gentils, *teste David cum*

sybilla. Les Egyptiens avaient été auparavant plus mêlés encore au peuple de Dieu. » (*Ibid.*)

Ce n'est pas assez dire : « Le peuple juif fut aussi un divin missionnaire, quelquefois sans le vouloir.

» C'est en Egypte même qu'il devint un peuple, et les grandes monarchies des Assyriens, des Perses et des Grecs, le virent arriver chez elles, les deux premières par le chemin de la captivité, la dernière par celui de la liberté. « Enfants d'Israël, disait Tobie, rendez grâces au Seigneur, et louez-le devant toutes les nations, car il vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connaissent point, afin que vous racontiez ces merveilles et leur fassiez savoir qu'il n'est pas d'autre Dieu que lui. » — Cette mission n'a pas été sans fruit, puisque nous voyons les chefs mêmes de ces grands empires confesser hautement la vérité : il n'y a pas d'autre Dieu qui puisse ainsi sauver ! « Neque enim est alius Deus qui possit ita salvare, » s'écrie Nabuchodonosor à Babylone. « Devant lui, dit-il encore, tous les habitants de la terre sont réputés néant, il fait suivant sa volonté, et dans l'armée des cieux, et chez les habitants de la terre.... Je loue, j'exalte, je glorifie le Roi des cieux, parce que toutes ses œuvres sont vérité, toutes ses voies, justice, et qu'il humilie ceux qui marchent dans leur orgueil. » — Darius-le-Mède écrit à tous les peuples, à toutes les nations et à toutes les langues de l'empire des Perses, qui succéda à celui des Assyriens : « Que tous craignent et révèrent le Dieu de Daniel ; car c'est Lui le Dieu vivant, subsistant dans les siècles. » — Et plus tard, l'Eternel suscita l'esprit de Cyrus, qui fit publier par tout son empire : « Jéhova, Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes

de la terre, et il m'a commandé de lui bâtir un temple à Jérusalem, car c'est lui qui est Dieu : Ipse est Deus qui est in Jerusalem. » — Alexandre-le-Grand avait aussi connu la loi de Moïse et les Juifs, avant qu'il en rencontrât le grand-prêtre dans la ville sainte, où il lut les prophéties, reconnut le doigt de Dieu qui l'avait lui-même indiqué d'avance, adora Jéhova et lui offrit des sacrifices ; et ce fut sous ses successeurs que les Juifs se répandirent dans l'univers devenu grec, et que les saintes Ecritures furent traduites dans la langue universelle. » (*Ibid.*)

CONCLUSION.

15. Vous le voyez : si la révélation est nécessaire à l'homme pour connaître les vérités du salut, la bonté divine n'a point négligé de pourvoir à ce besoin même dans les siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ. De même que Dieu a créé un soleil pour éclairer les yeux du corps, ainsi a-t-il fait luire un autre soleil pour éclairer les intelligences. Tout œil sain jouit des rayons du premier ; toute âme droite a pu jouir assez de la lumière du second pour marcher sûrement dans la voie du salut. Dieu a accordé et ne cesse d'accorder à tous les grâces nécessaires à cette fin.

Si le soleil de la vérité a souffert des éclipses pour le monde, elles sont dues aux passions des hommes qui, semblables à des nuages impurs, en ont dérobé l'éclat à leurs yeux.

C'est Jésus-Christ qui est ce divin soleil des intelligences. « Il est cette vraie lumière, comme parle saint Jean, qui éclaire tout homme venant en ce

monde. Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hoc mundum. » Cette lumière a lui dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas comprise. « Et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt. » (*Joan.* I.)

A la vérité, l'astre de la révélation, comme celui du jour, a eu son aurore avant de parvenir à son midi. La révélation primitive était son lever. Il a monté sur l'horizon avec la loi et les prophètes; le plein jour était réservé à la révélation chrétienne; mais, dit saint Augustin, Dieu a su approprier aux différents temps le remède qui leur convenait.

Bénissons donc cette providence divine qui n'a cessé depuis le commencement du monde de distribuer les grâces du salut à tous les membres de la famille humaine. Conjurons-la avec d'ardentes prières de daigner regarder dans sa miséricorde un si grand nombre d'hommes qui vivent encore assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.

NOTES.

—

I. LA RAISON HUMAINE EST INSUFFISANTE POUR GUIDER L'HOMME VERS LE TERME DE SES IMMORTELLES DESTINÉES.

Utrum sit necessarium præter philosophicas disciplinas aliam doctrinam haberi.

Videtur quod non sit necessarium præter philosophicas disciplinas aliam doctrinam haberi. Ad ea enim quæ supra rationem sunt, homo non debet conari, secundum illud Ecclesiastici. 3 : Altiora te ne quæsieris. Sed ea quæ rationi subduntur, sufficienter traduntur in philosophicis disciplinis : superfluum igitur videtur præter philosophicas disciplinas aliam doctrinam haberi.

Præterea, doctrina non potest esse nisi de ente ; nihil enim scitur nisi verum, quod cum ente convertitur : sed de omnibus entibus tractatur in philosophicis disciplinis, et etiam de Deo, unde quædam pars philosophiæ dicitur Theologia sive scientia divina, et patet per philosophum in 6, Metaphy. Non fuit igitur necessarium præter philosophicas disciplinam aliam doctrinam haberi.

Sed contra est, quod dicitur 2 ad Tim. 3. Omnis scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum ad justitiam : Scriptura autem divinitus inspirata, non pertinet ad philosophicas disciplinas, quæ sunt secundum rationem humanam inventæ : Utile igitur est præter philosophicas disciplinas esse aliam scientiam divinitus inspiratam.

CONCLUSIO.

Ut homo consequi posset æternam salutem, præter philosophicas disciplinas, quæ naturali lumine acquiruntur, aliquam doctrinam per revelationem de iis quæ hominis captum excedunt, et nonnullis etiam aliis quæ humana ratione investigari possunt, extare fuit necessarium.

Respondeo dicendum quod necessarium fuit ad humanam salutem esse doctrinam quandam secundum revelationem divinam præter philosophicas disciplinas, quæ ratione humana investigantur. Primo quidem, quia homo ordinatur ad Deum, sicut ad quemdam finem, qui comprehensionem rationis excedit, secundum illud Isa. 64. Oculus non vidit Deus absque te quæ præparasti diligentibus te. Finem autem oportet esse præcognitum hominibus, qui suas intentiones et actiones debent ordinare in finem. Unde necessarium fuit homini ad salutem, quod ei nota fierent quædam per revelationem divinam, quæ rationem humanam excedunt.

Ad ea etiam quæ de Deo ratione humana investigari possunt, necessarium fuit hominem instrui revelatione divina : quia veritas de Deo per rationem investigata, paucis, et per longum tempus, et cum admistione multorum errorum hominibus proveniret : a cujus tamen veritatis cognitione dependet tota hominis salus, quæ in Deo est. Ut igitur salus hominibus et convenientius et certius proveniat, necessarium fuit quod de divinis per divinam revelationem instruerentur. Necessarium igitur fuit, præter philosophicas disciplinas, quæ per rationem investigantur, sacram doctrinam per revelationem haberi.

Ad primum ergo dicendum, quod licet ea quæ sunt altiora hominis cognitione, non sint ab homine per ratio-

nem inquirenda ; sunt tamen a Deo revelata, suscipienda per fidem.

Unde et ibidem subditur : Plurima supra sensum hominum ostensa sunt tibi. Et in hujusmodi sacra doctrina consistit.

Ad secundum dicendum, quod diversa ratio cognoscibilis, diversitatem scientiarum inducit. Eamdem enim conclusionem demonstrat Astrologus et Naturalis, puta quod terra est rotunda : sed Astrologus per medium mathematicum, id est, a materia abstractum : naturalis autem, per medium circa materiam consideratum. Unde nihil prohibet de eisdem rebus, de quibus philosophicæ disciplinæ tractant secundum quod sunt cognoscibiles lumine naturalis rationis, etiam aliam scientiam tractare, secundum quod cognoscuntur lumine divinæ revelationis. Unde theologia quæ ad sacram doctrinam pertinet, differt secundum genus ab illa theologia, quæ pars philosophiæ ponitur. (*S. Thom. 1 p. q. 1. art. 1.*)

II. CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR RÉVÉLATION.

Révéler une chose à quelqu'un, c'est la lui faire connaître; dans ce sens général, Dieu nous révèle ce que nous découvrons par les lumières naturelles de la raison, puisque c'est lui qui nous a donné cette faculté, et qui la conserve en nous. Mais il est établi par l'usage, que *révéler* signifie faire connaître aux hommes des vérités par d'autres moyens que par l'exercice qu'ils peuvent faire de leur intelligence. Demander s'il y a une *révélation,* c'est mettre en question si Dieu a enseigné aux hommes une religion de vive voix, par des leçons positives ou par lui-même, ou par ses envoyés. (*Bergier, dict. théol. art. Révélation.*)

III. AVEUX DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION.

Les anciens philosophes ont été plus modestes et de meilleure foi que ceux d'aujourd'hui ; les plus célèbres ont avoué la nécessité d'une lumière surnaturelle pour connaître la nature de Dieu, la manière dont il veut être honoré, la destinée et les devoirs de l'homme. Il est bon de les entendre parler eux-mêmes sur ce sujet.

Platon, dans l'*Epinomis,* donne pour avis à un législateur de ne jamais toucher à la religion, « de peur, dit-il, de lui en substituer une moins certaine ; car il doit savoir qu'il n'est pas possible à une nature mortelle d'avoir rien de certain sur cette matière. » Dans le second *Alcibiade,* il fait dire à Socrate : « Il faut attendre que quelqu'un vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous comporter envers les dieux et envers les hommes.... Jusqu'alors il faut mieux différer l'offrande des sacrifices, que de ne pas savoir en les offrant si on plaira à Dieu, ou si on ne lui plaira pas. » Dans le quatrième *livre des Lois,* il conclut qu'il faut recourir à quelque dieu, ou attendre du ciel un guide, un maître qui nous instruise sur ce sujet. Dans le cinquième, il veut que l'on consulte l'oracle touchant le culte des dieux, « car, dit-il, nous ne savons rien de nous-mêmes sur tout cela ; » dans le *Phédon*, Socrate parlant de l'immortalité de l'âme, dit que « la connaissance claire de ces choses dans cette vie est impossible, ou du moins très-difficile.... Le sage doit donc s'en tenir à ce qui paraît plus probable, à moins qu'il n'ait des lumières plus sûres, ou la parole de Dieu lui-même qui lui serve de guide. »

Cicéron, dans ses *Tusculanes,* après avoir rapporté ce que les anciens ont dit pour et contre ce même dogme, ajoute : « C'est l'affaire d'un Dieu de voir laquelle de ces

opinions est la plus vraie; pour nous, nous ne sommes pas même en état de déterminer laquelle est la plus probable. »

Plutarque, dans son *traité d'Isis et d'Osiris,* pense comme Platon et Aristote, que les dogmes d'un Dieu auteur du monde, d'une providence, de l'immortalité de l'âme, sont d'anciennes traditions, et non des vérités découvertes par le raisonnement. Il commence son traité en disant « qu'il convient à un homme sage de demander aux dieux toutes les bonnes choses, mais surtout l'avantage de les connaître autant que les hommes en sont capables; parce que c'est le plus grand don que Dieu puisse faire à l'homme. »

Les Stoïciens pensaient de même. Simplicius, dans le *manuel d'Epictète,* est d'avis que c'est de Dieu lui-même qu'il faut apprendre la manière de nous le rendre favorable. Marc-Aurèle Antonin, dans ses *réflexions morales,* (l. 1, à la fin,) attribue à une grâce particulière des dieux l'application qu'il avait mise à connaître les véritables règles de la morale; et il se flatte d'avoir reçu d'eux non-seulement des avertissements, mais des ordres et des préceptes.

Mélisse de Samos, disciple de Parménide, disait que nous ne devons rien assurer touchant les dieux, parce que nous ne les connaissons pas. (*Diog. Laerce,* l. 9, § 24.) Celse rapporte le passage de Platon, dans lequel il dit qu'il est difficile de découvrir le créateur ou le père de ce monde, et qu'il est impossible ou dangereux de le faire connaître à tous. (*Orig. l. 7, n. 42.*)

Ce fut aussi l'opinion des nouveaux Platoniciens. Jamblique, dans la *Vie de Pythagore,* c. 28, avoue que « l'homme doit faire ce qui est agréable à Dieu, mais il n'est pas facile de le connaître, dit-il, à moins qu'on ne l'ait appris de Dieu lui-même, ou des génies, ou que l'on ait été éclairé d'une lumière divine. » Dans son *Livre des Mystères,* sect. 3, c. 18, il dit qu'il n'est pas possible de bien parler des dieux, s'ils ne nous instruisent eux-mêmes. Porphyre est

de même avis, *de Abstin.* l. 2, n. 53. Selon Proclus, nous ne connaîtrons jamais ce qui regarde la divinité, à moins que nous n'ayons été éclairés d'une lumière céleste. (*In Platon. Theol.* c. I.) L'empereur Julien, ennemi de la *révélation chrétienne,* convient néanmoins qu'il en faut une. « On pourrait peut-être, dit-il, regarder comme une pure intelligence, et plutôt comme un Dieu que comme un homme, celui qui connaît la nature de Dieu. » (*Lettre à Thémistius.*) « Si nous croyons l'âme immortelle, ce n'est point sur la parole des hommes, mais sur celle des dieux mêmes qui seuls peuvent connaître les vérités. » (*Lettre à Théodore, pontife.*)

C'est dans cette persuasion que tous ces nouveaux Platoniciens eurent recours à la théurgie, à la magie, à un prétendu commerce avec les dieux ou génies, pour en apprendre ce qu'ils ne pouvaient pas découvrir eux-mêmes; mais, par une inconséquence palpable, ils rejetèrent le christianisme qui leur offrait la connaissance de ce qu'il leur importait de plus de savoir.

Le simple peuple sentait le même besoin de *révélation* que les philosophes, et c'est pour cela qu'il ajoutait foi si aisément à tous ceux qui se disaient inspirés, et à tous les moyens par lesquels il espérait connaître les volontés du Ciel. Mal à propos les incrédules argumentent sur cette crédulité des peuples pour conclure que la confiance à de prétendues *révélations* a été la source de toutes les erreurs et de toutes les superstitions possibles, qu'il ne faut donc en admettre aucune. Puisque le besoin en est démontré, il s'ensuit seulement qu'il faut rejeter les fausses *révélations,* et s'attacher à la seule vraie. (*Ibid.*)

IV. RÉVÉLATION PRIMITIVE.

Saint Justin (*Apol.* I, n. 7.), ne craint point d'appeler *chrétiens* les sages qui ont vécu chez les barbares (n. 46),

tous ceux qui ont vécu suivant la droite raison, parce que Jésus-Christ, Verbe divin, est la raison universelle qui éclaire tous les hommes. *Apol.* 2, n. 10, il dit que Socrate a connu en partie Jésus-Christ, parce que celui-ci est le Verbe qui pénètre partout, qui a prédit les choses futures par les Prophètes et par lui-même ; n. 13, il prétend que tout ce qui a été dit sagement chez toutes les nations, appartient aux chrétiens. Il ne faut pas croire que saint Justin ne parle ici que de la lumière naturelle, puisqu'il compare l'action du Verbe sur tous les hommes à l'inspiration qu'il a donnée aux Prophètes. On sait d'ailleurs que ce Père enseigne l'universalité de la grâce, qui est une espèce de *révélation* intérieure.

Saint Irénée, *contra hær.* l. 4, c. 6, n. 7, dit : « Le Verbe n'a pas commencé à révéler son Père, lorsqu'il est né de Marie, mais il l'a fait connaître à tous, dans tous les temps. Dès le commencement, le Fils de Dieu, présent à sa créature, découvre à tous son Père, quand et comme celui-ci le veut.... Ainsi le même salut est pour tous ceux qui croient en lui. » C. 14, n. 2, « il arrange donc le salut du genre humain de plusieurs manières... et il prescrit à tous la loi qui convient à leur état et à leur condition. »

Clément d'Alexandrie, *Strom.* l. 1, c. 7, p. 337, représente Dieu comme un cultivateur qui ne cesse de confier à la terre qui est le genre humain, des semences nourrissantes, et qui dans tous les temps, y fait tomber la rosée du Verbe souverain, suivant la différence des temps et des lieux.

« Comme il convient, dit Tertullien, à la bonté et à la justice de Dieu, Créateur du genre humain, il a donné à tous les peuples la même Loi, et il l'a fait renouveler et publier dans certains temps, au moment, de la manière et par qui il l'a voulu. En effet, dès le commencement du monde il a donné une loi à nos premiers parents... et dans cette Loi était le germe de toutes celles qui ont été portées

dans la suite par Moïse... faut-il s'étonner si un sage instituteur étend peu à peu ses leçons, et si après de faibles commencements il conduit enfin les choses à la perfection... Nous voyons donc que la loi de Dieu a précédé Moïse, elle n'a point commencé au Mont Horeb, ni à Sina, ni dans le Désert; la première a été portée dans le Paradis terrestre, elle a été prescrite ensuite aux Patriarches, et de nouveau imposée aux juifs. » (*Adv. Jud.* c. 2.)

Lorsque Celse et Julien ont demandé, comme les incrédules d'aujourd'hui, pourquoi Dieu a tardé si longtemps d'envoyer son Fils et son Esprit aux hommes; Origène et saint Cyrille ont répondu que Dieu n'a pas cessé de parler aux hommes par son Verbe dans tous les temps. *Orig.* l. 4, *Contra Cels.* n. 7, 9, 28, 30 ; l. 6, n. 78, S. Cyrille. *Contra Jul.* l. 3, page 75, 94, 108. De même, dit Origène, qu'un sage laboureur donne à la terre une culture différente, selon la variété des sols et des saisons, ainsi Dieu a donné aux hommes les leçons qui dans les différents siècles convenaient le mieux au bien général de l'univers. (*Contra Cels.* l. 4, n. 69.)

Eusèbe, *Hist. Ecclés.* l. 1, c. 2, représente à ceux qui regardent la religion chrétienne comme étrangère et récente, que l'histoire peut la convaincre de son antiquité et de sa majesté. « Tous ceux, dit-il, qui se sont distingués par leur justice et leur piété depuis le commencement du monde, ont vu le Christ des yeux de l'esprit, et lui ont rendu le culte qui lui était dû comme au Fils de Dieu. Lui-même, en qualité de maître de tous les hommes, n'a cessé de donner à tous la connaissance et le culte de son Père. » Eusèbe fait voir ensuite que c'est le Fils de Dieu qui a parlé à Moïse et aux Prophètes, et qui s'est incarné pour parler aux hommes.

Mais aucun des Pères n'a mieux développé cette vérité que saint Augustin, l. 10, *de civit. Dei*, c. 14. « De même, dit-il, que l'instruction d'un homme doit faire des progrès

à mesure qu'il avance en âge, ainsi celle du genre humain tout entier s'est perfectionnée par la succession des siècles. » Liv. 1, *de Sermon. Dom. in monte,* lorsque Dieu a donné peu de préceptes aux premiers hommes, et qu'il en a augmenté le nombre pour leurs descendants, il a fait voir que lui seul sait donner au genre humain les remèdes qui conviennent en différents temps. *L. de vera Relig.* c. 26, n. 34; c. 26, n. 48; c. 27, n. 50. La durée du genre humain tout entier, ressemble, par proportion, à la vie d'un seul homme, et Dieu la gouverne de même par les lois de sa Providence, depuis Adam, jusqu'à la fin du monde. *L. 1, Retract.* c. 13, n. 3. La Religion Chrétienne était dans le fond celle des anciens, elle n'a point cessé depuis le commencement du monde, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, etc. C'est le plan que le saint Docteur a développé dans son ouvrage de *La Cité de Dieu,* depuis le livre 2e jusqu'à la fin.

Théodoret, dans son 10e *Discours sur la Providence,* et saint Grégoire, pape, Hom. 31, *in Evang.* ont tenu le même langage. Bossuet l'a répété, *Disc. sur l'Hist. Univ.* 2e part. art. 1 : « Voilà donc, dit-il, la Religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même, depuis l'origine du monde : on y a toujours reconnu le même Dieu comme Auteur, et le même Christ comme Sauveur du genre humain, etc. » (*Diction. de Théolog.* Art. Révélation.)

IIe INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

RÉVÉLATION CHRÉTIENNE.

—

EXORDE.

1. « Christus heri et hodie, ipse et in sæcula. »

Le Christ était hier, il est aujourd'hui et il sera dans tous les siècles. (*Hebr.* XIII.)

Il a fallu que Dieu nous révélât les vérités du salut. Nous l'avons vu dans l'entretien précédent : la raison humaine, malgré son orgueil et ses prétentions, est trop courte et trop bornée pour découvrir les mystères de la vie future et le moyen de nous assurer cette félicité vers laquelle nous soupirons irrésistiblement. D'ailleurs, quand nous venons à considérer la sublimité de ce moyen, je veux dire, la foi en un Dieu crucifié, n'est-il pas manifeste que jamais la pensée humaine ne se fût élevée à cette hauteur ?

Toute la sagesse des anciens philosophes a échoué dans la recherche des vérités qui intéressent le plus l'humanité. Elle s'est épuisée en vain ; six mille ans d'efforts inutiles convainquent notre fière raison d'impuissance. En dehors de la révélation que trouve-t-on sinon le doute et les ténèbres ?

Aussi la bonté divine n'a-t-elle pas manqué de venir au secours de notre ignorance. Dès l'origine du monde, Dieu s'est fait le précepteur de l'homme ;

il lui a manifesté les vérités qu'il devait croire et les devoirs qu'il avait à remplir pour parvenir à sa fin dernière, qui est le salut éternel. Comme un bon père, il s'est occupé de l'éducation religieuse d'Adam et des anciens Patriarches. L'Ecriture nous le représente, les instruisant en personne.

Dans la suite, lorsqu'il se fut choisi un peuple particulier, afin de le vouer à son culte et à la garde de ses promesses, il suscita Moïse et les Prophètes. Cultivant avec un soin tout spécial cet héritage de son choix, il multiplia en sa faveur les prodiges les plus éclatants; il l'éleva comme un phare lumineux au milieu des ténèbres de l'idolâtrie où se plongeaient les autres nations; il rendit son peuple si célèbre, si extraordinaire, qu'il devait frapper au loin tous les regards et rappeler le monde entier à la connaissance du vrai Dieu qu'il oubliait. L'élection du peuple hébreu fut ainsi une grâce de salut pour tous les autres.

Telles sont les deux premières périodes de la Révélation et les deux degrés par lesquels Dieu préludait à son perfectionnement final.

2. Les deux en effet n'étaient qu'une préparation à l'Evangile.

Les Prophètes de l'Ancien Testament n'étaient que les avant-coureurs du Nouveau. Le Seigneur avait prédit par leur bouche l'avènement du vrai Docteur de la Justice, de celui qui devait être la lumière des nations et le salut du monde. « C'est peu, dit-il, parlant au Messie par son Prophète, c'est peu que vous me serviez pour réparer les Tribus de Jacob et pour convertir les restes d'Israël; voici que je vous ai établi pour être la lumière des nations et le salut que

j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre. Parum est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob, et fœces Israel convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. » (*Isa.* XLIX.) Enfants de Sion, dit-il encore par le prophète Joël, soyez dans des transports d'allégresse, et réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu parce qu'il vous a donné un Maître qui vous enseignera la justice. Filii Sion, exultate et lætamini in Domino Deo vestro, quia dedit vobis doctorem justitiæ.... Et quiconque, ajoute-t-il, invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé. Et erit, omnis qui invocaverit nomen Dominus, salvus erit. » (*Joel.* II.)

Nous allons donc voir dans cet entretien, comment Dieu a complété les révélations précédentes par l'Evangile ou la révélation chrétienne.

CORPS DE L'INSTRUCTION.

3. La loi de Moïse n'était que pour un temps. Ce grand législateur avait pris soin d'en avertir Israël avant sa mort. Le Seigneur, dit-il, suscitera de ton peuple et du milieu de tes frères un prophète semblable à moi, et c'est lui que tu devras écouter. Prophetam de gente tua et de fratribus tuis sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus; ipsum audies. » (*Deuter.* XVIII.) Le Seigneur confirme la prédiction et il ajoute : « Je mettrai mes paroles sur les lèvres de ce prophète, et il annoncera au peuple tous mes préceptes. Celui qui ne voudra pas entendre la doctrine qu'il prêchera en mon nom, j'en tirerai vengeance. Ponam verba mea in ore ejus, loqueturque ad eos omnia quæ præcepero illi. Qui autem verba

ejus quæ loquetur in nomine meo, audire noluerit, ego ultor existam. » (*Ibid.*)

4. Non content de montrer la loi ancienne comme le prélude de la loi nouvelle, et le législateur des hébreux comme le précurseur du Messie, Dieu voulut encore marquer l'époque précise de l'apparition du Christ dans le monde.

Déjà le saint patriarche Jacob l'avait indiquée sur son lit de mort : « Le sceptre ne sortira point de Juda et on verra toujours des capitaines et des magistrats nés de sa race, jusqu'à la venue de celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des peuples. Non auferetur sceptrum de Juda et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est; et ipse erit expectatio gentium. » (*Genes.* XLIX.)

Le prophète Daniel apprend de l'ange Gabriel l'année même où s'accomplira l'œuvre de notre Rédemption par le Messie. « Dieu, lui dit l'ange, a déterminé (*fixé*) soixante et dix semaines pour votre peuple et pour votre ville sainte, jusqu'à ce que la prévarication soit abolie, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle arrive, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le Saint des saints reçoive l'onction.

» Sachez donc ceci et gravez-le dans votre esprit : depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines. Et les places et les murailles seront rebâties parmi des temps fâcheux et difficiles. Et après ces soixante-deux semaines (*qui suivront les sept premières*) le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le renoncer ne sera plus son peuple. C'est pourquoi un peuple avec son chef qui doit venir,

détruira la ville et le sanctuaire : ainsi elle finira par une ruine entière, et après la fin de la guerre, arrivera la désolation qu'elle a méritée. Cependant le Christ confirmera son alliance avec plusieurs dans la dernière semaine : et à *la moitié* de la même semaine les hosties et les sacrifices anciens seront abolis : l'abomination de la désolation sera dans le temple ; et la désolation durera jusqu'à la fin et la consommation des siècles. » (*Dan.* IX.)

Ces semaines de Daniel sont des semaines sacrées, telles que les reconnaissait la loi mosaïque ; c'étaient des semaines d'années composées chacune de sept ans.

5. Au temps marqué par ces prophéties, le Messie paraît.

« Cet admirable enfant appelé par Isaïe le Dieu fort, le Père du siècle futur et l'Auteur de la paix, naît d'une vierge à Bethléem. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur, parce qu'il devait nous sauver de nos péchés. Aussitôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumière qu'il devait donner aux Gentils, se fait voir en Orient, et amène au Sauveur encore enfant les prémices de la gentilité convertie. Un peu après, ce Seigneur tant désiré vient à son saint temple, où Siméon le regarde non-seulement comme la gloire d'Israël, mais encore comme la lumière des nations infidèles. Quand le temps de prêcher son Evangile arriva, saint Jean-Baptiste, qui devait lui préparer les voies, appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avait vécu dès ses premières années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple qui, depuis cinq cents ans, n'avait point vu

de prophète, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté parut admirable. Mais lui-même, il montrait au peuple celui dont il était indigne de délier les souliers. » (*Discours sur l'histoire universelle, seconde partie.*)

Enfin, Jésus-Christ commence à prêcher son Evangile. Il nous révèle les deux grands mystères de la Trinité et de l'Incarnation jusque-là enveloppés dans des ombres. Il vient, dit-il, non pour détruire, mais pour accomplir la loi. « Non veni solvere legem, sed adimplere. » Il l'accomplit, en effet, en vérifiant dans sa personne jusqu'aux moindres détails des prophéties qui regardent le Messie. Il nous propose de nouvelles idées de vertus, des pratiques plus parfaites et plus épurées. « La fin de la religion, l'âme des vertus et l'abrégé de la loi, c'est la charité. Mais jusqu'à Jésus-Christ on peut dire que la perfection et les effets de cette vertu n'étaient pas entièrement connus. C'est Jésus-Christ proprement qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul. Pour établir le règne de la charité et nous en découvrir tous les devoirs, il nous propose l'amour de Dieu, jusqu'à nous haïr nous-mêmes, et persécuter sans relâche le principe de corruption que nous avons tous dans le cœur. Il nous propose l'amour du prochain jusqu'à étendre sur tous les hommes cette inclination bienfaisante sans en excepter nos persécuteurs : il nous propose la modération des désirs sensuels jusqu'à retrancher tout à fait nos propres membres ; c'est-à-dire ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à notre cœur : il nous propose la soumission aux ordres de Dieu, jusqu'à nous réjouir des souffrances qu'il nous envoie : il nous propose l'humilité,

jusqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu, et à croire que nulle injure ne nous peut mettre si bas devant les hommes, que nous ne soyons encore plus bas devant Dieu par nos péchés. Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine. C'est par là que le mariage est réduit à sa forme primitive; l'amour conjugal n'est plus partagé : une si sainte société n'a plus de fin que celle de la vie, et les enfants ne voient plus chasser leur mère pour mettre à sa place une marâtre. Le célibat est montré comme une imitation de la vie des Anges, uniquement occupés de Dieu et des chastes délices de son amour. Les supérieurs apprennent qu'ils sont serviteurs des autres, et dévoués à leur bien : les inférieurs reconnaissent l'ordre de Dieu dans les puissances légitimes, lors même qu'elles abusent de leur autorité : cette pensée adoucit les peines de la sujétion, et sous des maîtres fâcheux l'obéissance n'est plus fâcheuse au vrai chrétien.

» A ces préceptes, il joint des conseils de perfection éminente : renoncer à tout plaisir; vivre dans le corps comme si on était sans corps; quitter tout; donner tout aux pauvres pour ne posséder que Dieu seul; vivre de peu, et presque de rien, et attendre ce peu de la providence divine.

» Mais la loi la plus propre à l'Evangile, est celle de porter sa croix. La croix est la vraie épreuve de la foi, le vrai fondement de l'espérance, le parfait épurement de la charité, en un mot le chemin du ciel. Jésus-Christ est mort à la croix; il a porté sa croix toute sa vie; c'est à la croix qu'il veut qu'on le suive, et il met la vie éternelle à ce prix. » (*Ibid.*)

6. « Voici donc une nouvelle conduite et un nouvel

ordre de choses ; on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles ; Jésus-Christ leur montre une vie future, et les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et le ciel leur est proposé comme devant être emporté de force.

» De cette sorte, la mission de Jésus-Christ est relevée infiniment au-dessus de celle de Moïse.

» Moïse était envoyé pour réveiller par des récompenses temporelles les hommes sensuels et abrutis. Puisqu'ils étaient devenus tout corps et toute chair, il les fallait d'abord prendre par les sens, leur inculquer par ce moyen la connaissance de Dieu et l'horreur de l'idolâtrie à laquelle le genre humain avait une inclination si prodigieuse.

» Tel était le ministère de Moïse. Il était réservé à Jésus-Christ d'inspirer à l'homme des pensées plus hautes, et de lui faire connaître dans une pleine évidence de dignité, l'immortalité et la félicité éternelle de son âme....

» La loi de Moïse ne donnait à l'homme qu'une première notion de la nature de l'âme et de la félicité.... Mais les suites de cette doctrine et les merveilles de la vie future ne furent pas alors universellement développées, et c'était au jour du Messie que cette grande lumière devait paraître à découvert....

» Non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement bienheureuse était réservée aux enfants de Dieu, il nous a dit en quoi elle consistait.

» La vie bienheureuse est d'être avec lui dans la gloire de Dieu son Père ; la vie bienheureuse est de voir la gloire qu'il a dans le sein du Père dès l'ori-

gine du monde; la vie bienheureuse est que Jésus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que l'amour éternel que le Père a pour son Fils s'étendant sur nous, il nous comble des mêmes dons; la vie bienheureuse, en un mot, est de connaître le seul vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé, mais le connaître de cette manière qui s'appelle la *claire vue, la vue face à face* et à découvert, la vue qui réforme en nous et y achève l'image de Dieu selon ce que dit saint Jean : « que nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. »

» Cette vue sera suivie d'un amour immense, d'une joie inexplicable et d'un triomphe sans fin. Un Alleluia éternel et un Amen éternel dont on entend retentir la céleste Jérusalem font voir toutes les misères bannies et tous les désirs satisfaits. Il n'y a plus qu'à louer la bonté divine....

» C'est ainsi que les vérités de la vie future nous sont développées par Jésus-Christ.

» Il nous les montre, même dans la loi. La vraie terre promise, c'est le royaume céleste. C'est après cette bienheureuse patrie, que soupiraient Abraham, Isaac et Jacob. La Palestine ne méritait pas de terminer tous leurs vœux, ni d'être le seul objet d'une si longue attente de nos pères.

» L'Egypte d'où il faut sortir, le désert où il faut passer, la Babylone dont il faut rompre les prisons pour entrer ou pour retourner dans notre patrie, c'est le monde avec ses plaisirs et ses vanités. C'est là que nous sommes vraiment captifs et errants, séduits par le péché et ses convoitises. Il nous faut secouer ce joug pour trouver dans Jérusalem et dans la cité de notre Dieu la liberté véritable et un sanc-

tuaire non fait de main d'homme, où la gloire du Dieu d'Israël nous apparaisse.

» Par cette doctrine de Jésus-Christ, le secret de Dieu nous est découvert, la loi est toute spirituelle, ses promesses nous introduisent à celles de l'Evangile, et y servent de fondement. Une même lumière nous paraît partout; elle s'élève sous les Patriarches; sous Moïse, et sous les Prophètes elle s'accroît; Jésus-Christ plus grand que les Patriarches, plus autorisé que Moïse, plus éclairé que tous les Prophètes, nous la montre dans sa plénitude. » (*Ibid.*)[1]

7. Voilà de quelle manière Jésus-Christ a complété la Révélation des anciens temps.

Pour qu'on ne pût méconnaître ce divin Envoyé, ni rejeter ses enseignements, du haut du ciel, la voix du Père éternel se fit entendre avec majesté, d'abord au moment de son baptême dans le Jourdain, puis sur le Thabor.

Jésus, dit l'évangéliste saint Matthieu, ayant été baptisé, sortit aussitôt hors de l'eau.

En même temps les cieux lui furent ouverts et il vit l'Esprit de Dieu qui descendit en forme de colombe et qui vint se reposer sur lui. Au même instant on entendit une voix du ciel qui disait : « Voici mon

(1) La révélation chrétienne nous découvre pleinement la fin de notre création : *Ego ero merces tua magna nimis.* La parfaite possession de Dieu par l'homme est le prix de la charité ou de l'amour de Dieu jusqu'au sacrifice entier de nous-mêmes ; ou si l'on veut : est le prix de la parfaite possession de l'homme par Dieu. Tel est le commerce admirable, tel est le sublime échange qui nous est proposé par l'Evangile : *Ego dilecto meo, — et dilectus meus mihi.*

Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » (*Matth.* III.)

Le même fait est rapporté par l'évangéliste saint Luc.

Quelque temps avant sa mort, « Jésus, dit encore saint Matthieu, prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les conduisit à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. En même temps ils virent paraître Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui. Alors Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici, si vous le permettez, nous y ferons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Lorsqu'il parlait encore, une nuée lumineuse vint les couvrir ; et il sortit de cette nuée une voix qui fit entendre ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection. Ecoutez-le. Hic est meus Filius dilectus, in quo mihi bene complacui : ipsum audite. » (*Matth.* XVII.)

Dans la suite, saint Pierre, faisant allusion à ce témoignage du ciel, disait aux premiers fidèles : « Ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de Sa Majesté. Car il reçut de Dieu le Père un illustre et glorieux témoignage, lorsque de cette nuée où la gloire de Dieu paraissait avec tant d'éclat, on entendit cette voix : Voici mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis mes complaisances : écoutez-le. Et nous-mêmes, ajoute l'Apôtre, nous entendîmes cette

voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur cette sainte montagne. Non enim doctas fabulas secuti, notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam : sed speculatores facti illius magnitudinis. Accipiens enim a Deo Patre, honorem et gloriam, voce delapsa ad eum hujuscemodi a magnifica gloria : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui, ipsum audite. Et hanc vocem nos audivimus de cœlo allatam, cum essemus cum ipso in monte sancto. » (*2 Petr.* I.)

« Ipsum audite ! » Ecoutez-le, a dit la voix céleste, c'est-à-dire, recevez ses leçons, obéissez à ses préceptes.

8. Si le ciel a rendu témoignage à la mission divine de Jésus-Christ, lui-même l'a prouvée de son côté par d'éclatants et incontestables miracles.

« Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point des signes dans le ciel, tels que les Juifs le demandaient ; il les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Tous ses miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire ; les démons et les maladies lui obéissent ; à sa parole, les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est lui-même ; ils coulent de source : Je sens, dit-il, qu'une vertu est sortie de moi ; aussi personne n'en avait-il fait ni de si grands, ni en si grand nombre ; et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore de plus grandes choses, tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même....

» Cependant la jalousie des Pharisiens et des Prêtres le mène à un supplice infâme. Le Pontife et tout le conseil de la Synagogue condamnent Jésus-Christ, parce qu'il se disait le Christ, Fils de Dieu. Il est livré à Ponce-Pilate, président romain. Son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience; le juste est condamné à mort.... Jésus maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchants et offre le sacrifice qui devait être l'expiation du genre humain.... Tout est consommé, dit-il.... Il expire avec un grand cri ; toute la nature s'émeut. Le centurion qui le gardait, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le Fils de Dieu, et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine.

» Au troisième jour il ressuscite. Il apparaît aux siens qui l'avaient abandonné et qui s'obstinaient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection, il se montre à diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voient aussi tous ensemble; il paraît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivaient encore dans le temps qu'il écrivait.

» Jésus-Christ ressuscité donne à ses apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer; et après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï, et de ce qu'ils ont touché.

» Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang.... Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui est celle des tourments et de la mort. » (*Bossuet*, loco citato.)

CONCLUSION.

9. Tel est le fondement inébranlable sur lequel est basé l'édifice de la religion chrétienne.

Cet édifice la main de Dieu l'a commencé à l'origine du monde, en promettant un Sauveur à l'homme coupable. Pendant quatre mille ans, il a continué de l'élever par ses communications aux anciens patriarches, par le choix qu'il fit d'un peuple particulier pour garder la foi et les promesses ; puis, par le ministère de Moïse et des Prophètes chargés de préparer les voies au Messie. Enfin il l'a couronné et il y a mis la dernière main par l'envoi de son divin Fils sur la terre. « Dieu, dit l'Apôtre, après avoir parlé à nos pères en différents temps et de différentes manières par l'organe des Prophètes, nous a parlé en dernier lieu par son Fils, qu'il a établi l'héritier de toutes choses et par lequel il a fait tous les siècles. Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio, quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula. » (*Hebr.* I.)[1]

(1) Un calviniste hollandais alla un jour proposer au chef de la nation des Paravas d'entrer en communauté de commerce et de religion avec lui : « Nos pères, lui répondit

Jésus-Christ est donc la pierre angulaire du salut. Ipsum audite. Ecoutez-le! nous a dit le Père éternel. Ipsum audite. Ecoutez-le! nous disent aussi tant de miracles qu'il a opérés pendant sa vie mortelle. Ipsum audite. Ecoutez-le! nous dit surtout le miracle de sa résurrection glorieuse, attestée par les témoins les plus dignes de confiance.

Réjouissons-nous, chrétiens, d'avoir été instruits par ce divin Maître; bénissons à jamais la bonté céleste qui nous l'a fait connaître. Songeons surtout à nous rendre dociles à ses enseignements, afin que notre foi, ornée de bonnes œuvres, nous procure ce bonheur éternel dont il est venu nous montrer le chemin par sa doctrine et nous mériter l'entrée par sa mort.

l'Indien, ont reçu l'Evangile par les soins du grand François Xavier. Pour les convaincre de la vérité, il a guéri d'une parole une foule de malades, et ressuscité des morts. Si vous voulez que nous préférions votre Evangile au sien, commencez par faire le double de ce qu'il a fait; et puis, nous vous écouterons.... » La réplique est valable pour tous les incrédules et les sectaires.

NOTE.

JUGEMENT DE NAPOLÉON SUR LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST.

On sait que vers la fin de sa vie, et dans cet intervalle qui lui fut laissé entre le trône et le tombeau, ce grand homme, grand par la nature et par la fortune, et doublement instruit par les succès et les revers, se donnait, du fond de son exil, le grand spectacle des choses humaines, et que cette activité qu'il avait mise à en faire les destinées, il la mettait à les juger. Du haut de son génie et de sa fortune, à la distance où celle-ci l'avait jeté de la scène du monde, comme pour lui en ménager la perspective et lui donner par avance les vues de la postérité, son regard parcourait le champ de l'histoire, et, s'y voyant lui-même le premier, il en mesurait toutes les grandeurs à la sienne, et se mêlait familièrement aux plus illustres.

Une seule l'arrêta, et lui parut d'autant plus surhumaine qu'elle le dépassait infiniment. Jaloux toutefois, comme un des plus fiers représentants de l'humanité, de ne pas s'en laisser imposer, mais aussi dans une situation où il n'avait plus à compter qu'avec la vérité, il appliqua au jugement de cette grandeur singulière toute l'expérience qu'il avait des hommes et des choses, et en particulier celle de l'art du succès, qu'il avait si bien employé pour lui-même, et dont il avait épuisé tous les secrets. Il fit plus, il évoqua tous ceux qui avaient réussi dans cet art parmi les hommes, et leur demanda des analogies, pour la solution qu'il

cherchait. Mais tout fut puéril et vain ; il ne tarda pas à sentir qu'il n'avait plus affaire à un de ses pareils, qu'auprès de cette puissance toute puissance humaine n'était que néant : et lui, qui se connaissait en hommes, comme le centurion du Calvaire, il prononça que Jésus-Christ était Dieu.

Voici ce jugement précieux à tant de titres, et par son objet et par son auteur, et par le temps et le lieu où il a été porté. En en lisant les motifs si pleins, si vigoureux, si bien frappés, on sent que c'est là le dernier mot sur Jésus-Christ, et que toute raison peut s'incliner où le génie de Napoléon, vaincu par l'évidence, s'inclinait.

« .... Il est vrai que le Christ propose à notre foi une série de mystères. Il commande avec autorité d'y croire, sans donner d'autres raisons que cette parole épouvantable : Je suis Dieu.

» Sans doute, il faut la foi pour cet article-là, qui est celui duquel dérivent tous les autres articles. Mais le caractère de divinité du Christ une fois admis, la doctrine chrétienne se présente avec la précision et la clarté de l'algèbre ; il faut y admirer l'enchaînement et l'unité d'une science.

» Appuyée sur la Bible, cette doctrime exprime le mieux les traditions du monde ; elle les éclaircit, et les autres dogmes s'y rapportent étroitement, comme les anneaux scellés d'une même chaîne. L'existence du Christ, d'un bout à l'autre, est un tissu tout mystérieux, j'en conviens ; mais ce mystère répond à des difficultés qui sont dans toutes les existences. Rejetez-le, le monde est une énigme ; acceptez-le, vous avez une admirable solution de l'histoire de l'homme.

» Le christianisme a un avantage sur tous les philosophes et sur toutes les religions ; les chrétiens ne se font pas illusion sur la nature des choses. On ne peut leur reprocher ni la subtilité ni le charlatanisme des idéologues,

qui ont cru résoudre la grande énigme des questions théologiques avec de vaines dissertations sur ces grands objets. Insensés, dont la folie ressemble à celle d'un enfant qui veut toucher le ciel avec sa main, ou qui demande la lune pour son jouet ou sa curiosité !

» Le christianisme dit avec simplicité : Nul homme n'a vu Dieu, si ce n'est Dieu. Dieu a révélé ce qu'il était ; sa révélation est un mystère que la raison ni l'esprit ne peuvent concevoir. Mais puisque Dieu a parlé, il faut y croire : cela est d'un grand bon sens.

» L'Evangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur ; on éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à contempler le ciel. L'Evangile n'est pas un livre, c'est un être vivant, avec une action, une puissance qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension. Le voici sur cette table, ce livre par excellence (et ici l'empereur le toucha avec respect) : je ne me lasse pas de le lire, et tous les jours avec le même plaisir.

» Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais dans son enseignement ; et la moindre affirmation de lui est marquée d'un cachet de simplicité et de profondeur qui captive l'ignorant et le savant, pour peu qu'ils y prêtent leur attention.

» Nulle part on ne trouve cette série de belles idées, de belles maximes morales, qui défilent comme les bataillons de la milice céleste, et qui produisent dans notre âme le même sentiment que l'on éprouve à considérer l'étendue infinie du ciel, resplendissant, par une belle nuit d'été, de l'éclat des astres.

» Non-seulement notre esprit est préoccupé, mais il est dominé par cette lecture, et jamais l'homme ne court risque de s'égarer avec ce livre.

» Une fois maître de notre esprit, l'Evangile captive notre cœur. Dieu même est notre ami, notre père, et vraiment

notre Dieu. Une mère n'a pas plus de soins de l'enfant qu'elle allaite. L'âme séduite par la beauté de l'Evangile, ne s'appartient plus. Dieu s'en empare tout à fait ; il en dirige les pensées et les facultés, elle est à lui.

» Quelle preuve de la divinité du Christ ! Avec un empire aussi absolu, il n'a qu'un seul but, l'amélioration spirituelle des individus, la pureté de la conscience, l'union à ce qui est vrai, la sainteté de l'âme.

» Enfin, et c'est mon dernier argument, il n'y a pas de Dieu dans le ciel, si un homme a pu concevoir et exécuter avec un plein succès le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême en usurpant le nom de Dieu. Jésus est le seul qui l'ait osé. Il est le seul qui ait dit clairement : Je suis Dieu. Ce qui est bien différent de cette affirmation : Je suis un Dieu, ou de cette autre : il y a des dieux. L'histoire ne mentionne aucun autre individu qui se soit qualifié lui-même de ce titre de dieu dans le sens absolu. La fable n'établit nulle part que Jupiter et les autres dieux se soient eux-mêmes divinisés. C'eût été de leur part le comble de l'orgueil, et une monstruosité, une extravagance absurde. C'est la postérité, ce sont les héritiers des premiers despotes qui les ont déifiés. Tous les hommes étant d'une même race, Alexandre a pu se dire le fils de Jupiter. Mais toute la Grèce a souri de cette supercherie ; et de même l'apothéose des empereurs romains n'a jamais été une chose sérieuse pour les Romains. Mahomet et Confucius se sont donnés simplement pour des agents de la divinité. La déesse Egérie de Numa n'a jamais été que la personnification d'une inspiration puisée dans la solitude des bois. Les dieux Brahma de l'Inde sont une invention psychologique.

» Comment donc un Juif, dont l'existence historique est plus avérée que toutes celles des temps où il a vécu, lui seul, fils d'un charpentier, se donne-t-il tout d'abord pour Dieu même ; pour l'Etre par excellence, pour le Créateur

des êtres? Il s'arroge toutes les sortes d'adoration; il bâtit son culte de ses mains, non avec des pierres, mais avec des hommes. On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre : eh bien! voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle! l'âme humaine, avec toutes ses facultés, devient une annexe de l'existence du Christ.

» Et comment? par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir : ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot, le cœur : c'est là ce qu'il veut pour lui; il l'exige absolument, et il réussit tout de suite. — J'en conclus sa divinité. — Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, ont échoué. Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul, de nos jours, qui aime Annibal, César, Alexandre... Le grand Louis XIV, qui a jeté tant d'éclat sur la France et dans le monde, n'avait pas un ami dans tout son royaume, même dans sa famille. Il est vrai, nous aimons nos enfants; pourquoi? Nous obéissons à un instinct de la nature, à une volonté de Dieu, à une nécessité que les bêtes elles-mêmes reconnaissent et remplissent; mais combien d'enfants qui restent insensibles à nos caresses, à tant de soins que nous leur prodiguons! combien d'enfants ingrats! Vos enfants, général Bertrand, vous aiment-ils? Vous les aimez, et vous n'êtes pas sûr d'être payé de retour.... Ni vos bienfaits, ni la nature, ne réussiront jamais à leur inspirer un amour tel que celui des chrétiens pour leur Dieu! Si vous veniez à mourir, vos enfants se souviendraient de vous en dépensant votre fortune sans doute; mais vos petits-enfants sauraient à peine si vous avez existé... Et vous êtes le général Bertrand, et nous sommes

dans une île, et vous n'avez d'ature distraction que la vue de votre famille.

» Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang ; par une union plus intime, plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour.

» A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe créateur du monde?

» Les fondateurs de religions n'ont pas même eu l'idée de cet amour mystique, qui est l'essence du christianisme sous le beau nom de charité.

» C'est qu'ils n'avaient garde de se lancer contre un écueil ; c'est que, dans une opération semblable, se faire aimer, l'homme porte en lui-même le sentiment profond de son impuissance.

» Aussi le plus grand miracle du Christ, sans contredit, c'est le règne de la charité.

» Lui seul, il est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible, jusqu'au sacrifice du temps ; lui seul, en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel et la terre.

» Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur ; phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme, feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force ni limiter la durée.... Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent. Et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ.

» J'ai passionné des multitudes qui mouraient pour moi. A Dieu ne plaise que je fasse aucune comparaison entre

l'enthousiasme des soldats et la charité chrétienne, qui sont aussi différents que leur cause !

» Mais enfin, il fallait ma présence, l'électricité de mon regard, mon accent, une parole de moi : j'allumais le feu sacré dans les cœurs.... Certes, je possède le secret de cette puissance magique qui enlève l'esprit; mais je ne saurais le communiquer à personne; aucun de mes généraux ne l'a reçu ou deviné de moi; je n'ai pas davantage le secret d'éterniser mon nom et mon amour dans les cœurs, et d'y opérer des prodiges sans le secours de la matière.

» Maintenant que je suis à Sainte-Hélène... Maintenant que je suis seul et cloué sur ce roc, qui bataille, et conquiert des empires pour moi? où sont les courtisans de mon infortune? Pense-t-on à moi? Qui se remue pour moi en Europe? qui m'est demeuré fidèle? où sont mes amis? Oui, deux ou trois, que votre fidélité immortalise, vous partagez, vous consolez mon exil. »

(Ici la voix de l'empereur prit un accent particulier d'ironique mélancolie et de profonde tristesse.)

« Oui, notre existence a brillé de tout l'éclat du diadème et de la souveraineté; et la vôtre, Bertrand, réfléchissait cet éclat comme le dôme des Invalides, doré par nous, réfléchit les rayons du soleil.... Mais les revers sont venus, l'or peu à peu s'est effacé; la pluie du malheur et des outrages dont on m'abreuve chaque jour, en emporte les dernières parcelles. Nous ne sommes plus que le plomb, général Bertrand, et bientôt je serai de la terre.

» Telle est la destinée des grands hommes ! telle a été celle de César et d'Alexandre, et l'on nous oublie ! et le nom d'un conquérant, comme celui d'un empereur, n'est plus qu'un thème de collége ! Nos exploits tombent sous la férule d'un pédant, qui nous insulte ou nous loue.

» Que de jugements divers on se permet sur le grand Louis XIV. A peine mort, le grand roi lui-même fut laissé seul dans l'isolement de sa chambre à coucher de Ver-

sailles..., négligé par ses courtisans, et peut-être l'objet de leur risée. Ce n'était plus leur maître ! c'était un cadavre, un cercueil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition.

» Encore un moment..., voilà mon sort, et ce qui va m'arriver à moi-même.... Assassiné par l'oligarchie anglaise, je meurs avant le temps, et mon cadavre va aussi être rendu à la terre pour y devenir la pâture des vers.

» Voilà la destinée très-prochaine du grand Napoléon.... Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ prêché, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers !... Est-ce là mourir ? n'est-ce pas plutôt vivre ? Voilà la mort du Christ, voilà celle de Dieu. » (*Etudes philosophiques sur le christianisme,* par Auguste Nicolas.)

IIIe INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.[1]

ÉTABLISSEMENT ET AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

—

EXORDE.

1. Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.

Le Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles. (*Hebr.* XIII.)

Longtemps avant que le Christ parût, Dieu avait consolé nos premiers parents par l'espérance de sa venue. Pendant quatre mille ans, il n'a cessé d'y préparer le monde. La promesse primitive est renouvelée, expliquée et éclaircie par les promesses subséquentes. Aux promesses, Dieu joint les figures, afin de crayonner quelques-uns des traits du Messie. Il fait achever son portrait par les prophètes.

Lorsqu'il mit fin à leurs oracles, et avant même de leur imposer un silence complet, il élève tour à tour les empires des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains, soit pour maintenir son peuple dans la foi aux promesses, soit pour en répandre la connaissance parmi les Gentils, soit pour préparer le

(1) Nous avons emprunté les matériaux de cette instruction à un manuscrit de notrè cher collègue, Monsieur le chanoine Labis, qui a bien voulu nous permettre de nous approprier son travail.

monde à la venue prochaine du Désiré des nations.

L'Ancien Testament et tous les siècles qui ont précédé Jésus-Christ avaient donc les yeux tournés vers lui ; il était leur attente, et le monde était rempli de sa pensée, lorsqu'enfin il parut. *Jésus-Christ était hier.*

2. Son avènement, comme nous l'avons vu dernièrement, est une ère nouvelle pour le monde. Ce que l'ancienne loi avait ébauché, il vient l'achever ; ce qu'elle avait prédit, il vient l'accomplir ; ce qu'elle avait attendu, il vient le réaliser.

Il naît à l'époque précise marquée par les prophètes. Sa doctrine met au grand jour tous les mystères jusque-là enveloppés dans les ombres des figures. Il prêche les vertus les plus pures et il en donne l'exemple. A deux reprises, le Ciel lui rend un éclatant témoignage et le proclame le Fils bien-aimé de Dieu, en présence de témoins irrécusables. Lui-même confirme sa mission par des prodiges sans nombre, auxquels il met le comble par sa propre résurrection.

Ainsi accrédité par le double témoignage du Ciel et de ses œuvres, Jésus-Christ établit des apôtres, des prophètes, des pasteurs et des docteurs, afin, dit saint Paul, que nous ne soyons plus comme des enfants qui n'ont rien de fixe, et que nous ne nous laissions point entrainer à tout vent de doctrine par la tromperie des hommes et par leur adresse à engager dans l'erreur. « Et ipse dedit quosdam quidem Apostolos, quosdam autem prophetas, alios autem pastores et doctores... ut jam non simus parvuli fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in

nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris. » (*Ephes*. IV.)

Il ne devait pas rester longtemps sur la terre, et cependant son Evangile devait durer jusqu'à la fin des siècles.

C'est pourquoi, avant de nous quitter, il établit en sa place une autorité enseignante qu'il charge de nous annoncer la parole du salut et qu'il investit de sa propre puissance.

Cette autorité, nous allons voir, dans cet entretien, qu'elle n'est autre que l'Eglise catholique.

Pour le montrer, il nous suffira d'exposer de quelle manière Notre-Seigneur a procédé à son établissement et de quelles prérogatives il l'a dotée.

CORPS DE L'INSTRUCTION.

3. L'institution de l'Eglise ou d'une autorité enseignante n'a pas été un acte instantané comme les miracles de Notre-Seigneur ; elle n'a pas eu lieu tout d'un coup.

Jésus-Christ en a fait pour ainsi dire l'œuvre capitale de sa vie publique. Il l'a dessinée peu à peu par une série de faits qu'on peut rapporter à trois périodes.

Dans la première, le Sauveur fait choix des sujets qu'il destine à la continuation de son œuvre, et il les y dispose de loin.

Dans la seconde, tout en continuant cette préparation, il leur manifeste plus clairement son dessein, et établit parmi eux un ordre hiérarchique.

Enfin, dans la troisième, il réalise ses plans et confère à l'autorité définitivement constituée la mission

de lui succéder, c'est-à-dire, de prêcher, de baptiser et de gouverner en son nom.

L'Evangile nous retrace tous les détails de cette institution. Rien de plus intéressant que de suivre Notre-Seigneur dans le développement de son œuvre.

4. Dès le début de sa prédication il montre l'intention de réunir des disciples autour de sa personne. Un des premiers fut Simon. Le Sauveur, en l'apercevant, fait à son sujet une prédiction mystérieuse : « Désormais, lui dit-il, vous porterez le nom de Pierre. »

Quelques jours après, passant sur les bords du lac de Génésareth, il voit ce même Simon et André son frère qui jetaient leurs filets à la mer, car ils étaient pêcheurs.

Il en prend occasion de leur faire entrevoir la mission à laquelle il les destine : « Suivez-moi, leur dit-il, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. »

Lorsqu'à la suite de la première Pâque, il se mit à parcourir le pays, nous le voyons accompagné de quelques disciples choisis qui vivaient avec lui et qui baptisaient en son nom. Par là, Jésus accoutumait dès lors le monde à les regarder comme ses ministres et les dispensateurs des mystères de Dieu.

En même temps qu'il les forme au saint ministère, il leur déclare ses vues sur eux : « Messis quidem multa, operarii autem pauci. La moisson est abondante, leur dit-il, mais les ouvriers sont en petit nombre. Priez donc le maître de la moisson, pour qu'il envoie des ouvriers qui la recueillent. Rogate ergo dominum messis, ut mittat operarios in messem suam. » (*Matth.* IX.) Il leur parlait ainsi, touché de compassion, pour les peuples qui le suivaient et qui

ressemblaient, dit l'Evangile, à des troupeaux sans pasteurs. C'était leur faire entendre assez clairement qu'il les destinait à cette glorieuse fonction de pasteurs des peuples et de moissonneurs des âmes.

5. En effet, à quelque temps de là, il fait choix des douze apôtres qui devaient être les chefs de son Eglise.

Jusqu'alors tous ses disciples semblaient être égaux. Le moment étant venu d'établir entre eux un ordre convenable, il se retire sur une montagne et y passe la nuit en prières. Dès qu'il fut jour, il appela ses disciples et ils vinrent à lui. Il en choisit douze d'entre eux, ceux qu'il lui plut, pour être avec lui et à dessein de les envoyer prêcher.

Il leur donna le nom d'*apôtres* qui signifie *envoyés* ou *missionnaires*, et il leur accorda le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons.

Pierre est nommé le premier, et les trois évangélistes saint Matthieu, saint Marc, et saint Luc, en racontant ce fait, le placent en tête, bien qu'ils n'observent pas le même ordre pour les autres.

Le choix des douze apôtres est suivi du célèbre sermon sur la montagne dans lequel Jésus-Christ établit les maximes fondamentales de son Evangile. Il y mêle diverses instructions spéciales pour ses apôtres. Il les appelle le sel de la terre et la lumière du monde; il les compare à une lampe placée sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui sont dans la maison; à une ville bâtie sur le sommet d'une montagne, qu'on peut découvrir de toutes parts : il leur recommande la fidélité et la discrétion dans la dispensation des choses saintes.

A dater de ce moment, les évangiles parlent con-

stamment des *douze* comme formant l'escorte du Sauveur, et comme étant les confidents de ses desseins, les mandataires de ses volontés, les futurs héritiers de son pouvoir, et les continuateurs de son œuvre.

Il les envoya un jour deux à deux prêcher le royaume de Dieu. Cette première mission n'était qu'un essai de la grande mission qu'ils devaient recevoir par la suite de prêcher par toute la terre.

Guidés par les instructions de leur divin Maître, les apôtres partent et vont par les villages prêchant l'Evangile et annonçant la bonne nouvelle du salut. A leur retour, ils lui rendent compte de leur mission et Jésus les conduit à l'écart pour leur faire prendre un peu de repos. Il opère en leur présence plusieurs miracles, entre autres, celui de la multiplication des cinq pains, d'où il prend occasion de mettre leur foi et celle de ses autres disciples à une rude épreuve, en leur disant qu'il leur donnera sa chair à manger et son sang à boire. Plusieurs de ses disciples en effet se scandalisent de cette parole et l'abandonnent. Alors Jésus dit aux douze : « Et vous, ne voulez-vous point aussi me quitter? — Seigneur, lui répond Simon-Pierre, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes. » (*Joan.* VI.)

6. Le choix des douze apôtres n'était qu'un acheminement à un second choix plus glorieux et non moins nécessaire.

Ce second choix est celui de Pierre.

C'est ici que nous allons voir Jésus-Christ mettre la dernière main à la constitution de son Eglise. Les douze sont comme autant de pierres disposées qui

attendent la pierre fondamentale, pour ne faire avec elle et par elle qu'un seul édifice.

Déjà, dès le commencement, nous avons remarqué que le Sauveur avait fait présager en faveur de Simon, l'un des douze, une prérogative particulière, en lui imposant un nom nouveau. Il va maintenant nous dire pourquoi il lui a donné le nom mystérieux de *Pierre*.

« Se trouvant dans les environs de Césarée, Jésus, dit l'Evangile, interrogea ses disciples et leur dit : Que disent les hommes touchant le Fils de l'homme? Qui dit-on que je suis? — Ils lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie, ou quelqu'un des prophètes. »

Jésus reprit : Et vous autres, qui dites-vous que je suis?

Simon-Pierre, prenant la parole, répondit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Jésus lui repartit : « Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux. Et je vous dis à mon tour que vous êtes *Pierre*, et sur cette *pierre* je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. Beatus es, Simon Bar-Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cœlis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt

adversus eam. Et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis. » (*Matth.* XVI.)

Ces magnifiques paroles n'expriment encore qu'une promesse, qu'un projet dont l'exécution aura lieu plus tard.

Ajoutons quelques traits qui font ressortir de mieux en mieux la constitution et les prérogatives de l'Eglise.

Il déclare qu'on devra tenir pour un païen et un publicain celui qui n'écoutera pas l'Eglise.

Aux douze apôtres, il adjoint soixante-douze disciples choisis, destinés comme eux, quoique dans un ordre inférieur, à la prédication de l'Evangile. Il leur donne les mêmes instructions qu'aux apôtres, et les envoie deux à deux devant lui dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait se rendre. Enfin il leur dit : « Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise ; et celui qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé. » (*Luc.* X.)

Mais voici que Jésus est à la veille de sa passion. Il déclare à ses apôtres qu'il est sur le point de les quitter et qu'ils vont être exposés à une tentation critique. S'adressant à Pierre : « Simon, Simon, lui dit-il, Satan a demandé à vous cribler tous comme on crible le froment; mais j'ai prié pour vous en particulier, afin que votre foi ne défaille point. Vous donc, quand vous serez une fois converti, ayez soin d'affermir vos frères. Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum. Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua : et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. » (*Luc.* XXII.)

7. C'est la veille de sa mort que le Sauveur tenait ce langage.

Vous le voyez : il a mis une sollicitude persévérante à préparer tous les éléments qui devaient entrer dans la constitution de son Eglise. Il se choisit d'abord des disciples qu'il forme à loisir et avec un soin tout particulier ; voilà les premiers matériaux de l'édifice. Parmi ces disciples, il nomme, après plus d'une année d'épreuve, les douze apôtres qui seront comme les colonnes. Enfin, entre ces douze apôtres, il en désigne un pour être le chef; c'est Pierre, qu'il destine à devenir la pierre fondamentale.

Mais, comme nous l'avons remarqué, ce n'était encore là qu'un projet et non une œuvre consommée.

8. Comment Notre-Seigneur l'a-t-il définitivement réalisée ?

C'est après avoir accompli le mystère de la Rédemption.

Le jour même de sa résurrection, il apparait en particulier à Pierre ; puis, le soir du même jour, aux apôtres rassemblés, et il leur dit alors : « La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Après ces paroles, il souffle sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (*Joan.* xx.)

Après avoir de la sorte confirmé les pouvoirs de ses apôtres, il va aussi confirmer la primauté de Pierre.

A la suite d'une pêche miraculeuse, à laquelle cet apôtre privilégié avait eu la plus grande part, Jésus lui dit en présence des autres disciples : Simon,

fils de Jean, m'aimez-vous plus que ne m'aiment ceux-ci?

Seigneur, lui répondit-il, vous savez que je vous aime. — Paissez mes agneaux, repartit Jésus.

Il lui demande de nouveau : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous?

Seigneur, reprend saint Pierre, vous savez que je vous aime. — Jésus lui répète : Paissez mes agneaux.

Enfin, pour la troisième fois, il lui demande : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? — Pierre fut contristé en entendant cette troisième demande, et il répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. — Jésus lui dit alors : « Paissez mes brebis. » (*Joan.* XXI.)

Les agneaux du bercail de Jésus-Christ sont les simples fidèles, les brebis sont les pasteurs.

Par ces mémorables paroles, Pierre est donc établi pasteur des pasteurs et du troupeau tout entier. L'Eglise est constituée. Son chef suprême vient de recevoir l'investiture des mains de Jésus-Christ.

9. Enfin, le moment est venu pour l'Eglise de succéder à la présence visible du Sauveur. Il va quitter la terre. Il donne à ses apôtres ses dernières instructions. — Ecoutons.

Les onze, dit l'Evangile, s'en allèrent sur la montagne de Galilée, où Jésus leur avait ordonné de se rendre. En le voyant, ils l'adorèrent. Jésus s'approchant leur dit ces paroles : Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre : allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. Et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à

la consommation des siècles. « Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ; euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. » (*Matth.* XXVIII.)

C'est ainsi que saint Matthieu termine son Evangile. Saint Marc ajoute à ce récit une autre parole de Notre-Seigneur : « Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé; mais celui qui ne croira pas, sera condamné. Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur. » (*Marc.* XVI.)

10. Voilà donc la constitution et les prérogatives de l'autorité enseignante nettement définies.

Elle forme un corps de Pasteurs, dont les uns, d'un ordre inférieur, ont été figurés en quelque manière par les soixante-douze disciples associés par Jésus-Christ au ministère, mais non à la dignité des apôtres. Les autres sont d'un ordre supérieur et ont succédé aux apôtres.

Enfin, au sommet de cette hiérarchie, il y a un chef suprême, chargé du gouvernement universel, par lequel toute l'Eglise est ramenée à l'unité, et devient un seul bercail gouverné par un seul pasteur.

Voilà l'autorité, voilà le maître que Jésus-Christ a chargé d'instruire toutes les nations. « Ite, docete, omnes gentes. »

Pour que nous sachions bien que ses enseignements ne sont pas une doctrine humaine, mais la parole même de Jésus-Christ, il a dit à ses apôtres et à ses autres ministres : « Celui qui vous écoute,

m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise. Qui vos audit, me audit, et qui vos spernit, me spernit. » (*Luc.* XVI.)

Nous devons donc les recevoir avec la même soumission que si Jésus-Christ lui-même parlait en personne.

Et remarquez-le bien, quand le divin Maître a fait cette déclaration, il n'avait pas seulement en vue ses apôtres, mais encore tous leurs légitimes successeurs jusqu'à la fin du monde : « Et voici, leur dit-il, que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. »

Ainsi, il y a encore de nos jours, sur la terre, une autorité visible enseignante, infaillible interprète des enseignements du salut, que nous sommes obligés d'écouter, si nous voulons être sauvés.

11. Ouvrez maintenant les yeux et cherchez où est cette autorité vivante divinement établie pour nous enseigner.

Mais est-il besoin de beaucoup de recherches? est-il nécessaire de faire de grands efforts pour la découvrir?

Ne la reconnaissez-vous pas aussitôt dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine, votre mère, au sein de laquelle vous avez eu le bonheur de naître et d'être élevés?

Oui, c'est là qu'on la trouve et nulle part ailleurs.

L'Eglise Romaine en effet est la seule société religieuse, gouvernée par le successeur légitime de saint Pierre, que Jésus-Christ a établi la pierre fondamentale de son Eglise.

Elle seule peut vous montrer dans ses évêques,

les successeurs légitimes des apôtres, qu'il a envoyés prêcher par toute la terre et avec qui il a promis d'être jusqu'à la fin du monde.

Elle est cette véritable maison de Dieu, cet édifice spirituel dont vous devez faire partie, sous peine d'être exclus du royaume céleste. « Celui qui ne croira pas, a dit Notre-Seigneur, sera condamné. »

CONCLUSION.

12. « Pro Christo legatione fungimur, tamquam Deo exhortante per nos. Nous sommes donc les ambassadeurs de Jésus-Christ auprès de vous, et c'est Dieu même qui vous instruit par notre ministère. »

Telle est notre mission auprès de vous, chrétiens, puisque nous sommes les ministres et les délégués de l'Eglise.

Si cette mission est glorieuse pour nous, qu'elle est consolante pour vous ! quoi de plus heureux, en effet, que de pouvoir vous dire : j'ai un guide sûr pour me conduire dans la voie du bonheur éternel !

Or, vous venez de l'entendre, l'Eglise est ce guide, et c'est Jésus-Christ, c'est Dieu lui-même, la vérité éternelle et infaillible qui vous parle par son organe.

13. Attachez-vous donc à elle du fond de vos entrailles. Soyez dociles et soumis à ses divins enseignements. Plus que jamais, cette docilité, cette soumission vous sont nécessaires. Un déluge d'erreurs inonde nos villes et nos campagnes. Les écrits les plus impies et les plus licencieux pullulent partout.

Pour échapper au naufrage, pour vous sauver de la contagion, restez fermes et inébranlables dans votre attachement à l'Eglise. Elle est la colonne et

le soutien de la vérité : « Columna et firmamentum veritatis. » On ne trouve ailleurs que doute, erreurs et ténèbres ; quiconque refuse de lui obéir, regardez-le pour un païen et un publicain.[1]

Tenez-vous donc en garde contre cet esprit d'indifférence qui tend à mettre toutes les religions sur la même ligne et à confondre le mensonge avec la vérité, les inventions humaines avec la doctrine descendue des cieux. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles, a dit Jésus-Christ, ne passeront pas. Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt. » (*Matth.* XXIV.)

(1) Les apôtres, dit le P. de Ligny, ont tout appris de Jésus-Christ, et tout compris par le Saint-Esprit.... *Ille vos docebit,* ou *et suggeret vobis,* ou *quæquæ dixero vobis....*

NOTE.

MOYEN FACILE DE DÉCOUVRIR LA VÉRITABLE ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

La providence et la sagesse de Jésus-Christ éclatent en ce qu'il a donné à tous un moyen facile et sûr pour trouver la vraie Eglise, et pour ne pas se tromper dans la vraie doctrine. Tout est renfermé et résumé dans cette dernière promesse : « Enseignez toutes les nations, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » Je suis avec vous, c'est-à-dire avec votre corps et celui de vos successeurs, quand il est uni à Pierre ici présent, sur lequel j'ai fondé mon Eglise, auquel j'ai donné les clefs du royaume des cieux, auquel j'ai confié la charge de confirmer ses frères dans la foi, et de paître les troupeaux et les pasteurs mêmes ; quand il est uni à Pierre et à ses successeurs, dans lesquels le ministère de Pierre deviendra « ordinaire, principal et fondamental dans toute l'Eglise. » Où se trouvera ce ministère de Pierre, là se trouvera la vraie Eglise, qui ne peut avoir d'autre fondement que celui que je lui ai donné moi-même. Toute Eglise au contraire où ne se trouvera pas ce ministère « ordinaire, principal et fondamental, » sera nécessairement reconnue partout pour une Eglise postérieure et d'institution humaine. « Quelle consolation n'est-ce pas pour les enfants de Dieu, » m'écrierai-je avec l'illustre Bossuet, « mais aussi quelle conviction de la vérité, quand ils voient que, de Pie IX, qui remplit aujourd'hui si dignement le pre-

mier siége de l'Eglise, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des Apôtres; d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse; de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde! Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! Si notre esprit, naturellement incertain et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par une autorité sûre, quelle plus grande autorité que celle de l'Eglise catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés, et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine? Ainsi la société que Jésus-Christ, attendu pendant le cours de tant de siècles, a enfin fondée sur la pierre, et à laquelle saint Pierre et ses successeurs doivent présider par son ordre, se justifie d'elle-même par sa continuation. » (*Bossuet,* Disc. sur l'hist. univ., part. 2. n. 13.) Quelle sûreté, quelle tranquillité d'esprit pour un fidèle qui se tient attaché à ce corps, à ce chef, à cette succession! Dans toute controverse qui s'élève sur la foi, il trouve aussitôt un remède prompt, facile et sûr pour se garantir de l'erreur, et pour réfuter victorieusement toutes les chicanes et les séductions des faux docteurs. Il leur demande : *Avec* qui êtes-vous, et avec qui communiquez-vous dans votre doctrine? Etes-vous unis avec ceux auxquels Jésus-Christ a dit : « Allez, enseignez, voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles? » Si vous n'êtes pas d'accord avec eux dans votre enseignement, vous ne pouvez donc espérer d'avoir part aux effets de l'assistance quotidienne et perpétuelle de Jésus-Christ, qui a promis à eux, et non à vous. Votre doctrine est donc une doctrine nouvelle et profane, votre science est préjudiciable au salut, et vous êtes séparés de foi et de communion de la vraie Eglise. Je n'ai pas le talent de discuter

vos raisons, mais il me suffit de savoir que la foi est fondée sur l'autorité divine, et non sur la raison, pour décider que vous avez tort, puisque votre doctrine est contraire à celle qui m'est enseignée par une autorité à laquelle Jésus-Christ a promis son assistance divine et infaillible. De cette manière, le fidèle le plus grossier et le moins instruit sait trouver dans ses perplexités la doctrine qui est nécessaire au salut. Il en cherche la solution dans l'enseignement des successeurs de saint Pierre et des autres apôtres. Le chemin est court et facile. Il suffit de connaître la décision du successeur de saint Pierre, ou de l'un des successeurs des autres apôtres qui professent la même foi que le successeur de saint Pierre. Quand on a trouvé la doctrine du chef ou d'un membre uni au chef, on a trouvé la doctrine de tout le corps apostolique auquel sont faites les promesses ; car où est le chef, là doit être le corps, et où est un membre uni au chef, là doivent être tous les membres du corps. (*Opuscules de Muzzarelli, tom. V. Religion catholique.*)

IVe INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

SCIENCE DU SALUT. — EN QUOI ELLE CONSISTE.

EXORDE.

1. Après s'être manifesté dans les anciens temps par le ministère des Prophètes, Dieu, dit l'Apôtre, nous a parlé en dernier lieu par son propre Fils, qu'il a fait l'héritier de toutes choses.

Le Verbe éternel s'est donc fait chair et il a habité parmi nous, afin de nous instruire. Toute la loi et les prophètes n'étaient qu'un acheminement et une préparation à l'Evangile qu'il est venu nous annoncer.

Mais comme son séjour sur la terre devait être passager, avant de remonter au ciel, il a établi ici-bas une autorité toujours vivante, afin de tenir sa place et de continuer sa mission jusqu'à la fin des temps. Il lui a confié le dépôt de sa doctrine et l'a chargée d'enseigner toutes les nations eu son nom. « Allez, dit-il à ses apôtres, et enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. » A cet ordre, il a joint la promesse d'être toujours avec eux jusqu'à la consommation des siècles.

Cette autorité vivante divinement établie pour nous instruire, nous l'avons vu, elle réside dans les successeurs légitimes de saint Pierre et des apôtres,

c'est-à-dire, dans le Pontife romain et les évêques de l'Eglise catholique.

Jésus-Christ leur a délégué sa puissance : « Celui qui vous écoute, m'écoute. Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. »

Le divin Maître continue donc toujours de nous faire entendre sa voix. La doctrine que vous prêchent les pasteurs de l'Eglise est l'écho fidèle et infaillible de sa parole.

Voilà en peu de mots ce qui a été exposé dans l'instruction précédente.

Nous en avons tiré cette conclusion qu'il nous importait d'autant plus d'être dociles à la voix de l'Eglise, que nous sommes plus exposés à l'erreur dans ce siècle de licence.

2. Maintenant que nous connaissons le Maitre de qui nous devons recevoir les enseignements du salut, prêtons l'oreille à ses leçons.

Qu'est-ce que nous enseigne l'Eglise?

Avant de vous exposer sa doctrine en détail, je vais, dans cet entretien, vous la présenter dans son ensemble.

Cette considération ne sera pas inutile; elle vous fera mieux sentir la sublimité de cette doctrine, et elle vous engagera à l'étudier avec plus de zèle et d'application.

CORPS DE L'INSTRUCTION.

3. Toute la science du chrétien, toute la science du salut peut se réduire à un seul point : connaître Dieu et Jésus-Christ son Fils.

C'est le Sauveur lui-même qui la résume de cette sorte : « La vie éternelle, dit-il, s'adressant à son Père, est de vous connaître, vous, qui êtes le seul vrai Dieu, et de connaître Jésus-Christ que vous avez envoyé. Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum verum Deum, et quem misisti, Jesum Christum. » (*Joan.* XVII.)

Il est petit le nombre de ces hommes qui disent dans leur cœur dépravé : il n'y a point de Dieu. Tous se font gloire de reconnaître un Etre suprême dont ils tiennent l'existence. Mais, remarquons-le bien : pour se sauver, il ne suffit pas, comme on l'entend dire quelquefois, de reconnaître un Dieu ; à cette connaissance, il faut joindre celle de Jésus-Christ, c'est-à-dire, la foi au mystère de la Rédemption.

La foi en Dieu nous sépare du païen et de l'idolâtre ; elle ne vous fait pas encore chrétien ; c'est la foi en Jésus-Christ qui nous rend dignes de ce titre glorieux.

Rejeter Jésus-Christ ; c'est rejeter le salut. « Aucun autre ne peut nous le procurer, dit saint Pierre ; car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes pour les sauver. Non est in alio aliquo salus ; nec enim aliud nomen sub cœlo datum est hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. » (*Act.* IV.)

« Personne, dit aussi l'apôtre saint Paul, ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, et ce fondement, c'est Jésus-Christ. Fondamentum aliud nemo ponere potest, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus. » (*Corinth.* III.)

Et pourquoi cela?

Parce que lui seul est la victime de propitiation pour nos péchés. « Ipse est propitiatio pro peccatis

nostris. » (*Joan.* II.) Il est le seul médiateur entre Dieu et les hommes, qui a pacifié par son sang le ciel et la terre. « Unus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.... Pacificans per sanguinem suum sive quæ in cœlis sunt, sive quæ in terra. »

Le genre humain s'était perdu par le péché : « Voici, dit saint Jean-Baptiste, montrant le Messie aux Juifs, voici l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde. Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi. » (*Joan.* I.)

C'est donc lui qui est devenu notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption, comme parle l'apôtre saint Paul. « Factus est nobis sapientia a Deo et justitia, et sanctificatio, et redemptio. » (I *Cor.* I.)

« Celui qui croit en lui ne sera pas condamné; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Qui credit in eum, non judicabitur; qui autem non credit, jam judicatus est, quia non credit in nomine unigeniti Filii Dei. » ... Le Père aime le Fils et il lui a mis toutes choses entre les mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle; mais celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, et la colère de Dieu demeure sur lui. Pater diligit Filium, et omnia dedit in manu ejus. Qui credit in Filium, habet vitam æternam; qui autem incredulus est Filio, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum. » (*Joan.* III.)

Ils se trompent donc étrangement ceux qui se flattent de se sauver par un autre moyen que par la foi en Jésus-Christ, et qui, se reposant sur le culte prétendu qu'ils rendent à Dieu, refusent de reconnaître Celui qu'il a envoyé.

4. Qu'elle est belle et sublime la science de Jésus-Christ !

« En lui, dit l'Apôtre, sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu même. In quo omnes thezauri sapientiæ et scientiæ Dei sunt abscònditi. » (*Coloss.* II.) Les richesses dont il est la source sont incompréhensibles, dit-il, parlant aux Ephésiens : « Investigabiles divitias Christi. » Il se félicite d'avoir été choisi pour découvrir à tous les hommes l'économie du mystère de leur rédemption, de ce grand mystère caché dès le commencement des siècles dans le sein du Dieu créateur ; mystère qui a manifesté aux principautés et aux puissances angéliques, par le moyen de l'Eglise, combien la sagesse de Dieu est admirable : « Illuminare omnes, quæ sit dispensatio sacramenti absconditi a sæculis in Deo, qui omnia creavit, ut innotescat principatibus et potestatibus in cœlestibus, per Ecclesiam, multiformis sapientia Dei. » (*Eph.* III.)

Mais il faut l'entendre faisant des vœux pour que les fidèles d'Ephèse avancent dans la connaissance de Jésus-Christ. « Je fléchis les genoux, dit-il, devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le principe de toute paternité au ciel et sur la terre, afin que, dans sa bonté inépuisable, il daigne vous fortifier dans l'homme intérieur par son Saint-Esprit ; qu'il fasse que Jésus-Christ habite par la foi dans vos cœurs, et qu'étant enracinés et affermis dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur du mystère de la Rédemption, et apprécier la charité de Jésus-Christ envers nous, charité qui surpasse toute science. Flecto genua mea ad

Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur, ut det vobis secundum divitias gloriæ suæ, virtute corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem, Christum habitare per fidem in cordibus vestris, in charitate radicati, et fundati. Ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum, scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi. » (*Ibid.*)

Le saint Apôtre professait lui-même une estime infinie pour cette science divine. Ecoutons comment il s'en exprime dans sa lettre aux Philippiens.

« Ce que je considérais autrefois comme un avantage me paraît aujourd'hui comme un néant en regard de Jésus-Christ. Oui, tout me semble inutile et préjudiciable au prix de la science sublime de Jésus-Christ mon Seigneur ; aussi ai-je renoncé à toutes choses et les ai-je regardées comme un vil fumier, afin de gagner Jésus-Christ et de trouver en lui, non cette justice que donne la loi de Moïse, mais cette autre justice qui naît de la foi de Jésus-Christ, cette justice qui vient de Dieu par la foi. Oui, j'ai renoncé à tout pour connaître Jésus-Christ avec la vertu de sa résurrection, pour être associé à ses souffrances et retracer sa mort en moi-même dans l'espoir de parvenir à la résurrection bienheureuse. Quæ mihi ferunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei, propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam, et inveniar in illo, non habens meam justitiam, quæ ex lege est, sed illam, quæ ex fide est Christi Jesu, quæ est Deo est justitia

in fide, ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum illius : configuratus morti ejus : si quo modo occurram ad resurrectionem, quæ est ex mortuis. » (*Philipp.* III.)

C'est dans le même esprit qu'il dit aux Corinthiens : « Je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. » (I *Corinth.* II.)

5. Ne vous étonnez pas de l'estime du grand Apôtre pour la science de Jésus-Christ ; la raison en est que cette science nous révèle au plus haut point la grandeur de notre fin, la dignité de notre âme, et surtout la bonté de Dieu.

Jésus-Christ nous donne la clef de ces profonds secrets.

Qui aurait pu croire, avant sa mort, que le péché fût si énorme qu'un Dieu seul pût l'expier dignement ? Qui aurait pu croire que notre âme fût si précieuse aux yeux de Dieu, que, pour la racheter, il n'ait point balancé d'envoyer son propre Fils sur la terre ? O charité infinie ! Dieu a tellement aimé le monde qu'il a livré pour son salut tout ce qu'il avait de plus cher !

Voilà ce que nous avons appris par Jésus-Christ. Sans lui, nous ne connaîtrions Dieu que d'une manière imparfaite. « Personne, dit-il lui-même, ne connaît le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils a bien voulu le révéler. Personne, dit-il encore, ne va au Père que par moi. Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. Nemo venit ad Patrem nisi per me. »

« Nul homme, en effet, observe saint Jean, n'a jamais vu Dieu. C'est le Fils unique de Dieu qui est dans le sein du Père qui nous l'a fait connaître. Deum nemo vidit unquam; Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit. » (*Joan.* I.)

6. Instruite à son école, fidèle interprète de sa conduite, l'Eglise nous fait part des vérités qu'il lui a révélées.

Elle nous montre, dans le symbole de sa foi, un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit; elle nous montre le Verbe, la splendeur éternelle du Père et l'image parfaite de sa substance, ce Verbe par qui toutes choses ont été faites, descendant sur la terre par amour pour les hommes, s'incarnant dans le sein d'une Vierge, et mourant sur une croix pour nous racheter. Créateur et Sauveur de l'homme, Jésus-Christ sera aussi son Juge. — Après avoir accompli l'œuvre de notre rédemption, il est remonté aux cieux, d'où il a envoyé son divin Esprit pour gouverner l'Eglise, avec laquelle lui-même a promis de demeurer jusqu'à la fin des temps. L'Eglise, organe visible de l'Esprit de Dieu, dispensatrice des grâces de la Rédemption, ne cessera pas jusqu'au dernier jour du monde, de travailler à la sanctification des hommes, par l'application qu'elle leur fait des mérites du Sauveur, au moyen des sacrements. Et pour nous exciter à la sainteté, elle nous découvre au-delà de cette vie une vie éternelle pleine de félicité pour les bons, remplie de maux pour les méchants. Voilà le résumé des enseignements qu'elle nous donne.

« Que de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu le Père, qui, en nous éclairant des lumières de l'Evan-

gile, nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints, qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé... qui a daigné nous faire connaître les magnifiques richesses de ce grand mystère qui n'est autre chose que Jésus-Christ, l'unique espérance de notre gloire future! Gratias agentes Deo Patri, qui dignos nos fecit in partem sortis sanctorum in lumine; qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ... quibus voluit Deus notas facere divitias gloriæ sacramenti hujus, quod est Christus, in vobis spes gloriæ. » (*Coloss.* I.)

7. Vous connaissez Dieu, chrétiens, et vous vous glorifiez de croire en Jésus-Christ.

Ne vous faites cependant pas illusion; cette connaissance et cette loi ne suffisent pas pour vous sauver. Elles sont le germe du salut; mais de quoi vous servirait-il de posséder ce germe précieux, si vous ne le faisiez pas fructifier?

Expliquons donc davantage en quoi consiste la véritable connaissance de Dieu et de Jésus-Christ.

Il ne s'agit pas d'une connaissance purement spéculative. La religion n'est pas une simple lumière de l'esprit, un ornement de l'intelligence et de la mémoire, une théorie oisive et stérile, une doctrine sans force et sans vertu, semblable aux systèmes de la philosophie humaine; non, c'est au contraire une science éminemment pratique qui doit agir sur notre cœur et sur notre conduite, en même temps qu'elle éclaire notre intelligence du flambeau de la vérité.

Voulez-vous savoir si vous avez la véritable connaissance de Dieu et de Jésus-Christ?

« Voici, dit l'apôtre saint Jean, à quel signe nous pourrons juger si nous le connaissons (I *Joan.* II) : Celui qui prétend le connaître et ne garde pas ses commandements, est un menteur et la vérité n'est point en lui. Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est. » (*Ibid.*)[1]

8. Entre la foi et la pratique, il y a donc une liaison étroite et indispensable.

Le chrétien n'est point né pour l'indolence et la paresse. Il est appelé à suivre Jésus-Christ et à marcher sur ses traces : « Qui dicit se in ipso manere, debet, sicut ille ambulavit, et ipse ambulare. » (*Ibid.*) « Oui, dit l'Apôtre écrivant à Timothée, il faut que vous pratiquiez la justice, la bonne foi, la charité et la paix. Sectare justitiam, fidem, charitatem et pacem. » (II *Tim.* II.)

Pourquoi Jésus-Christ s'est-il livré pour nous, « sinon, ajoute l'Apôtre, afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier, pour se faire un peuple tout dévoué à son service et fervent dans la pratique des bonnes œuvres? Dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret sibi populum acceptabilem sectatorem bonorum operum. » (*Tit.* II.) Si la miséricorde de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes, c'est pour nous

(1) On indiqua un jour à Alexandre un soldat de son armée qui portait son nom, mais qui était poltron : « Change de nom, ou de conduite, » lui dit le roi.

apprendre à renoncer à l'impiété et aux passions mondaines, et à vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété. Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos, utabnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie et juste, et pie vivamus in hoc sæculo. » (*Ibid.*)

9. Quel doit donc être le fruit de la science du salut? A quel terme doit-elle aboutir?

Son fruit et sa fin doit être la charité, c'est-à-dire, l'amour de Dieu et du prochain.

La charité est l'essence de l'Evangile; elle est son dernier mot. Toute la vie du Sauveur, chacune de ses leçons tend vers ce but : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces; et vous aimerez votre prochain comme vous-même.

« La charité renferme la loi et les prophètes, comme il le témoigne lui-même. In his duobus præceptis universa lex pendet et prophetæ. » (*Matth.* XXII.)

« La charité, répète l'Apôtre, est la fin des commandements et la plénitude de la loi. Finis præcepti charitas. (I *Tim.* I.) Plenitudo legis dilectio. » (*Rom.* XIII.)

Et en effet, si le Seigneur nous propose des vérités à croire, des récompenses à espérer, des vertus à pratiquer, c'est par un effet de son amour pour nous et pour nous donner lieu de lui témoigner le nôtre.

Et comment nous serait-il possible de refuser notre amour à un Dieu qui nous a aimés le premier, qui nous a aimés, jusqu'à sacrifier son Fils pour nous, qui nous a aimés, lorsque nous étions pécheurs et tout à fait indignes de sa bienveillance, qui nous a

aimés au point de vouloir que nous fussions appelés ses enfants, et que nous le fussions en réalité. « Videte qualem dilectionem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. » (I *Joan.* III.) » In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam Filium suum Unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. » (*Ibid.*)

C'est pour conquérir cet amour que le Fils de Dieu est descendu sur la terre. Oh ! il est venu le chercher de bien loin et il l'a acheté bien chèrement ! « Il s'est anéanti, dit l'Apôtre, en prenant la forme d'un esclave, en se rendant semblable aux hommes, en se montrant sous la forme humaine. Il s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Exinanivit semetipsum formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus et habitu inventus ut homo. Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. » (*Philipp.* II.)

Voilà ce feu divin qu'il est venu apporter sur la terre et dont il désire si ardemment que tous les cœurs soient embrasés. « Ignem veni mittere in terram ; et quid volo, nisi ut accendatur ? » (*Luc.* XII.)

Malheur à nous, si les lumières de la foi n'allumaient pas dans les nôtres la flamme de la divine charité ! De quoi nous serviraient ces lumières, qu'à nous attirer une condamnation plus rigoureuse ? Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et qui ne l'accomplit pas, ne mérite-t-il pas un châtiment plus sévère ?

CONCLUSION.

10. Que conclure de cet entretien?

Trois choses : la première, c'est que, pour se sauver, il ne suffit pas d'avoir cette religion vague qui se contente d'adorer Dieu, et d'être honnête homme. Sans la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur du monde, point de salut.

Vous entendez quelquefois des hommes se prévaloir de leur probité et affecter de ne vouloir pas de religion ; quelle présomption et quelle erreur! Est-ce à eux ou à Dieu à déterminer les conditions du salut éternel? Et quelle est donc cette fausse probité qui commence par refuser au souverain Maître les hommages qui lui sont dus!

Ne vous laissez pas tromper par leurs vaines paroles. Nous l'avons vu : personne ne peut aller à Dieu que par l'unique médiateur qui est Jésus-Christ.

11. La seconde conclusion à tirer, c'est que la foi même ne nous justifiera pas, si elle est dépourvue des œuvres, c'est-à-dire, de l'accomplissement des commandements.

En effet, mes frères, dit l'apôtre saint Jacques, « de quoi servirait-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres? La foi pourra-t-elle le sauver sans elles? Non, sans doute. Qu'un de vos frères, par exemple, ou l'une de vos sœurs, n'aient point de quoi se vêtir, qu'ils manquent de ce qui leur est nécessaire chaque jour pour vivre, et qu'ensuite l'un d'entre vous leur dise : allez en paix, je vous souhaite de quoi vous couvrir et de quoi manger, sans leur donner néanmoins de quoi satisfaire à leurs besoins;

à quoi leur serviront vos paroles? Ainsi en est-il de la foi : elle est morte en elle-même, si elle n'est point accompagnée des œuvres. On pourra dire à cet homme : vous avez la foi, et moi j'ai les œuvres. Montrez-moi votre foi sans les œuvres; et moi je vous montrerai ma foi par mes œuvres.... De même que le corps est mort lorsqu'il est sans âme, ainsi la foi est morte lorsqu'elle est sans œuvres. Quid proderit, fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat? Numquid poterit fides salvare eum? Si autem frater et soror nudi sint, et indigeant victu quotidiano, dicat autem aliquis ex vobis illis : Ite in pace, calefacimini et saturamini : non dederitis autem eis, quæ necessaria sunt corpori, quid proderit? Sic et fides, si non habeat opera, mortua est in semetipsa. Sed dicet quis, Tu fidem habes, et ego opera habeo. Ostende mihi fidem tuam sine operibus : et ego ostendam tibi ex operibus fidem meam.... Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortua est. » (*Jacob*. II.)

12. Enfin, une troisième conclusion résulte de ce que nous avons dit, c'est que toute l'essence de la religion réside dans la charité.

Si nous aimons véritablement Dieu, nous avons accompli la loi.

Aspirons de toute l'ardeur de nos désirs à cet amour de Dieu. Bien suprême, bonté et perfection infinie, Dieu est notre fin dernière comme notre premier principe. Il est le centre de notre félicité. « Mihi adhærere Deo bonum est. Tout mon bonheur, disait le roi-prophète, est de m'attacher à Dieu. »

« Qu'y a-t-il en effet dans le ciel et que puis-je

désirer sur la terre, sinon Vous qui êtes le Dieu de mon cœur et la portion de mon héritage pour jamais? Quid enim mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei et pars mea in æternum. » (*Ps.* LXXII.)

La charité, oui, voilà cette voix plus parfaite que toutes les autres pour nous conduire au ciel. Elle en est le chemin royal.

La foi et l'espérance auront un terme; pour la charité, elle subsistera éternellement.

NOTE.

—

DE OBSERVATIONE MANDATORUM, EAMQUE NECESSARIAM ESSE, NEC IMPOSSIBILEM.

Nemo autem, quamtumvis justificatus, liberum se esse ab observatione mandatorum putare debet : nemo temeraria illa, et a Patribus sub anathemate prohibita voce uti, Dei præcepta homini justificato ad observandum esse impossibilia. Nam Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet, et facere quod possis, et petere quod non possis; et adjuvat, ut possis. Cujus mandata gravia non sunt, cujus jugum suave est, et onus leve; qui enim sunt filii Dei, Christum diligunt : qui autem diligunt eum, ut ipsemet testatur, servant sermones ejus, quod utique cum divino auxilio præstare possunt. Licet enim in hac mortali vita quamtumvis sancti et justi in levia saltem et quotidiana, quæ etiam venialia dicuntur, peccata quandoque cadant, non propterea desinunt esse justi. Nam justorum illa vox est et humilis, et verax : Dimitte nobis debita nostra. Quo fit, ut justi ipsi eo magis se obligatos ad ambulandum in via justitiæ sentire debeant, quo liberati jam a peccato, servi autem facti Deo, sobriè, justè et piè viventes proficere possint, per Jesum Christum : per quem accessum habuerunt in gratiam istam. Deus namque sua gratia semel justificatos non deserit, nisi ab eis prius deseratur. Itaque nemo sibi in sola fide blandiri debet, putans fide sola se heredem esse constitutum, hereditatemque consecuturum, etiam si Christo non compatiatur, ut conglorificetur. Nam

et Christus ipse, ut inquit Apostolus, cum esset Filius Dei, didicit ex iis quæ passus est, obedientiam ; et consummatus, factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ. Propterea Apostolus ipse monet justificatos, dicens : Nescitis quod ii qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium? sic currite ut comprehendatis. Ego igitur sic curro, non quasi in incertum : sic pugno, non quasi aërem verberans ; sed castigo corpus meum, et in servitudinem redigo : ne fortè, cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar ! Item princeps Apostolorum Petrus : Satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. Hæc enim facientes, non peccabitis aliquando. Unde constat eos orthodoxæ religioni doctrinæ adversari, qui dicunt, justum in omni bono opere saltem venialiter peccare, aut, quod intolerabilius est, pœnas æternas mereri : atque etiam eos qui statuunt in omnibus operibus justos peccare, si in illis suam ipsorum socordiam excitando, et sese ad currendum in stadio exhortando, cum hoc, ut in primis glorificetur Deus, mercedem quoque intuentur æternam : cum scriptum sit : Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas propter retributionem, et de Mose dicat Apostolus, quod respiciebat in remunerationem. (*Concil. Trident. sess. VI, de justificatione, cap. XI.*)

Ve INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

DE LA FOI ET DU SYMBOLE EN GÉNÉRAL.

—

EXORDE.

1. « Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. (*Hebr.* XI.)

La foi est le fondement des choses que l'on doit espérer et la pleine conviction de celles qu'on ne voit point. »

Toute la doctrine du salut est renfermée dans la parole de Dieu écrite ou conservée par la tradition.

Les saints Pères et les Docteurs l'ont réduite à quatre chefs qui sont le Symbole des Apôtres, les Sacrements, le Décalogue et l'Oraison Dominicale.

Dans le Symbole est contenu ce que la foi nous enseigne de Dieu, de la création et du gouvernement du monde, de la rédemption du genre humain, de la récompense des bons et de la punition des méchants.

La doctrine des Sacrements nous apprend quels sont les signes que Dieu a institués dans sa bonté pour nous conférer la grâce.

Le Décalogue est le code des commandements divins ou le développement de la loi de la charité.

Enfin, dans l'Oraison Dominicale, nous trouvons tout ce qu'il nous est permis de désirer, d'espérer et de demander pour le salut.

2. La foi est la base et le fondement de la vie chrétienne. C'est elle, dit l'Apôtre, qui donne de la consistance à notre espérance, qui nous découvre les mystères cachés à nos sens et nous en donne la pleine conviction.

Ce n'est pas qu'elle en dissipe les obscurités, autrement ce ne seraient plus des mystères; mais elle nous y fait adhérer avec une invincible fermeté, à cause du témoignage de Dieu qui les a révélés et de l'autorité de l'Eglise qui nous les enseigne.

Sans la foi, nous vivrions environnés de ténèbres. D'où venons-nous? Quelle est notre origine et quelles sont nos destinées? Que devons-nous croire, que devons-nous observer ou éviter pour parvenir à notre fin? Qu'y a-t-il au-delà de cette vie mortelle? Pourquoi sommes-nous sujets aux douleurs et à la mort? Quel sera le sort des bons et celui des méchants? Par quels moyens pouvons-nous racheter nos fautes, corriger nos mauvais penchants, pratiquer enfin le bien que la conscience nous indique?

Voilà autant de problèmes dont la sagesse humaine est incapable de donner une solution satisfaisante, et que la foi seule peut résoudre.

C'est elle qui éclaire notre ignorance, et qui nous guide sûrement vers le terme de nos éternelles destinées. Semblable à cette colonne de feu qui traça jadis aux Israélites le chemin de la terre promise, elle est le flambeau allumé au milieu des ténèbres de cette vie pour diriger nos pas vers la patrie céleste.

3. La foi étant le principe du salut, c'est par elle, qu'à l'exemple des saints Pères, nous commençons le cours de nos instructions.

Nous dirons dans celle-ci : premièrement, ce que

c'est que la foi; et secondement, ce que c'est que le Symbole des Apôtres.

Esprit-Saint, vous êtes la lumière des cœurs, vous êtes le feu sacré qui les embrase de la charité, répandez sur nous un rayon de votre sagesse, une étincelle de votre amour, afin que la divine parole soit pour nous une semence de grâces et de vertus.

O Marie, joignez votre intercession à nos humbles prières, et nous serons exaucés.

PREMIER POINT.

4. Le mot de foi a diverses acceptions dans les divines Ecritures.

Il se prend quelquefois pour signifier la fidélité à la parole donnée. C'est ainsi que l'apôtre saint Paul dit, en parlant des Juifs rebelles à l'Evangile : « Numquid incredulitas eorum fidem Dei evacuabit? Leur incrédulité pourra-t-elle anéantir la fidélité de Dieu? » (*Rom.* III.)

En d'autres endroits, ce terme est employé pour désigner la voix de la conscience. « Tout ce qui ne se fait point conformément à la foi, dit le même Apôtre, est péché. Quod non est ex fide, peccatum est. » (*Ibid.* XIV.) Il veut dire par là qu'on pèche chaque fois qu'on agit contre sa conscience. On dit de même que quelqu'un possède de bonne ou de mauvaise foi. — Il s'emploie encore dans le sens de confiance. « Que celui qui prie, dit saint Jacques, le fasse avec foi, sans nulle hésitation. Postulet autem in fide nihil hæsitans. » (*Jac.* I.)

Enfin, sous ce nom de foi, on indique très-souvent l'ensemble des vérités que nous devons croire.

C'est ainsi que nous disons la *foi catholique*. Nous désignons par là, non pas cette vertu spéciale appelée *la foi*, mais tout ce que l'Eglise propose à notre croyance. (*Dens, de virt. fidei.*)

Ce n'est dans aucune de ces acceptions que nous prenons ici le terme de foi.

Par ce terme, nous entendons l'assentiment parfait, l'adhésion ferme et inébranlable, la soumission entière de notre esprit aux vérités révélées de Dieu.

5. Cette foi est d'une nécessité absolue pour le salut.

L'Apôtre nous le déclare dans les termes les plus précis : « Sans la foi, dit-il, il est impossible de plaire à Dieu. Sine fide, impossibile est placere Deo. » (*Hebr.* XI.)

D'ailleurs, ne suffit-il pas, pour s'en convaincre, de considérer la destinée sublime pour laquelle nous avons été créés?

Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir en ce monde, et mériter ainsi d'être associés à sa félicité éternelle, de le voir face à face, tel qu'il est en lui-même et de le posséder à jamais.

Or, je vous le demande, une telle destinée ne dépasse-t-elle pas les bornes de l'esprit humain? Et qui jamais eût osé se la promettre? Que dis-je? quelle intelligence eût été assez pénétrante pour la découvrir?

Il fallait donc que Dieu lui-même nous en donnât connaissance. Il l'a révélée, cette noble destinée, au premier homme, qui en a instruit sa postérité. Il promit à Abraham d'être lui-même sa récompense infiniment grande : « Ego ero merces tua magna

nimis. » (*Genes.* xv.) Il a renouvelé sa promesse dans le Nouveau Testament de la manière la plus explicite : « Maintenant, dit l'Apôtre, nous ne voyons Dieu que comme dans un miroir et dans une énigme ; mais alors nous le verrons face à face. Nunc videmus per speculum, in ænigmate ; tunc autem facie ad faciem. » (*1 Corinth.* XIII.)

6. Qu'est-ce donc que la foi ?

C'est une vertu par laquelle nous croyons fermement tout ce que la sainte Eglise notre Mère nous atteste avoir été révélé de Dieu.

L'Eglise, nous l'avons vu dernièrement, est la dépositaire fidèle et l'interprète infaillible des vérités révélées. C'est à elle que Jésus-Christ a donné la mission d'en instruire tous les hommes. Sa doctrine est celle du Sauveur lui-même.

Voilà pourquoi nous avons dit que la foi nous fait croire *fermement*, c'est-à-dire qu'elle exclut toute incertitude, toute hésitation. Dieu en est l'auteur ; et n'est-il pas la vérité suprême, qui ne peut ni être trompé, ni nous tromper ?

Ainsi, notre foi repose en dernière analyse sur le témoignage de Dieu. « Qui credit, habet testimonium Dei in se. Celui qui croit, dit saint Jean, s'appuie sur le témoignage de Dieu. » (*1 Joan.* v.)

Quelle différence par conséquent entre cette foi divine et celle que nous avons au témoignage des hommes, par exemple, des historiens ? On ne doute pas des grands faits historiques qu'ils racontent. Mais si nous recevons le témoignage des hommes, ne devons-nous pas à plus forte raison avoir confiance dans celui de Dieu ?

Avec quelle douce assurance, avec quelle sécurité

parfaite ne devons-nous donc pas adhérer à tout ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler?

L'impie me dira que ce sont des mystères incompréhensibles.

Mais ne sommes-nous pas environnés de mystères? Qui m'expliquera la génération des plantes et des animaux? Qui me dira comment un grain jeté en terre devient un épi, comment un gland si petit devient le chêne majestueux de nos forêts? Qui me dévoilera par quelles voies étonnantes, une faible semence devient un arbrisseau dont la sève forme au printemps une couronne de verdure et de fleurs?

L'impie comprend-il comment sa nourriture de chaque jour est changée en chair et en sang? Comprend-il comment, au moindre signe de sa volonté, ses pieds et ses mains, sa tête, ses yeux, sa langue et tout son corps se meuvent et exécutent ses ordres?

Quoi! vous ne voudriez croire que ce que vous comprenez? Il faut donc que vous cessiez d'en croire à vos propres yeux et que vous donniez un démenti à votre conscience et au bon sens lui-même.[1]

Il est impossible d'ailleurs que la vraie religion n'ait point de mystères.

L'intelligence divine ne sait-elle point des choses qui surpassent l'entendement humain? Dieu cesserait d'être Dieu, s'il pouvait être compris.

(1) Saint Thomas compare la vérité révélée ou les mystères de la foi au soleil, et la raison à l'œil de la chouette. Si la suprême certitude des mystères n'est point saisie dans l'objet, ce n'est point faute de clarté, mais faiblesse du regard intellectuel. « La moindre notion de ces mystères, dit-il encore, vaut infiniment plus que la connaissance la plus parfaite des vérités de l'ordre naturel. » (I, 1-5.)

En croyant aux mystères, nous ne faisons qu'avouer les bornes étroites de notre esprit et rendre hommage à la science et à la puissance infinie de Dieu.

Oui, mon Dieu, je crois, sans la moindre hésitation, tout ce que vous avez daigné me découvrir de vos grandeurs ! Quel honneur n'est-ce pas pour moi, faible créature, qu'il vous ait plu de m'en instruire ! C'est un bienfait dont je ne saurais assez vous remercier. Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour vous être manifesté à lui ? « Domine, quis est homo, quia innotuisti ei ? »

7. Sans changer de nature, la foi admet des degrés différents. Elle est susceptible d'accroissement et de perfection.

On distingue dans la foi trois degrés principaux qui diffèrent de mérite et de dignité. Il y a d'abord la foi des commençants, ou la foi encore faible.

L'Evangile nous en offre un exemple dans la personne de saint Pierre, lorsqu'il marcha sur les eaux.

Après le miracle de la multiplication des pains, Notre-Seigneur obligea ses disciples de monter dans une barque et de passer à l'autre côté du lac de Génésareth. Pendant la nuit, il s'éleva une tempête. Vers le point du jour Notre-Seigneur rejoignit la barque en marchant sur les eaux. Ses disciples le prenant pour un fantôme, il les rassura : C'est moi, dit-il, ne craignez pas. — Pierre, prenant la parole, lui dit : Seigneur, si c'est vous, permettez que j'aille à vous en marchant sur les eaux. — Venez, lui dit Jésus. — Pierre descendit de la barque et se mit à marcher sur l'eau ; mais, voyant la mer agitée par le grand vent, il eut peur ; et commençant à enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi. Aussitôt Jésus éten-

dant la main, le prit et lui dit : « Modicæ fidei, quare dubitasti? Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? » (*Matth.* XIV.)

Vous le voyez, la foi de saint Pierre n'était encore alors que dans ses commencements, et elle manquait de fermeté et de constance.

Il y a ensuite la foi qui est en progrès, qui n'a pas encore atteint sa perfection.

Les apôtres comprenant que leur foi n'avait pas toute la vivacité désirable, font cette prière au Sauveur : « Seigneur, augmentez en nous la foi. Adauge nobis fidem. » Et le Seigneur, pour leur apprendre jusqu'où elle pouvait s'élever, leur dit : « Si vous aviez une foi semblable à un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : ôte-toi de là et va te jeter à la mer, et la montagne vous obéirait. » (*Luc.* XVII, *Matth.* XXI.)

Enfin, le troisième degré de foi, c'est la foi parfaite.

Nous en lisons plusieurs traits admirables dans l'Evangile. Citons seulement celui de la Chananéenne. Le Seigneur dont elle implorait la puissance en faveur de sa fille malade, paraît d'abord ne prêter aucune attention à sa prière; il semble même la rebuter, en lui disant qu'il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens. — Il est vrai, Seigneur, répondit humblement cette femme, mais on ne refuse pas aux chiens les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. — O femme, lui dit Jésus, votre foi est grande! que vos désirs soient accomplis. « O mulier, magna est fides tua! fiat tibi sicut vis. » (*Matth.* XV.)

Voilà cette foi parfaite qu'aucune épreuve ne fait

chanceler ; aussi est-elle victorieuse de tous les obstacles.

8. Outre ces trois espèces ou ces trois degrés de foi, il faut encore distinguer la foi vive d'avec celle qui est morte ; et cette distinction est très-importante.

L'apôtre saint Jacques appelle *morte* la foi qui est dépourvue des bonnes œuvres. « Fides sine operibus mortua est in semetipsa. » (*Jac.* II.)

Nous en avons parlé en terminant la dernière instruction.

Une foi de ce genre ne saurait nous sauver ; c'est un corps sans âme, c'est le figuier stérile dont parle l'Evangile, qui n'est bon qu'à être coupé et jeté au feu.

Malheur au chrétien qui se contente d'une foi morte et sans fruit ! Il sera traité plus rigoureusement au dernier jour que l'idolâtre qui n'a pas connu Jésus-Christ.

« Malheur à toi, Corozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïde ! disait le Sauveur, parce que si les miracles qui ont eu lieu dans votre enceinte avaient été accomplis dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles eussent fait pénitence sous le cilice et dans la cendre. C'est pourquoi, au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous. Væ tibi, Corozain ! væ tibi Bethsaida ! quia si in Tyro et Sidone factæ fuissent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere sedentes pœniterent. Verumtamen Tyro et Sidoni remissius erit in judicio, quam vobis. » (*Luc.* X.)

Vous donc qui démentez votre croyance par vos œuvres, méditez cette sentence du Sauveur ; car

pour vous aussi il a fait des prodiges dont vous ne profitez pas.

« Peut-être, dit saint Grégoire-le-Grand, chacun de vous se dit en lui-même : j'ai la foi, je serai donc sauvé, puisque Jésus-Christ a dit que celui qui croirait et serait baptisé serait sauvé. » Vous dites vrai, mon frère, si votre conduite est d'accord avec votre foi. Quelle est en effet la vraie foi? C'est celle qui ne contredit point par ses œuvres ce qu'elle confesse de bouche. Voilà pourquoi saint Paul a dit de certains mauvais chrétiens : Ils confessent Dieu de bouche, et ils le renient par leurs œuvres. De là aussi cette parole de saint Jean : Celui qui prétend connaître Dieu et ne garde pas ses commandements est un menteur. Puisqu'il en est ainsi, jugeons de la sincérité de notre foi par la manière dont nous vivons. On n'est véritablement fidèle, que lorsqu'on garde ses promesses.

« Au jour de notre baptême, nous avons promis de renoncer aux œuvres de l'ancien ennemi et à toutes ses pompes. Que chacun de nous replie donc ses regards sur lui-même, et s'il tient après le baptême les engagements qu'il a pris, qu'il se réjouisse, certain qu'il est d'être un vrai fidèle.

» Mais, si par malheur il les a violés, s'il s'est laissé entraîner au péché, séduire par les pompes mondaines, que lui reste-t-il à faire sinon à pleurer ses égarements? Notre juge est miséricordieux : il ne traitera pas en parjure celui qui revient à la vérité après l'avoir trahie. Le Dieu tout-puissant accueille favorablement le repentir, et, en pardonnant, il efface nos péchés. » (*Brev. Rom. fer.* VI, *infra octav. Ascensionis.*)

On donne le nom de foi vive à celle qui est animée par la charité et qui produit les vertus. « Fides quæ per charitatem operatur. » (*Galat.* v.)

C'est le propre de la foi d'engendrer toute justice; elle est la racine de la pénitence et de la justification; elle est la mère des bonnes œuvres. Si nous ne mettions pas obstacle à son influence salutaire, elle nous détournerait de tout mal, et nous ferait embrasser la pratique de toutes les vertus. « Le juste, dit l'apôtre, vit de la foi. Justus ex fide vivit. » (*Galat.* III.) C'est-à-dire qu'elle est l'âme de toute sa conduite et la règle de toutes ses affections.

Nous verrons dans l'explication des articles du Symbole combien elle est féconde en avantages.

SECOND POINT.

9. Où sont contenues les principales vérités que nous devons croire?

Les principales vérités qu'un chrétien doit connaître et croire, sont contenues dans le Symbole des apôtres.

Qu'est-ce que le Symbole?

On désigne sous ce nom la formule ou l'abrégé de la foi chrétienne. Cette formule est l'œuvre des apôtres, les princes et les docteurs de la foi; c'est pourquoi elle porte leur nom.

Ils la composèrent par l'inspiration du Saint-Esprit au moment de se séparer pour aller prêcher l'Evangile dans les diverses parties du monde, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu de Jésus-Christ. « Ite, docete omnes gentes. Allez, enseignez toutes les nations. »

Leur but, en le composant, fut d'assurer l'unité de

sentiment et de langage entre tous les fidèles, et de prévenir les schismes et la division.

Mais pourquoi les apôtres ont-ils donné le nom de Symbole à cette profession de foi?

Observons que le mot Symbole a deux significations. Il signifie tout à la fois collection, réunion, ou bien signe, marque.

Le Symbole des apôtres est en même temps la collection ou réunion des principaux articles de foi, et un signe à l'aide duquel les vrais fidèles se reconnaissent et se distinguent des faux frères et des déserteurs de la foi.

Les monuments de la plus haute antiquité font mention du Symbole des apôtres.

Saint Irénée, évêque de Lyon, disciple de saint Polycarpe, qui fut lui-même disciple de saint Jean l'évangéliste, y fait allusion en ces termes : « L'Eglise répandue par toute la terre, dit-il, a reçu des apôtres et de leurs disciples la foi qui est *en un seul Dieu le Père tout-puissant.* » Tertullien le mentionne également en plusieurs endroits de ses écrits. Saint Ambroise, qui florissait au quatrième siècle, s'exprime de la manière suivante : « Il faut croire le Symbole de foi que les apôtres nous ont donné et que l'Eglise romaine a toujours gardé inviolablement. »

10. Disons maintenant quelque chose de la structure et de la division du Symbole.

Au premier rang des vérités de la foi, se placent naturellement le dogme de la Sainte-Trinité ou d'un Dieu en trois personnes, ainsi que les opérations propres à chacune de ces trois personnes.

Or, voilà le fond et le partage du Symbole. Il se compose de trois parties.

La première regarde la personne du Père, et l'œuvre de la création, qui lui est spécialement attribuée, parce qu'il est la première personne de la Sainte-Trinité et le principe des deux autres.

La seconde concerne la personne du Fils et le mystère de la Rédemption. Elle commence à l'incarnation du Verbe et se termine à son Ascension.

La troisième se rapporte à la personne du Saint-Esprit et à la sanctification des hommes, dont il est l'auteur et qu'il opère par le ministère de l'Eglise. La vie de l'Eglise y est tracée en quelques mots. Elle se termine par le dogme de la Résurrection de la chair et par la vie éternelle, qui est la fin pour laquelle nous avons été créés.

Division d'une simplicité admirable! En effet, elle nous montre l'adorable Trinité tout occupée du salut des hommes; elle ramène toutes choses à Dieu, leur premier principe et leur dernière fin. Nous y voyons la puissance de Dieu tirant toutes choses du néant, créant l'homme pour l'associer à son éternelle félicité. Mais l'homme déchoit de sa sublime destinée par sa désobéissance. Pour le relever, voici que le Fils de Dieu se fait homme et qu'il meurt sur la croix, après quoi, remontant aux cieux, il nous en ouvre de nouveau la porte. Mais, ne voulant pas nous laisser orphelins, il envoie le Saint-Esprit sur la terre. Ce divin Esprit anime et gouverne l'Eglise fondée par Jésus-Christ pour continuer son œuvre. Fidèle à sa mission, l'Eglise applique aux hommes les bienfaits de la Rédemption, afin de les préparer à cette vie éternelle à laquelle ils sont appelés.

Tel est le Symbole. Quel magnifique faisceau de vérités! Se peut-il un tableau à la fois plus grandiose

et plus resserré ! Voilà ce que toute la sagesse païenne n'aurait pu soupçonner et ce qui aurait excité l'étonnement de ses adeptes ; et voilà ce que l'enfant catholique sait, pour ainsi dire, dès le berceau, grâce au bienfait de la révélation et aux leçons de l'Eglise.

11. Outre cette grande division en trois parties, le Symbole est partagé en douze points particuliers nommés *articles*.

Le Symbole est considéré comme un corps composé de plusieurs membres distincts les uns des autres.

Dans le corps de l'homme et des animaux, les membres sont séparés et unis en même temps par des jointures qu'on appelle *articulations*. C'est ainsi que, par analogie, on appelle *articles* les différentes vérités du Symbole qu'il faut croire distinctement et séparément. Cette similitude revient fréquemment dans les écrits des saints Pères.

CONCLUSION.

12. Pour tirer quelque fruit de cette instruction, ne nous contentons pas de retenir ce qui vient d'être dit sur la nature et la nécessité de la foi, sur l'origine et la division du Symbole.

Nous avons vu qu'il y a deux sortes de foi : l'une qui est morte, l'autre qui est vive et agissante ; que cette dernière est susceptible d'accroissement et de perfection.

Tous, nous avons reçu ce don précieux de la foi dans le saint baptême. L'Esprit de Dieu, en descendant dans nos âmes en même temps que l'eau sainte coulait sur nos fronts, les a imprégnées de toutes les vertus.

Interrogeons nos consciences. Qu'avons-nous fait de ce don inestimable de la foi? A quel degré la possédons-nous en ce moment? Est-elle faible ou forte, vigoureuse ou languissante, ferme ou chancelante, ardente ou tiède, morte ou agissante?

Rendons grâces à Dieu, si elle a fait quelques progrès en nous. Ah! quel besoin n'avons-nous pas d'une foi ferme et solide pour résister aux assauts du démon, aux séductions du monde, aux vains raisonnements de l'impiété toujours si ingénieuse à insinuer son poison dans les âmes. A tous ses artifices, opposez le bouclier impénétrable de votre foi. Qu'elle soit, au milieu des tentations et des épreuves, comme ce rocher que les flots de la mer battent sans pouvoir l'ébranler.

O mon Dieu! donnez-nous la foi d'Abraham et du saint homme Job. Conservez-nous sa lumière jusqu'au dernier soupir; ne permettez pas qu'elle soit altérée au contact de ce siècle pervers.

Voulons-nous, chrétiens, que la foi fasse notre bonheur dès cette vie, en affermissant nos espérances éternelles? appliquons-nous à la rendre vive et agissante.

Il est permis à l'erreur d'être inconséquente. Le propre de la vérité est d'obliger en pratique. Mettons notre vie en harmonie avec nos croyances. Montrez votre foi et honorez-la par votre sainteté. « Vous étiez autrefois, dit l'apôtre saint Paul, dans les ténèbres; mais maintenant vous êtes devenus lumière en Jésus-Christ. Marchez comme des enfants de lumière. Eratis enim aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino. Ut filii lucis ambulate. » (*Ephes.* v.)

« Soyons-le d'autant plus que nous savons que le

temps presse et que l'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement. Le salut en effet est plus proche de nous que lorsque nous avons reçu la foi. La nuit de cette vie est déjà fort avancée ; et le jour de l'éternité s'approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière. Conduisons-nous avec bienséance, comme on doit se conduire durant le jour. Ainsi ne vous laissez point aller à l'intempérance ni à l'ivrognerie, à l'impudicité ni à la dissolution, aux querelles et à l'envie ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et hoc scientes tempus : quia hora est jam nos de somno surgere. Nunc enim propior est nostra salus, quam cum credidimus. Nox præcessit, dies autem appropinquavit. Abjiciamus ergo opera tenebrarum, et induamur arma lucis. Sicut in die honeste ambulamus : non in comessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione : sed induimini Dominum Jesum Christum. » (*Rom.* XIII.)

NOTES.

I. UTRUM FIDES SIT HOMINI A DEO INFUSA?

CONCLUSIO.

Cum ea quæ fidei sunt, supra hominis naturam sint, et illis assentiendo supra suam elevetur naturam, fidei assensum necesse est esse a Deo interius movente per gratiam, et non ex nobis.

Respondeo dicendum, quod ad fidem duo requiruntur : Quorum unum est, ut homini credibilia proponantur : quod requiritur ad hoc quod homo aliquid explicite credat. Aliud autem quod ad fidem requiritur, est assensus credentis, ad ea quæ proponuntur. Quantum ergo ad primum horum, necesse est quod fides sit a Deo. Ea enim quæ sunt fidei, excedunt rationem humanam. Unde non cadunt in cognitionem hominis, nisi Deo revelante. Sed quibusdam quidem revelantur immediate à Deo ; sicut sunt revelata Apostolis et Prophetis ; quibusdam autem proponuntur a Deo mittente fidei prædicatores ; secundum illud Rom. 10 : Quomodo prædicabunt, nisi mittantur?

Quantum vero ad secundum, scilicet ad assensum hominis in ea quæ sunt fidei, potest considerari duplex causa. Una quidem exterius inducens, sicut miraculum visum, vel persuasio hominis inducentis ad fidem, quorum neutrum est sufficiens causa. Videntium enim unum et idem miraculum, et audientium eamdem prædicationem, quidam credunt, et quidam non credunt ; et ideo oportet ponere

aliam causam interiorem, quæ movet hominem interius ad assentiendum his quæ sunt fidei. Hanc autem causam Pelagiani ponebant solum liberum arbitrium hominis, et propter hoc dicebant, quod initium fidei est ex nobis (in quantum scilicet ex nobis est, quod parati sumus ad assentiendum his, quæ sunt fidei) ; sed consummatio fidei est a Deo, per quam nobis proponuntur ea quæ credere debemus. Sed hoc est falsum : quia cum homo assentiendo his quæ sunt fidei, elevetur supra naturam suam, oportet quod hoc insit ei ex supernaturali principio interius movente, quod est Deus : et ideo fides quantum ad assensum, qui est principalis actus fidei, est a Deo interius movente per gratiam. (*S. Thom.* 2. 2. 9. 6. *art.* 1.)

II. LA RÉVÉLATION DES MYSTÈRES EST POSSIBLE.

On entend par mystères les vérités que nous ne pouvons connaître sans la révélation, et que nous ne pouvons comprendre, même lorsqu'elles sont révélées. Ces vérités sont l'objet de notre foi. « La foi, dit l'Apôtre, nous rend présentes les choses que l'on espère, et nous convainc de celles qu'on ne voit point : Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. » C'est la foi qui nous apprend que le monde a été fait de rien par la parole de Dieu ; c'est par la foi que nous savons que l'homme a été créé de Dieu, et pourquoi il a été créé : c'est la foi qui nous instruit de la dégradation du genre humain par suite de la chute de notre premier père, et comment les hommes peuvent se réconcilier avec Dieu ; c'est par la foi que nous connaissons les mystères ineffables de la Trinité et de l'Incarnation, les mystères de la grâce et des sacrements, l'éternité des récompenses pour le juste, l'éternité des peines pour le pécheur qui aura bravé la justice divine. Nous sommes instruits de ces choses par la foi ; nous les concevons par la foi, comme le dit saint Paul,

« fide intelligimus ; » mais nous ne les comprenons pas. Il y a une grande différence entre concevoir et comprendre. Concevoir un objet, c'est en avoir une connaissance qui suffit pour le distinguer de tout autre objet avec lequel on pourrait le confondre, et ne connaître pourtant pas tellement tout ce qui est en lui, qu'on puisse s'assurer de connaître distinctement toutes ses perfections, autant qu'elles sont en elles-mêmes intelligibles. Comprendre signifie connaître distinctement et avec évidence toutes les perfections de l'objet, autant qu'elles sont intelligibles. Il n'y a que Dieu qui connaisse infiniment l'infini : nous ne connaissons l'infini que d'une manière finie. Nous ne le comprenons point par conséquent, quoique nous le connaissions. (Mgr Gousset, *Théologie dogmatique, 2e partie, chap.* 2, *art.* 2.)

III. NOUS SOMMES ENVIRONNÉS DE MYSTÈRES.

La nature divine est un mystère ; tout en comprenant que Dieu est, nous ne pouvons comprendre tout ce qu'il est : un être borné ne comprendra jamais l'infini. Comprend-on comment Dieu, par sa volonté seule, a créé le ciel et la terre? comment celui qui *est* a donné l'être à celui qui n'était pas? comment un être essentiellement simple et spirituel agit sur la matière? Comprend-on comment il est présent partout, sans occuper un espace? comment il est immense, sans se confondre avec l'univers? comment il est éternel, sans qu'il y ait en lui succession de temps; ou, ce qui revient au même, comment il a toujours été; qu'il est maintenant, et qu'il sera dans les siècles des siècles, sans qu'il y ait en lui ni présent, ni passé, ni futur? Et l'homme n'est-il pas à lui-même un mystère, surtout en dehors de la révélation? Que le philosophe nous dise donc ce que c'est que la raison, le sentiment, la mémoire, et toutes les facultés de l'esprit humain. Qu'il nous dise ce

que c'est qu'un songe, ce qui le fait naître, ce qui le distingue de la pensée, et pourquoi l'intelligence est-elle aussi endormie pendant le sommeil? Qu'il nous dise enfin pourquoi la raison n'est pas la même chez tous les hommes; quelle espèce d'influence peut avoir sur elle l'organisation physique; comment l'âme se trouve si intimement unie au corps; comment elle lui commande et le fait agir; et pourquoi cependant elle n'est pas toujours maîtresse de le quitter ou de le retenir quand il lui plaît? La nature entière est pleine de mystères : « La dernière démarche de la raison, dit Pascal, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent; elle est bien faible si elle ne va pas jusque là. » Partout notre esprit rencontre une obscurité redoutable qui nous avertit qu'il n'est pas permis à un mortel de pénétrer dans l'essence des choses, qui est comme le sanctuaire du Très-Haut. D'après cela, peut-il paraître étrange que la révélation nous dise quelque chose de l'essence divine qui passe nos conceptions, ou qu'elle nous enseigne des vérités que nous ne pouvons comprendre? Non : C'est le caractère de l'infini de ne pouvoir être compris, et celui du fini de ne pouvoir comprendre celui qui le surpasse infiniment.

IV. LA SAINE RAISON NOUS OBLIGE DE CROIRE LES MYSTÈRES RÉVÉLÉS DE DIEU.

Qui ne conçoit que le plus digne usage de la raison dans l'homme est de se soumettre à la raison de Dieu? Dès qu'une vérité nous est certainement connue, de quelque manière qu'elle nous soit connue, nous ne pouvons nous refuser à l'admettre, soit que nous la comprenions, soit que nous ne la comprenions pas; autrement, il ne reste plus à l'homme aucune vérité. S'il ne peut raisonnablement croire que ce qu'il comprend, il faudra nier Dieu, se nier lui-même, puisqu'il ne comprend ni la nature de son

âme, ni l'essence divine. « Plus je m'efforce à contempler l'essence infinie de Dieu, dit Rousseau lui-même, moins je la conçois; mais elle est; cela me suffit. Moins je la connais, et plus je l'adore; je m'humilie et lui dis : Etre des êtres, je suis parce que tu es. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi. » On peut certainement, on doit même faire usage de sa raison en matière de religion : si vous avez des doutes, non-seulement vous pouvez, mais vous devez examiner si la religion est révélée; non-seulement vous pouvez, mais vous devez examiner si tel ou tel mystère fait partie de la révélation divine. Loin de vous interdire l'usage de la raison pour l'examen de ces titres, la religion, en se donnant pour l'envoyée du ciel, vous présente ses lettres de créance, en vous enjoignant de voir si elles sont authentiques, ou marquées du sceau du Tout-Puissant. Mais une fois que vous aurez reconnu la divinité de sa mission, respectez ses ordres et ses enseignements : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer. Attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui vous répondent de toutes les autres. Ces vérités sont des faits éclatants et sensibles, dont la religion s'est enveloppée tout entière, afin également de frapper les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité. Voilà les fondements de la religion : creusez donc autour de ses fondements, essayez de les ébranler, descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés; mais lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant, qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous et ne creusez pas jusqu'aux enfers.

Non, ce n'est point abdiquer l'usage de la raison que

d'admettre des mystères dont la révélation repose sur un motif de certitude inébranlable.

V. EN CROYANT AUX MYSTÈRES RÉVÉLÉS, NOUS NE FAISONS QU'AVOUER NOTRE IGNORANCE ET LA FAIBLESSE DE NOTRE RAISON.

Prenez un aveugle de naissance, dit M. Frayssinous; faites-lui parcourir de la main la surface plane d'un tableau qui pourtant, d'après les lois de l'optique, vous présente, à vous, des élévations et des profondeurs; dites à cet aveugle, que, dans cette surface unie, vous voyez des enfoncements. Comment voulez-vous qu'il puisse concevoir qu'une surface plane au tact de sa main soit profonde à ses yeux? Plane et profonde tout ensemble, pourrait dire l'aveugle, quelle absurdité! Il y a là pour l'aveugle je ne sais quoi de révoltant et de contradictoire, un vrai mystère. Et que lui manque-t-il pour bien juger? Il lui manque un sens, celui de la vue, dont la privation le rend étranger aux phénomènes de la lumière réfléchie et de la perspective. Eh bien! nous sommes cet aveugle par rapport aux mystères; il nous manque présentement un degré d'intelligence que nous aurons un jour. L'aveugle, sur le témoignage des autres hommes, doit croire raisonnablement aux merveilles de la vision, sans les comprendre; et moi aussi, sur le témoignage de Jésus-Christ et des apôtres, je crois raisonnablement aux mystères du christianisme, sans pouvoir les pénétrer.

Voici un autre exemple encore plus familier : il s'agit des antipodes. Si vous en parlez à un ignorant, il ne vous comprendra pas; si vous lui dites qu'on appelle antipodes les peuples et les hommes qui sont sous terre, ayant les pieds tournés contre les nôtres, il ne vous croira pas; si vous ajoutez que c'est un fait incontestable et avéré par tous les savants, il se soumettra, si d'ailleurs il n'a aucune

raison de révoquer en doute ce que vous lui dites. Mais alors demandez-lui ce qu'il en pense : il vous répondra que la chose lui paraît bien difficile, qu'elle lui paraît même impossible, parce que, faute de connaître les lois du monde physique, il se représente ces hommes comme ayant la tête en bas et les pieds en haut. Cessera-t-il de faire usage de sa raison, s'il finit par croire à l'existence des antipodes sur le témoignage d'autrui, sans comprendre comment il peut y avoir des hommes dans l'hémisphère opposé à celui qu'il occupe? Non, évidemment. Eh bien! supposons d'une part que la science ne soit pas plus avancée aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a trois mille ans; et de l'autre, que nos livres sacrés annoncent comme un fait positif, mais sans explication, l'existence des antipodes. Pourrait-on alors rejeter ce fait comme absurde, parce que le philosophe ne le concevrait pas mieux que le vulgaire? Conviendrait-il à l'incrédule d'accuser les auteurs sacrés d'ignorance, parce qu'il serait ignorant lui-même? Non, évidemment. Pourquoi donc rejetterait-il les mystères de la religion, sous le prétexte qu'il ne les comprend pas mieux que les anciens ne comprenaient la possibilité des antipodes?

VI. LES MYSTÈRES NE SONT PAS CONTRAIRES, MAIS SUPÉRIEURS A LA RAISON.

La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais jamais le contraire. Elle est au-dessus, et non pas contre. Autre chose est qu'un mystère soit incompréhensible et au-dessus de la raison, autre chose qu'il soit contre la raison même. On ne peut, il est vrai, prouver philosophiquement la possibilité d'un mystère, mais on ne peut non plus prouver qu'il soit impossible ou qu'il contredise la raison. Comment, en effet, démontrer qu'il y ait contradiction dans un dogme incompréhensible? On ne le peut

évidemment : autrement, ce dogme ne serait plus incompréhensible ; car rien n'est plus compréhensible que ce qui est démontré comme contradictoire. Pour assurer qu'il y a contradiction dans nos mystères, il faudrait voir clairement l'incompatibilité des termes qui les constituent, avoir de ces mystères des idées distinctes et complètes. Pour en avoir ces idées, il faudrait que l'esprit abaissât les objets juqu'à son niveau, ou qu'il s'élevât jusqu'à la région où ils sont placés : or, qui osera prétendre avoir sur chaque mystère des notions assez claires, assez parfaites, pour en connaître le fond et le rapport ? Ceux qui jugent que les idées renfermées dans nos mystères sont insociables et incompatibles, jugent donc de ce qu'ils ne voient pas, de ce qu'ils ne connaissent pas ; ils abusent donc de leur raison, sous le vain prétexte d'en conserver l'usage.

D'ailleurs on ne peut prouver qu'il y ait contradiction dans les mystères que nous professons comme révélés de Dieu, qu'autant qu'ils prouveraient qu'ils renferment le oui et le non, l'affirmation et la négation d'une même idée, dans le même sujet et sous le même rapport. Pour qu'il y ait contradiction, il faut tout cela ; la diversité des rapports, comme la diversité des sujets, empêche qu'il y ait contradiction, « diversitas respectum tollit contradictionem. » Or, il n'est aucun de nos mystères qui renferme tout à la fois l'affirmation et la négation d'une même idée, dans le même sujet et sous le même rapport. Prenons, si l'on veut, le mystère de la Trinité, qui est, sans contredit, un des plus grands mystères de la foi. Direz-vous qu'il y a contradiction dans ce mystère ? que l'unité ne peut s'allier avec la trinité ? que celui qui dit *un* exclut le nombre *trois ?* Mais qu'on y fasse attention ; la foi ne nous dit pas : Trois dieux sont un seul Dieu, il y a une et trois substances en Dieu ; ce qu'elle vous dit, c'est qu'il y a trois personnes et une seule substance en Dieu ; les trois per-

sonnes divines n'ont qu'une seule et même nature. L'unité, comme on le voit, ne tombe que sur la substance, nature ou essence divine ; et la trinité ou le nombre trois ne tombe que sur les personnes. Il n'y a donc pas dans ce mystère affirmation et négation d'une même idée dans le même sujet et sous le même rapport ; on ne peut, par conséquent, soutenir qu'il soit contradictoire. Ne dites pas que l'idée de substance et l'idée de personne ne sont qu'une même idée : cela est faux, et pour les choses divines et pour les choses humaines. La révélation, qui nous apprend qu'il y a trois personnes et une seule nature en Dieu, nous apprend en même temps qu'il y a deux natures et une seule personne en Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme : ce qui prouve que la religion n'attache pas la même idée au mot de nature ou substance, et au mot de personne. Et pour ce qui regarde les choses humaines, la philosophie ne reconnaît-elle pas qu'il y a en nous deux substances, l'une intellectuelle et l'autre corporelle, quoiqu'il n'y ait qu'une seule personne dans l'homme? Cessez donc de blasphémer ce que vous ignorez, et adorez ce que vous ne comprenez pas. (MGR GOUSSET, *Théologie dogmatique,* 2e *partie. chap.* 2. *art.* 2.)

Ier ARTICLE DU SYMBOLE.

CREDO IN DEUM PATREM, OMNIPOTENTEM, CREATOREM CŒLI ET TERRÆ.

Ire INSTRUCTION.

CREDO IN DEUM — JE CROIS EN DIEU.

EXORDE.

1. Le premier article du Credo est conçu en ces termes : je crois en Dieu le Père, tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

Par ces paroles, nous faisons profession de croire que Dieu le Père, la première personne de la sainte Trinité, a tiré le monde du néant par sa puissance, qu'il le maintient et le gouverne par sa providence. Nous le reconnaissons de cœur et de bouche pour notre Dieu, et nous nous élevons vers lui comme vers notre bien suprême.

Tel est en substance le sens de ce premier article.

Mais nous n'aurions qu'une faible idée des grandes choses qu'il renferme, si nous nous en tenions à cette vue superficielle. Chacune des paroles, pour ainsi dire, est pleine de mystères. C'est pourquoi nous allons les peser une à une.

2. Vous le pressentez déjà : il s'agit de méditer les grandeurs de Dieu, de contempler sa majesté, sa gloire, sa puissance ; il s'agit de pénétrer par la foi jusque dans sa nature intime ; avec quelle crainte respectueuse et quel saint tremblement ne devons-nous pas entreprendre cette étude ?

Autrefois, lorsque le Seigneur fut sur le point de donner sa loi du haut du Sinaï, il ordonna à Moïse de placer des barrières au bas de la montagne pour en défendre l'accès au peuple d'Israël. Dans la suite, quand le tabernacle eut été construit, il fit fermer d'un voile impénétrable le Saint des saints qui renfermait l'arche d'alliance, et personne n'y pouvait entrer que le grand-prêtre des Juifs ; encore n'avait-il cet honneur qu'une seule fois l'an, et il devait s'y préparer par beaucoup de prières et de sacrifices. Pour nous, chrétiens, qui vivons sous la loi d'amour et non plus sous la loi de la crainte, nous pouvons avec confiance approcher de notre Dieu. Pour nous, le Sinaï n'a plus d'éclairs, et le Saint des saints est en quelque sorte ouvert à nos regards.

Toutefois, avant d'approcher, souvenons-nous de ce que nous sommes, cendre et poussière. Humilions-nous devant la suprême majesté de Dieu, et supplions le divin Esprit de vouloir purifier nos cœurs et éclairer nos yeux par sa grâce.

O Marie, vous qui êtes de toutes les créatures la plus voisine de Dieu, faites, par votre intercession, que nous apprenions à le bien connaitre.

Dans cet entretien je me bornerai à analyser le sens de ces deux premières paroles du Symbole : *Credo — in Deum. Je crois — en Dieu.*

PREMIER POINT.

3. Que signifie ce mot : *je crois?*

Est-il ici l'équivalent de ces autres expressions : *je pense, je suis d'avis, je suppose ?*

Non, sans doute; mais comme l'enseignent les divines Ecritures, il exprime un acquiescement inébranlable de notre esprit, et signifie : je tiens pour certain et indubitable.

La foi, en effet, comme nous l'avons déjà dit, est l'adhésion parfaite de notre esprit aux vérités révélées de Dieu. « Fides.., argumentum non apparentium. »

Elle exclut par conséquent toute incertitude, tout doute, toute hésitation.

Quand je dis, en récitant le symbole : *je crois*, c'est comme si je disais que je regarde tout ce qu'il contient comme autant de vérités qui ont pour moi la certitude la plus haute. Je me déclare convaincu et persuadé de ces vérités. Rien de plus complet, de plus absolu que l'assentiment que j'y donne.

On dira : mais la foi ne nous donne pas l'évidence des mystères; elle ne rend pas visible ce qui est invisible.

Sans doute; mais sans en dissiper l'obscurité, elle ne laisse pas de nous donner l'assurance la plus parfaite de leur réalité.

« Dieu, dit l'Apôtre, qui a fait jaillir la lumière du sein des ténèbres, illumine lui-même nos âmes, de telle sorte que l'Evangile n'est point voilé pour nous comme pour ceux qui périssent. Deus qui dixit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris... ut non sit nobis opertum Evangelium, sicut iis qui pereunt. (2. *Corinth.* IV-V.)

Il répand donc en nous une lumière surnaturelle qui éclaire, non pas les objets eux-mêmes, mais l'œil de notre intelligence. Cette lumière ne nous découvre pas le fond des mystères, elle nous donne seulement la pleine conviction de leur existence et de leur vérité. « Argumentum non apparentium. » Nous saisissons ces mystères par le témoignage de Dieu. Nous voyons manifestement qu'ils ont été révélés de Dieu et nous nous reposons avec une confiance entière sur la véracité de sa parole. « Qui credit, habet testimonium Dei in se. »

4. Que suit-il de là ?

Il s'ensuit que la foi n'exclut pas seulement le doute; mais qu'elle nous dispense encore d'examiner les mystères, c'est-à-dire, de les soumettre au jugement de notre faible raison.

En effet, Dieu nous ordonne de croire et non de comprendre. Qui sommes-nous, pour prétendre scruter ses jugements ? pour exiger qu'il nous rende compte de sa conduite ?

Tout homme, dit l'Ecriture, est menteur, c'est-à-dire, sujet à l'erreur ; et cependant on croit au témoignage d'un homme grave ; on ne pourrait le rejeter sans imprudence ; ce serait lui faire injure d'exiger de lui des preuves et des témoins. Quelle ne serait donc pas la témérité ou plutôt la folie de celui qui, assuré que Dieu a parlé, lui demanderait après cela la raison de ce qu'il a dit?

« Celui qui l'ignore encore, dit un pieux écrivain, doit examiner si véritablement Dieu a parlé, et puis se soumettre à sa parole. Mais examiner cette parole même, comme pour la contrôler, serait une impiété et une absurdité ; car cet examen tend à rechercher

si Dieu a dit vrai, si la Vérité a dit la vérité. « Deus verax est. » (*Rom.* III).[1]

Mais s'il y a une présomption coupable à faire dépendre notre foi de l'examen des mystères, il n'est pas défendu de chercher avec humilité et respect à les entendre, Cette étude agrandit notre foi et nous donne lieu d'admirer et de bénir toujours davantage les grandeurs de Dieu.

5. Vous croyez de cœur et vous dites souvent de bouche : *je crois*.

Si ces sentiments et ce langage sont sincères, vous devez faire une profession ouverte de votre foi, et la manifester généreusement devant tout le monde.

Le roi-prophète disait : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. Credidi, propter quod locutus sum. » (*Ps.* CXV.) Un chrétien doit être animé du même esprit. Il faut qu'il imite les apôtres. Les princes des prêtres les ayant cités à leur tribunal, leur défendirent de prêcher à l'avenir la Résurrection de Jésus-Christ. Voici quelle fut leur réponse : « Nous ne pouvons pas ne point parler de ce que nous avons vu et entendu. Non possumus, quæ vidimus et audivimus, non loqui. » (*Act.* IV.)

Un chrétien doit s'encourager par cette belle parole de saint Paul : « Je ne rougis point de l'Evangile ; car il est la vertu de Dieu pour opérer le salut de

(1) La foi est indépendante de la science. Celle-ci n'a d'autre rôle à remplir vis-à-vis d'elle que celui de *servante*. En cette qualité, la science peut rendre deux services à la foi : 1° introduire à la foi, conduire à la foi, et 2° rendre ses enseignements plus manifestes. (S. Th. I, 1-5.)

tous ceux qui croient. Non erubesco Evangelium; virtus enim Dei est in salutem omni credenti. » (*Rom.* III.)

D'ailleurs, cette profession extérieure de la foi est absolument nécessaire au salut. « Il faut croire de cœur pour être justifié, dit encore l'Apôtre, mais il faut confesser de bouche pour être sauvé. Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem. » (*Rom.* x.)

Qui sont ceux qui rougissent de Jésus-Christ et de sa doctrine?

Ce sont ces chrétiens pusillanimes qui se laissent asservir au joug honteux du respect humain, qui sacrifient leur conscience à la crainte de déplaire aux hommes, qui n'osent paraître au dehors ce qu'ils sont au dedans, qui transgressent les lois de Dieu ou de son Eglise de peur d'essuyer une raillerie ou quelque disgrâce. Quelle faiblesse! quelle lâcheté! — Pour vous, chrétiens qui m'écoutez, élevez-vous au-dessus de toute crainte humaine. Souvenez-vous, pour vous affermir dans le bien, de la sentence prononcée par Jésus-Christ : « Celui qui rougit de moi et de ma doctrine devant les hommes, moi aussi j'en rougirai devant mon Père. Qui negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo. » Au contraire : « Celui, dit-il, qui me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai aussi devant mon Père. Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo. » (*Matth.* x.)

Qu'avons-nous du reste tant à craindre des hommes? Ils peuvent tout au plus nous ravir la vie du corps, tandis que Dieu peut nous précipiter en corps et en âme dans les brasiers éternels. Ce n'est donc point

un homme mortel comme nous, que nous devons redouter ; mais c'est Dieu.

SECOND POINT.

6. Après avoir dit : *je crois*, le Symbole ajoute aussitôt cette parole : *en Dieu.*

Dès le premier pas, il nous élève à la connaissance la plus sublime et la plus désirable, à la connaissance de l'Etre suprême par qui tout est, et qui renferme toutes les perfections.

Reconnaissons dès ce moment la grandeur et l'excellence de la doctrine chrétienne. Reconnaissons cette bonté divine qui nous élève par l'échelle de la foi jusqu'à lui, et cela, d'une manière soudaine et sans effort.

Quelle différence ici entre la sagesse chrétienne et la sagesse du siècle !

La philosophie humaine, guidée seulement par la lumière naturelle, n'arrive que par de longs circuits et à grand'peine à découvrir les perfections invisibles de Dieu. Il lui faut remonter peu à peu des effets à la cause, du visible à l'invisible, pour arriver enfin à reconnaître la première cause et l'Auteur de toutes choses.

La foi au contraire nous transporte tout d'abord jusqu'au sein de la Divinité : « *Je crois en Dieu.* » Elle étend la portée de notre esprit, l'inonde de la splendeur divine, pour lui faire contempler Dieu, la source éternelle de toute lumière, et ensuite tout ce qui est au-dessous de Dieu, c'est-à-dire, les œuvres de sa puissance.

Oh ! quelle joie pour l'âme de se sentir si vivement

éclairée ! C'est alors qu'elle expérimente la vérité de cette parole de saint Pierre : « Dieu nous a fait passer des ténèbres à une lumière admirable, et notre foi nous fait tressaillir d'une allégresse indicible. »

C'est donc avec raison que nous faisons profession, avant tout, de croire en Dieu.

7. Mais qu'est-ce que Dieu ?

Nous devons avouer humblement avec Jérémie que sa majesté est incompréhensible. « Magnus consilio et incomprehensibilis cogitatu. » (*Jerem.* XXXII.) En effet, comme le dit l'Apôtre : « Il habite une lumière inaccessible. Nul mortel ne l'a vu ni ne peut le voir ici-bas tel qu'il est en lui-même. Lucem inhabitat inaccessibilem, quem nullus hominum vidit, sed nec videre potest. » (*1 Timot.* VI.) « L'homme, a-t-il dit lui-même à Moïse, ne me verra point sans mourir. Non videbit me homo, et vivet. » (*Exod.* XXXIII.)[1]

Cette vision est le partage des élus dans l'autre vie. Pour atteindre jusqu'à Dieu, jusqu'à la hauteur de la vision béatifique, notre âme a besoin d'être dégagée de l'enveloppe grossière du corps et des sens. Un tel bonheur est naturellement impossible en cette vie.

Mais, tout incompréhensible et tout invisible qu'il

(1) Sur les principaux noms par lesquels nous désignons Dieu, voir S. Th. I, 13-11. *Ego sum qui sum, l'Etre par essence,* c'est le nom qui le distingue le mieux : 1° à cause de sa signification ; car, à la différence des créatures, le propre de Dieu est l'*être;* 2° à cause de son universalité ; tous les autres noms déterminent une manière d'être de Dieu ; celui-ci embrasse tout ; 3° à cause de l'idée de présent que ce nom implique à l'exclusion de toute idée de passé ou de futur.

est en lui-même, Dieu s'est révélé en quelque sorte par ses bienfaits. « Dieu, dit l'Apôtre, n'a pas négligé de se rendre témoignage à lui-même, en faisant du bien, en dispensant les pluies du ciel et les saisons propres pour les fruits, en nous donnant la nourriture avec abondance et en comblant nos cœurs de joie. Et quidem non sine testimonio semetipsum reliquit, benefaciens de cœlo, dans pluvias, et tempora fructifera, implens cibo et lætitia corda nostra. » (*Act.* XIV.).

8. Les créatures sorties des mains de Dieu portent l'empreinte de ses perfections. Les cieux racontent sa gloire, l'Océan proclame sa puissance, la terre et tout ce qu'elle contient, publient sa sagesse et sa bonté. Une raison saine devait donc reconnaître Dieu dans ses œuvres.

De là vient que les philosophes de l'antiquité sont parvenus à concevoir une haute idée de sa nature. Ils ont compris qu'il n'y avait en Dieu rien d'imparfait et qu'il était un pur esprit exempt de toute composition et de tout mélange. Ils ont vu en lui l'Etre souverainement heureux et se suffisant parfaitement à lui-même. Ils l'ont reconnu pour la source perpétuelle et inépuisable de tous les biens créés. Ils ont exalté sa sagesse, sa vérité suprême, sa bonté et sa justice, sa perfection souveraine et absolue. Enfin, ils ont proclamé qu'il remplissait de l'immensité de son être tous les espaces et toutes les existences.

Mais ici encore, à quelle distance la sagesse humaine se trouve de la foi!

D'abord, tout ce que la première a dit de juste sur Dieu, la foi nous l'apprend d'une manière plus distincte et plus claire.

Ecoutez ses enseignements : « Dieu, dit-elle, est esprit. Spiritus est Deus. » (*Joan.*) « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Estote vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. » (*Matth.* v.) — « Tout est à nu et à découvert devant ses yeux. Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus. » (*Hebr.* iv.) — Ici elle s'écrie : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei. (*Rom.* xi.) — Dieu, dit-elle ailleurs, est véridique. Deus verax est. (*Ibid.* iii.) — Je suis la voie, la vérité et la vie, nous dit le Seigneur lui-même. Ego sum via, veritas et vita. (*Joan.* xiv.) — Votre droite, ô mon Dieu, est pleine de justice. Justitia plena est dextera tua. » (*Ps.* xlvii.)

Entendez d'où nous viennent tous les biens. « Vous ouvrez votre main, Seigneur, dit le Psalmiste, et vous remplissez de vos bienfaits tout ce qui respire. Aperis manum tuam, et imples omne animal benedictione. » (*Ps.* cxliv.)

Et comme la foi exprime bien son immensité ! « Où irai-je pour me dérober à votre esprit et pour fuir vos regards ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans les abîmes de la terre, vous y êtes présent ; si je m'envole au lieu où se lève l'aurore et que j'aille habiter au-delà des mers, c'est votre main qui m'y conduira et qui me soutiendra dans ma course. Si je pense m'envelopper de ténèbres... les ténèbres n'ont point d'obscurité pour vous ; pour vous, la nuit est aussi claire que le jour, les ténèbres et la lumière vous sont égales. Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam ? Si ascendero in cœlum, tu illic es : si descendero in infernum, ades : si

sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me et tenebit me dextera tua. Et dixi : forsitan tenebræ conculcabunt me... Quia tenebræ non obscurabuntur te, et nox sicut dies illuminabitur ; sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus. » (*Ps.* CXXXVIII.)

« Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre. dit le Seigneur? Numquid non cœlum et terram ego impleo, dicit Dominus? » (*Jerem.* XXIII.)

9. La foi ne confirme pas seulement tout ce que la sagesse humaine a pu découvrir de vérités sur la nature de Dieu, elle a encore cet autre avantage, qu'elle en a rendu la connaissance accessible à tout le monde.

Comme nous le disions tout à l'heure, il a fallu bien des recherches et bien des efforts aux philoso- pour acquérir certaines notions de la divinité. Eh bien ! ce qui leur a tant coûté, le simple et l'ignorant l'apprendront par la foi, en un instant et sans difficulté. Oui, c'est elle et non la philosophie humaine qui a popularisé la connaissance de Dieu. « Les philosophes avaient à la fin reconnu, dit Bossuet, qu'il y avait un autre Dieu que ceux que le vulgaire adorait, mais ils n'osaient l'avouer. Au contraire, Socrate donnait pour maxime, qu'il fallait que chacun suivît la religion de son pays. Platon son disciple, qui voyait la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de sa république, qu'il ne faut jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie, et que c'est avoir perdu le sens que d'y penser. Des philosophes si graves, et qui ont dit

de si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique, et ont désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adorait, il s'en défendit comme d'un crime ; et Platon, en parlant du Dieu qui avait formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple. Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

Dans quel abîme était le genre humain, qui ne pouvait supporter la moindre idée du vrai Dieu? Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes grecques, prenait pour athées ceux qui parlaient des choses intellectuelles ; et c'est une des raisons qui avaient fait condamner Socrate. Si quelques philosophes osaient enseigner que les statues n'étaient pas des dieux comme l'entendait le vulgaire, ils se voyaient contraints de s'en dédire : encore après cela étaient-ils bannis comme des impies par sentence de l'Aréopage. Toute la terre était possédée de la même erreur : « La vérité n'y osait paraître. » (*Discours sur l'hist. univ.* 2e partie.)

Tel fut le crime des sages du paganisme : « Ils ont connu de Dieu ce que la raison peut en découvrir ; Dieu même le leur a manifesté. Quod notum est Dei, manifestum est in illis ; Deus enim illis manifestavit. » (*Rom.* I.) Mais au lieu de profiter de leurs lumières pour tirer les peuples de leur aveuglement, ils retinrent injustement la vérité captive. C'est le reproche que leur fait saint Paul.

Où en serait donc le monde, si Dieu n'était venu à son secours? Orgueilleuse sagesse du siècle, vous l'eussiez laissé périr! La connaissance de Dieu,

disiez-vous, n'était pas faite pour le vulgaire ; et vous avez eu la dureté de lui refuser le pain de la vérité dont il était affamé !

10. La foi a fait tout le contraire. Elle est si bien devenue le patrimoine des peuples, qu'aujourd'hui les impies qui la répudient pour eux-mêmes, disent souvent qu'il ne faut pas l'enlever aux masses. C'est une autre manière d'avouer leur impuissance. Leurs devanciers n'ont pas su éclairer leurs contemporains ; les philosophes de nos jours ne sauraient maintenir la société sans le frein de la religion.

Mais la foi l'emporte encore sous un autre rapport, sur la sagesse humaine.

Les notions que nous donne celle-ci ne sont pas exèmptes d'incertitude. Fondées sur une suite de raisonnements, elles laissent dans l'esprit une certaine inquiétude de se tromper. Puis, aux vérités qu'elle a découvertes, la sagesse humaine a mêlé beaucoup d'erreurs.

Les enseignements de la foi, au contraire, sont entièrement dégagés d'hésitations et purs de toute inexactitude.

Jugeons par là combien nous avions besoin de la révélation, quel bienfait la foi nous a procuré et quelle reconnaissance nous devons en témoigner à Dieu !

11. Ce n'est pas tout. Il est un dernier point de vue sous lequel la foi s'élève sans nulle comparaison au-dessus de la sagesse humaine.

Aux vérités qui sont du domaine de la raison et que le seul spectacle de la nature nous découvre, comme l'existence de Dieu, sa puissance, son éter-

nité, la foi en a ajouté d'autres auxquelles la raison humaine ne peut nullement atteindre et qui lui sont infiniment supérieures. Tels sont le mystère de la sainte Trinité ou d'un seul Dieu en trois personnes, le mystère de la rédemption des hommes par Jésus-Christ, le mystère de la vision béatifique dans lequel Dieu nous est révélé comme notre fin dernière et sa possession éternelle comme la félicité qui nous est destinée. Car « Dieu, dit saint Paul, récompense ceux qui le cherchent. Et inquirentibus remunerator sit. » (*Hebr.* XI.)

Ces vérités si sublimes, la raison humaine, je vous le demande, était-elle capable de les découvrir ? Non, non ; et longtemps avant l'Apôtre, le prophète Isaïe disait à ce propos :

« Depuis l'origine des siècles, l'oreille de l'homme n'a point entendu et son œil n'a point vu, si ce n'est vous, ô mon Dieu ! ce que vous avez préparé à vos fidèles serviteurs. A sæculo non audierunt, neque auribus perceperunt : oculus non vidit, Deus, absque te, quæ præparasti expectantibus te. » (*Is.* LXIV.)

Or, voilà les grandes choses que nous apprend le Symbole, et qu'il met à la portée de l'ignorant comme du savant, et de l'enfant comme du vieillard.

12. En disant : *Je crois en Dieu*, le Symbole n'exprime pas seulement l'existence, mais encore l'unité de Dieu ; il condamne ainsi d'un seul mot l'athéisme et le paganisme.

Il n'y a qu'un seul Dieu.

En effet, nous appelons Dieu l'Etre souverainement bon, souverainement parfait.

Mais cette bonté et cette perfection souveraine ne sauraient se trouver dans plusieurs à la fois. Sans

cela, l'un aurait des perfections qui le distingueraient de l'autre et aucun ne les possèderait toutes ; aucun, par conséquent, ne serait infiniment parfait ; par conséquent encore, aucun ne serait Dieu, puisque la perfection absolue est de l'essence de Dieu.

Il ne peut donc y avoir qu'un seul Dieu.

Cette vérité deviendra plus sensible encore, si nous considérons une des perfections divines en particulier. Prenons pour exemple la toute-puissance.

Nommer Dieu, c'est dire l'Etre tout-puissant.

Mais qui ne voit que la toute-puissance ne peut appartenir à plusieurs? Supposez deux êtres également puissants, ni l'un ni l'autre n'aura la toute-puissance, puisqu'aucun des deux n'est supérieur à l'autre. Supposez au contraire qu'ils soient inégaux, par là même l'inférieur ne peut être Dieu, puisqu'il y a un être au-dessus de lui.

Il est impossible qu'il y ait deux ou plusieurs tout-puissants : il est donc pareillement impossible qu'il y ait deux ou plusieurs dieux.

13. Point de dogme sur lequel les livres saints de l'Ancien Testament insistent avec plus de force. Dieu a pris à tâche de l'inculquer de cent manières au peuple d'Israël, afin de le prémunir contre l'idolâtrie.

« Ecoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est un seul Dieu. Audi, Israel, Dominus Deus noster, Deus unus est. » Ainsi parlait Moïse. (*Deuter.* VI)

Du haut du Sinaï, le Seigneur lui-même promulgue cette vérité, en défendant à son peuple d'avoir des dieux étrangers devant lui. « Non habebis deos alienos coram me. » (*Exod.* XX.)

Il l'avertit à plusieurs reprises par le prophète,

qu'il est le premier et le dernier et qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. « Ego primus et ego novissimus et absque me non est Deus. » (*Is.* XLI, XLIV, XLVIII.)

Dans le Nouveau Testament, Jésus-Christ confirme cette vérité en repoussant le tentateur qui lui proposait de l'adorer : « Il est écrit, lui dit-il, vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul. Scriptum est, Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. » (*Matth.* IV.)

Enfin l'apôtre saint Paul l'énonce aussi de la manière la plus claire : « Il n'y a qu'un Seigneur, une Foi, un Baptême. Unus Dominus, una Fides, unum Baptisma. » (*Ephes.* IV.)

14. Mais l'Ecriture elle-même, dira-t-on, donne quelquefois le titre de Dieu à des créatures.

Il est vrai qu'elle dit, en parlant des prophètes et des juges, qu'ils sont des dieux ; mais ce n'est point dans le sens que les païens donnaient à ce nom. On sait qu'ils avaient porté l'impiété et la folie jusqu'à se forger une multitude de dieux.

Nos livres saints au contraire ont soin de prévenir l'équivoque. S'ils se servent de ce nom en parlant de quelques créatures, c'est parce qu'elles participent en quelque manière à la puissance divine, à raison des hautes fonctions dont elles sont revêtues. Sous tous les autres rapports, l'Ecriture confond ces personnages avec les autres hommes. Elle leur rappelle expressément qu'ils sont mortels comme eux.

CONCLUSION.

15. « Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis.... Dieu n'a pas fait une si grande faveur à toutes les nations, et il ne leur a pas manifesté comme à nous ses saintes ordonnances. » (*Ps.* CXLVII.)

Ce que disait le prophète-roi en s'adressant à son peuple, nous avons bien plus sujet, nous chrétiens, de nous l'appliquer à nous-mêmes.

Pour l'ordinaire, on n'apprécie un bienfait à sa juste valeur que par voie de comparaison. Comparons l'état des peuples idolâtres avec le nôtre. Nos ancêtres l'étaient, et il en existe encore de nos jours.

Or, là où règne l'idolâtrie, là où le vrai Dieu n'est point connu, là aussi l'humanité a perdu ses droits, et l'homme est devenu le jouet de ses propres passions ou des passions d'autrui. Plus de respect pour lui. Est-il faible? La force brutale le dégrade de sa dignité naturelle et en fait un esclave. Rien de plus pitoyable que la condition de la femme, de l'enfant, de l'être souffrant ou malheureux dans les sociétés païennes même les plus civilisées.

Ne parlons point des temps anciens. De nos jours encore nous avons sous les yeux le spectacle navrant de la dégradation et de la misère où un peuple est réduit, quand il ne connaît point Dieu. L'état du vaste empire de la Chine parle assez haut. « Il est assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. In tenebris et in umbra mortis sedent. » Pauvres peuples plongés dans les plus épaisses ténèbres de la superstition, ah ! quelle ombre fatale la mort fait

peser sur vous! Oui, ces milliers d'enfants que vous égorgez chaque jour sans pitié, sans remords, l'attestent! Et si la loi la plus sacrée de la nature a péri dans vos contrées, étouffée par de barbares coutumes, qu'en est-il de la justice, de la probité, de la bonne foi, de la sainteté du mariage? Vous ne connaissez pas Dieu; vous avez pour ainsi dire cessé d'être des hommes!

Tel est pourtant, chrétiens, le sort qui aurait pu vous échoir. Que ces ténèbres et cette ombre de mort qui couvrent encore tant de régions, relèvent d'autant plus à vos yeux le bienfait de l'admirable lumière du christianisme! Dieu ne se refuse à personne. Il donne à tous des moyens suffisants pour le connaître; mais, souverain maître de ses dons, pendant qu'il en a laissé d'autres dans cette nuit qui n'est pas cependant sans étoiles, il vous a placés dans le plein jour de sa connaissance, et il a fait luire sur vous le soleil de la vérité.

Sachons donc l'en bénir, et vivre par reconnaissance comme des enfants de lumière.

NOTES.

—

I.

La raison ne démontre pas *les vérités* de la foi, ou les dogmes, mais elle en démontre *la vérité,* c'est-à-dire que ces dogmes sont manifestement révélés de Dieu. Elle n'en démontre pas les vérités parce qu'elles ont, si je puis m'exprimer ainsi, tout un côté dans l'infini, et qu'elles sont, de ce côté, incompréhensibles. Elle en montre seulement le côté actuellement lumineux pour nous, ou leurs relations harmonieuses entre elles, avec la nature et l'humanité. Mais si elle ne démontre pas directement toutes les vérités de la foi en particulier, elle en démontre la vérité en général, la vérité évidente de tous ces dogmes, en démontrant le fait manifeste de la révélation ou du témoignage compétent et nécessairement infaillible qui les atteste. C'est en ce sens que dans les choses de la foi, l'évidence du témoignage tient la place qu'occupe dans les choses accessibles à la seule raison le témoignage de l'évidence, selon l'expression de M. de Bonald. — Saint Thomas a mieux dit encore : « On peut considérer de deux manières les choses qui sont l'objet de la foi : 1° On peut les considérer en particulier, et alors on ne peut pas tout à la fois les voir et les croire. 2° On peut les considérer en général, c'est-à-dire, comme des choses qui sont dignes d'être crues, et qui doivent l'être ; et de cette manière elles sont vues par celui qui les croit, *car il ne les croirait pas s'il ne voyait pas qu'on les doit croire,* soit à cause de l'évidence des miracles, soit pour d'autres raisons. »

La raison peut donc démontrer qu'il y a obligation de croire, *qu'il le faut*, parce qu'il est évident que Dieu a parlé ; mais la raison seule *ne fait pas croire*, parce que, dans la foi et dans les dispositions à la foi, il y a de l'amour, l'amour de la vérité, et que tous n'aiment pas la vérité. « La lumière est venue dans le monde, a dit Celui qui seul entre tous les hommes s'est appelé la Vérité : Ego sum veritas, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » Celui qui vit mal, hait la lumière et la fuit, de peur qu'elle ne découvre ses œuvres.

La foi est donc méritoire et libre parce que l'amour de la vérité est méritoire et libre, et la foi reste libre, quoiqu'il soit évident que Dieu a parlé, parce que cette évidence est *relative* à nos dispositions volontaires, cette clarté proportionnée à la pureté de l'œil intérieur, et que l'éclat du témoignage divin ne brille qu'aux yeux de ceux qui le désirent et non de ceux qui le redoutent. Il en est trop qui craignent de voir clairement, et qui préfèrent l'obscurité, le vague, le doute, les ténèbres au sein desquelles ils veulent se faire à eux-mêmes ce qu'ils appellent leurs convictions. Or, il est certain, et d'une expérience malheureusement fréquente, qu'à force de désirer les ténèbres on finit par les obtenir ! (*Libre examen de la Foi*, par Mgr Dechamps.)

II. L'ÊTRE DE DIEU.

De toute éternité Dieu est : Dieu est parfait : Dieu est heureux : Dieu est un. L'impie demande : pourquoi Dieu est-il ? Je lui réponds : pourquoi Dieu ne serait-il pas ? Est-ce à cause qu'il est parfait : et la perfection est-elle un obstacle à l'Etre ? Erreur insensée : au contraire, la perfection est la raison d'être. Pourquoi l'imparfait serait-il et le parfait ne serait-il pas ? C'est-à-dire, pourquoi ce

qui tient le plus du néant serait-il, et que ce qui n'en tient rien du tout ne serait pas? Qu'appelle-t-on parfait? Un Etre à qui rien ne manque. Qu'appelle-t-on imparfait? Un Etre à qui quelque chose manque. Pourquoi l'Etre à qui rien ne manque ne serait-il pas, plutôt que l'Etre à qui quelque chose manque? D'où vient que quelque chose est, et qu'il ne se peut pas faire que le rien soit : si ce n'est parce que l'Etre vaut mieux que le rien, et que le rien ne peut pas prévaloir sur l'Etre, ni empêcher l'Etre d'être? Mais par la même raison : l'imparfait ne peut valoir mieux que le parfait, ni être plutôt que lui, ni l'empêcher d'être. Qui peut donc empêcher que Dieu ne soit : et pourquoi le néant de Dieu que l'impie veut imaginer dans son cœur insensé, pourquoi, dis-je, ce néant de Dieu l'emporterait-il sur l'Etre de Dieu : et vaut-il mieux que Dieu ne soit pas que d'être?

O Dieu! on se perd dans un si grand aveuglement. L'impie se perd dans le néant de Dieu qu'il veut préférer à l'Etre de Dieu : et lui-même, cet impie, ne songe pas à se demander à lui-même, pourquoi il est. Mon âme, âme raisonnable, mais dont la raison est si faible, pourquoi veux-tu être, et que Dieu ne soit pas? Hélas, vaux-tu mieux que Dieu? Ame faible, âme ignorante, dévoyée, pleine d'erreur et d'incertitude dans ton intelligence; pleine dans ta volonté de faiblesse, d'égarement, de corruption, de mauvais désirs, faut-il que tu sois, et que la certitude, la compréhension, la pleine connaissance de la vérité, et l'amour immuable de la justice et de la droiture ne soient pas? (Bossuet, *Elévations sur les mystères.*)

III. LA PERFECTION ET L'ÉTERNITÉ DE DIEU.

On dit : Le parfait n'est pas ; le parfait n'est qu'une idée de notre esprit qui va s'élevant de l'imparfait qu'on voit de ses yeux jusqu'à une perfection qui n'a de réalité que dans

la pensée. C'est le raisonnement que l'impie voudrait faire dans son cœur insensé, qui ne songe pas que le parfait est le premier, et en soi, et dans nos idées; et que l'imparfait en toutes façons n'est qu'une dégradation. Dis, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'Etre? Comment entends-tu la privation, si ce n'est par la forme dont elle prive? Comment l'imperfection, si ce n'est par la perfection dont elle déchoit? Mon âme, n'entends-tu pas que tu as une raison, mais imparfaite, puisqu'elle ignore, qu'elle doute, qu'elle erre, et qu'elle se trompe? Mais comment entends-tu l'erreur, si ce n'est comme privation de la vérité; et comment le doute et l'obscurité, si ce n'est comme privation de l'intelligence et de la lumière : ou comment enfin l'ignorance, si ce n'est comme privation du savoir parfait : comment dans la volonté le déréglement et le vice, si ce n'est comme privation de la règle, de la droiture, et de la vertu? Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses : en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut : avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est en elle-même sa règle, et qui ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir, ni défaillir. Voilà donc un Etre parfait : voilà Dieu, nature parfaite et heureuse. Le reste est incompréhensible, et nous ne pouvons même pas comprendre jusqu'où il est parfait et heureux; pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible.

D'où vient donc que l'impie ne connaît point Dieu : et que tant de Nations, ou plutôt que toute la terre ne l'a pas connu : puisqu'on en porte l'idée en soi-même avec celle de la perfection? D'où vient cela? si ce n'est par un défaut d'attention, et parce que l'homme livré au sens et à l'imagination, ne veut pas, ou ne peut pas se recueillir en soi-même, ni s'attacher aux idées pures, dont son esprit

embarrassé d'images grossières, ne peut porter la vérité simple.

L'homme ignorant croit connaître le changement avant l'immutabilité, parce qu'il exprime le changement par un terme positif, et l'immutabilité par la négation du changement même : il ne veut pas songer, qu'être immuable, c'est être, et que changer, c'est n'être pas : et l'Etre est, il est connu devant la privation qui est non-Etre. Avant donc qu'il y ait des choses qui ne sont pas toujours les mêmes, il y en a une, qui, toujours la même, ne souffre point de déclin : et celle-là non-seulement est, mais encore elle est toujours connue, quoique non toujours démêlée, ni distinguée, faute d'attention. Mais quand, recueillis en nous-mêmes, nous nous rendons attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité : nous trouvons que la perfection est ce que l'on connaît le premier : puisque, comme nous avons vu, on ne connaît le défaut que comme une déchéance de la perfection. (*Ibid.*)

IV. ENCORE DE L'ÊTRE DE DIEU, ET DE SON ÉTERNELLE BÉATITUDE.

Je suis celui qui suis. Celui qui est m'envoie à vous : C'est ainsi que Dieu se définit lui-même : c'est-à-dire, que Dieu est celui en qui le non-Etre n'a point de lieu : qui par conséquent est toujours, et toujours le même : par conséquent immuable, par conséquent éternel : tous termes qui ne sont qu'une explication de celui-ci : Je suis celui qui est. Et c'est Dieu qui donne lui-même cette explication par la bouche de Malachie, lorsqu'il dit chez ce Prophète : Je suis le Seigneur, et je ne change pas.

Dieu est donc une intelligence, qui ne peut ni rien ignorer, ni douter de rien, ni rien apprendre, ni perdre, ni acquérir aucune perfection : car tout cela tient du non-Etre. Or, Dieu est celui qui est, celui qui est par essence.

Comment donc peut-on penser que celui qui est, ne soit pas; ou que l'idée qui comprend tout l'Etre ne soit pas réelle : ou que pendant qu'on voit l'imparfait est, on puisse dire, ou puisse penser, en entendant ce qu'on pense, que le parfait ne soit pas ?

Ce qui est parfait est heureux, car il connaît sa perfection, puisque connaître sa perfection est une partie trop essentielle de la perfection pour manquer à l'Etre parfait. O Dieu, vous êtes bienheureux ! O Dieu, je me réjouis de votre éternelle félicité ! Toute l'Ecriture nous prêche : Que l'homme qui espère en vous est heureux : à plus forte raison êtes-vous heureux vous-même, ô Dieu en qui on espère ! Aussi saint Paul vous appelle-t-il expressément Bienheureux : Je vous annonce ces choses selon le glorieux Evangile de Dieu bienheureux. Et encore : C'est ce que nous montrera en son temps celui qui est bienheureux, et le seul puissant, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité, et habite une lumière inaccessible, à qui appartient la gloire, et un Empire éternel : Amen. O Dieu bienheureux ! Je vous adore dans votre bonheur. Soyez loué à jamais, de me faire connaître et savoir que vous êtes éternellement et immuablement bienheureux. Il n'y a d'heureux que vous seul, et ceux qui, connaissant votre éternelle félicité, y mettent la leur. Amen, Amen. (*Ibidem.*)

V. L'UNITÉ DE DIEU.

Ecoute Israël : Le Seigneur notre Dieu, est le seul Seigneur : car il est celui qui est. Celui qui est, est indivisible : tout ce qui n'est pas le parfait, dégénère de la perfection. Ainsi le Seigneur ton Dieu, étant le parfait, est seul, et il n'y a point un autre Dieu que lui. Tout ce qui n'est pas celui qui est par son essence et par sa nature, n'est pas et

ne sera pas éternellement, si celui qui est seul ne lui donne l'Etre.

S'il y avait plus d'un seul Dieu, il y en aurait une infinité : s'il y en avait une infinité, il n'y en aurait point. Car chaque Dieu n'étant que ce qu'il est, serait fini, et il n'y en aurait point à qui l'infini ne manquât : ou il en faudrait entendre un qui contînt tout, et qui dès-là serait seul. Ecoute Israël : Ecoute dans ton fond : n'écoute pas à l'endroit où se forgent les fantômes, écoute à l'endroit où la vérité se fait entendre, où se recueillent les pures et simples idées. Ecoute là, Israël : et là dans ce secret de ton cœur, où la vérité se fait entendre, là retentira sans bruit cette parole : le Seigneur notre Dieu est un seul Seigneur. Devant lui les cieux ne sont pas : tout est devant lui comme n'étant point : tout est réputé comme un néant, comme un vide, comme une pure inanité : parce qu'il est celui qui est, qui voit tout, qui sait tout, qui fait tout, qui ordonne tout, et qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est. *(Ibidem.)*

IIe INSTRUCTION.

CREDO IN DEUM PATREM. — JE CROIS EN DIEU LE PÈRE. — MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ.

—

EXORDE.

1. Dieu est un. La foi nous apprend qu'il est un en nature, en substance, en essence. Le Concile de Nicée a confirmé cette vérité dans le Symbole qu'on chante tous les dimanches à la messe. « Credo in unum Deum. Je crois en un seul Dieu. »

La raison d'ailleurs nous l'enseigne de concert avec la révélation. Nous avons vu qu'il ne peut y avoir qu'un seul Etre infiniment parfait, qu'un seul tout-puissant.

Mais la foi nous élève plus haut. Dans l'unité de la nature divine, elle nous révèle la Trinité des personnes, et dans la Trinité des personnes, l'unité parfaite de nature. « Fides catholica hæc est, ut unum Deum in Trinitate et Trinitatem in unitate veneremur. » (*Symb. S. Athanase.*)

La troisième parole du Symbole commence à nous faire entrevoir ce mystère : Je crois en Dieu le *Père*, c'est-à-dire, je crois qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et qu'en Dieu, il y a plusieurs personnes dont la première s'appelle le Père, la seconde le Fils, la troisième le Saint-Esprit.

2. L'explication de ce nom de *Père* sera la matière de cet entretien.

Avant d'entamer cette explication, prosternons-nous en esprit devant le trône de la majesté divine pour l'adorer en toute humilité.

L'Eglise, en célébrant le mystère de la sainte Trinité, s'écrie : « O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus ! O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses pensées sont incompréhensibles et que ses lois sont impénétrables ! » (*Rom.* XI.) Et c'est avec raison qu'elle applique ces paroles à ce profond mystère, qu'elle témoigne son étonnement en le contemplant. Rien de plus inaccessible en effet à l'esprit humain que la Trinité. Rien qui dépasse davantage l'intelligence des hommes et des anges eux-mêmes.

Ecoutons donc et recueillons avec une soumission respectueuse ce qu'il a plu à Dieu de nous en apprendre par l'organe de son Eglise.

Seigneur, ordonnez à l'un de vos chérubins de venir en ce moment purifier mes lèvres comme autrefois celles du prophète Isaïe, afin que je sois moins indigne de parler de vos grandeurs. Vierge sainte, obtenez-nous par vos prières, à moi le zèle et à mes auditeurs la docilité.

CORPS DE L'INSTRUCTION.

3. Je dois vous montrer quel est le sens particulier du nom de Père dans cet article du Symbole.

Commençons pour cela par voir les raisons générales qui le font appliquer à Dieu.

Dieu est appelé *Père* pour plusieurs raisons.

En premier lieu, parce qu'il est le Créateur et le Modérateur de toutes choses.

Parmi les Gentils mêmes, il y eut des sages qui, à l'aide des seules lumières de la raison, reconnurent un Dieu éternel, cause première de tout ce qui existe, dont la Providence gouverne et conserve tout avec un ordre admirable.

Comme on appelle père, celui dont la famille tire son origine et qui la gouverne par ses conseils et son autorité, par analogie, ils ont attribué ce même nom de père à Dieu, en qui ils reconnaissaient le Créateur et le Modérateur de toutes choses.

4. Les divines Ecritures l'appellent également ainsi, et pour les mêmes motifs. Elles nous montrent Dieu tirant du néant tous les êtres et les gouvernant par sa sagesse et sa puissance.

« N'est-ce pas Lui, disait Moïse au peuple d'Israël, qui est votre Père, qui est votre Seigneur, qui vous a faits et créés? Numquid non ipse est Pater tuus, qui possedit te, et fecit, et creavit te? » (*Deuter.* XXXVI.) Le prophète Malachie dit aussi : « N'avons-pas tous un seul et même Père? N'est-ce pas Dieu seul qui nous a créés? Numquid non Pater unus omnium nostrum? Numquid non Deus unus creavit nos? » (*Malach.* II.)

A ce titre, il est le Père de tous les hommes sans exception, et l'Ancien Testament comme le Nouveau a pu lui attribuer cette qualité. Père par excellence, toute paternité ici-bas dérive de la sienne. Il en est la source universelle. Nos premiers parents ont reçu de lui le don de la fécondité avec celui de l'existence.

Mais nous avons, nous chrétiens, un autre motif

de le considérer comme notre Père ; c'est qu'il nous a adoptés pour ses enfants au saint baptême.

Aussi est-il plus fréquemment appelé du nom de Père dans le Nouveau Testament. Jésus-Christ ne nous a pas seulement permis, mais il nous a commandé d'invoquer Dieu sous ce nom touchant. « Sic vos orabitis : Pater noster qui es in cœlis. Vous prierez, dit-il, en ces termes : Notre Père, qui êtes aux cieux. »

L'Apôtre nous en donne la raison : « Vous n'avez point reçu, dit-il aux premiers fidèles, cet esprit de servitude qui inspire la crainte ; mais l'esprit d'adoption des enfants de Dieu qui nous donne la confiance de lui dire : Notre Père. Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum Dei, in quo clamamus : Abba Pater. » (*Rom.* VIII.)

L'ancienne loi était une loi de crainte et de servitude. Dieu y paraissait plutôt comme un maître et un vengeur que comme un père. Le nom de Seigneur est celui qui y revient le plus souvent : « Ego Dominus. » La loi nouvelle au contraire est une loi d'amour. Dieu regarde les disciples de son Fils bienaimé comme ses enfants adoptifs, et il leur témoigne toute la tendresse d'un père. « Oui, dit l'apôtre de la charité, tel a été l'amour du Père envers nous, que nous sommes appelés les enfants de Dieu et que nous le sommes en réalité. Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut Filii Dei nominemur et simus ! » (*1 Joan.* III.)

Je dis que nous sommes les enfants de Dieu d'une manière spéciale, qu'il est véritablement notre Père, à nous chrétiens ; ce qui le prouve, c'est que nous

possédons toutes les prérogatives attachées à l'adoption. L'Apôtre nous l'enseigne : « En votre qualité d'enfants, dit-il, vous êtes héritiers, héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ. Quod si filii, et hæredes, hæredes quidem Dei cohæredes autem Christi. » (*Rom.* VIII.) Aussi appelle-t-il Jésus-Christ notre frère aîné, le premier-né entre une multitude de frères, « primogenitus in multis fratribus. » Que dis-je ? Jésus-Christ lui-même ne dédaigne pas de nous donner le nom de frères. « Nec confunditur eos fratres vocare. » (*Hebr.* II.)

Soit donc que nous ayons égard au bienfait de l'existence et de la conservation qui est commun à tous, soit que nous envisagions celui de l'adoption divine qui est le privilége des chrétiens, c'est à bon droit que nous nommons Dieu notre Père.

5. Ce n'est pas là pourtant toute la signification de ce nom ; ce n'est même pas la principale qu'il a dans le premier article du Symbole.

Qu'est-ce donc que les apôtres ont voulu surtout indiquer par cette parole : *Dieu le Père ?*[1]

Ils ont voulu indiquer le mystère le plus impénétrable qui soit au sein de cette lumière inaccessible où Dieu habite, un mystère que l'esprit humain n'aurait jamais pu découvrir, ni soupçonner même.

(1) Per prius dicitur nomen de illo in quo salvatur tota ratio nominis perfectè, quam de illo in quo salvatur secundum aliquid.... Perfecta autem ratio paternitatis et filiationis invenitur in Deo Patre et Deo Filio ; quia patris et filii una est natura et gloria. Sed in creatura filiatio invenitur respectu Dei, non secundum perfectam rationem,... sed secundum aliqualem similitudinem.... (S. Th. 1-33-3-o.)

Cette parole nous dit qu'il faut croire dans l'unité de la nature divine, non pas une seule personne, mais plusieurs personnes distinctes.

En effet, la foi nous apprend qu'il y a en Dieu trois personnes : le Père qui n'est point engendré, le Fils qui est engendré du Père avant tous les siècles, et le Saint-Esprit qui procède également de toute éternité du Père et du Fils.

Or, des trois personnes qui sont dans l'unité de la nature divine, le Père est la première. Il est avec son Fils unique et le Saint-Esprit un seul Dieu, un seul Seigneur.[1]

Ils ne sont donc pas une seule et unique personne; mais trois personnes dans une seule et même nature.

Sans blesser la foi, « on ne peut, dit le Symbole appelé de saint Athanase, ni confondre les personnes ensemble, ni diviser la nature divine. Autre est la personne du Père, autre est celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit. Mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une seule divinité, une gloire égale, une majesté coéternelle. Tel est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit. Le Père est incréé, le Fils incréé, le Saint-Esprit incréé. Le Père est immense, le Fils immense, le Saint-Esprit immense. Eternel est le Père, éternel est le Fils, éternel est le Saint-Esprit. Et cependant il n'y a point trois Eternels, mais un seul Eternel, de même qu'il n'y a point trois Incréés, ni trois Immenses, mais un seul Incréé, un seul Immense. Ainsi encore le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, le Saint-Esprit est

(1) *Trinitas,* quasi *trium unitas,* dit S. Th. I. 31, 1, ad 1.

tout-puissant; et cependant, il n'y a point trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu; et cependant il n'y a point trois dieux, mais un seul Dieu. Ainsi le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur, le Saint-Esprit est Seigneur; et cependant il n'y a point trois Seigneurs, mais un seul Seigneur; car de même que la foi chrétienne et catholique nous oblige de reconnaître chacune des trois personnes pour Dieu et pour Seigneur; de même elle nous défend de dire qu'il y a trois dieux ou trois seigneurs. »

« Neque confundentes personas, neque substantiam separantes. Alia est enim persona Patris, alia Filii, alia Spiritus Sancti. Sed Patris et Filii et Spiritus Sancti una est divinitas, æqualis gloria, coæterna majestas. Qualis Pater, talis Filius, talis Spiritus Sanctus. Increatus Pater, increatus Filius, increatus Spiritus Sanctus. Immensus Pater, immensus Filius, immensus Spiritus Sanctus. Æternus Pater, æternus Filius, æternus Spiritus Sanctus. Et tamen non tres æterni, sed unus æternus. Sicut non tres increati, nec tres immensi, sed unus increatus et unus immensus. Similiter omnipotens Pater, omnipotens Filius, omnipotens Spiritus Sanctus; et tamen non tres omnipotentes, sed unus omnipotens. Ita Deus Pater, Deus Filius, Deus Spiritus Sanctus; et tamen non tres Dei, sed unus est Deus. Ita Dominus Pater, Dominus Filius, Dominus Spiritus Sanctus; et tamen non tres Domini, sed unus est Dominus; quia sicut singillatim unamquamque personam Deum ac Dominum confiteri christiana veritate compellimur; ita tres Deos aut Dominos dicere catholica religione prohibemur. » (*Symb. S. Athan.*)

6. Si les trois personnes divines sont parfaitement égales entre elles, en quoi donc, demanderez-vous, sont-elles distinctes l'une de l'autre?

Elles sont distinctes, uniquement à raison de leurs propriétés, c'est-à-dire, à raison de leur manière d'être dans l'unité de la nature divine.

Ainsi, ce qui distingue le Père, c'est qu'il n'est pas engendré; le Fils, c'est qu'il est engendré du Père; le Saint-Esprit, c'est qu'il procède du Père et du Fils.[1]

« Le Père, dit encore le Symbole de saint Athanase, n'a pas été fait, ni créé, ni engendré par personne. Le Fils tire son origine du Père seul, il n'a point été fait ni créé, mais engendré. Le Saint-Esprit tire son origine du Père et du Fils; il n'a point été fait, ni créé, ni engendré; il procède seulement des deux autres personnes. Il y a donc un seul Père et non trois Pères, un seul Fils et non trois Fils, un seul Saint-Esprit et non trois Saints-Esprits. »

« Pater a nullo est factus : nec creatus, nec genitus. Filius a Patre solo est, non factus, nec creatus, sed genitus. Spiritus Sanctus a Patre et Filio : non factus, nec creatus, nec genitus, sed procedens. Unus ergo Pater, non tres Patres, unus filius non tres filii, unus Spiritus Sanctus non tres Spiritus Sancti. »

(1) Inveniuntur in divinis personis duo secundum quæ differunt, scilicet origo et relatio.... Origo significatur per modum actus ; relatio vero per modum formæ.... Origo autem non significatur ut aliquod intrinsecum, sed ut via quædam à re vel ad rem.... Undè contra rationem originis est quod constituat hypostasim. Melius itaque dicitur quod personæ distinguantur relationibus quam per originem. (S. Th. 1-40-2-o.)

L'Eglise énonce clairement sa foi dans la préface de la sainte Trinité : « Cum unigenito Filio tuo et Spiritu Sancto unus es Deus, unus es Dominus, non in unius singularitate personæ, sed in unius Trinitate substantiæ. Quod enim de tua gloria, revelante te, credimus, hoc de Filio tuo, hoc de Spiritu Sancto, sine differentia discretionis, sentimus. » S'adressant à Dieu le Père, après lui avoir offert ses actions de grâces, elle ajoute : « Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, vous n'êtes avec votre Fils unique et le Saint-Esprit qu'un seul Dieu, un seul Seigneur, non point que vous soyez une même personne avec eux, mais parce que vous êtes trois dans une même nature. Car ce que vous nous avez révélé et que nous croyons de votre gloire, nous le pensons sans la moindre différence et de votre Fils et du Saint-Esprit. »

Nous confessons donc avec l'Eglise que les trois personnes ont une même essence, une même nature. Avec elle nous adorons dans le Dieu véritable et éternel la distinction des personnes, l'unité d'essence, l'égalité de la Majesté. « Ut in confessione veræ sempiternæque Deitatis, et in personis proprietas, et in essentia unitas, et in majestate adoretur æqualitas. »

7. Nous disions tout à l'heure que le Père est la première des trois personnes.

Cela veut-il dire que, dans la sainte Trinité, l'une des personnes est antérieure à l'autre ou plus parfaite que l'autre ?

Nullement, et ce serait une impiété de le penser. Toutes trois en effet ont la même éternité, la même gloire, la même majesté. « Et in hac Trinitate nihil

prius aut posterius, nihil majus aut minus; sed totæ tres personæ coæternæ sibi sunt et coæquales. Et dans cette Trinité rien n'est antérieur ni postérieur, rien n'est plus grand ou plus petit; mais toutes les trois personnes sont coéternelles l'une à l'autre et d'une égalité parfaite. » (*Symb. Athanas.*)

Pourquoi donc disons-nous que le Père est la *première* personne?

Nous disons qu'il est la première personne, parce qu'il est le principe de tout ce qui est et que lui-même est indépendant de tout principe; en un mot il est principe sans principe. La paternité, voilà proprement ce qui le distingue. Il n'apparti nt qu'à lui et non aux deux autres personnes divines d'engendrer un Fils de toute éternité.

Que de toute éternité la première personne soit Dieu et Père en même temps, c'est ce que le Symbole nous marque clairement par le rapprochement de ces deux termes : Je crois *en Dieu le Père*, Credo *in Deum Patrem.*

Retenez donc et gravez soigneusement dans votre esprit les enseignements de l'Eglise sur ce mystère. Il y a en Dieu une seule nature et trois personnes distinctes. Elle ne dit pas, comme des impies l'ont follement avancé, que trois ne font qu'un, que trois dieux ne font qu'un seul Dieu; mais elle enseigne que les trois personnes divines ne sont qu'un seul et même Dieu, parce qu'elles n'ont toutes trois ensemble qu'une seule et même nature divine.[1]

(1) Quia ex verbis inordinate prolatis incurritur hæresis, ut Hieron. dicit, ideo cum de Trinitate loquimur, cum cautela et modestia est agendum, ut August. dicit in 1 de Trin. cap. 3 :

CONCLUSION.

8. Adorons et confessons humblement ce mystère profond.

Il ne faut pas demander à la faible intelligence humaine de nous en dévoiler toutes les profondeurs. Quel est le téméraire qui prétendrait renfermer dans les bornes étroites d'un esprit créé l'abîme infini des grandeurs de Dieu? Malheur au présomptueux qui s'en croirait capable!

« Celui, dit le Sage, qui veut scruter la majesté de Dieu, sera accablé sous le poids de sa gloire.

nec periculosius alicubi erratur, nec laboriosius aliquid quæritur, nec fructuosius aliquid invenitur. Oportet autem in his quæ de Trinitate loquimur, duos errores oppositos cavere, temperate inter utrumque procedentes, scilicet errorem Arii, qui posuit cum Trinitate personarum trinitatem substantiarum, et errorem Sabellii, qui posuit cum unitate essentiæ, unitatem personæ. Ad evitandum igitur errorem Arii, vitare debemus in divinis nomen diversitatis et differentiæ, ne tollatur unitas essentiæ. Possumus autem uti nomine distinctionis propter oppositionem relativam.... Ne autem tollatur simplicitas divinæ essentiæ, vitandum nomen separationis et divisionis, quæ est totius in partes. Ne autem tollatur æqualitas, vitandum est nomen disparitatis. Ne vero tollatur similitudo, vitandum est nomen alieni et discrepantis.... Ad vitandum vero errorem Sabellii, vitare debemus singularitatem, ne tollatur communicabilitas divinæ essentiæ.... Debemus etiam vitare nomen unici, ne tollatur numerus personarum... quia pluribus deitas est communis. Vitamus etiam nomen confusi, ne tollatur ordo naturæ à personis.... Vitandum est etiam nomen solitarii, ne tollatur consortium trium personarum.... (S. Th. I. q. 31. a. 2 in corp.)

Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria. » (*Prov.* xxv.)

Qu'il nous suffise, chrétiens, de savoir que ce mystère a été révélé de Dieu. Ne serait-ce pas une insigne folie et une vraie petitesse d'esprit de refuser croyance à ses divins oracles?

Or, il est indubitable que Dieu a révélé ce dogme.

L'Eglise, interprète infaillible de la révélation, nous l'atteste. Elle a appris cette vérité de son divin Fondateur. Quand il envoya ses apôtres prêcher par toute la terre : « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Euntes, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. » (*Matth.* xxviii.) C'est-à-dire : baptisez-les au nom d'un seul Dieu en trois personnes; car d'un côté, on baptise pour remettre les péchés, et Dieu seul peut les remettre; de l'autre, Jésus-Christ ordonne de baptiser au nom du Fils et du Saint-Esprit, aussi bien que du Père ; c'est donc que les trois ne sont qu'un seul Dieu. Son langage serait inexplicable et impie même, si cette Trinité de personnes n'était pas une seule et même divinité.

La doctrine du divin Maître est fidèlement reproduite par le disciple bien-aimé. Saint Jean parle ainsi : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ; et ces trois ne sont qu'une seule chose. Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et Spiritus Sanctus ; et hi tres unum sunt. » (*1 Joan.* v.) Le Verbe, c'est le Fils de Dieu. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, dit le même saint Jean. In principio erat

Verbum, et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum. » (*Joan.* I.) C'est lui, le Fils de Dieu, qui s'est fait chair. « Et Verbum caro factum est. » (*Ibid.*)

« Les trois sont une seule chose. » Qu'est-ce à dire? Sinon qu'ils n'ont qu'une seule et même nature, quoiqu'ils soient distincts l'un de l'autre?

On pourrait multiplier ces preuves à l'infini.

Disons donc avec la sainte Eglise, assemblée dans le quatrième Concile de Latran : « Nous croyons fermement et nous confessons simplement qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, éternel et immense, tout-puissant, immuable, incompréhensible et ineffable, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; qu'il y a donc en Dieu trois personnes, mais une seule essence, substance ou nature absolument simple. Firmiter credimus et simpliciter confitemur, quod unus solus est verus Deus, æternus et immensus, omnipotens, incommutabilis, incomprehensibilis et ineffabilis, Pater et Filius et Spiritus Sanctus; tres quidem personæ, sed una essentia, substantia seu natura simplex omnino. » (*Cap.* I.)

9. En récompense de notre foi, un jour viendra où les voiles tomberont et où nous contemplerons à découvert cet auguste mystère. Ce sera au grand jour de l'éternité, lorsque nous serons entrés dans les tabernacles du Dieu vivant.

Alors nous admirerons cette fécondité du Père qui, en se connaissant et se contemplant lui-même, engendre un Fils qui lui est égal en toutes choses.

Nous admirerons comment le Saint-Esprit, qui est l'amour du Père et du Fils, procède de l'un et de l'autre, et unit ensemble, par un lien éternel et indissoluble, celui qui engendre et celui qui est engendré.

Nous admirerons comment il se fait ainsi que la Trinité divine n'a qu'une essence et que les trois personnes sont parfaitement distinctes.

Remercions la bonté divine de nous avoir élevés à la connaissance de ce mystère, et de nous avoir fait espérer de jouir de sa vue dans le ciel. Quel honneur pour nous d'avoir reçu de si hautes lumières! Ce que tant de siècles ont ignoré presque entièrement, Jésus-Christ est venu enfin le révéler au monde. « Vos autem dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis. » (*Joan.* XIV.) Il nous a traités en amis et non en serviteurs; puisqu'il nous a communiqué les secrets de la divinité.

Efforçons-nous de répondre par la sainteté de notre vie à une si grande faveur. Nous avons été baptisés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. L'image de la sainte Trinité est en nous-mêmes. Respectons-la, honorons-nous en remplissant fidèlement les promesses de notre baptême.

Enfin prions instamment et conjurons chaque jour Dieu le Père qui a tout créé de rien, qui gouverne tout avec bonté, qui a daigné nous donner le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, de nous accorder la grâce de le glorifier dignement sur la terre, afin que nous méritions d'aller chanter au ciel avec les anges : « Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto. Sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen. » Gloire au Père, et au Fils et au Saint-Esprit, comme elle était au commencement, et maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

NOTE.

TRINITÉ CRÉÉE, IMAGE DE L'INCRÉÉE ET COMME ELLE INCOMPRÉHENSIBLE.

« Revenons-nous à nous-mêmes; nous sommes, nous entendons, nous voulons. D'abord, entendre et vouloir, ce n'est pas absolument la même chose ;... si c'était absolument la même chose, on ne les distinguerait pas; mais on les distingue; car on entend ce qu'on ne veut pas, ce qu'on n'aime pas, encore qu'on ne puisse aimer ni vouloir ce qu'on n'entend point. Dieu même entend et connaît ce qu'il n'aime pas, comme le péché; et nous, combien de choses entendons-nous que nous haïssons, et que nous ne voulons ni faire ni souffrir, parce que nous entendons qu'elles nous nuisent?...

» Nous sommes donc quelque chose d'intelligent, quelque chose qui s'entend et s'aime soi-même; qui n'aime que ce qu'il entend, mais qui peut connaître et entendre ce qu'il n'aime pas .. Ainsi entendre et aimer sont choses distinctes, mais tellement inséparables qu'il n'y a point de connaissance sans quelque volonté. Et si l'homme semblable à l'ange, connaissait tout ce qu'il est, sa connaissance serait égale à son être : et s'aimant à proportion de sa connaissance, son amour serait égal à l'un et à l'autre. Et si tout cela était bien réglé, tout cela ne ferait ensemble qu'un seul et même bonheur de la même âme, et à vrai dire, la même âme heureuse : en ce que par la droiture de sa volonté, conforme à la vérité de sa connaissance,

elle serait juste. Ainsi ces trois choses bien réglées, être, connaître et vouloir, font une seule âme heureuse et juste, qui ne pourrait ni être sans être connue, ni être connue sans être aimée, ni distraire de soi-même une de ces choses sans se perdre tout entière avec tout son bonheur. Car, que serait-ce à une âme que d'être sans se connaître? et que serait-ce de se connaître sans s'aimer de la manière dont il faut s'aimer pour être véritablement heureux, c'est-à-dire, sans s'aimer par rapport à Dieu, qui est tout le fondement de notre bonheur?

» Ainsi, à notre manière imparfaite et défectueuse, nous représentons un mystère incompréhensible. Une Trinité créée, que Dieu fait dans nos âmes, nous représente la Trinité incréée, que lui seul pouvait nous révéler ; et pour nous la faire mieux représenter, il a mêlé dans nos âmes qui la représentent, quelque chose d'incompréhensible. Nous avons vu qu'entendre et vouloir, connaître et aimer, sont actes très-distingués : mais le sont-ils tellement, que ce soient choses entièrement et substantiellement différentes? Cela ne peut être : la connaissance n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une certaine façon; et la volonté n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une autre. Quand je change ou de pensée ou de volonté, ai-je cette volonté et cette pensée sans que ma substance y entre? Sans doute elle y entre : et tout cela au fond n'est autre chose que ma substance affectée, diversifiée, modifiée de différentes manières, mais dans son fond toujours la même. Car en changeant de pensée, je ne change pas de substance; et ma substance demeure une pendant que mes pensées vont et viennent, et pendant que ma volonté va se distinguant de mon âme, d'où elle ne cesse de sortir : de même que ma connaissance va se distinguant de mon être d'où elle sort pareillement : et pendant que toutes les deux, je veux dire ma connaissance et ma volonté, se distinguent en tant

de manières, et se portent successivement à tant de divers objets, ma substance est toujours la même dans son fond, quoiqu'elle entre tout entière dans toutes ces manières d'être si différentes...

» O Dieu, devant qui je me considère moi-même et me suis à moi-même une énigme! J'ai vu en moi ces trois choses : être, entendre, vouloir. Vous voulez que je sois toujours, puisque vous m'avez donné une âme immortelle, dont le bonheur ou le malheur sera éternel; et si vous vouliez, j'entendrais et je voudrais toujours la même chose : car c'est ainsi que vous voulez que je sois toujours, quand vous me rendrez heureux par votre présence. Si je voulais et n'entendais que la même chose, comme je n'ai qu'un seul être, je n'aurais aussi qu'une seule connaissance et une seule volonté, ou si l'on veut, un seul entendre et un seul vouloir. Cependant ma connaissance et mon amour ou ma volonté n'en seraient pas pour cela moins distingués entre eux, ni moins identifiés, c'est-à-dire, n'en seraient pas moins un avec le fond de mon être, avec ma substance. Et mon amour ou ma volonté ne pourrait pas ne pas venir de ma connaissance; et mon amour serait toujours une chose que je produirais en moi-même, et je ne produirais pas moins ma connaissance; et toujours il n'y aurait en moi trois choses, l'être produisant la connaissance, la connaissance produite, et l'amour aussi produit par l'un et par l'autre. Et si j'étais une nature incapable de tout accident survenu à sa substance, et en qui il fallût que tout fût substantiel, ma connaissance et mon amour seraient quelque chose de substantiel et de subsistant; et je serais trois personnes subsistantes dans une seule substance; c'est-à-dire, je serais Dieu. Mais comme il n'en est pas ainsi, je suis seulement fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et un crayon imparfait de cette unique substance qui est tout ensemble, Père, Fils et Saint-Esprit : substance qui est incompréhensible dans sa trine divinité, qui n'est

au fond qu'une même chose, souveraine, immense, éternelle, parfaitement une, en trois personnes distinctement subsistantes, égales, consubstantielles, à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un seul amour. » (*Bossuet, Elévations sur les mystères.*)

IIIe INSTRUCTION.

CREDO IN DEUM PATREM OMNIPOTENTEM. — JE CROIS EN DIEU LE PÈRE TOUT-PUISSANT. — DE LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU.

EXORDE.

1. Dieu est l'Etre infini, éternel, immense, souverainement parfait. Sa nature est incompréhensible. sa majesté ineffable. Avec quel respect, quelle crainte religieuse, quelle humilité la créature ne doit-elle pas se tenir en sa présence et vénérer son saint Nom ?

Pour nous donner quelque idée de ses grandeurs et nous apprendre à les révérer, les livres saints épuisent pour ainsi dire toutes les ressources du langage humain. Tantôt ils le nomment *Celui qui est*, c'est-à-dire Celui à qui seul l'être appartient en propre, le seul indépendant. Tantôt ils nous le représentent appelant toutes les créatures du néant par une parole : « Dixit et facta sunt. » Tantôt ils nous montrent le Ciel comme son trône et la Terre comme son marche-pied. Il s'assied sur les nues comme sur un char de triomphe ; de ses doigts, il soutient le globe de l'univers ; son immensité remplit tout, il renferme dans le creux de sa main le vaste abîme des mers, il touche les montagnes et elles prennent feu, d'un signe il ébranle les fonde-

ments de la terre. Sainteté infinie, les cieux mêmes ne sont pas sans défaut à ses yeux; justice infinie, il juge avec une équité souveraine les grands et les puissants de la terre. Que sont en sa présence toutes les nations du monde? Un grain de poussière, une goutte d'eau. Bonté infinie, il comble de biens tout ce qui respire et sa miséricorde brille entre toutes ses œuvres.

Voilà quelques-uns des traits par lesquels les auteurs sacrés s'efforcent de décrire les grandeurs de Dieu.

2. Mais parmi les attributs divins, un de ceux qu'ils se plaisent particulièrement à relever, après la bonté et la miséricorde, c'est la toute-puissance.

« Je suis le Seigneur tout-puissant. Ego Dominus omnipotens, » dit Dieu lui-même en parlant à Abraham. (*Genes*. XVII.) Jacob envoyant ses fils vers le vice-roi d'Egypte, les congédie en ces termes : « Deus autem meus omnipotens faciat vobis eum placabilem. Que mon Dieu tout-puissant vous le rende propice. » (*Ibid*. XLIII.) L'Apocalyse l'appelle « le Seigneur Dieu tout-puissant qui est, qui était et qui sera. Dominus Deus qui est, et qui erat, et qui venturus est omnipotens. » (*Apocal*. XVIII.) Ailleurs, elle parle du grand jour du Seigneur qui est tout-puissant : « Dies magnus Dei omnipotentis. » (*Ibid*. XVI.) Elle nomme ainsi le jour du jugement dernier où le Seigneur se manifestera dans tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté.

Quelquefois la toute-puissance divine est exprimée par des périphrases, comme celles-ci par exemple : « Il n'y a rien d'impossible à Dieu. Non erit impossibile apud Deum omne verbum. » (*Luc*, I.) « Son

bras a-t-il perdu sa force? Numquid manus Domini invalida est? » (*Numeror.* XI.) « Vous pouvez tout, quand il vous plaît. Subest tibi cum volueris posse. » (*Sap.* XII.)

Toutes ces expressions et une foule d'autres semblables reviennent à dire que Dieu est tout-puissant.

Considérons dans cet entretien, premièrement, comment Dieu est tout-puissant, et secondement, quelle influence cette vérité doit avoir sur notre conduite.

PREMIER POINT.

3. Dieu est tout-puissant, qu'est-ce à dire?

C'est-à-dire qu'il n'y a rien et qu'on ne peut rien concevoir qui lui soit impossible. Qu'est-ce que l'esprit humain ne peut imaginer? Quelle n'est pas la fécondité et la grandeur de ses conceptions? Eh bien, donnez-lui libre carrière. Figurez-vous une infinité de mondes plus vastes et plus beaux que celui qui existe. Pour les produire, qu'en coûterait-il à Dieu? Un simple acte de sa volonté. Il n'a qu'à le vouloir, et soudain, ces nouveaux mondes sortiraient du néant. Il n'a qu'à le vouloir, et soudain tout ce qu'il a créé y rentrerait pour jamais. La création de l'univers n'a été qu'un jeu pour lui, selon l'expression de l'Ecriture.

4. Non-seulement Dieu peut tout ce que nous pouvons concevoir, mais il peut infiniment plus que nous ne saurions imaginer ou comprendre.

Notre intelligence, notre imagination ont des bornes; la puissance de Dieu n'en a point. Ce qui est miracle pour nous n'est pas une difficulté pour lui. Ce qui surpasse nos conceptions ne surpasse

pas son pouvoir. Il a librement établi le cours régulier de la nature, il est le maître d'en suspendre les lois et d'y déroger à son gré. Au-dessus de l'ordre naturel est un autre ordre dont il a seul le secret. Qui peut marquer une limite au Tout-Puissant? Qui peut sonder les ressources infinies de son pouvoir? Qui mettra obstacle à l'exécution de ses volontés?

Qu'ils sont donc vains et insensés, les hommes qui mesurent la puissance de Dieu à la petitesse de leur intelligence, et qui ne veulent croire que ce qu'ils comprennent! Pour vous, chrétiens, ayez de Dieu des pensées plus justes et plus dignes. Il ne serait pas Dieu, si nous pouvions le comprendre.

5. Telle est donc la puissance de Dieu, infinie et incompréhensible comme son être.

J'ajoute que cette puissance est exempte de toute imperfection.

Quoique tout-puissant, ou pour parler plus exactement, précisément parce qu'il est tout-puissant, Dieu est incapable de mentir, de tromper, d'être trompé, de pécher, de mourir, de rien ignorer.

Ce sont là autant de signes de faiblesse et d'impuissance, autant de défauts incompatibles avec la toute-puissance. Apanages d'une nature imparfaite, ils ne sauraient se rencontrer en Dieu qui est la souveraine perfection.

Ainsi, quand nous disons que Dieu est tout-puissant, nous excluons de cet attribut divin tout ce qui n'est pas en harmonie avec les autres perfections de Dieu, telles que sa véracité, sa justice, sa sainteté, sa sagesse, son éternité.

6. Vous me direz : comment se fait-il que le Symbole ne parle pas des autres attributs et qu'il mentionne seulement la toute-puissance?

Je réponds que les apôtres en ont ainsi agi à dessein et pour de très-sages raisons.

D'abord, c'est que la toute-puissance ne rejette pas seulement tout ce qui est imparfait, mais qu'elle suppose, contient et embrasse toutes les perfections ensemble.

Qui dit *tout-puissant*, dit en même temps celui qui sait tout, à qui tout est soumis, qui possède tout bien, par conséquent qui est infiniment parfait. Comment pourrait-on appeler de ce nom un être qui manquerait du moindre degré de perfection? Dépourvu de quelque chose, son pouvoir ne serait pas infini; il ne serait plus le Tout-Puissant.

En nous proposant de croire en un Dieu tout-puissant, les apôtres pouvaient donc se dispenser d'exprimer les autres perfections divines, puisqu'elles sont comprises dans la toute-puissance

7. Mais un autre motif encore les a portés à faire mention de cet attribut plutôt que de tout autre, c'est qu'aucun n'est plus propre à affermir notre foi et notre confiance.

En effet, si je reconnais que Dieu est tout-puissant, quelque mystère que le Symbole me propose ensuite, je n'aurai aucune peine à y ajouter foi. Je sais que rien n'est impossible à Dieu ; je sais que sa puissance surpasse la portée de mon entendement; je me soumets sans hésitation à toutes les vérités qu'il lui a plu de révéler ; j'y acquiesce d'autant plus volontiers, sur l'autorité de sa parole et de son Eglise qui me l'enseigne, que ces vérités sont plus incompréhen-

sibles, plus inaccessibles aux faibles lumières de ma raison.

La toute-puissance de Dieu est l'explication de tous les mystères. Si l'on me dit : comment le Fils de Dieu a-t-il pu se faire homme? Comment a-t-il pu souffrir et mourir? Comment est-il présent dans l'Eucharistie? A toutes ces demandes, je réponds : Dieu est tout-puissant. Il le pouvait, il l'a voulu, il nous l'a révélé, l'Eglise nous l'enseigne en son nom; donc je dois le croire.

De même que la foi, l'espérance trouve aussi sa base dans la toute-puissance de Dieu.

Dieu nous a promis la félicité éternelle et les grâces nécessaires pour y parvenir. Quelles que soient les difficultés du salut, la malice du démon, les séductions du monde, la violence de nos passions, nous pouvons donc compter sur la victoire, si nous nous appuyons sur le secours de Dieu. « Omnia possum in eo qui me confortat. Je puis tout, disait l'Apôtre, en celui qui est ma force. » Eussions-nous besoin d'un miracle pour nous sauver, que nous devrions le demander et l'attendre avec confiance; qu'y a-t-il d'impossible au Tout-Puissant?

C'est ainsi que le Symbole commence par poser le fondement principal des vérités et des promesses, avant de les dérouler à nos yeux.

Voyons maintenant plus particulièrement les conséquences morales qui découlent du dogme de la toute-puissance de Dieu.

SECOND POINT.

8. Oh! si nous étions bien pénétrés de cette vérite,

elle aurait l'influence la plus salutaire sur toute notre conduite!

Et d'abord, quel courage n'est-elle pas capable de nous inspirer au service de Dieu et du prochain? D'où vient que les apôtres ont entrepris de si grandes choses pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? Qui leur a donné cette constance à l'épreuve de toutes les difficultés? c'est leur foi dans la toute-puissance de Dieu. Ils savaient que ce qui est impossible aux hommes est possible au Seigneur. Animés de son esprit, ils ont entrepris des travaux immenses, bravé les plus grands dangers, souffert toute sorte de maux et la mort même pour convertir le monde. Leurs efforts ont été couronnés de succès. La main de Dieu était avec eux. Forts de son secours, ils ont fait des prodiges et réalisé ce qui était humainement impossible.

L'histoire de l'Eglise nous présente dans chaque siècle un spectacle semblable. Ici, c'est un François d'Assise qui réunit des légions entières d'hommes et de femmes sous la bannière de la pauvreté. Là, c'est un François Xavier qui va conquérir les Indes et le Japon à la foi de Jésus-Christ, n'ayant pour toutes armes que la croix et sa confiance en Dieu. Plus loin, c'est une sainte Thérèse, cette vierge héroïque qui, sans ressources humaines, fonde une multitude de saints asiles où elle établit la règle la plus austère. Et de nos jours, qui donne encore à tant d'âmes la force de quitter le monde, d'embrasser la pénitence, de se dévouer au service des hôpitaux et des prisons, au soulagement de toutes les misères? Encore une fois, c'est la confiance au Dieu tout-puissant. C'est par elle que ces âmes généreuses remportent de si

glorieux triomphes sur elles-mêmes et qu'elles étonnent la terre par l'héroïsme de leurs vertus.

Et nous aussi, à leur exemple, armons-nous de cette confiance, chaque fois que nous rencontrons quelque obstacle dans la voie du salut, chaque fois que Dieu nous inspire quelque sainte résolution pour sa gloire. Souvenons-nous alors de l'avis de Jésus-Christ à ses disciples. Leur reprochant leur peu de foi, il leur dit : « En vérité, je vous le déclare, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible. Amen quippe dico vobis, si habueritis fidem, sicut granum sinapsis, dicetis monti huic : transi hinc illuc et transibit, et nihil erit impossibile vobis. » (*Matth.* XVII.)

9. En second lieu, nous avons dans le dogme de la toute-puissance divine, un motif très-solide de confiance.

Ecoutons sur ce sujet l'apôtre saint Jacques : « Que le chrétien, dit-il, prie avec foi et sans hésiter; car celui qui doute est semblable au flot de la mer que le vent agite et emporte çà et là ; un tel homme ne doit pas s'attendre à être exaucé du Seigneur. Postulet autem in fide, nihil hæsitans; qui enim hæsitat, similis est fluctui maris qui à vento movetur et circumfertur; non ergo æstimet homo ille quod accipiat aliquid à Domino. » (*Jac.* I.)

10. Ce ne sont pas les seuls avantages que nous retirons de la foi en la toute-puissance de Dieu.

Cette foi nous fait concevoir d'humbles sentiments de nous-mêmes.

Que sommes-nous devant cette Majesté redoutable, qui tient entre ses mains les clefs de la vie et de la mort, du ciel et de l'enfer, devant qui tout l'univers est comme un néant? Il y a loin du premier des hommes au moindre des Anges; la distance est encore plus grande jusqu'au premier des Séraphins. Elle peut néanmoins être mesurée; mais qui mesurera celle qui est entre le Créateur et la créature? « Humiliamini sub potenti manu Dei. Humiliez-vous donc sous la main puissante de Dieu, » nous dit saint Pierre. (II *Petr.* V.)

Mais en même temps qu'elle nous pénètre d'une crainte salutaire, la puissance de Dieu nous apprend à mépriser toute autre crainte. Que ceux qui ne le craignent pas tremblent là où il n'y a pas sujet; pour nous, ne redoutons ni les menaces injustes, ni les persécutions des hommes, redoutons seulement la disgrâce de Dieu et ses vengeances. « Je vous dis à vous qui êtes mes amis, nous dit le Sauveur, de ne pas craindre ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent plus rien vous faire après cela. Je vais vous montrer qui vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a le pouvoir de vous jeter en enfer. Oui, voilà qui vous devez craindre. Dico autem vobis amicis meis : ne terreamini ab his qui occidunt corpus, et post hæc non habent amplius quid faciant. Ostendam autem vobis quem timeatis : timete eum qui, postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam; ità dico vobis, hunc timete. » (*Luc.* XII.)

11. Enfin la considération de la toute-puissance de Dieu nous porte à la reconnaissance.

N'est-ce pas elle qui est l'instrument de ses bontés à notre égard? N'est-ce pas des trésors de sa puis-

sance que Dieu a tiré l'être qu'il nous a donné et tous les biens dont il nous comble? Si le ciel nous éclaire de sa lumière, si la terre nous nourrit de ses fruits, si toutes les créatures conspirent pour nous servir et nous aider, n'est-ce pas la puissance de Dieu qui l'a ordonné ainsi? Qu'il retire sa main, qu'il cesse d'animer la création de son souffle, qu'il ôte sa bénédiction aux éléments, et aussitôt tout languit, tout meurt.

Ah! ouvrons les yeux sur tant de bienfaits, et, touchés de la plus vive reconnaissance, nous nous écrierons avec la sainte Vierge. « Fecit mihi magna, qui potens est. Le Tout-Puissant a fait de grandes choses en ma faveur. » (*Luc.* I.) Non, il n'est pas possible d'être ingrat, quand on réfléchit aux merveilles de la puissance de Dieu.

CONCLUSION.

12. En terminant cette instruction, j'ai une remarque importante à vous faire.

Si le Symbole applique à Dieu le Père le titre de Tout-Puissant, gardez-vous de penser que ce soit à l'exclusion du Fils et du Saint-Esprit, comme si cette qualité ne leur convenait pas aussi bien qu'au Père. La toute-puissance est commune aux trois personnes; elles possèdent sans partage une même et unique toute-puissance.

De même en effet que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, que le Saint-Esprit est Dieu, et que cependant ils ne sont point trois dieux, mais un seul Dieu; de même le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, le Saint-Esprit est tout-puissant; et néan-

moins, il n'y a pas trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant.[1]

Pourquoi donc, direz-vous, le Père est-il ainsi désigné plutôt que le Fils et le Saint-Esprit?

Parce qu'il est la première personne de la sainte Trinité, l'origine et le principe des deux autres et de tout ce qui est. Voilà pour quel motif on attribue spécialement la toute-puissance au Père, comme la sagesse est attribuée au Fils, parce qu'il est le Verbe éternel du Père, et la bonté au Saint-Esprit, parce qu'il est l'amour du Père et du Fils.

En réalité, toutes les perfections sont communes aux trois adorables personnes. Tel est l'enseignement de la foi catholique.

13. Profitons des réflexions qui nous ont été suggérées par la vue de la toute-puissance de Dieu.

Dans quelque état que nous soyons, riches ou pauvres, grands ou petits, justes ou pécheurs, dans l'affliction ou la joie, dans l'adversité ou la prospérité, la pensée d'un Dieu tout-puissant est également efficace soit pour réprimer l'orgueil, et arrêter la présomption, soit pour ranimer la pusillanimité et relever le courage, soit pour consoler dans les peines, soit pour faire trembler dans l'iniquité.

Riches et puissants du monde, ne soyez pas fiers de vos richesses et de votre pouvoir ; car vous avez

(1) On peut, dit saint Thomas (1-39-8-o), considérer Dieu de quatre manières : 1° d'une manière absolue, selon son être ; 2° en tant qu'un ; 3° en tant que cause ; 4° dans son rapport avec les créatures. C'est en tant que cause, qu'on attribue au Père la puissance, au Fils la sagesse, au Saint-Esprit la bonté. (V. *Dens*, de Trinit., n. 68.)

dans le ciel un Maître qui ne vous craint pas ! Et vous qui êtes dans la détresse et la peine, ne vous laissez point aller à l'abattement ni au murmure; car un jour viendra où ce grand Dieu changera vos larmes en joie et votre pauvreté en abondance ? Justes, tressaillez de joie; car le Tout-Puissant vous réserve une récompense digne de lui. Pour vous, pécheurs, ne pensez pas pouvoir braver impunément sa justice. Apprenez qu'on ne se moque pas de Dieu, et que s'il tarde à vous punir, c'est pour vous laisser le temps de faire pénitence et d'échapper à sa colère. « Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Horrendum est incidere in manus Dei viventis. » Ne méprisez donc pas plus longtemps les invitations de sa miséricorde. Soumettez-vous à Dieu, et votre âme vivra. « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. Initium sapientiæ timor Domini. » (*Ps*. CX.) « Heureux celui qui le craint, il s'appliquera avec soin à observer ses commandements. Beatus vir qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis. » (*Ps*. CXI.)

NOTE.

Increatum, principio carens, immortale, infinitum, æternum, materia vacuum, bonum, opifex, justum, illuminans, immutabile, impatibile, circumscriptionis expers, incomprehensibile, indefinitum, incorporeum, interminatum, invisibile, incogitabile, nullius rei indigens, merum imperium ac potestatem, omnipotentiam, vitæ allationem, roboris immensitatem, sanctificationem, et communicationem, illud item quod omnia complexu suo coërceat, atque conservet, rebusque omnibus prospiciat, hæc inquam omnia, aliaque ejusdem generis non aliunde sumpta, sed per naturam habet, rebusque a se conditis pro cujusque captu bonum omne impertit illa Personarum inter se mansio et stabilitas. Hæ quippe divelli nequeunt, aliæque in alias citra ullam confusionem immeant : non ut confundantur ac permisceantur, sed ut inter se cohæreant. Filius enim in Patre ac Spiritu Sancto est : Spiritus item in Patre et Filio : ac denique Pater in Filio et Spiritu Sancto : sic tamen, ut nulla permixtio, aut confusio existat. Atque unus et idem est motus. Una enim et eadem trium Personarum prosultatio ac motio est : id quod in natura creata perspici nequit. Huc accedit, quod divina Illuminatio et operatio, utpote una, simplex, et individua, tametsi variam se in rebus divinis ac multiplicem præbeat, omnibusque ea, quæ ad tuendam cujusque naturam accommodata sunt, benignè suppeditet, simplex tamen manet, atque individuis rebus citra divisionem ullam ita

multiplicatur, ut interim ea quoque, in quæ divisio cadit, ad suam simplicitatem colligat, et convertat. Omnia enim eam appetunt, atque in ipsa existunt : ipsaque omnibus rebus, pro cujusque natura, esse tribuit. Est enim et eorum, quæ sunt, essentia, et eorum, quæ vivunt, vita, et eorum quæ ratione utuntur, ratio, et eorum, quæ intellectualiter sunt, intelligentia : cum interim ipsa, et supra mentem, et supra rationem, et supra vitam, et essentiam sit. Adde quod citra ullam commixtionem omnia penetrat, cum contra nihil eam penetrare possit. Illudque item, quod simplici cognitione omnia cognoscit, ac divino suo et materiæ experte, nihilque non perspiciente oculo, simpliciter, tam præsentia, quam præterita et futura, prius etiam quam oriantur, cernit. Tum etiam illud, quod extra peccandi aleam est, quodque peccata remittit, ac salutem affert. Ac denique illud, quod quicquid vult, potest : non item tamen quicquid potest, vult. Potest enim mundo exitium afferre : at non vult. (*D. Joan. Damasceni orthod. fid. libr. 1. cap. 19.*)

IVe INSTRUCTION.

CREDO IN DEUM PATREM OMNIPOTENTEM CREATOREM CŒLI ET TERRÆ. — JE CROIS EN DIEU LE PÈRE TOUT-PUISSANT CRÉATEUR DU CIEL ET DE LA TERRE. — DE LA CRÉATION.

EXORDE.

1. La toute-puissance de Dieu a fait le sujet de notre dernier entretien.

Nous avons vu qu'elle comporte trois choses ; savoir : qu'elle peut non pas seulement tout ce que nous pouvons concevoir et imaginer, mais infiniment plus, ensuite qu'elle est exempte de tout défaut et de toute imperfection, enfin qu'elle suppose et embrasse à la fois toutes les perfections. Dieu n'est tout-puissant en effet que parce qu'il est la source de tout bien.

C'est ce qui nous explique pourquoi le Symbole passe sous silence les autres attributs de Dieu, comme son éternité, sa bonté, sa sainteté, sa justice. La seule mention de la toute-puissance exprime suffisamment toutes les perfections divines.

Il était bon d'ailleurs de disposer notre esprit aux grands mystères et aux magnifiques promesses qui vont suivre. Aucune considération n'était plus propre pour cela que celle de la toute-puissance de Dieu.

Je vous ai montré d'autre part combien elle a aussi

d'efficacité pour imprimer dans nos âmes la crainte du Seigneur, animer notre confiance en sa bonté, enfin nous porter à la pratique de toutes les vertus.

2. Après avoir posé la toute-puissance divine comme le principe et le fondement de tout le reste, le Symbole nous en marque le premier effet : c'est la création du ciel et de la terre. Creatorem cœli et terræ.

A la manière dont ce grand acte est énoncé, ici comme au livre de la Genèse, on sent qu'il n'a coûté aucun effort à Dieu. « Au commencement, dit Moïse, Dieu créa le ciel et la terre. In principio creavit Deus cœlum et terram. »

Ainsi tombent toutes les hésitations et les erreurs sur la véritable origine des choses. D'un seul mot, la foi renverse les systèmes bizarres de l'éternité de la matière, de l'existence de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, et tant d'autres rêves de la philosophie antique. Grâce aux lumières qu'elle nous donne, nous percevons sans la moindre difficulté un dogme qui a été l'écueil et le désespoir de la sagesse humaine abandonnée à sa faiblesse.

Mais sans nous appesantir plus longtemps sur cet avantage, voyons avec attention ce que signifient ces trois choses : Créateur — du ciel — et de la terre.

Dans le premier point, je vous dirai donc ce que c'est que créer, et comment Dieu est créateur.[1]

Dans le second, nous parlerons plus spécialement

(1) Creare ex nihilo demonstrat potentiam infinitam, dit saint Thomas (Summ. 1-45-5 ad 3), quia nulla proportio *non entis* ad *ens*.... Conséquemment, Dieu seul peut créer, à l'exclusion de toute créature.

de la création du ciel ; et dans le troisième, de celle de la terre.

Recueillons-nous comme si nous allions assister à cette magnifique scène de la création de l'univers, et commençons par nous prosterner en esprit pour adorer son auteur.

PREMIER POINT.

3. Qu'est-ce que créer ?

A proprement parler, c'est tirer quelque chose du néant.

On emploie quelquefois le terme de création pour exprimer les œuvres du génie, les découvertes de l'art, les merveilles de la science. Mais l'homme n'est pas créateur dans toute la force du terme. Toujours il a besoin d'éléments déjà existants pour réaliser ses conceptions. S'il bâtit une maison, un palais, il faut qu'il ait des matériaux. L'architecte ne les tire pas du néant ; il ne fait que les disposer dans un certain ordre. Le statuaire, pour faire une statue, se sert d'un bloc de marbre, de pierre, ou d'un tronc d'arbre.

Ce n'est pas ainsi que Dieu a créé le monde ; il ne l'a point formé d'une matière préexistante; il l'a fait de rien par sa seule puissance. Voilà pourquoi il est appelé *Créateur*.

4. Et pour quel motif l'a-t-il créé ? Est-ce par nécessité, par force, par contrainte ? Est-ce parce qu'il en avait besoin ?

Aucunement ; souverainement indépendant et parfaitement heureux en lui-même, il n'avait nul besoin de la créature qui tient de lui tout ce qu'elle a. « Oui, Seigneur, disait le prophète-royal, je confesse que

vous êtes mon Dieu et que vous ne dépendez nullement de mes biens. Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. » (*Ps.* XV.)

S'il a créé le monde, c'est librement, de son plein gré, sans que la créature pût ajouter quoique ce soit à ses perfections et à son bonheur; c'est donc uniquement par bonté : la création est la première preuve de l'amour de Dieu envers nous.

Qu'a-t-il voulu en donnant l'être aux créatures?

Epancher sur elles quelques rayons de sa beauté infinie, leur donner quelque part à ses perfections suprêmes; en un mot, se communiquer à elles.

5. Mais si Dieu n'a pas eu d'autre motif que lui-même dans la création, si sa bonté a été l'unique mobile de sa puissance, il faut reconnaître que c'est aussi en lui-même et non au dehors qu'il a pris son modèle.

Rien n'était que lui; qui aurait-il pu consulter? Où aurait-il trouvé à imiter et à copier?

Qu'est-ce donc que le monde, sinon un reflet et une image des perfections divines, un miroir dans lequel, selon l'expression de l'Apôtre, les merveilles invisibles de la divinité sont devenues en quelque sorte visibles?

En effet, l'intelligence divine contient le type de toutes choses; elle voit et connaît tous les êtres possibles; c'est elle que l'Artisan suprême a seule consultée, et, pour créer le monde avec cette sagesse et cette puissance qu'on y voit éclater de toutes parts, il lui a suffi de tirer pour ainsi dire une copie de ses propres perfections. « Il a dit, et tout a été fait; il a commandé, et tout a été créé. Dixit et facta sunt, mandavit et creata sunt. » (*Ps.* XIV.)

Ainsi le principe, le motif, le modèle de la création, tout est en Dieu, tout émane de Dieu : principe par sa puissance, motif par sa bonté, modèle par sa sagesse ; il est créateur dans le sens le plus absolu. Il n'a rien emprunté au dehors, il n'a dépendu de rien pour tirer l'univers du néant.

O mon Dieu ! le monde est donc essentiellement de vous, et sans être vous-même, il me retrace quelque ombre de ce que vous êtes ; j'y vois imprimées en traits éclatants votre immensité, votre puissance, votre sagesse, mais c'est de votre bonté surtout qu'il porte le cachet et l'empreinte. C'est pourquoi, je vous en conjure, faites-moi la grâce de vous chercher, de vous trouver, de vous voir dans toutes vos créatures.

Passons maintenant au détail de la création.

SECOND POINT.

6. Elle se compose de deux grandes parties que nous nommons le Ciel et la Terre.

On désigne par là non-seulement cette sphère immense du Ciel qui nous environne comme d'une voûte, et le globe que nous habitons, mais encore tout ce qu'ils renferment de créatures visibles et invisibles.

Le Ciel doit d'abord fixer notre attention. Le prophète l'appelle l'œuvre des doigts de Dieu, *opera digitorum tuorum*.

Dieu commença par tirer du néant tous les éléments qui devaient servir à la formation de l'univers. Il les créa mêlés et confondus, se réservant de les distribuer ensuite avec ordre.

Bientôt après, il fit jaillir la lumière du sein des

ténèbres et du cahos. « Fiat lux, et facta est lux. Que la lumière soit, dit-il, et la lumière fut. »

Ensuite il déroula le firmament au-dessus de la terre, et il y plaça le soleil, la lune et les étoiles pour en être les ornements. Il fit le soleil pour présider au jour, la lune et les étoiles pour tempérer l'obscurité de la nuit. Il régla leur course de telle sorte qu'ils servissent à distinguer les saisons, les jours, les années.

Qui peut lever les yeux au ciel sans être ravi du magnifique spectacle qu'il présente? qui n'admire l'infatigable rapidité et la régularité invariable du mouvement des astres? Ah! ils publient dans un langage intelligible à tous la majesté et la gloire de celui qui les a faits. Oui,

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure

Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit....[1]

7. Mais ce n'est là que la partie visible du Ciel. Outre les astres qu'il y a semés comme le sable sur les rivages de la mer, Dieu a créé dans le ciel une multitude également innombrable de purs Esprits qui sont invisibles. Ce sont les Anges destinés à composer sa cour et à lui servir de ministres.

Le prophète Daniel, pour nous donner quelque idée de leur nombre, s'exprime ainsi : Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assis-

(1) J. B. Rousseau.

tebant ei. Mille milliers étaient occupés à le servir, et dix mille fois cent mille se tenaient en sa présence. » (*Dan.* VII).

En leur donnant l'être, le Seigneur les orna des dons de sa grâce, et leur communiqua une partie de sa science et de sa puissance.

Les Anges furent créés dans l'état de grâce.

C'est ce qu'on peut inférer, dit le catéchisme du Concile de Trente, de ce passage de l'Ecriture où il est dit du démon qu'il n'a point persévéré dans la vérité. « Diabolus in veritate non stetit. » (*Joan.* VIII).

C'est d'ailleurs ce qu'enseigne expressément saint Augustin. « Dieu, dit-il, a créé les Anges avec une volonté droite, c'est-à-dire, avec un amour chaste qui les unissait à lui; en même temps qu'il a créé leur être, il leur a fait part de sa grâce. Cum bonâ voluntate, id est, cum amore casto quo illi adhærerent, Angelos creavit, simul in eis condens naturam et largiens gratiam. » (*De civit. Dei, lib. 12, cap. 9.*)

Nous pouvons conclure de là que les Anges n'ont jamais été sans cette volonté droite qui consiste dans l'amour de Dieu.

8. Ils reçurent aussi de Dieu une science et une puissance admirables.

L'Ecriture rend témoignage à la science angélique, en rapportant les paroles de la femme de Thécua à David. Ce prince lui ayant demandé si, dans la démarche qu'elle faisait auprès de lui en faveur d'Absalon, elle n'avait pas été guidée par les conseils d'un de ses officiers : « Seigneur, lui dit-elle, vous avez la pénétration d'un ange; rien de ce qui se passe ici-bas ne peut vous échapper. Tu, Domine, sapiens es, sicut habet sapientiam Angelus Dei, ut intelligas

omnia super terram. » (*2 Reg.* XIV.) En parlant ainsi, cette femme ne faisait du reste qu'exprimer la persuasion générale où l'on est de la sagesse des Anges. C'est ce que nous confessons encore tous les jours, quand nous disons : avoir de l'esprit comme un ange.

A la sublimité de leur intelligence correspondait un merveilleux pouvoir.

Le Psalmiste dit qu'ils sont remplis de puissance. « Bénissez le Seigneur, dit-il, vous tous qui êtes ses Anges, et qu'il a investis de force afin d'exécuter ses volontés. Benedicite Domino, omnes angeli ejus, potentes virtute, facientes verbum illius, ad audiendam vocem sermonum ejus. » (*Ps.* CII).

Voilà aussi pourquoi nos livres saints les nomment si souvent les *puissances* du Ciel et les *armées du Seigneur*.

9. Tous les Anges furent créés dans l'heureux état de justice et de sainteté, tous furent ornés de glorieuses prérogatives.

Mais, hélas ! il y en eut parmi eux un certain nombre qui ne voulurent pas rester soumis à Dieu leur Créateur et leur Père.

Lucifer, le premier peut-être et le plus favorisé de tous, conçut la criminelle pensée de s'égaler à Dieu. Ebloui de ses avantages et méconnaissant la main dont il les avait reçus, il crut que rien ne lui était impossible.

Il leva donc l'étendard de la révolte et parvint à entraîner dans son parti un grand nombre d'esprits célestes. Le prophète Isaïe décrit son orgueilleuse tentative ; il lui prête ce langage : « Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de

Dieu, je m'élèverai au-dessus des nues et je serai semblable au Très-Haut. In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum, ascendam super altitudinem nubium, et similis ero Altissimo. » (*Isa.* XIV.)

Mais le Seigneur, irrité de tant d'audace, précipita Lucifer et ses complices dans les cachots ténébreux de l'enfer, où ils souffrent des peines éternelles. « Dieu, dit le Prince des Apôtres, n'a point épargné les Anges prévaricateurs; il les a plongés dans l'enfer, où ils sont chargés de chaînes et livrés aux tourments, en attendant le jour du jugement. Angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos, in judicium reservari. » (*2 Petr.* II.)

Quelle chute affreuse, et combien elle donne sujet de trembler à ceux qui ne veulent pas vivre soumis à Dieu!

Mais revenons à notre sujet et voyons ce qui concerne plus spécialement la formation de la terre.

TROISIÈME POINT.

10. Dieu commença par l'affermir sur ses bases; il la suspendit au milieu de l'espace, à une distance convenable du soleil. Plus rapprochée de cet astre, elle eût été consumée de ses feux; plus éloignée, elle eût manqué de chaleur et de fécondité.

A sa voix, les montagnes s'élevèrent et les vallées s'abaissèrent dans les lieux qu'il leur avait assignés. Pour empêcher les eaux d'inonder la terre, il renferma l'Océan dans des limites qu'il ne franchira jamais. « Tu viendras jusque-là, lui dit-il, et là tu

briseras tes vagues écumantes. Hucusque venies ; hic confringes tumentes fluctus tuos. » Et docile à l'ordre divin, la vague, qui, semblable à une montagne mouvante, menace de tout engloutir, vient expirer sur le sable et se retire avec une sorte de respect.

Après avoir ainsi séparé les eaux d'avec la terre, le Seigneur revêtit celle-ci d'un manteau de verdure ; il lui ordonna de produire toute sorte d'arbres, de plantes et de fleurs. Il avait déjà peuplé les eaux et l'air de poissons et d'oiseaux ; il peupla de même la terre de toute espèce d'animaux.

11. Ce n'étaient là que les préparatifs d'une création plus importante.

Avant d'y procéder, Dieu semble se recueillir et rentrer en lui-même. Ecoutons avec un respect religieux ce qu'il va dire : « Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, et præsit piscibus maris et volatilibus cœli, et bestiis, universæque terræ, omnique reptili quod movetur super terram. Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance ; qu'il commande aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel, et à toute la terre et à tous les reptiles qui se meuvent sur la terre. » (*Genes.* I.)

« Jusqu'ici, dit le grand Bossuet, (*Discours sur l'hist. univ.* 2e *part.*) Dieu avait tout fait avec commandement : Que la lumière soit ; que le firmament s'étende au milieu des eaux ; que la terre soit découverte et qu'elle germe ; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour et la nuit ; que les oiseaux et les poissons sortent du sein des eaux ; que la terre produise les animaux selon leurs espèces différentes.

» Mais quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un autre langage : Faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance.

» Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante; c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace : Dieu tient conseil en lui-même; Dieu s'excite lui-même comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avait faits jusqu'alors... »

La parole de conseil dont Dieu se sert, marque que la créature qui va être faite est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence. Tout le reste n'est pas moins extraordinaire.

12. Considérez en effet de quelle manière Dieu crée l'homme. « Le Seigneur Dieu, dit Moïse, forma lui-même le corps de l'homme du limon de la terre, et il répandit sur son visage un souffle de vie et l'homme devint vivant et animé. Formavit Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem » (*Gen.* II.)

« Jusque-là, dit encore l'illustre Evêque de Meaux, nous n'avions point vu dans l'histoire de la Genèse, le doigt de Dieu appliqué sur une matière corruptible.

» Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre; et cette terre arrangée sous une telle main reçoit la plus belle figure qui ait encore paru dans le monde.

» L'homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le ciel; et cette conformation qui lui est particulière, lui montre son origine et le lieu où il doit tendre...

» Mais la manière dont il produit l'âme est beaucoup

plus merveilleuse. Il ne la tire pas de la matière, il l'inspire d'en haut; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

» Quand il créa les bêtes, il dit : que l'eau produise les poissons; et il créa de cette sorte les monstres marins et toute âme vivante et mouvante, qui devait remplir les eaux. Il dit encore : que la terre produise toute âme vivante, les bêtes à quatre pieds et les reptiles.

» C'est ainsi que devaient naître ces âmes vivant d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvements dépendants du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre; mais cette âme dont la vie devait être une imitation de la sienne, qui devait vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devait être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui pour cette raison était faite à son image, ne pouvant être tirée de la matière. Dieu en façonnant la matière, peut bien former un beau corps; mais en quelque façon qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'âme faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création; elle doit venir d'en haut; et c'est ce que signifie ce *souffle de vie* que Dieu tire de sa bouche. » (*Ibid.*)

13. Voilà donc l'homme formé.

« Le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un jardin délicieux; il y mit l'homme qu'il avait créé...

» Le Seigneur Dieu dit aussi : il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui une aide semblable à lui...

« Le Seigneur Dieu envoya donc un sommeil profond à Adam, et, lorsqu'il fut endormi, il tira une de ses côtes et mit de la chair à sa place; et le Seigneur Dieu forma la femme de la côte qu'il avait tirée d'Adam, et il la lui présenta. Alors Adam dit : voici l'os de mes os et la chair de ma chair; c'est pourquoi elle s'appellera d'un nom qui vient de l'homme, parce qu'en effet elle a été tirée de l'homme. »

C'est en ces termes que l'écrivain sacré rapporte la création de la femme. Ce récit est plein de mystères. On y voit la destination de la femme, l'étroite union qui doit exister dans la société conjugale, l'indissolubilité du mariage.

14. Dans quel état l'homme fut-il créé?

Avec toutes les prérogatives d'une nature parfaite.

Son corps, formé du limon de la terre, était corruptible et mortel; mais Dieu le fit, par privilége, immortel et impassible. « Car, dit l'Ecriture, il l'a créé pour l'immortalité, et c'est par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde. Deus creavit hominem inexterminabilem... invidia autem diaboli mors introivit in orbem terrarum. »

Son âme, faite à l'image de Dieu, reçut avec le libre arbitre une suprématie absolue sur les sens et les passions, en sorte qu'ils étaient entièrement soumis à sa volonté.

A ces avantages, Dieu joignit encore le don admirable de la justice originelle, qui rendait l'homme juste et saint à ses yeux, et capable de le posséder dans l'éternité.

Enfin, il lui conféra l'empire sur les animaux.

« Dieu, dit Moïse, après avoir formé l'homme et la femme, les bénit en ces termes :

» Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre et assujettisez-vous-la, dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. » (*Gen.* I.)

O Adam ! ô Eve ! que vous étiez heureux au sortir des mains du Créateur ! que votre destinée était belle ! que votre sort était doux ! « Que pouvaient craindre nos premiers parents, dit saint Augustin, qu'avaient-ils à souffrir au milieu d'une si grande affluence de tous les biens, où ni la mort, ni la maladie ne pouvaient les atteindre, où rien ne leur manquait au dehors de ce qu'on peut désirer légitimement, où rien n'était au dedans qui dût leur causer la moindre peine d'esprit ou de corps ou troubler leur bonheur. Aimant Dieu d'un amour paisible, vivant dans une douce et tranquille union entre eux, ils goûtaient une grande joie dans cet amour ; ils en jouissaient sans interruption. Ils n'avaient aucune peine à éviter le péché, et en l'évitant, ils étaient à l'abri de tout mal et de tout chagrin.... » (*De civit. Dei, l. 14, cap. 10.*)

CONCLUSION.

15. Nous avons parcouru rapidement les principaux traits de la création. Vous pouvez maintenant l'embrasser d'un coup d'œil dans son ensemble que le Symbole indique par ces mots : *le ciel et la terre.*

Le Roi-prophète résume ainsi les œuvres du Créateur : « Les cieux et la terre, ô mon Dieu ! sont votre ouvrage ; vous avez fondé le globe de la terre et tout

ce qu'il contient. Tui sunt cœli, et tua est terra; orbem terræ et plenitudinem ejus, tu fundasti ea. » (*Ps.* LXXXVIII.)

Les Pères du concile de Nicée ont été plus laconiques encore : « Créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles. Factorem cœli et terræ, visibilium omnium et invisibilium. »

16. Répétons ici une remarque qui a déjà été faite. De même que la toute-puissance est commune aux trois personnes de l'indivisible Trinité, de même, et par une conséquence nécessaire, toutes trois ont concouru à l'œuvre de la création.

Ce que le Symbole dit du Père, les saintes Ecritures l'appliquent au Fils et au Saint-Esprit. Le Symbole l'appelle le Créateur du ciel et de la terre; elles disent du Fils que « tout a été fait par lui et que rien n'a été fait sans lui. Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil. » (*Joan.* I.) Elles disent du Saint-Esprit qu'il planait au commencement sur les eaux dont le monde était environné. « Spiritus Dei ferebatur super aquas. » (*Gen.* I.) Et ailleurs nous lisons, que « le Verbe du Seigneur a affermi les cieux et que l'Esprit de sa bouche en a créé la splendeur. Verbo Domini cœli firmati sunt, et spiritui oris ejus omnis virtus eorum. » (*Ps.* XXXII.)

17. Il faut donc faire hommage de la création au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, dont la toute-puissance une et indivisible a tiré du néant tout ce qui existe : le ciel avec les astres innombrables qui le décorent et les esprits célestes qui y font leur séjour, la terre avec tout ce qu'elle renferme de richesses et d'habitants.

Souvenons-nous que, redevables de notre existence à Dieu, nous nous devons tout entiers à son service. Apprenons à lire ses souveraines perfections dans ses œuvres. Toute la nature est comme un grand livre qui nous en parle. Adam innocent voyait Dieu dans chacune des créatures ; chacune servait à exciter son admiration et sa reconnaissance. Les saints se sont appliqués à la même étude. La vue d'une fleur suffisait pour les ravir en Dieu. Ne vivons point en aveugles au milieu des merveilles de la création ; ne fermons pas l'oreille aux douces leçons qu'elles nous donnent.

Si nous usons des créatures, que ce soit avec action de grâces et pour la gloire de Dieu. Que toutes concourent par notre moyen à le servir et à l'honorer. L'homme est le roi de la création visible ; mais c'est pour en être le Médiateur et le pontife, et rapporter toutes choses à Dieu qui en est le premier principe et la dernière fin. « Benedicite omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula. »

NOTES.

I.

Illos quoque quos terrenorum corporum gravat nulla lutulenta materies, id est angelicos spiritus, quis non videat non unius naturæ esse cum Deo, sed factos ex nihilo, quorum naturalis mutabilitas in eo cognoscitur, quia ejusdem naturæ pars est in deterius permutata? Deinde quod ii qui depravati non sunt, licet illius dono, a quo cum non essent, facti sunt, indefessa, et inquantum creaturæ angelicæ gratis datum est, perfecta dilectione, contemplatione atque exultatione multitudinem dulcedinis Domini incessabiliter sentiant : nec ab eo naturali conditione deficiant, etsi inhærentibus Deo nihil inest de varietate temporis, quia collato sibi æternæ incorruptionis atque incommutabilitatis munere nihil in se sentiant immutationis : inest tamen singulis naturalis terminus, quo a se invicem discernuntur, quia nullus eorum in alio est. Et cum uni eorum opus quodlibet injungitur, alius quoque alteri operi implendo divinæ potestatis deputatur arbitrio. Hæc omnia ostendunt etiam sanctos angelos opera esse sanctæ Trinitatis : cujus per singulas res, quas utique sicut voluit fecit, apparet mirabilis et sapientia in dispositione et virtus in opere. Quosdam igitur in spiritus sic Deus creavit, ut semper essent : quosdam vero ut esse spiritus quandoque desinerent. Illos itaque desituros quosdam ex aquâ, quosdam vero quia sic voluit omnipotens,

produxit ex terra. Superiores vero spiritus nullum cum corporeis elementis habere fecit naturale consortium, quos et æternos creavit, et eis facultatem atque intelligentiam cogitandæ, cognoscendæ, diligendæque divinitatis inseruit. Quos tamen ita creavit, ut etiam præ seipsis illam diligerent, cujus se tales creatos operâ cognovissent, cum eorum ut tales fierent, nulla merita præcessissent....

Angeli ergo atque homines pro eo quia rationales sunt facti, æternitatis ac beatitudinis donum in se a naturæ spiritalis creatore divinitus acceperunt, ita scilicet ut si dilectioni creatoris sui jugiter inhæsissent, simul æterni beatique mansissent. Si vero propriæ voluntatis arbitrio contra summum creatoris imperium suam niterentur facere voluntatem, protinus a contumacibus beatitudo discederet, et ad supplicium eis relinqueretur æternitas misera, erroribus deinceps doloribusque crucianda. Et de angelis quidem hoc disposuit et implevit, ut si quis eorum bonitatem voluntatis perderet, nunquam eum divino munere repararet. Pars itaque angelorum quæ a suo creatore Deo, quo solo bono beata fuit, voluntaria prorsus aversione discessit, æquitatis supernæ judicio, initium suæ damnationis in ipsa aversione voluntatis invenit : ut non aliud ei esset incipere jam puniri, quam illius beatifici boni dilectione destitui : quam Deus in æterno sic totam præcepit remanere supplicio, ut etiam ignem ei æternum præpararet : in quo omnes illi prævaricatores angeli nec mala possint unquam voluntate carere, nec pœna, sed permanente in eis injustæ aversionis malo, permaneret etiam justæ retributionis æterna damnatio. Horum malorum princeps diabolus primos homines quos ad peccati principium invidus duxit, non eis tantum, sed et universæ propagini eorum cum vicio peccati meritum mortis inseruit. (*S. Fulgent. lib. de fide ad Patr. Diac. cap. 3.*)

II. UTRUM ANGELI SINT CREATI IN GRATIA?

CONCLUSIO.

Probabilius est angelos in gratia fuisse creatos quam sine gratia.

Respondeo dicendum, quod quamvis super hoc sint diversæ opiniones, quibusdam dicentibus quod creati sunt angeli in naturalibus tantum : aliis vero quod sunt creati in gratia ; hoc tamen probabilius videtur tenendum, et magis dictis sanctorum consonum est, quod fuerunt creati in gratiam gratum faciente. Sic enim videmus quod omnia quæ processu temporis per opus divinæ providentiæ creata a Deo operante sunt producta, in prima rerum conditione producta sunt secundum quasdam seminales rationes, ut August. dicit super Gen. ad lit. sicut arbores, et animalia, et alia hujusmodi. Manifestum est autem quod gratia gratum faciens, hoc modo comparatur ad beatitudinem, sicut ratio seminalis in natura, ad effectum naturalem, unde 1. Joan. 3. Gratia semen Dei nominatur. Sicut igitur secundum opinionem Augustini ponitur, quod statim in prima creatione corporalis creaturæ inditæ sunt ei seminales rationes omnium naturalium effectuum ; ita statim a principio sunt angeli creati in gratia. *(S. Thom. 1. p. q. 62. art. 3.)*

III.

Quid autem timere aut dolere poterant illi homines in tantorum tanta affluentia bonorum, ubi nec mors metuebatur, nec ulla corporis mala valetudo ; nec aberat quidquam, quod bona voluntas adipisceretur, nec inerat quod carnem animumve hominis feliciter viventis offenderet? Amor erat imperturbatus in Deum, atque inter se conjugum fida et sincera societate viventium, et ex hoc amore

grande gaudium, non desistente quod amabatur ad fruendum. Erat devitatio tranquilla peccati, qua manente nullum omnino aliunde malum, quod contristaret, irruebat. An forte cupiebant prohibitum lignum ad vescendum contingere, sed mori metuebant; ac per hoc et cupiditas, et metus jam tunc illos homines etiam in illo perturbabat loco? Absit ut hoc existimemus fuisse, ubi nullum erat omnino peccatum. Neque enim nullum peccatum est, ea quæ lex Dei prohibet concupiscere, atque ab his abstinere timore pœnæ, non amore justitiæ. Absit, inquam, ut ante omne peccatum jam ibi fuerit tale peccatum, ut hoc de ligno admitterent, quod de muliere Dominus ait, si quis viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mæchatus est eam in corde suo (*Matth.* v, 28). Quam igitur felices erant primi homines, et nullis agitabantur perturbationibus animorum, nullis corporum lædebantur incommodis : tam felix universa societas esset humana, si nec in malum, quod etiam in posteros trajecerunt, nec quisquam ex eorum stirpe iniquitatem committeret, quæ damnationem reciperet : atque ista permanente felicitate, donec per illam benedictionem, qua dictum est, Crescite, et multiplicamini (*Gen.* I, 28), prædestinatorum sanctorum numerus compleretur, alia major daretur, quæ beatissimis Angelis data est : ubi jam esset certa securitas peccaturum neminem, neminemque moriturum : et talis esset vita sanctorum, post nullum laboris, doloris, mortis experimentum, qualis erit post hæc omnia in incorruptione corporum reddita resurrectione mortuorum. (*S. Aug. de civit. Dei, lib. 14, cap. 10.*)

Ve INSTRUCTION.

DE LA PROVIDENCE DE DIEU.

—

EXORDE.

1. On vous a expliqué la dernière fois ce que signifient ces paroles du Symbole : Créateur du ciel et de la terre.

Créateur, c'est-à-dire, celui qui fait quelque chose de rien. Dieu seul a ce pouvoir, seul il est créateur dans toute l'étendue de ce terme. Il a commandé au néant, et l'univers en est sorti. Tel fut le premier acte de sa toute-puissance.

Ce fut en même temps le premier exercice de sa bonté; car aucun autre motif ne l'a porté à donner l'être aux créatures, que la volonté de leur faire du bien, d'épancher sur elles les trésors infinis et inépuisables de sa puissance.

La création n'est pas moins l'œuvre de sa sagesse.

C'est en elle, c'est dans son intelligence divine qu'il a pris le modèle de ses ouvrages, en sorte qu'ils sont, pour ainsi dire, une copie de ses adorables perfections.

Voilà comment Dieu est créateur.

Je vous ai montré brièvement les deux principales pages de son œuvre : le ciel dont l'immensité et la splendeur publient si hautement la gloire de Dieu,

et dans le ciel ces légions innombrables de créatures spirituelles, supérieures à l'homme en nature, en intelligence, en pouvoir ; puis la terre avec ses eaux, ses plantes et ses animaux.

J'ai arrêté vos regards tout spécialement sur l'homme, le chef-d'œuvre du monde visible, le roi de la terre, qui, placé un peu au-dessous des anges, a été cependant si favorisé de Dieu dans sa création. En effet, Dieu en imprimant en lui sa ressemblance, l'a fait immortel et impassible, intelligent et libre, juste et saint.

2. Après la création de cet être chéri, qui est comme l'abrégé de toutes les créatures et l'anneau qui relie la terre au ciel, Dieu, dit l'Ecriture, passa en revue tout ce qu'il avait fait, et il vit que tout était fort bon ; et il se reposa le septième jour.

Mais ce repos de Dieu, comme nous allons le voir dans cet entretien, n'est pas de l'inaction. Il signifie seulement qu'à partir de ce moment, Dieu cessa de créer.

En effet, la notion de créateur implique celle de conservateur. Dieu n'a pu abandonner son œuvre à la merci du hasard. Au dogme de la création se rattache donc celui de la Providence que j'entreprends de vous exposer dans cette instruction.

C'est une des vérités les plus pratiques et les plus consolantes de notre sainte foi. J'espère vous en convaincre avec la grâce de Dieu. Veuillez l'implorer pour vous et pour moi.

Nous commencerons par établir la nécessité et la nature de la Providence ; nous verrons ensuite quelques-unes des conséquences morales les plus importantes qui dérivent de cette vérité.

PREMIER POINT.

3. J'affirme d'abord que la Providence est nécessaire.

La création une fois achevée, il ne faut pas penser qu'elle puisse se maintenir sans le concours de son Auteur. Une maison bâtie, subsiste quelque temps sans l'architecte. Il n'en est pas ainsi des créatures. Si la même puissance qui les a tirées du néant cessait de les soutenir, elles y retomberaient à l'instant.

C'est l'Ecriture qui nous l'apprend : « Comment les choses pourraient-elles subsister, si vous ne l'aviez voulu ; et sans votre ordre, comment parviendraient-elles à se conserver? Quo modo possit aliquid permanere, nisi tu voluisses, aut quod à te vocatum non esset, conservaretur? » (*Sap.* XI.)

Ainsi à chaque instant le monde dépend de Dieu pour sa conservation, comme il en a dépendu pour son existence, et l'on peut dire que cette conservation est en quelque sorte une création continue. Cette continuité d'action de la part du Créateur, c'est sa Providence.[1]

4. Mais la Providence ne s'applique pas seulement à conserver l'œuvre de la création, elle la gouverne dans son ensemble et dans ses détails.

(1) De même, dit saint Thomas, que l'air s'obscurcit, dès que le soleil cesse de le traverser de ses rayons ; ainsi la créature cesserait de subsister, si Dieu venait à lui retirer son concours. Saint Augustin avait dit auparavant (De Gen. ad litt. c. 14. l. 8) : Sicut aer præsente lumine fit lucidus ; sic homo, Deo sibi præsente illuminatur, absente autem, continuo tenebratur.

Donnons quelques exemples. C'est cette Providence qui maintient un juste équilibre entre les productions de la terre et ses habitants. Plus la terre est peuplée, plus elle devient féconde. C'est elle qui a distribué aux continents et aux mers un espace convenable, pour que les pluies ne fussent régulièrement ni trop abondantes, ce qui aurait converti la terre en marécage, ni trop rares, ce qui aurait durci et stérilisé nos campagnes, en les transformant en un désert aride. C'est la Providence qui assure l'ordre et le cours des différentes saisons, qui assujettit les astres du ciel à des mouvements réguliers, qui conserve les lois de la nature, qui empêche la destruction des espèces soit dans les plantes et les arbres, soit dans les animaux.

S'il en était autrement, au lieu de l'harmonie que nous admirons dans la nature, dans quelle confusion et quel chaos ne serait-elle pas plongée depuis longtemps? Nous pouvons nous le figurer aisément par ce dont nous sommes les témoins chaque fois que la justice divine, en punition de nos crimes, fait servir les éléments à sa vengeance. Tantôt le feu du ciel dévore les hommes et leurs habitations. Tantôt les inondations portent le ravage dans les campagnes. Tantôt la grêle, les pluies, la sécheresse anéantissent les moissons. Tantôt un air vicié engendre des maladies pestilentielles et répand son venin jusque dans les fruits de la terre.

Le monde ne marche donc pas tout seul. Il a besoin que Dieu le soutienne et le dirige à tout moment. Ce qu'on appelle les lois de la nature n'est autre chose que la direction continuelle et persévérante que Dieu donne à ses ouvrages. Sa Providence est

comme la roue principale qui met tout ce grand mécanisme en mouvement.

Telle est l'action de Dieu sur la création en général et sur les êtres inanimés en particulier.

5. Cette action n'est pas moins indispensable à ceux qui ont en eux-mêmes le mouvement et la vie, comme les animaux et les hommes.

C'est Dieu qui, par les ressorts secrets de sa puissance, leur prête tout ce qu'ils ont d'activité et de force. Il se sert sans doute à cet effet des causes secondes; ainsi, par exemple, il soutient la vie de notre corps par l'air et les aliments; mais cet air et ces aliments, de qui finalement tiennent-ils leur salubrité et leur vertu, sinon de la volonté divine? Ainsi en est-il de toutes les créatures qui servent à nos usages. Toutes leurs propriétés viennent originairement de Dieu.

Vous ne pouvez donc faire un pas, concevoir une pensée, mouvoir un de vos membres, prononcer une parole sans le concours de Dieu. Hormis le péché, qui est une dépravation de votre volonté, un abus de votre libre arbitre, la Providence divine prévient et seconde tous vos actes intérieurs et extérieurs. « Elle atteint, dit le Sage, d'une extrémité à l'autre avec force, et dispose toutes choses avec douceur. Attingit à fine ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. » (*Sap.* VIII.)

De là cette belle parole de l'Apôtre, prêchant aux Athéniens le Dieu qu'ils adoraient sans le connaître :

« Il n'est pas loin de chacun de nous; c'est en lui que nous avons le mouvement, l'être et la vie. Non

longe est ab unoquoque nostrûm ; in ipso enim vivimus, et movemur et sumus. » (*Act.* XVII.)

Voilà ce que nous enseigne la foi sur l'intervention de la Providence dans la conservation et le gouvernement du monde.

Tirons à présent les conséquences de cette doctrine.

SECOND POINT.

6. Ces conséquences sont sans nombre. Je vous indiquerai seulement les plus importantes et les plus pratiques.

La première, c'est que rien n'arrive ici-bas par hasard.

Dieu en effet préside à tout, son intervention est universelle. Nulle créature ne peut agir que par son ordre ou sa permission, et toujours avec son concours. Il laisse aux hommes leur liberté, mais les hommes n'en sauraient user qu'autant qu'il y consent. Il permet que nous soyons sujets à mille accidents, mais c'est sa Providence qui les autorise pour notre plus grand bien.

Qui n'eût cru, par exemple, que le jeune Joseph était abandonné de Dieu, lorsqu'il fut vendu comme esclave par ses propres frères et jeté ensuite dans un obscur cachot, victime d'une infâme calomnie? Ce fut cependant la voie par laquelle Dieu voulut l'élever jusque sur les marches du trône d'Egypte, afin de sauver sa famille de la disette.

Nous lisons dans l'histoire d'Esther qu'Assuérus ne pouvant trouver de repos pendant la nuit, se fit lire les annales de son règne. Rien que de naturel et d'ordinaire dans tout cela, ce semble. Cependant Dieu

en avait ainsi disposé pour l'exécution d'un grand dessein. Le peuple juif alors en captivité était menacé d'une destruction entière. Aman, ministre et favori d'Assuérus, avait juré sa perte, parce que Mardochée qui était de cette nation, refusait de fléchir les genoux devant lui. Or, écoutant la lecture qui lui était faite, Assuérus remarqua qu'il avait laissé sans récompense un homme qui lui avait sauvé le trône et la vie, en découvrant une conspiration. Cet homme était le juif Mardochée. Le monarque lui fit décerner dès le lendemain matin les honneurs les plus extraordinaires, et ce fut Aman lui-même qui servit à son triomphe. Bientôt cet indigne ministre tombe en disgrâce, Esther dévoile ses complots perfides. Il est condamné à la potence qu'il avait préparée pour Mardochée; celui-ci est mis en sa place et le décret de proscription et de mort porté contre les juifs est révoqué.

On pourrait citer des millions d'autres exemples de ce genre.

7. Et ce n'est pas à l'égard de chaque homme seulement que Dieu exerce sa providence, c'est aussi sur les peuples et les royaumes.

N'est-ce pas lui qui choisit les Hébreux entre tous les autres peuples, afin qu'ils fussent les gardiens de la vraie religion et les dépositaires de ses promesses?

Il élève et il abaisse à son gré les trônes et les empires; il choisit et réprouve les rois. Après avoir appelé Saül au gouvernement du peuple d'Israël, il le rejette à cause de ses infidélités, et il donne son royaume à David.

Il charge les rois de Babylone de châtier son peuple de ses prévarications. Il prédit que Nabu-

chodonosor détruira Jérusalem et le temple, et qu'il emmènera le peuple en captivité. Mais il annonce aussi que le marteau qui avait tout brisé, serait brisé à son tour. Deux cents ans à l'avance, il nomme Cyrus par son nom, déclare qu'il le prendra par la main pour lui livrer la superbe Babylone et pour délivrer son peuple de la captivité.

Il fait décrire de même par ses prophètes les destinées de l'empire des Grecs et des Romains.

Toute l'histoire de l'Ancien Testament nous montre ainsi Dieu gouvernant les empires et dirigeant selon les conseils de son éternelle sagesse tous les événements d'ici-bas.

Sa providence n'a pas cessé de veiller sur le monde ; les peuples et les gouvernements n'ont pas cessé d'être sous sa main. Il fait servir à l'accomplissement de ses desseins les conseils de la politique et les passions des hommes.

Envisageons donc des yeux de la foi tous les événements publics ou particuliers. Laissons les impies attribuer à la fatalité et à un destin aveugle ce qui se passe sur la terre. Pour nous, chrétiens, ne perdons jamais de vue que c'est Dieu qui tient le fil des choses et qui les dirige à ses fins, c'est-à-dire, pour sa gloire et pour le salut des élus.

Cette vue de foi nous disposera à nous soumettre humblement à toutes les dispositions de la Providence, ce qui est le second fruit que nous devons retirer de ce dogme.

8. Quand on est bien persuadé que rien n'arrive sans la volonté de Dieu et qu'il veille attentivement sur ses créatures, on n'a point de peine à se résigner dans les épreuves et les maux.

En effet, si Dieu les permet, ce ne peut être que pour notre plus grand avantage. Bonté et sagesse infinie, que peut-il vouloir qui ne nous soit salutaire? Il est notre Père, il nous aime; un bon père peut-il vouloir du mal à ses enfants?

Gardons-nous donc de nous livrer aux plaintes et aux murmures, quand sa justice nous afflige. Si vous n'êtes pas châtiés, dit l'apôtre saint Paul, vous n'êtes donc pas ses enfants; car il châtie celui qu'il aime. « Quod si extra disciplinam estis, ergo adulteri, et non filii estis. Quem enim diligit Dominus, castigat. » (*Hebr.* XII.) Souvenons-nous alors des exemples des saints et de Jésus-Christ lui-même. Le saint homme Tobie est frappé de cécité, après s'être acquitté d'une œuvre de charité, en donnant la sépulture aux morts. Cette épreuve n'étonne pas son grand cœur, ni ne peut ébranler sa foi. « Vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugements sont équitables, et toutes vos voies sont pleines de miséricorde, de vérité et de justice. Et maintenant, Seigneur, souvenez-vous de moi et ne tirez point vengeance de mes péchés et ne vous souvenez pas de mes iniquités ni de celles de mes pères. Justus es, Domine, et omnia judicia tua justa sunt, et omnes viæ tuæ, misericordia, et veritas, et judicium. Et nunc, Domine, memor esto mei, et ne vindictam sumas de peccatis meis, neque reminiscaris delicta mea, vel parentum meorum. » (*Tob.* III.)

C'est ainsi que cet homme magnanime resta inébranlable dans la crainte de Dieu et lui rendit grâces dans l'infortune comme dans la prospérité.

« Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, disait avant lui le saint patriarche Job, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux? Si bona susce-

pimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus? » (*Job*. II.)

Le Fils de Dieu lui-même a voulu nous offrir dans sa personne le modèle de cette soumission. Voyez-le au jardin des olives, accablé sous le poids des péchés du monde. Son âme est triste jusqu'à la mort. Il éprouve un dégoût et une horreur inexprimables pour les ignominies et les tourments auxquels il se voyait près d'être condamné. Mais, supérieur aux répugnances de la nature, il adresse à Dieu cette prière sublime de soumission : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; néanmoins que votre volonté soit faite et non la mienne. Pater, si fieri potest, transeat à me calix iste ; verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. »

C'est de ce grand exemple que l'apôtre saint Paul nous engage à nous fortifier, afin de soutenir avec courage les tribulations de la vie. « Regardez, dit-il, l'auteur et le consommateur de la foi, Jésus, qui, au lieu des joies qui lui étaient offertes, a porté sa croix, méprisant la confusion dont elle était accompagnée... Oui, souvenez-vous de celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs, et vous ne vous rebuterez pas et vous ne perdrez pas courage. Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem, Jesum, qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta.... Recogitate enim eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem : ut ne fatigemini, animis vestris deficientes. » (*Hebr*. XII.)

9. Une troisième disposition que doit faire naître en nous la pensée de la Providence, c'est une vive reconnaissance de ses bienfaits.

Si Dieu, comme nous l'avons dit, maintient et gouverne toutes choses, s'il opère dans toutes les créatures qui servent à nos usages, il est donc sans cesse appliqué à nous faire du bien. C'est son souffle que nous respirons dans l'air et dans les parfums des fleurs ; c'est sa lumière qui nous éclaire et sa chaleur qui nous vivifie dans le soleil ; il nous rafraîchit par la rosée ; nous sommes nourris des mets qu'il nous prépare ; il soutient chacun de nos pas, comme une mère soutient son enfant ; il se prête à toutes nos volontés et seconde toutes nos actions.

Quel retour et quelles actions de grâces ne mérite pas son incessante sollicitude ? « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, dit l'Apôtre, ayez donc soin de tout rapporter à sa gloire. Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. »

10. Enfin, la pensée de la divine Providence doit encore nous inspirer la confiance la plus entière en Dieu, tant pour les besoins du corps que pour ceux de l'âme.

« Ne vous mettez point en peine, nous dit le Sauveur, si vous aurez de quoi manger ou de quoi vêtir votre corps. Est-ce que la vie ne vaut pas plus que la nourriture, et le corps ne vaut-il pas mieux que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers; et pourtant votre Père pourvoit à leur subsistance. N'êtes-vous pas d'un plus grand prix à ses yeux ? Qui d'ailleurs parmi vous peut, malgré tous ses efforts, ajouter une seule coudée à sa taille ? et pourquoi vous inquiéter du vêtement ? Considérez

comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas. Je vous déclare cependant que Salomon lui-même n'a jamais été aussi richement vêtu qu'eux dans les jours de sa gloire. Mais si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, comment n'aura-t-il pas plus soin de vous, hommes de peu de foi? Ne soyez donc pas en peine et ne tenez point ce langage : qu'aurons-nous à manger, ou à boire, ou pour nous vêtir? car il n'y a que les païens qui fassent toutes ces questions. Quant à votre Père, il sait que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît.

» Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini. Nonne anima plus est quam esca : et corpus plus quam vestimentum? Respicite volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt; neque congregant in horrea : et pater vester cœlestis pascit illa. Nonne vos magis pluris estis illis? Quis autem vestrum cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum? Et de vestimento quid solliciti estis? considerate lilia agri quomodo crescunt : non laborant, neque nent. Dico autem vobis, quoniam nec Salomon in omni gloria sua coopertus est sicut unum ex istis. Si autem fœnum agri, quod hodie est, et cras in clibanum mittitur, Deus sic vestit ; quanto magis vos modicæ fidei? Nolite ergo solliciti esse, dicentes : quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur? Hæc enim omnia gentes inquirunt. Scit enim Pater vester, quia his omnibus indigetis. Quærite ergo

primum Regnum Dei, et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis. » (*Matth.* VI.)

Pour les grâces du salut, à plus forte raison, devons-nous les attendre de la bonté divine. « Dieu, dit l'Apôtre, veut le salut de tous les hommes. Vult omnes homines salvos fieri. » C'est pour cela qu'il a envoyé son divin Fils sur la terre; or, comme le remarque le même Apôtre, après nous avoir donné son propre Fils, que peut-il nous refuser? Ne nous a-t-il pas donné toutes choses avec lui? « Nonne cum illo omnia nobis donavit? » Toutes ses œuvres, toutes les dispositions de sa Providence ont pour but de nous conduire au bonheur éternel. Il ne s'agit pour nous que de seconder les desseins de sa bonté ; nous y parviendrons infailliblement.

CONCLUSION.

11. Repassez, chrétiens, toutes les années de votre vie, et sans chercher au dehors des preuves d'une Providence, vous en trouverez de sensibles en vous-mêmes.

A qui devez-vous votre conservation jusqu'au moment où je vous parle? Vous avez échappé peut-être à bien des accidents où d'autres ont succombé. Le Seigneur vous a couverts du bouclier de sa protection. Sans elle vous en eussiez été victimes.

Et chacun de vos jours n'a-t-il pas été marqué par mille bontés spéciales de sa part? Direz-vous que Dieu vous a oubliés pendant un seul? Il vous a donné le pain quotidien avec une attention de mère. Il a veillé sur tous vos pas et vous a conduits comme par la main vers l'état auquel il vous destinait.

Mais quels soins surtout n'a-t-il pas pris de votre âme? Par une prédilection toute gratuite, il vous a fait naître dans un pays catholique, de parents chrétiens qui se sont empressés de vous procurer la grâce du saint Baptême, qui vous ont instruits des vérités de la religion et vous ont conduits de bonne heure à la table sainte.

Depuis lors, vous vous êtes peut-être écartés bien souvent des voies de Dieu, et répondant à ses bienfaits par l'ingratitude, vous avez violé ses saints commandements et méprisé ceux de son Eglise; peut-être avez-vous multiplié vos péchés au-delà du nombre des cheveux de votre tête?

Eh bien! qu'a fait le Seigneur? Il n'a cessé de vous rappeler à lui par les remords de la conscience, par les instructions de votre pasteur, par les bons exemples de vos proches, d'une femme, d'un enfant, d'un serviteur. Et comme vous restiez sourds à tant d'avis, il a frappé de grands coups pour vous réveiller. Tantôt il vous a envoyé des maladies et des revers, tantôt il a enlevé subitement sous vos yeux une personne qui vous était chère, tantôt il a fait éclater sa colère sur les compagnons de vos iniquités.

Quel spectacle, lorsque vous paraîtrez à son tribunal, et que vous y verrez cette longue suite de bienfaits et de grâces que la Providence vous a ménagés! Alors, si vous avez le malheur d'être réprouvés, vous serez forcés de justifier vous-mêmes la conduite de Dieu et votre condamnation; vous avouerez, mais trop tard, que les moyens de salut ne vous ont pas manqué, mais que c'est vous qui leur avez fait défaut.

Ah! je vous en conjure, n'attendez pas ce moment

pour reconnaître votre erreur. Dès aujourd'hui, dès maintenant, commencez à coopérer aux desseins de la Providence de Dieu sur vous : « Celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous, dit saint Augustin. »

O mon Dieu! accordez-nous cette grâce à tous, afin qu'après avoir vécu fidèles et soumis à l'empire de votre aimable Providence ici-bas, nous méritions d'aller la bénir et de chanter éternellement ses miséricordes au ciel. Ainsi soit-il.

II[e] ARTICLE DU SYMBOLE.

ET IN JESUM CHRISTUM, FILIUM EJUS UNICUM, DOMINUM NOSTRUM.

I[re] INSTRUCTION.

CHUTE DE L'HOMME. — NÉCESSITÉ D'UN RÉDEMPTEUR.

EXORDE.

1. Le deuxième article du Symbole est ainsi conçu : « (Je crois aussi) en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur. Et in Jesum Christum, Filium ejus unicum, Dominum nostrum. »

Ces paroles signifient en général, qu'outre la personne du Père, nous reconnaissons en Dieu une deuxième personne qui est le Fils unique de Dieu le Père, et qu'on appelle Jésus-Christ, depuis qu'elle s'est incarnée.

Jésus-Christ ou le Fils de Dieu, c'est donc la même personne, après comme avant l'Incarnation.

2. La connaissance de Jésus-Christ a valu au genre humain d'immenses et merveilleux avantages. L'apôtre saint Jean nous les fait connaître en un mot, lorsqu'il dit que « celui qui confesse que Jésus

est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu. Quisquis confessus fuerit, quoniam Jesus est Filius Dei, Deus in eo manet, et ipse in Deo. » (I. *Joan.* IV.)

Et le Sauveur lui-même n'a-t-il pas félicité le prince des apôtres de ce qu'il avait le bonheur de le connaître? « Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean ; car ce n'est pas la chair et le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Beatus es, Simon Bar-Jona, quia caro, et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cœlis est. » (*Matth.* XVI.)

Et c'est avec raison; la foi en Jésus-Christ est en effet le fondement du christianisme, le gage de notre salut et de nos espérances. L'homme qui le méconnaît est étranger à Dieu; il est hors de la voie qui conduit à lui; car « personne, dit Jésus-Christ, ne va à mon Père que par moi. Nemo venit ad Patrem, nisi per me. Et personne, ajoute-t-il, ne connaît le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils le fait connaître. Neque Patrem quis novit, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. » (*Joan.* XIV. — *Matth.* XI.)

3. Mais pour bien comprendre ce que nous devons à Jésus-Christ, il est nécessaire de nous rappeler deux choses, savoir : premièrement, l'état malheureux où le péché nous avait réduits; et secondement, le besoin que nous avions d'un Rédempteur.

Ces deux points feront l'objet de cette instruction.

O Jésus! vous êtes la lumière du monde, daignez éclairer nos yeux; apprenez-nous à vous connaître, afin que, vous connaissant, nous soyons ravis de vos amabilités et embrasés d'amour pour vous.

PREMIER POINT.

4. L'homme, au sortir des mains du Créateur, était, comme nous l'avons vu, impassible et immortel quant au corps, saint et juste quant à l'âme.

Placé par le Seigneur dans un jardin de délices, où sa vie terrestre devait s'écouler au sein d'une paix profonde, dans la jouissance de l'amitié de son Dieu, il ne trouvait au dedans et au dehors de lui que des motifs de glorifier sans cesse la munificence du Créateur. Toutes ses affections, toutes ses pensées se portaient naturellement vers lui. Les puissances de son âme et les sens de son corps obéissaient sans aucune résistance à sa raison, et sa raison était soumise à Dieu sans difficulté ni combat.

Après avoir accompli le terme de son pèlerinage ici-bas, il devait passer au séjour de l'éternelle félicité, sans goûter les amertumes de la mort.

Que cet état était heureux! Il aurait été le nôtre, si Adam eût persévéré dans la justice. « Autant, dit saint Augustin, nos premiers parents étaient fortunés, et exempts des troubles de l'âme et des incommodités du corps; autant le genre humain tout entier eût été heureux, si ceux-là n'avaient point commis le péché qu'ils ont transmis à leur postérité, et si aucun de leurs descendants n'avait commis de faute digne de leur damnation. Cette félicité aurait été stable. La bénédiction divine les aurait fait croître et se multiplier jusqu'à ce que le nombre des élus étant accompli, ils eussent été faits participants de cette bénédiction plus parfaite qui a été accordée aux anges, là où l'on n'a plus à craindre ni le péché ni

la mort. Les saints, sans avoir connu ni les fatigues, ni les douleurs, ni la mort, y jouiraient de cette vie qui sera leur partage, mais seulement après que la résurrection aura revêtu leurs corps d'immortalité. » (*De civit. Dei, lib.* XIV, *cap. 12.*)

5. Adam portait donc dans son sein les destinées de tout le genre humain. Fidèle à Dieu, il transmettait à tous ses descendants le magnifique héritage de la justice originelle. Dieu, afin de l'intéresser d'autant plus à l'obéissance, avait attaché à son sort celui de sa postérité.

Vous savez comment Adam est déchu.

Créé libre, il devait à Dieu l'hommage volontaire de sa soumission. Le Seigneur était en droit d'exiger de lui les plus grands sacrifices. En retour des faveurs dont il l'a comblé et qu'il lui destine encore dans l'avenir, il n'exige de lui autre chose, sinon qu'il s'abstienne d'un des fruits du paradis terrestre. « Tu peux manger, lui dit-il, de tous les fruits du paradis, mais je te défends de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car au jour que tu en mangeras, tu mourras. Ex omni ligno paradisi comede : de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris. » (*Gen.* II.)

Dieu le menaçait de la mort s'il osait enfreindre son commandement. Cette mort était d'abord celle de l'âme et par suite celle du corps.

6. Hélas! malgré ses lumières et l'heureuse pente de son cœur, malgré la facilité du commandement qui lui était imposé, malgré la sanction terrible qui accompagnait la défense, l'homme pèche, il ose

usurper le droit de Dieu. Eve se laisse gagner par le tentateur et entraîne notre premier père dans la désobéissance. Jaloux de leur bonheur et enflammé de haine contre Dieu, le démon entra dans le corps du serpent qui était, dit l'Ecriture, le plus rusé des animaux que le Seigneur avait faits sur la terre.

« Ecoutons comme il parle, et pénétrons le fond de ses artifices. Il s'adresse à Eve comme à la plus faible : mais en la personne d'Eve, il parle à son mari aussi bien qu'à elle : *Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense?* S'il vous a faits raisonnables, vous devez savoir la raison de tout ; ce fruit n'est pas un poison ; *vous n'en mourrez pas*. Voilà par où commence l'esprit de révolte. On raisonne sur le précepte, et l'obéissance est mis en doute. *Vous serez comme des dieux*, libres et indépendants, heureux en vous-mêmes, sages par vous-mêmes : *vous saurez le bien et le mal;* rien ne vous sera impénétrable. C'est par ces motifs que l'esprit s'élève contre l'ordre du Créateur, et au-dessus de la règle. Eve à demi-gagnée regarda le fruit dont la beauté promettait *un goût excellent*. Voyant que Dieu avait uni en l'homme l'esprit et le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourrait bien encore avoir attaché aux plantes des vertus surnaturelles et des dons intellectuels aux objets sensibles. Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en présenta elle-même à son mari. Le voilà dangereusement attaqué. L'exemple et la complaisance fortifient la tentation : il entre dans les sentiments du tentateur si bien secondé; une trompeuse curiosité, une flatteuse pensée d'orgueil, le secret plaisir d'agir de soi-même et selon ses propres pensées, l'attire et l'aveugle : il veut faire une

dangereuse épreuve de sa liberté, et il goûte avec le fruit défendu la pernicieuse douceur de contenter son esprit : les sens mêlent leur attrait à ce nouveau charme; il les suit, il s'y soumet, et il s'en fait le captif, lui qui en était le maître. » (*Disc. sur l'hist. univ.* 2e partie.)

7. Aussitôt tout change pour nos premiers parents. D'épaisses ténèbres se répandent dans leur esprit, leur volonté se dérègle, leurs penchants se corrompent et les inclinent vers le mal. Leur chair se révolte contre l'esprit, parce que l'esprit s'était révolté contre Dieu. « Ce n'était plus ce premier ouvrage du Créateur où tout était beau ; le péché, dit Bossuet, a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte ; il voudrait pouvoir la couvrir à ses propres yeux. » (*Ibid.*)

L'ignorance et la concupiscence ne sont pas les seules plaies du péché, ni les plus terribles.

Au même instant qu'ils l'ont consommé, Adam et Eve perdent l'amitié de Dieu. Avec sa disgrâce, ils encourent la sentence de mort dont il les avait menacés, et ils tombent sous l'empire du démon, dont ils ont suivi les suggestions, plutôt que d'obéir à Dieu.

Le Seigneur les chasse du paradis terrestre, leur ôte la souveraineté entière qu'ils avaient sur les animaux, condamne Eve à vivre sous la puissance de l'homme et l'assujettit aux douleurs de l'enfantement; il condamne Adam à manger son pain à la sueur de son front et à le tirer d'une terre désormais ingrate et rebelle, jusqu'à ce qu'il retourne dans la poussière dont il a été tiré. Il avait voulu se rendre

semblable à Dieu ; le Créateur lui rappelle son néant et châtie son orgueil par l'humiliation de la mort.

Voilà ce que la foi nous apprend sur les suites désastreuses du péché d'Adam. Le saint Concile de Trente les expose dans le premier canon de la cinquième session :

« Si quis non confitetur primum hominem Adam, cum mandatum Dei in paradiso fuisset transgressus statim sanctitatem et justitiam, in qua constitutus fuerat, amisisse, incurrisseque per offensam prævaricationis hujusmodi, iram et indignationem Dei, atque ideo mortem, quam antea illi comminatus fuerat Deus, et cum morte captivitatem sub ejus potestate qui mortis deinde habuit imperium, hoc est, diaboli, totumque Adam, per illam prævaricationis offensam, secundum corpus et animam in deterius commutatum fuisse ; anathema sit.

» Si quelqu'un refuse de croire que le premier homme Adam, après avoir transgressé dans le paradis la défense de Dieu, a perdu sur-le-champ la sainteté et la justice dans laquelle il avait été établi, et qu'en offensant Dieu par sa prévarication, il a encouru sa colère et son indignation, et par suite la sentence de mort dont Dieu l'avait menacé, et avec la mort l'esclavage du démon qui eut ensuite l'empire de la mort, et qu'ainsi par son péché, Adam tout entier a été changé en pire selon le corps et l'âme ; qu'il soit anathème. »

8. Mais les effets de ce péché ne se renfermèrent pas dans la seule personne d'Adam. Toute sa postérité fut souillée et infectée de sa faute.

Le même concile le déclare dans le second canon de la même session :

« Si quis Adæ prævaricationem sibi soli et non ejus propagini asserit nocuisse ; et acceptam à Deo sanctitatem et justitiam, quam perdidit, sibi soli et non nobis etiam eum perdidisse ; aut inquinatum eum per inobedientiæ peccatum, mortem et pœnas corporis tantum in omne genus humanum transfudisse ; non autem et peccatum quod mors est animæ ; anathema sit ; cum contradicat Apostolo dicenti : Per unum hominem peccatum intravit in mundum, et per peccatum mors ; et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt.

» Si quelqu'un affirme que la prévarication d'Adam n'a nui qu'à lui seul et non à sa postérité, et qu'il a perdu pour lui seul et non aussi pour nous la sainteté et la justice qu'il avait reçues de Dieu, ou que souillé par le péché de sa désobéissance, il a transmis au genre humain la mort et les peines du corps seulement, mais non le péché qui est la mort de l'âme : qu'il soit anathème ; car il contredit la parole de l'Apôtre : le péché est entré dans le monde par un seul homme, et par le péché, la mort ; et ainsi la mort a passé dans tous les hommes, parce que tous ont péché. »

Nous naissons donc dans la disgrâce de Dieu souillés de la tache originelle, sujets à l'ignorance et à la concupiscence, dévoués aux infirmités, aux souffrances et à la mort.

Tel est le funeste héritage que nous a légué le péché de notre premier père. Semblable à une source empoisonnée, il n'a transmis aux ruisseaux qui en sortent que des eaux malsaines. Arbre gâté dans sa racine, il n'a produit que de mauvais fruits.

Tous les hommes naissent enfants de colère. Il n'y

a que Jésus-Christ et sa divine mère Marie qui n'aient pas été soumis à cette loi : Jésus-Christ, par nature, et la sainte Vierge par privilége, en considération des mérites de son Fils.

La Conception Immaculée de Marie est aujourd'hui un dogme de foi. Nous avons eu l'inestimable consolation de le voir définir de nos jours par le saint-siége. Cette définition a eu le 8 décembre 1854, aux applaudissements de tout l'univers catholique.

Elle confirme de la manière la plus solennelle la vérité de la transmission du péché originel dans tous les enfants d'Adam, vérité qu'attestait David en termes si exprès : « J'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché. Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea. » (*Ps.* IV.)

En considérant la chute d'Adam, qui ne serait frappé de la grièveté du péché? Un seul a suffi pour bouleverser la face de la terre, accumuler sur l'homme une infinité de maux, enfin pour condamner à la mort le genre humain tout entier !

SECOND POINT.

9. Je dois maintenant vous montrer combien nous avions besoin d'un Rédempteur.

S'il dépendait de la volonté de l'homme de déchoir de sa félicité, il n'était pas de même en son pouvoir de se relever de sa chute. On peut se blesser mortellement, mais on ne peut se rendre la vie à soi-même.

En péchant, Adam avait offensé la majesté infinie de Dieu, son créateur et son souverain seigneur.

Comme la gravité d'une injure se mesure sur la

dignité de la personne offensée, sa faute était à cet égard d'une malice infinie, et conséquemment elle exigeait une réparation d'un mérite également infini.

Or, l'homme, être faible et borné, était-il capable d'offrir à Dieu une semblable réparation?

En aucune manière. Ennemi de Dieu, privé de sa grâce, il ne méritait que sa haine; et quand il eût employé des siècles à pleurer sa faute et à faire pénitence, qu'eût été tout cela en regard de la dette infinie qu'il avait contractée envers la justice de Dieu?

Les anges mêmes n'auraient pu satisfaire pour son péché. « Non, dit saint Alphonse de Liguori, fît-on un holocauste de tous les anges et de tous les hommes, on ne pourrait satisfaire dignement à la divine justice pour un seul péché commis par une créature contre son Créateur. »

10. Quelle ressource restait-il donc à l'homme?

Il ne lui en restait aucune que la miséricorde de Dieu. S'il ne nous avait pris en pitié, c'en était fait de nous; nous eussions tous été exclus de la félicité éternelle pour laquelle il nous avait créés. Adam et tous ceux de ses descendants qui auraient péché comme lui personnellement eussent en outre partagé le supplice des anges rebelles, après avoir partagé leur révolte.

Mais comment Dieu viendra-t-il au secours de l'homme pécheur?

Sans doute, il peut se contenter d'une satisfaction imparfaite telle que la créature est capable de lui donner; mais en ce cas, la justice de Dieu renonce à ses droits et la miséricorde seule a son cours; d'autre part la justice seule l'aurait eu, au préjudice de la

miséricorde, si le Seigneur nous avait abandonnés à notre sort.

Dieu cependant ne veut pas que l'une agisse sans l'autre. Que fera-t-il pour les concilier ensemble?

O admirable expédient de la sagesse et de la bonté divine! O dessein d'un amour ineffable! Le Fils de Dieu s'offre à son Père, pour nous racheter. « Mon Père, lui dit-il, votre justice a condamné les anges sans retour, parce que leur péché a été l'effet d'une pure malice; voici que l'homme a aussi offensé votre Majesté; mais il est tombé par suite des suggestions perfides du démon; il ne saurait toutefois apaiser votre juste colère; je m'offre en sa place pour expier sa faute. »

Le Père céleste accepte, l'Esprit-Saint ratifie ce dessein. Il est décrété que le Fils de Dieu se ferait homme, afin de pouvoir souffrir et mourir, et de racheter par son sang le genre humain. Homme et Dieu tout ensemble, ses satisfactions acquéraient une dignité infinie à raison de la personne divine qui les produisait.

C'est ainsi que le péché fut complètement réparé, que la justice divine fut apaisée et que la miséricorde trouva le moyen de pardonner à l'homme coupable.[1]

(1) « Il fallait, dit saint Augustin (Conf. l. X. c. 42.), que le Médiateur entre Dieu et les hommes eût quelque chose de semblable à Dieu et quelque chose de semblable aux hommes. Semblable sous les deux rapports aux hommes, il eût été trop loin de Dieu; et réciproquement, semblable à Dieu sous ces mêmes rapports, il eût été trop loin des hommes; et conséquemment, il n'eût pas été médiateur. »

CONCLUSION.

11. « Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. Dieu a donc tellement aimé le monde, qu'il a sacrifié pour lui son propre Fils unique. » (*Joan.* III.)

Il a traité les hommes avec bien plus d'indulgence que les anges. Il a exercé sa justice sur les anges; il a eu pour nous des entrailles de miséricorde. Mais il faut que nous en profitions.

« Autant, dit à ce sujet saint Augustin, autant qu'il est au pouvoir du médecin, il est venu guérir le malade. Celui-là se suicide, qui ne veut pas garder les prescriptions du médecin. Le Sauveur est venu dans le monde. Pourquoi est-il appelé le Sauveur du monde, sinon parce qu'il est venu pour sauver et non pour juger le monde?

» Si vous ne voulez pas être sauvé par lui, vous serez jugé par vous-même? Et que dis-je, jugé? Voyez ce que signifie cette parole : Celui qui croit en lui, n'est pas jugé. Pour celui qui ne croit pas, qu'attendez-vous qu'on en dise? qu'il sera jugé? Non, dit le Sauveur, il est déjà jugé. Le jugement n'a pas encore eu lieu, et déjà sa sentence est prononcée. » (*S. Aug. tract. 12, in Joan. Brev. Rom. fer. 2, Pentecost.*)

Attachons-nous donc au Sauveur non-seulement par la foi, mais par l'accomplissement des commandements; car les commandements observés avec le secours de la grâce, voilà les remèdes donnés à l'homme déchu, afin de recouvrer ses destinées primitives.

12. Mais en même temps que nous voyons un Dieu venir à notre secours, apprenons l'estime que nous devons faire de notre âme et le zèle que nous devons apporter à l'affaire du salut.

Ne faut-il pas que notre âme soit d'un prix infini, puisque le Fils de Dieu est descendu du ciel pour la racheter ?

« Empti estis pretio magno, disait l'Apôtre ; glorificate et portate Deum in corpore vestro. Vous avez été achetés à un grand prix ; efforcez-vous donc de glorifier Dieu dans votre corps, » et dans toute votre conduite.

NOTES.

I. CONSIDÉRATIONS SUR LA SOLIDARITÉ.

« En réfléchissant sur la croyance générale et sur l'instinct des hommes, on est frappé de cette tendance qu'ils ont à unir des choses que la nature semble avoir totalement séparées : ils sont très-disposés, par exemple, à regarder un peuple, une ville, une corporation, mais surtout une famille, comme un être moral et unique, ayant ses bonnes et mauvaises qualités, capable de mériter et de démériter, et susceptible par conséquent de peine et de récompense. De là vient le préjugé, ou pour parler plus exactement, le dogme de la noblesse, si enraciné parmi les hommes. Si vous le soumettez à l'examen de la raison, il ne soutient pas l'épreuve; car il n'y a pas, si nous ne consultons que le raisonnement, de distinction qui nous soit plus étrangère que celles que nous tenons de nos aïeux : cependant il n'en est pas de plus estimée, ni même de plus volontiers reconnue, hors le temps des factions, et alors même les attaques qu'on lui porte sont encore un hommage indirect et une reconnaissance formelle de cette grandeur qu'on voudrait anéantir.

» Si la gloire est héréditaire dans l'opinion de tous les hommes, la blâme l'est de même, et par la même raison. On demande quelquefois, sans trop y songer, pourquoi la honte d'un crime ou d'un supplice doit retomber sur la postérité du coupable; et ceux qui font cette question se

vantent ensuite du mérite de leurs aïeux : c'est une contradiction manifeste.

» Il n'y a sur le déshonneur héréditaire d'autre incrédule que celui qui en souffre : or, ce jugement est évidemment nul. A ceux qui, pour le plaisir de montrer de l'esprit et de contredire les idées reçues, parlent, ou même font des livres contre ce qu'ils appellent le hasard ou le préjugé de la naissance, proposez, s'ils ont un nom, ou seulement de l'honneur, de s'associer par le mariage une famille flétrie dans les temps anciens, et vous verrez ce qu'ils vous répondront.

» Quant à ceux qui n'auraient ni l'un ni l'autre, comme ils parleraient aussi pour eux, il faudrait les laisser dire.

» Rien ne choque au premier coup d'œil comme une malédiction héréditaire : cependant, pourquoi pas, puisque la bénédiction l'est de même? Et prenez garde que ces idées n'appartiennent pas seulement à la Bible, comme on l'imagine souvent. Cette hérédité heureuse ou malheureuse est aussi de tous les temps et de tous les pays : elle appartient au paganisme comme au judaïsme et au christianisme, à l'enfance du monde, comme aux vieilles nations ; on la trouve chez les théologiens, chez les philosophes, chez les poètes, au théâtre et à l'église.

» Les arguments que la raison fournit contre cette théorie ressemblent à celui de Zénon contre la possibilité du mouvement : *On ne sait que répondre, mais on marche*. La famille est sans doute composée d'individus qui n'ont rien de commun suivant la raison ; mais suivant l'instinct et la *persuasion naturelle*, toute famille est une. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, par le comte de Maistre.)

II. UTRUM NECESSARIUM FUERIT AD REPARATIONEM GENERIS HUMANI VERBUM DEI INCARNARI?

Videtur quod non fuerit necessarium ad reparationem humani generis Verbum Dei incarnari. Verbo enim Dei, cum sit Deus perfectus nihil virtutis per carnem assumptam accrevit. Si ergo Verbum Dei incarnatum humanam naturam reparavit, etiam absque carnis assumptione eam potuit reparare.

Præterea, ad reparationem humanæ naturæ quæ per peccatum collapsa erat nihil aliud requiri videbatur, quam quod homo satisfaceret pro peccato : sed homo ut videtur satisfacere potuit pro peccato : non enim Deus ab homine plus requirere debet, quam possit, et cum pronior sit ad miserendum, quam ad puniendum, sicut homini imputat ad pœnam actum peccati, ita imputare debet ad meritum actum contrarium. Non ergo fuit necessarium ad reparationem humanæ naturæ, Verbum Dei incarnari.

Præterea, Ad salutem hominis præcipuè pertinet, ut Deum revereatur: unde dicitur Malach. 1 : Si ego pater, ubi honor meus? Si Dominus, ubi timor meus? Sed ex hoc ipso homines Deus magis reverentur, quod eum considerant super omnia elevatum, et ab hominum sensibus remotum ; unde in Psal. 112. dicitur : Excelsus super omnes gentes Dominus, et super cœlos gloria ejus : et postea subditur. Quis sicut Dominus Deus noster? quod ad reverentiam pertinet. Ergo videtur non convenire humanæ saluti, quod Deus nobis Deus similis fieret per carnis assumptionem.

Sed contra, Illud per quod humanum genus liberatur a perditione, est necessarium ad humanam salutem : Sed mysterium divinæ Incarnationis est hujusmodi ; secundum illud Joan. 3. Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in ipsum, non pereat, sed habeat vitam æternam : Ergo necessarium fuit ad humanam salutem, Deum incarnari.

CONCLUSIO.

Potuit Deus ex infinitate suæ divinæ potentiæ, alio quam incarnationis opere, humanum genus reparare : sed ut homo facilius et melius suam consequeretur salutem : hoc necessarium fuit, ut Verbum ejus caro fieret.

Respondeo dicendum, quod ad finem aliquem dicitur aliquid esse necessarium dupliciter. Uno modo, sine quo aliquid esse non potest : sicut cibus est necessarius ad conservationem humanæ vitæ. Alio modo, per quod melius et convenientius pervenitur ad finem, sicut equus necessarius est ad iter. Primo modo Deum incarnari non fuit necessarium ad reparationem humanæ naturæ. Deus enim per suam omnipotentem virtutem poterat humanam naturam multis aliis modis reparare. Secundo autem modo necessarium fuit Deum incarnari ad humanæ naturæ reparationem. Unde August. dicit 13. de Trinit. cap. 10. Verum etiam ostendamus non alium modum possibilem Deo defuisse cujus potestati omnia æqualiter subjacent, sed sanandæ miseriæ nostræ convenientiorem alium modum non fuisse.

Et hoc quidem considerari potest quantum ad promotionem hominis in bonum. Primo quidem, quantum ad fidem, quæ magis certificatur ex hoc quod ipsi Deo loquenti credit. Unde August. dicit 11. de Civit. Dei, cap. 2 : Ut homo fidentius ambularet per veritatem, ipsa veritas Dei filius homine assumpto constituit atque fundavit fidem. Secundo, quantum ad spem, quæ per hoc maxime erigitur. Unde August. dicit 13. de Trinit. : Nihil tam necessarium fuit ad erigendam spem nostram, quam ut demonstraretur nobis quantum diligeret nos Deus : quid vero hujus rei isto indicio manifestius, quam quod Dei filius naturæ nostræ dignatus est inire consortium. Tertio, quantum ad charitatem, quæ maxime per hoc excitatur. Unde August. dicit in lib. de catechisandis rudibus, cap. 4 : Quæ major est

causa adventus Domini, nisi ut ostenderet Deus dilectionem suam in nobis? Et postea subdit: Si amare pigebat, saltem redamare non pigeat. Quarto, quantum ad rectam operationem in qua nobis exemplum se præbuit. Unde August. dicit in quodam sermone de Nativit. Domini: nempe (*Serm.* 22.): Homo sequendus non erat, qui videri poterat: Deus sequendus erat, qui videri non poterat. Ut ergo exhiberetur homini, et qui videretur ab homine, et juxta quem homo fieret, Deus factus est homo.

Quinto, quantum ad plenam participationem divinitatis, quæ vera est hominis beatitudo et finis humanæ vitæ: et hoc collatum est nobis per Christi humanitatem. Dicit enim August. in quodam serm. de Nativit. Domini (*Serm.* 9.): Factus est Deus homo, ut homo fieret Deus.

Similiter et hoc utile fuit ad remotionem mali. Primo enim per hoc homo instituitur, ne sibi diabolum præferat et eum veneretur, qui est auctor peccati. Unde August. dicit 13. de Trinit. (*cap.* 17.): Quandoquidem sic potuit Deo conjungi humana natura, ut ex duabus substantiis fieret una persona, superbi illi maligni spiritus non ideo se audeant homini præponere, quia non habent carnem. Secundo per hoc instruimur quanta sit dignitas humanæ naturæ, ne eam inquinemus peccando. Unde August. dicit in lib. de vera relig. (*cap.* 16.): Demonstravit nobis Deus quam excelsum locum inter creaturas habeat humana natura, in hoc quod hominibus in vero homine apparuit. Et Leo papa dicit in serm. de Nativ.: Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam: et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire. Tertio quia ad præsumptionem hominis tollendam, gratia Dei in nobis nullis meritis præcedentibus in homine Christo commendatur, ut dicitur in 13 de Trinit. (*cap.* 7.): Quarto quia superbia hominis, quæ maxime impedimento est ne

inhæreatur Deo, per tantam Dei humilitatem redargui potest atque sanari, ut dicit August. ibid.

Quinto, ad liberandum hominem a servitute peccati : Quod quidem ut August. dicit 13 de Trinit. (*cap.* 13.) fieri debuit sic, ut diabolus justitia hominis Jesu Christi superaretur ; quod factum est Christo satisfaciente pro nobis. Homo autem purus satisfacere non poterat pro toto humano genere : Deus autem satisfacere non debebat ; unde oportebat Deum et hominem esse Jesum Christum. Unde et Leo papa dicit in serm. 1. de nativit. : Suscipitur à virtute infirmitas, a majestate humilitas, ab æternitate mortalitas, ut quod nostris remediis congruebat, unus atque idem Dei et hominum mediator, et mori ex uno et resurgere possit ex altero. Nisi enim esset verus Deus, non afferret remedium, nisi esset verus homo, non præberet exemplum. Sunt autem et aliæ plurimæ utilitates quæ consecutæ sunt supra apprehensionem sensus humani.

Ad primum ergo dicendum, quod ratio illa procedit secundum primum modum necessarii, sine quod ad finem perveniri non potest.

Ad secundum dicendum, quod aliqua satisfactio potest dici dupliciter sufficiens. Uno modo perfecte : quia est condigna per quandam adæquationem ad recompensationem culpæ commissæ : et sic hominis puri satisfactio sufficiens esse non potuit pro peccato, tum quia tota humana natura erat per peccatum corrupta : nec bonum alicujus personæ, vel etiam plurium poterat per æquiparantiam totius naturæ detrimentum recompensare ; tum etiam, quia peccatum contra Deum commissum quandam infinitatem habet ex infinitate divinæ majestatis : tanto enim offensa est gravior, quanto major est ille, in quem delinquitur. Oportuit ergo ad condignam satisfactionem, ut actus satisfacientis haberet efficaciam infinitam utpote Dei et hominis existens. Alio modo potest dici satisfactio hominis esse sufficiens imperfecte, scilicet secundum acceptationem

ejus qui est ea contentus, quamvis non sit condigna. Et hoc modo satisfactio puri hominis est sufficiens. Et quia omne imperfectum præsupponit aliquid perfectum, a quo sustentetur : inde est quod omnis puri hominis satisfactio efficaciam habet a satisfactione Christi.

Ad tertiam dicendum quod Deus assumendo carnem suam majestatem non minuit : et per consequens non minuitur ratio reverentiæ ad ipsum, quæ augetur per augmentum cognationis ipsius. Ex hoc autem, quod nobis appropinquare voluit per carnis assumptionem, magis nos ad se cognoscendum attraxit. (*S. Thomas*. 3. *p*. 9. 1. *art*. 2.)

III. DE LA PROVIDENCE SURNATURELLE QUE DIEU EXERCE ENVERS LES CRÉATURES RAISONNABLES.

Tout ce que Dieu a fait est destiné au salut des hommes et des Anges ; mais voici en cela l'ordre de sa providence, selon que par l'attention aux saintes Ecritures et à la doctrine des anciens, nous le pouvons découvrir, et que notre faiblesse nous permet d'en parler.

Dieu conçut éternellement qu'il pouvait faire une quantité innombrable de créatures de perfections et de qualités différentes, auxquelles il se pourrait communiquer ; et considérant qu'entre toutes les manières de se communiquer, il n'y avait rien de si excellent que de se joindre à quelque nature créée, en telle sorte que la créature fût comme entée sur la Divinité et insérée en elle, pour ne faire avec elle qu'une seule personne, son infinie bonté qui, de soi-même et par soi-même, est portée à la communication, se résolut et se détermina à en faire une de cette manière ; afin que, comme éternellement il y a une communication essentielle en Dieu, par laquelle le Père communique toute son infinie et indivisible Divinité au Fils, en le produisant, et le Père et le Fils produisant ensemble le Saint-Esprit, lui communiquent aussi leur

propre unique divinité, de même cette souveraine douceur fut aussi communiquée si parfaitement hors de soi à une créature, que la nature créée et la divinité, gardant chacune leurs propriétés, fussent néanmoins tellement unies ensemble qu'elles ne fussent qu'une même personne.

Or, entre toutes les créatures que cette souveraine toute-puissance pouvait produire, elle trouva bon de choisir cette même humanité, que depuis en effet elle unit à la personne de Dieu le Fils, et à laquelle elle destina cet honneur incomparable de l'union personnelle à sa divine majesté, afin qu'éternellement elle jouît par excellence des trésors de sa gloire infinie. Puis ayant ainsi préféré pour ce bonheur l'humanité sacrée de notre Sauveur, la suprême Providence disposa de ne point retenir sa bonté en la seule personne de ce Fils bien-aimé, mais de la répandre en sa faveur sur plusieurs autres créatures, et sur l'ensemble de cette innombrable quantité de choses qu'elle pouvait produire; elle créa les hommes et les Anges, comme pour tenir compagnie à son Fils, pour participer à ses grâces et à sa gloire, l'adorer et le louer éternellement. Et parce que Dieu vit qu'il pouvait faire de plusieurs manières l'humanité de son Fils, en le rendant vrai homme, comme par exemple, en le créant de rien, non-seulement quant à l'âme, mais aussi quant au corps; ou bien en formant le corps de quelque matière précédente, comme il fit celui d'Adam et d'Eve; ou bien par voie de génération ordinaire d'homme et de femme, ou bien enfin par génération extraordinaire d'une femme sans homme, il délibéra que la chose se ferait en cette dernière façon; et entre toutes les femmes qu'il pouvait choisir à cette intention, il élut la Très-Sainte Vierge Notre-Dame, par l'entremise de laquelle le Sauveur de nos âmes serait non-seulement homme, mais enfant du genre humain.

Outre cela, la sacrée Providence détermina de produire tout le reste des choses, tant naturelles que surnaturelles,

en faveur du Sauveur ; afin que les Anges et les hommes pussent, en le servant, participer à sa gloire. Après cela, bien que Dieu voulût créer et les Anges et les hommes avec le franc arbitre, libres d'une vraie liberté pour juger le bien et le mal ; néanmoins pour témoigner que de la part de la bonté divine ils étaient dédiés au bien et à la gloire, elle les créa tous dans la justice originelle, qui n'était autre chose qu'un amour très-suave qui les disposait, et les acheminait vers la félicité éternelle.

Mais parce que cette suprême sagesse avait jugé à propos de mêler cet amour originel avec la volonté de ses créatures, de telle manière que l'amour ne forçât point la volonté, mais lui laissât sa liberté, il prévit qu'une partie, mais la moindre de la nature angélique, quittant volontairement le saint amour, perdrait par conséquent la gloire. Et parce que la nature angélique ne pourrait faire ce péché que par une malice expresse, sans tentation ni motif quelconque qui le pût excuser, et que d'ailleurs une bien plus grande partie de cette même nature demeurerait ferme au service du Sauveur, Dieu, qui avait si amplement glorifié sa miséricorde dans la création des Anges, voulut aussi exalter sa justice, et dans la fureur de son indignation, il résolut d'abandonner pour jamais cette triste et malheureuse troupe de perfides, qui dans la furie de leur rébellion l'avaient si outrageusement abandonné.

Il prévit bien aussi que le premier homme abuserait de sa liberté, et que quittant la grâce il perdrait la gloire ; mais il ne voulut pas traiter la nature humaine aussi rigoureusement qu'il délibéra de traiter l'angélique.

La nature humaine était celle dont il avait résolu de prendre une portion bienheureuse, pour l'unir à sa divinité. Il vit que c'était une nature faible, un vent qui va et ne revient plus, c'est-à-dire, qui se dissipe en allant. Il eut égard à la surprise que le malin et pervers Satan avait faite au premier homme, et à la grandeur de la tentation

qui le fit chuter. Il vit que toute la race des hommes périssait par la faute d'un seul ; et ce fut par ces raisons qu'il regarda notre nature en pitié, et résolut de la secourir.

Mais afin que la douceur de sa miséricorde fût ornée de la beauté de sa justice, il résolut de sauver l'homme par voie de rédemption rigoureuse. Comme cette rédemption ne se pouvait bien faire que par son Fils, il établit qu'il rachèterait les hommes, non-seulement par une de ses actions amoureuses qui eût été plus que très-suffisante pour racheter mille millions de mondes, mais encore par toutes les innombrables actions amoureuses et par toutes les souffrances qu'il endurerait jusques à la mort, et à la mort de la croix, à laquelle il le destina, voulant qu'ainsi il se rendît compagnon de nos misères, pour nous rendre ensuite compagnons de sa gloire; montrant en cette sorte les richesses de sa bonté, par cette rédemption copieuse, abondante, surabondante, magnifique et excessive, qui nous a acquis et comme reconquis tous les moyens nécessaires pour parvenir et arriver à la gloire, de sorte que personne ne puisse jamais se plaindre, comme si la miséricorde divine manquait à quelqu'un. (*Traité de l'amour de Dieu, liv.* II, *chap.* IV.)

IV. UTRUM SI HOMO NON PECCASSET, DEUS INCARNATUS FUISSET?

Videtur quod si homo non peccasset, nihilominus Deus incarnatus fuisset. Manente enim causa, manet effectus : Sed, sicut August. dicit. 13, de Trinit. (*Cap.* 17) : Alia multa sunt cogitanda in Christi incarnatione præter absolutionem a peccato, de quibus dictum est. Ergo etiamsi homo non peccasset, Deus incarnatus fuisset.

Præterea, Ad omnipotentiam divinæ virtutis pertinet, ut opera sua perficiat, et se manifestet per aliquem infinitum effectum : sed nulla pura creatura potest dici infi-

nitus effectus; cum sit finita per suam essentiam. In solo autem opere Incarnationis videtur præcipuè manifestari infinitus effectus divinæ potentiæ (per quam in infinitum distantia conjunguntur, in quantum factum est, quod homo esset Deus), in quo etiam opere maxime videtur perfici universum, per hoc quod ultima creatura, scilicet homo, primo principio conjungitur scilicet Deo. Ergo etiamsi homo non peccasset, Deus incarnatus fuisset.

Præterea, Humana natura per peccatum non est facta capacior gratiæ : Sed post peccatum capax est gratiæ unionis, quæ est maxima gratia. Ergo si homo non peccasset, humana natura hujus gratiæ capax fuisset : nec Deus subtraxisset humanæ naturæ bonum cujus capax erat. Ergo si homo non peccasset, Deus incarnatus fuisset.

Præterea, Prædestinatio Dei est æterna : Sed dicitur Rom. 1. de Christo. Qui prædestinatus est Filius Dei in virtute. Ergo etiam ante peccatum necessarium erat Filium Dei incarnari, ad hoc quod Dei prædestinatio impleretur.

Præterea, Incarnationis mysterium est primo homini revelatum : ut patet per hoc, quod dixit. (*Gen.* I.) Hoc nunc os ex ossibus meis, etc. Quod Apostolus dicit esse magnum sacramentum in Christo et in Ecclesia : ut patet Ephes. 4. Sed homo non potuit esse præscius sui casus, eadem ratione qua nec Angelus : ut August. probat super Genes. ad litteram. (*Libr.* II, *cap.* 8.) Ergo etiam si homo non peccasset, Deus incarnatus fuisset.

Sed contra est, quod Augustinus dicit in libro de verbis Apostolis (*Serm.* 8.) exponens illud quod habetur Lucæ : Venit filius hominis quærere et salvum facere quod perierat. Ergo si homo non peccasset, filius hominis non venisset. Et 1. ad Timoth. 1. super illud verbum : Christus venit in hunc mundum, ut peccatores salvos faceret, dicit glossa : Nulla causa veniendi fuit Christo Domino, nisi peccatores salvos facere; tolle morbos, tolle vulnera, et nulla est medicinæ causa.

CONCLUSIO.

Quanquam Deus peccato non existente potuerit incarnari, convenientius tamen dicitur, quod si homo non peccasset, Deus incarnatus non fuisset; cum in sacra Scriptura ubique Incarnationis ratio ex peccato primi hominis assignetur.

Respondeo dicendum, quod aliqui circa hoc diversimode opinantur. Quidam enim dicunt, quod etiamsi homo non peccasset, Dei filius incarnatus fuisset.

Alii vero contrarium afferunt, quorum assertioni magis assentiendum videtur. Ea enim quæ ex sola Dei voluntate proveniunt supra omne debitum creaturæ, nobis innotescere non possunt nisi quatenus in sacra Scriptura traduntur; per quam divina voluntas nobis innotescit. Unde cum in sacra Scriptura ubique Incarnationis ratio ex peccato primi hominis assignetur, convenientius dicitur Incarnationis opus ordinatum esse a Deo in remedium contra peccatum, ita quod peccato non existente Incarnatio non fuisset : quamvis potentia Dei ad hoc non limitetur : potuisset enim etiam peccato non existente Deus incarnari.

Ad primum ergo dicendum, quod omnes aliæ causæ, quæ sunt assignatæ, pertinent ad remedium peccati. Si enim homo non peccasset, perfusus fuisset lumine divinæ sapientiæ, et justitiæ rectitudine perfectus à Deo ad omnia necessaria cognoscenda et agenda : sed quia homo deserto Deo, collapsus erat ad corporalia, conveniens fuit ut Deus carne assumpta etiam per corporalia ei salutis remedium exhiberet. Unde August. (*Tract.* 2, *in Joan.*) super illud Joannis primo capite : Verbum caro factum est, dicit : caro te obcæcaverat : caro te sanat : quoniam sic venit Christus ut te carne carnis vitia exstingueret.

Ad secundum dicendum, quod in ipso modo productionis rerum ex nihilo, divina virtus infinita ostenditur.

Ad perfectionem etiam universi sufficit quod naturali modo creatura ordinetur in Deum sicut in finem. Hoc autem excedit limites perfectionis naturæ, ut creatura uniatur Deo in persona.

Ad tertium dicendum, quod duplex capacitas attendi potest in humana natura. Una quidem secundum ordinem potentiæ naturalis quæ à Deo semper impletur, qui dat unicuique rei secundum suam capacitatem naturalem. Alia vero secundum ordinem divinæ potentiæ, cui omnis creatura obedit ad nutum : Et ad hoc pertinet ista capacitas. Non autem Deus omnem talem capacitatem naturæ implet : alioquin Deus non posset facere in creatura nisi quod facit : quod falsum est, ut in primo habitum est. Nihil autem prohibet ad aliquid majus humanam naturam productam esse post peccatum ; Deus enim permittit mala fieri, ut inde aliquid melius eliciat. Unde dicitur Roman. 4 : Ubi abundavit delictum, super abundavit et gratia. Unde et in benedictione cerei Pascalis dicitur : O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere redemptorem !

Ad quartum dicendum, quod prædestinatio præsupponit præscientiam futurorum : Et ideo sicut Deus prædestinat salutem alicujus hominis per orationes aliorum implendam : ita etiam prædestinavit opus Incarnationis in remedium humani peccati.

Ad quintum dicendum, quod nihil prohibet alicui revelari effectum, cui non revelatur causa. Potuit igitur primo homini revelari Incarnationis mysterium, sine hoc quod esset præscius sui casus ; non enim quicunque cognoscit effectum, cognoscit et causam. (*S. Thomas,* 3. 9. *q.* 1, *art.* 3.)

IIe INSTRUCTION

PROMESSES, FIGURES ET PROPHÉTIES DU RÉDEMPTEUR.

—

EXORDE.

1. Je vous rappelais dernièrement la chute lamentable de notre premier père et les funestes conséquences qu'elle eut pour lui et pour sa postérité.

A peine Adam eut-il violé le commandement divin, qu'il tomba aussitôt dans un abîme de misères où il nous entraîna tous avec lui.

Aux pures lumières qui éclairaient son esprit succédèrent d'affreuses ténèbres : la droiture de sa volonté fut changée en un penchant violent pour le mal; les sens secouèrent le joug de la raison et commencèrent à lui faire une guerre implacable. Pour comble de maux, il fut dépouillé de la grâce de Dieu qui faisait la vie de son âme, et par suite voué à la mort et soumis à l'empire du démon.

Descendants d'un père coupable, nous avons hérité de sa faute et de sa disgrâce. Le genre humain tout entier, à l'exception de l'homme Dieu et de sa Mère Immaculée, naît infecté de la souillure originelle, sujet à l'ignorance, à la concupiscence, aux infirmités et à la mort.

2. L'homme étant ainsi déchu, le seul remède à son malheur, c'était la divine miséricorde. Mais la justice réclamait aussi ses droits ; et Dieu, en voulant pardonner, voulait aussi une expiation proportionnée à la grièveté de l'offense. Afin d'accorder ensemble les droits opposés de la justice et de la miséricorde, le Fils de Dieu, comme nous l'avons vu, s'offrit à son Père comme victime de propitiation pour les péchés du monde.

La chute avait été prévue de toute éternité, de toute éternité aussi il avait été résolu que Dieu le Fils se ferait homme et qu'il nous rachèterait par son sang.

Pour empêcher l'humanité de tomber dans le désespoir, le Seigneur a daigné dès l'origine manifester au monde ce grand dessein de sa miséricorde.

Dès lors, la foi du moins implicite au Rédempteur promis est devenue et a toujours été, depuis, la condition indispensable du salut : « Neque enim est in alio aliquo salus. »

3. Mais l'exécution demandait des préparatifs convenables.

D'une part, il fallait laisser à l'homme le temps de mesurer la profondeur de sa misère et de soupirer après le remède; de l'autre, la dignité du Rédempteur promis exigeait que le monde fût disposé de longue main à sa venue.

La divine sagesse a employé quatre mille ans à ces préparatifs. C'est une raison plus que suffisante pour nous engager à en considérer la suite avec une pieuse attention. Cette considération nous fera mieux comprendre la grandeur du bienfait de la rédemption et la reconnaissance que nous en devons à Dieu.

Nous y consacrerons cet entretien.

Dans un premier point, je vous exposerai les promesses et les figures principales du Rédempteur.

Dans le second, j'analyserai brièvement les prophéties qui le concernent.

PREMIER POINT.

4. Dieu, dont la miséricorde est ineffable, ne voulut pas laisser longtemps au serpent infernal la joie de sa victoire, ni à nos premiers parents la honte d'avoir été vaincus.

Après avoir interrogé et convaincu les coupables, il foudroya le tentateur en ces termes : « Inimicitias ponam inter te et mulierem et inter semen tuum et semen illius ; et ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus. Je mettrai une inimitié irréconciliable entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; et elle-même un jour te brisera la tête, et toi tu tendras des piéges pour la mordre au talon. » (*Gen.* III.)

Nos premiers parents comprirent à l'instant même que Dieu leur promettait un descendant qui détruirait l'empire du démon, en un mot un Sauveur qui les délivrerait de l'esclavage du péché et de l'enfer.

Ainsi Dieu mêla cette promesse si consolante à la malédiction lancée contre le serpent, avant même de prononcer la condamnation d'Eve et d'Adam.

Avec quelle résignation, ils durent ensuite l'entendre ! Qu'elle dut leur paraître miséricordieuse, adoucie par une telle espérance !

Voilà quelle fut la première promesse du Rédempteur.

5. Dieu la confirma à diverses reprises, en éclaircissant toujours davantage ce qu'elle avait de vague et d'obscur.

Il se plut surtout à révéler ses desseins à ceux qu'il voulait honorer particulièrement de sa bienveillance.

Abraham eut plusieurs révélations à ce sujet, mais Dieu lui manifesta d'une manière plus expresse ce mystère, lorsque, pour obéir à ses ordres, il s'était disposé à immoler son fils Isaac.

« Parce que tu as fait cela, lui dit le Seigneur, et que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai et je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Ta postérité possédera les portes de tes ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta race, parce que tu as obéi à ma voix. Quia fecisti hanc rem, et non pepercisti filio tuo unigenito propter me, benedicam tibi, et multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli et velut arenam quæ est in littore maris; possidebit semen tuum portas inimicorum tuorum, et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ, quia obedisti voci meæ. » (*Gen.* XXII.)

Dieu avait résolu de sacrifier son divin Fils pour le salut du monde. Avant d'accorder à Abraham l'honneur de devenir l'aïeul du Rédempteur, il veut que ce grand patriarche prouve qu'il en est digne, en se montrant lui-même prêt à sacrifier son fils. Le Seigneur figurait ainsi dans Abraham et Isaac ce qui devait s'accomplir dans la suite sur le calvaire.

De ces paroles : « Toutes les nations seront bénies dans ta race, » il était facile de conclure qu'un des

descendants d'Abraham était destiné à affranchir le genre humain de la tyrannie cruelle de Satan, c'est-à-dire, à sauver les hommes.

Mais quel pouvait être ce libérateur, sinon le Fils de Dieu, descendant d'Abraham selon la chair?

Cette nouvelle promesse est beaucoup plus explicite que la première. Elle nous apprend que le Rédempteur promis sortira d'un peuple dont Abraham sera la tige.

6. Peu de temps après, le Seigneur, pour en conserver le souvenir, renouvelle son alliance avec Jacob, petit-fils d'Abraham.

Il lui fit voir en songe une échelle dont le pied reposait sur la terre et dont le sommet touchait les cieux; les anges de Dieu y montaient et en descendaient; selon le témoignage de l'Ecriture, Dieu lui-même appuyé sur le haut de cette échelle lui parla en ces termes : « Je suis le Dieu d'Abraham ton père, et le Dieu d'Isaac. La terre où tu dors, je te la donnerai à toi et à ta postérité; tes descendants seront nombreux comme la poussière de la terre. Tu t'étendras vers l'Orient et vers l'Occident, au septentrion et au midi, et toutes les tribus de la terre seront bénies en toi et en ta race. Ego sum Dominus Deus Abraham patris tui et Deus Isaac; terram in qua dormis, tibi dabo et semini tuo, eritque semen tuum sicut pulvis terræ. Dilataberis ad Orientem et Occidentem, et septentrionem et meridiem, et benedicentur in te et in semine tuo cunctæ tribus terræ. » (*Gen.* XIII.)

Abraham ayant eu plusieurs enfants, entre autres Isaac et Ismaël, il nous importait de savoir de quelle lignée le Rédempteur tirerait son origine. Celle

d'Isaac nous est d'abord indiquée; mais comme Isaac eut lui-même deux fils, Esaü et Jacob, qui tous deux devinrent la souche de tribus nombreuses, par son alliance avec Jacob, le Seigneur détermine de plus en plus sa promesse.

Nous savons maintenant que le Rédempteur sortira du peuple d'Israël.

7. Dieu ne s'en tient pas là.

Le peuple d'Israël était formé de douze tribus.

Le Seigneur prit soin de désigner celle qui devait donner le jour au Messie.

Jacob, sentant approcher sa fin, rassembla ses douze fils autour de sa couche et prédit à chacun ses destinées. Arrivé à Juda, il s'écria : « Juda ! tes frères te loueront, ta main sera sur le cou de tes ennemis, les enfants de ton père se prosterneront devant toi.... Le sceptre ne sortira pas de Juda, et il y aura toujours des chefs sortis de ta race, jusqu'à l'arrivée de Celui qui doit venir et qui sera l'attente des nations. Juda ! te laudabunt patres tui ; manus tua in cervicibus inimicorum tuorum ; adorabunt te filii patris tui.... Non auferetur sceptrum de Juda et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium. » (*Gen.* XLIX.)

Le Rédempteur promis à la terre sera donc un enfant de la tribu de Juda ; Jacob inspiré de Dieu nous l'a prédit.

Mais quelle sera la famille privilégiée qui produira ce rejeton béni ?

Le Seigneur a daigné de nouveau nous en instruire, lorsqu'il fit annoncer à David qu'il lui donnerait un Fils dont le trône serait éternel. « Je serai son Père, lui dit-il, et il sera mon Fils ; j'établirai

son trône pour toujours. Stabiliam thronum regni ejus usque in sempiternum. Ego ero ei in patrem et ipse erit mihi in filium. » (*2 Reg.* VII.) Promesses trop magnifiques pour n'avoir trait qu'à Salomon, fils et successeur de David, et pour ne pas signifier Celui dont Salomon n'était que la figure.

Là s'arrêtent les promesses. De degré en degré, elles nous ont marqué le peuple, la tribu, la famille qui auraient la gloire de produire le Rédempteur.

Depuis la chute, Dieu n'a donc cessé d'entretenir parmi son peuple l'espérance et l'attente du Messie. Il en étendit même la connaissance à des personnages qui étaient étrangers à la race d'Abraham.

8. Mais ce fut surtout après que les Hébreux eurent été constitués en corps de nation, que la foi au Messie fit des progrès.

Moïse, par l'ordre de Dieu, leur prescrivit une foule de cérémonies et de sacrifices qui servaient à le figurer.

Arrêtons-nous un moment aux principaux traits.

Les Hébreux gémissaient sous le dur esclavage de l'Egypte. Moïse leur ordonne d'immoler un agneau et de marquer de son sang les portes de leur maison. L'ange exterminateur fait périr la nuit même les premiers-nés des Egyptiens, et les Hébreux sont délivrés.

Que signifiait cet agneau?

Il présageait, au témoignage de l'Ecriture et des Pères, la rédemption future du genre humain par les mérites du sang de Jésus-Christ, le véritable Agneau de Dieu.

Les Hébreux, affranchis de la servitude, passent la mer Rouge, et entrent dans le désert. Leurs pro-

visions sont bientôt épuisées. Pendant les quarante ans que dure leur séjour au désert, Dieu fait pleuvoir la manne du ciel pour les nourrir.

Cette manne était la figure de l'admirable Eucharistie.

Des sacrifices sans nombre étaient prescrits pour l'expiation des péchés.

Qu'étaient-ce que les victimes qu'on y offrait?

Une image et une prédiction du grand sacrifice que devait offrir un jour le Sauveur. L'effusion de son sang était marquée par l'effusion de celui des boucs et des génisses.

Plus d'une fois, dans le désert, les enfants d'Israël murmurent et se révoltent. En punition, Dieu leur envoie des serpents dont la morsure donnait la mort. Puis, touché des supplications de Moïse, il commande d'ériger dans le camp un serpent d'airain qu'il fit attacher à une sorte de croix. Tous ceux qui le regardaient avec foi étaient guéris.

Ce serpent d'airain élevé en croix fut encore un symbole du mystère de notre rédemption par la croix.

Enfin tout dans l'ancienne loi était une figure de la nouvelle. « Tout ce qui arrivait aux Israélites était, dit saint Paul, autant de figures du Nouveau Testament. Omnia in figuris contingebant illis. »

Mais sans prolonger plus longtemps le parallèle, passons aux prophéties. Elles achevèrent ce que les promesses et les figures avaient commencé.

SECOND POINT.

9. Au langage muet des figures, Dieu mêla la parole plus claire et plus expressive des prophètes, afin de tracer à l'avance le signalement du Messie.

Eclairés d'une lumière divine, ces hommes lisent sans peine dans l'avenir. Ils décrivent avec des couleurs admirables la naissance du Fils de Dieu, ses œuvres, sa doctrine, son caractère, son genre de vie, sa mort, sa résurrection, tous ses autres mystères. Rien n'échappe à leur pénétration. Ils semblent parler de choses dont ils sont les contemporains et les témoins. Leurs prédictions sont tellement précises que si vous les entendez au passé au lieu de les entendre au futur, vous croyez lire l'histoire du Nouveau Testament.

En un mot, point d'autre différence entre les prophètes et les apôtres, sinon que ceux-ci prêchent l'accomplissement des prédictions de ceux-là ; point d'autre différence non plus entre la foi des anciens patriarches et la nôtre, sinon qu'ils croyaient au Messie à venir, tandis que nous croyons au Messie venu.

10. Donnons l'analyse et la suite des prophéties les plus importantes.

Déjà, nous avons vu que Jacob mourant a indiqué à ses enfants l'époque de l'avénement du Messie. Il paraîtra, leur a-t-il dit, lorsque le sceptre, c'est-à-dire la souveraine puissance, ne sera plus dans Juda.

Et de fait, quand Jésus-Christ naquit, l'autorité suprême était passée aux mains d'un prince étranger, c'est-à-dire du roi Hérode qui était Iduméen de naissance.

Mais le prophète Daniel précise encore plus exactement le moment de la venue du Messie.

C'est dans sa célèbre prophétie des soixante-dix semaines. Ces soixante-dix semaines sont des semaines d'années et forment par conséquent un total

de quatre cent quatre-vingt-dix ans. Daniel dit qu'il faut les compter à partir du décret qui sera donné pour la reconstruction de la ville de Jérusalem, et que c'est le temps qui s'écoulera jusqu'au Christ.

« Or, ajoute-t-il, dans le cours de la soixante-neuvième semaine le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le reniera ne sera plus son peuple. Un peuple étranger viendra avec son chef; il détruira la ville et le sanctuaire qui seront entièrement ruinés. La guerre sera suivie de la désolation qui a été décrétée. Cependant le Christ confirmera son alliance avec un grand nombre dans la dernière semaine; et à partir de la moitié de cette dernière semaine, les sacrifices seront abolis, l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation qui doit suivre durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin.

» Ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem, usque ad Christum ducem hebdomades septem et hebdomades sexaginta duæ erunt... Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus, et non erit ejus populus qui eum negaturus est. Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo; et finis ejus vastitas et post finem belli statuta desolatio. Confirmabit autem pactum multis hebdomada una, et in dimidio hebdomadis deficiet hostia et sacrificium, et erit in templo abominatio desolationis, et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio. » (*Dan.* IX.)

Le prophète ne se borne pas à nous dire que le Christ mourra dans le cours des sept dernières années, il va jusqu'à nous marquer l'année même de sa mort. Au milieu, dit-il, de cette dernière se-

maine d'années, les sacrifices seront abolis. Comme ils ne l'ont été que par le sacrifice de Jésus-Christ sur le calvaire, il s'ensuit que c'est précisément dans la quatrième des sept dernières années que notre rédemption a été consommée.

Le prophète Aggée déclare de son côté aux Juifs que le nouveau temple construit sur les ruines de celui de Salomon serait plus glorieux que le premier, parce qu'il serait honoré de la présence du Messie.

Voilà donc l'époque de l'avènement du Messie déterminée de trois manières.

11. Mais vous désirez savoir comment il viendra au monde?

Ecoutez Isaïe : « Voici, dit-il, que la Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuel, ce qui veut dire : Dieu avec nous. Ecce Virgo concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. » (*Is.* VIII.)

Vous demandez où il naîtra : A Bethléem, répond le prophète Michée. « Et toi, Bethléem, surnommée Ephrata, tu es petite parmi les mille bourgades de Juda; cependant c'est de toi que sortira le Dominateur d'Israël, dont l'origine date du commencement et des jours de l'éternité. Et tu Bethleem, Ephrata, parvulus es in millibus Juda; ex te mihi egredietur qui sit Dominator in Israel, et egressus ejus ab initio a diebus æternitatis. » (*Mich.* V.)

David a prévu que des princes viendraient lui offrir leurs hommages et leurs présents.

Le prophète Osée marque son exil en Egypte.

Mais c'est principalement sur sa vie publique que l'attention des prophètes a été fixée.

Malachie dépeint le caractère de son précurseur.

Il annonce qu'un nouvel Elie paraîtra pour préparer les voies au Messie.

Isaïe décrit ses grandeurs et ses humiliations, la douceur de son caractère, sa charité et sa compassion pour les malheureux, les miracles qu'il fera en leur faveur, enfin les ignominies et les souffrances de sa mort, la gloire de son tombeau.

Nous verrons en parlant de la passion du Sauveur, que ce prophète a retracé au vif l'état de Jésus-Christ flagellé.

Donnons seulement ici le portrait qu'il fait de sa douceur.

« Voici, dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe, voici mon serviteur, dont je prendrai la défense; voici mon élu, dans lequel mon cœur a mis toute son affection. Je répandrai mon esprit sur lui, et il annoncera ma justice aux nations. — Il ne criera point; il n'élèvera point sa voix et ne la fera point entendre dans les rues. — Il ne brisera point le roseau fêlé, et n'éteindra point la mèche qui fume encore.

» Ecce servus meus, suscipiam eum; electus meus, complacuit sibi in illo anima mea; dedi spiritum meum super eum, judicium gentibus proferet. Non clamabit... nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet. » (*Is.* XLII.)

« Alors, dit-il dans un autre passage, les yeux seront ouverts aux aveugles, l'ouïe sera rendue aux sourds, les boiteux auront la légèreté du cerf, et la langue des muets sera déliée.

» Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus, et aperta erit lingua mutorum. » (*Ibid.* XXXV.)

Voilà bien le récit anticipé des merveilles opérées par le Sauveur dans le cours de ses prédications.

12. D'autres prophètes ont été jusqu'à mentionner les moindres détails de sa passion.

Ainsi Zacharie le voit entrer en triomphe à Jérusalem, monté sur une ânesse. (*Zach.* IX.)

Il a compté les pièces d'argent pour lesquelles il a été vendu aux Juifs. « Ils m'ont acheté, dit-il au nom du Sauveur, trente pièces d'argent. Et appenderunt mercedem meam triginta argenteis. » (*Zach.* XI.)

Jérémie spécifie en outre l'emploi qu'on en ferait; il dit qu'on s'en servirait pour acheter le champ d'un potier.

Entendez David gémir sur la perfidie du traître Judas.

« Si un ennemi, dit-il, m'avait maudit, je l'aurais souffert; mais c'est toi, avec qui je n'étais qu'une même âme, toi, mon ministre et mon favori! » N'est-ce pas le Sauveur lui-même qui se plaint par sa bouche?

Et combien d'autres circonstances de la passion ce même David n'a-t-il pas prédites?

Il a vu le fiel et le vinaigre présentés à Jésus; il a vu ses pieds et ses mains percés; il a vu partager ses vêtements et tirer sa tunique au sort; il a entendu les moqueries sacriléges des princes des prêtres; il a entendu le Sauveur s'écrier dans son abandon : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

« Dederunt in escam meam fel et in siti mea potaverunt me aceto. — Foderunt manus et pedes meos. — Diviserunt sibi vestimenta mea et super vestem meam miserunt sortem. — Omnes videntes me deri-

serunt me; locuti sunt labiis et moverunt caput. Speravit in Domino, eripiat eum; salvum faciat eum quoniam vult eum. — Deus, Deus meus, quare me dereliquisti? » (*Ps.* XXI.)

C'est véritablement la scène du Calvaire, décrite un millier d'années et plus avant l'événement.

Le même David a exprimé en un mot tout ce que le Sauveur eut d'humiliations à souffrir : « Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. Je suis un ver de terre et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. » (*Ibid.*)

13. Après avoir prédit les ignominies du Christ, il chante la gloire de sa résurrection et le triomphe de son ascension. « Non relinques animam meam in inferno, nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem. Vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers et vous ne permettez pas que votre saint éprouve la corruption du tombeau. » (*Ps.* XV.) C'est toujours au nom du Sauveur qu'il parle : « Omnes gentes, s'écrie-t-il ailleurs, plaudite manibus.... Ascendit Deus in jubilatione et Dominus in voce tubæ. Nations de la terre, applaudissez.... Dieu est monté au milieu des cantiques de joie, le Seigneur s'est élevé au son des trompettes. » (*Ps.* XLVI.)

Le prophète Joël vient ensuite annoncer la descente du Saint-Esprit sur l'Eglise naissante.

Puis c'est Malachie qui prédit l'abolition des sacrifices figuratifs de l'ancienne loi et leur remplacement par le grand et unique sacrifice de la loi nouvelle, qui sera offert, dit-il, du couchant à l'aurore. (*Malach.* I.)

Plusieurs autres célèbrent comme à l'envi l'éta-

blissement du royaume de Jésus-Christ, c'est-à-dire de son Eglise, par toute la terre, et sa perpétuité jusqu'à la fin des âges.

Contentons-nous de citer Isaïe.

« Dans les derniers temps, dit-il, la maison du Seigneur sera élevée sur les collines, et toutes les nations affluer ont vers elle, et la multitude des peuples iront à elle en se disant : venez et montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem. (*Is.* II.) Et erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium, et elevabitur super omnes colles et fluent ad eum omnes gentes. Et ibunt populi multi, et dicent : Venite, et ascendamus ad montem Domini et ad domum Dei Jacob, et docebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus; quia de Sion exibit lex et verbum Domini de Jerusalem. »

La conversion du monde païen est clairement marquée ici. Nous avons entendu Daniel prédire avec la même netteté la destruction du temple et de la ville de Jérusalem, la réprobation et la dispersion du peuple juif.

Ces deux grands faits sont la conséquence de la venue du Messie. Témoins oculaires de leur accomplissement, nous y voyons une preuve manifeste et toujours subsistante de la divinité de notre sainte religion, puisqu'elle a pour elle des prophéties dont il est impossible de révoquer en doute l'accomplissement.

CONCLUSION.

14. Quelque superficiel et rapide qu'ait été l'exposé qui précède, il suffit pour nous montrer que Jésus-Christ est le véritable centre des deux Testaments.

Attendu dans l'Ancien, où Dieu n'a cessé de préparer les hommes à son avénement, il est venu dans le Nouveau, accomplissant de point en point dans sa personne, tout ce que les prophètes avaient marqué. « Jésus-Christ était donc hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles. Christus heri et hodie, ipse et in sæcula. » (*Hebr*. XIII.)

Admirons comment la sagesse divine a conduit et développé peu à peu le grand dessein de la Rédemption.

L'exécution en a été différée pendant quatre mille ans ; mais les siècles antérieurs ont déjà pu jouir de ses fruits. Dans tous les temps, l'homme a pu se sauver par la foi plus ou moins explicite au Rédempteur. Dieu s'est plu à exciter le monde à son attente, en multipliant les promesses, les figures, les prédictions du Messie.

Quelle suite et quel enchaînement merveilleux ! De même que le soleil ne paraît pas tout d'un coup sur l'horizon et qu'il annonce son apparition par les clartés toujours croissantes de l'aurore; de même, avant de faire briller sur la terre le vrai soleil de justice, Jésus-Christ, son Fils et notre Sauveur, Dieu l'a fait précéder d'un grand nombre de promesses et de prophéties qui éclairent toujours davantage leur divin objet, à mesure que le temps de sa venue approche.

Rien de plus admirable que l'accord de toutes ces prophéties entre elles.

Figurez-vous un grand nombre de peintres travaillant à diverses époques, les uns mille ans, les autres sept cents, les derniers cinq cents avant la naissance d'un grand personnage. Chacun donne quelques coups de pinceau sur la toile, mais sans suite apparente.

Tels sont les prophètes. Chacun dessine quelques traits du Messie, sans prendre garde à ce que font les autres. Leur pinceau marche pour ainsi dire au hasard et sans plan.

Or, voici la merveille; c'est que de tous ces traits épars, quand on vient à les rapprocher les uns des autres; il se forme un portrait d'une ressemblance parfaite; vous y voyez la personne adorable de Jésus-Christ.

Comment un tel accord a-t-il pu régner dans un travail si long et si compliqué, si Dieu lui-même ne l'avait dirigé et n'y avait mis la main?

Pour que nous ne pussions douter de l'authenticité des prophéties, Dieu en a confié le dépôt aux ennemis mêmes de Jésus-Christ. Les Juifs les ont conservées avec une fidélité scrupuleuse; ils les portent partout avec eux, formant autour d'elles une garde providentielle et incorruptible. Leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'outre la haine qu'ils ont pour le christianisme, ils gardent des livres où eux-mêmes peuvent lire la prédiction de leur aveuglement et de leur punition.

O mon Dieu! faites enfin tomber le bandeau de leurs yeux, afin qu'ils reconnaissent et qu'ils adorent avec nous Celui que leurs pères ont annoncé et

attendu ! Pour nous, Seigneur, nous vous rendons les plus vives actions de grâces de nous avoir instruits par vos prophètes. Vous avez voulu affermir notre foi par la vue de leurs prédictions accomplies. Augmentez-la de plus en plus en nous, afin qu'elle nous inspire la plus tendre reconnaissance pour le bienfait de notre Rédemption.

NOTES.

I. UTRUM CONVENIENS FUERIT DEUM INCARNARI AB INITIO MUNDI?

CONCLUSIO.

Non decuit a principio humani generis ante peccatum Deum incarnari, cum non detur medicina nisi infirmis : nec statim post peccatum, ut homo per peccatum humiliatus recognosceret se liberatore indigere : sed in plenitudine temporis quod ab æterno disposuit Deus.

Respondeo dicendum, quod cum opus Incarnationis principaliter ordinetur ad reparationem humanæ naturæ per peccati abolitionem, manifestum est quod non fuit conveniens a principio humani generis ante peccatum Deum incarnatum fuisse : non enim datur medicina nisi jam infirmis. Unde ipse Dominus Matth. 9. dicit. Non est opus valentibus medico, sed male habentibus : non enim veni vocare justos sed peccatores.

Sed nec etiam statim post peccatum conveniens fuit Deum incarnari : Primo quidem, propter conditionem humani peccati, quod ex superbia provenerat : unde eo modo erat homo liberandus, ut humiliatus recognosceret se liberatore indigere. Unde super illud Gal. 3. Ordinata per angelos in manu mediatoris, dicit Gl. Magno Dei Consilio factum est, ut post hominis casum non illico Dei filius mitteretur. Reliquit enim Deus prius hominem in libertate arbitrii in lege naturali, ut sic vires naturæ suæ cognosceret : ubi cum

deficeret, legem accepit; qua data invaluit morbus, non legis, sed naturæ vitio : ut ita cognita sua infirmitate, clamaret ad medicum, et gratiæ quæreret auxilium. Secundo propter ordinem promotionis in bonum ; secundum quem ab imperfecto ad perfectum proceditur. Unde Apost. dicit 1. Cor. 15. Non prius quod spirituale est, sed quod animale, deinde quod spirituale. Primus homo de terra terrenus; secundus homo de cœlo cœlestis. Tertio propter dignitatem Verbi incarnati : quia super illud Galat. 4. At ubi venit plenitudo temporis, dicit Gloss. Quanto major judex veniebat, tanto præconum series longior præcedere debebat. Quarto, ne fervor fidei temporis prolixitate tepesceret; quia circa fidem mundi refrigescet charitas multorum. Unde Luc. 18 dicitur. Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terrâ? (*S. Thomas,* 3. *p.* 9. 1. *art.* 5.)

II. SUR LES SOIXANTE-DIX SEMAINES DE LA PROPHÉTIE DE DANIEL.

Que les semaines de Daniel soient des semaines *d'années,* c'est sur quoi tout le monde est d'accord. La lecture seule de la prophétie le démontre ; car soixante et dix semaines *de jours* ne feraient que seize mois, et il est absurde de placer tant d'événements considérables et successifs, dont parle le prophète, dans un si court espace de temps. Ce ne peut donc être que des semaines *d'années*. Il était d'ailleurs d'usage de compter ainsi chez le peuple juif : nous le voyons clairement en maints endroits, notamment dans ce passage du *Lévitique* qui fixe l'année du jubilé : *Vous compterez sept semaines d'années, c'est-à-dire sept fois sept, qui font en tout quarante-neuf ans* (*chap.* XXV. ỳ. 8.) Cette manière de compter n'était pas même inconnue aux écrivains profanes : Aristote en parle ouvertement, et Varron surtout, dans ses livres intitulés *les semaines.* — Mais voici qui est plus direct : c'est au chapitre IX que

Daniel parle ainsi des *soixante et dix semaines;* il ne dit pas là si ces semaines sont de jours ou d'années (si ce n'est par l'étendue des événements qu'il y renferme); mais vient immédiatement après le chapitre X, où, ayant à dire qu'il fut dans le deuil pendant *trois semaines,* il ajoute là : *semaines* DE JOURS, *lugebam,* dit-il, *tres hebdomadas* DIERUM, ce qui est traduit mot pour mot des Septante: *τρεῖς ἑβδομάδας ἡμερων.* Or, qui ne voit qu'il n'a ainsi qualifié les semaines de son deuil que pour les différencier des autres semaines dont il vient de parler un peu plus haut, lesquelles par conséquent ne sont pas des semaines de jours, mais des semaines *d'années,* tout comme s'il l'eût dit expressément? Ce point est donc incontestable, et il faut bien qu'il le soit, puisque les talmudistes, et en gros tous les juifs, en conviennent.

Ce point reconnu, le compte est facile. Chaque semaine d'années faisant sept ans (comme les semaines de jours font sept jours), les soixante et dix semaines font *septante fois sept ans,* c'est-à-dire en tout *quatre cent quatre-vingt-dix ans,* absolument comme le *Lévitique,* pour fixer l'année du jubilé, posait la règle.

Mais il ne suffisait pas de fixer la durée, il fallait fixer son point de départ et son point d'arrivée ; et c'est ce que fait le prophète, en termes on ne peut plus formels, par ces mots : A PARTIR *de l'édit pour la reconstruction de Jérusalem* JUSQU'A *l'avénement du Christ* (AB *exitu sermonis, ut iterum ædificetur Jerusalem* USQUE *ad Christum ducem*). Cet édit, pour la reconstruction de Jérusalem, fut donné par *Artaxercès à la longue main.* Cyrus avait déjà, par un décret antérieur, autorisé la reconstruction du temple seul. Ce n'est qu'Artaxercès qui permit la réédification des *murs et des places de la ville;* et cette permission fut donnée par lui la *vingtième année* de son règne, comme on le lit clairement dans Esdras, liv. II, chap. II. ℣. I, et dans l'Ecclésiastique, chap. XLIX, ℣. 15. C'est donc à partir de la vingtième année

du règne d'Artaxercès que les semaines doivent compter.

Or, d'après les meilleurs chronologistes, dont le sentiment se tire des circonstances rapportées par Thucydide, Cornelius Nepos, et Plutarque, notamment le bannissement de Thémistocle et sa retraite à la cour des rois de Perse, le commencement du règne d'Artaxercès doit être fixé à la dernière année de la 75e olympiade, qui répond à l'an 280 de Rome, ce qui fait tomber la vingtième année de ce règne, et le départ des *semaines*, à l'an 300 de Rome environ. Maintenant ajoutez à ce nombre 70 semaines ou 490 ans, et vous trouverez l'an de Rome 790, et de l'ère chrétienne 37. Reprenez actuellement la prophétie, et voyez le prodige de son exactitude.

Soixante et dix semaines y sont d'abord données comme formant la durée totale qui doit s'écouler jusqu'à l'avènement de la justice éternelle, la rédemption de nos iniquités, et la consommation des prophéties, c'est-à-dire *jusques y compris* la mort du Christ : ce qui est en parfait accord avec l'événement, Jésus-Christ étant mort l'an 34 ; et la soixante et dixième semaine tombant, comme nous l'avons vu, l'an 37. — Comptant par semaines, il était impossible d'être plus exact.

Mais le prophète ne se borne pas là, il va porter la précision dans la précision même. Il coupe, en effet, immédiatement après, les *soixante et dix* semaines, en *sept,* — *soixante-deux,* — et *une* dernière semaine ; il fait plus, il coupe cette dernière semaine en *deux moitiés,* puis il distribue le temps, ainsi partagé, aux événements, de la manière suivante.

Les *sept* premières semaines, soit quarante-neuf ans, sont données à la reconstruction de Jérusalem *parmi des temps fâcheux,* ce qui a eu lieu en effet à la lettre, sous la conduite de Néhémias, et à travers les résistances des Samaritains, des Arabes et des Ammonites, selon que nous le lisons dans Esdras (liv. II, chap. 4, 5, 6, 7.)

Viennent ensuite les *soixante-deux* semaines, *après lesquelles,* dit le prophète, LE CHRIST SERA MIS A MORT ; ce qui place la mort du Christ, de compte général, *après la soixante-neuvième* et *dans* la *soixante et dixième* semaine, soit *entre l'an* XXX *et* XXXVII de l'ère chrétienne, comme elle arriva en effet.

Enfin, reprenant cette semaine, *soixante et dixième* et dernière, comme étant digne en effet, par son importance définitive, d'être considérée à part, cette semaine, qu'on peut appeler *la semaine des mystères,* le prophète y concentre tous nos regards ; et, par un dernier coup de précision, il nous en reproduit ainsi l'objet : — « Pendant une semaine, dit-il, le Christ confirmera son alliance avec plusieurs. » Et c'est, en effet, à la trentième année que le Christ commença ses prédications, qui ouvrirent le règne de la nouvelle alliance. — « Et à partir de *la moitié* de cette dernière semaine, continue le prophète, il sera mis fin au sacrifice, l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation ensuite durera jusqu'à la fin. » — Et c'est, en effet, à partir de la moitié de la dernière semaine, c'est-à-dire de la trente-quatrième année de Jésus-Christ, que son sacrifice vint mettre fin au sacrifice mosaïque, et que se déroula sur les juifs cette série de calamités qui aboutit au sac de Jérusalem par Titus, à la profanation et à la ruine du temple, et enfin à cette désolation qui se poursuit encore sous nos yeux.

C'est ainsi que la prophétie de Daniel annonce le *lever* des événements absolument comme l'astronomie annonce le *lever* des astres... Mais les astres ont des mouvements réglés et périodiques qui permettent à la science de les saisir par ses calculs, tandis que les événements, et des événements aussi en dehors du cours naturel des choses, et aussi complexes que ceux contenus dans notre prophétie, ne peuvent être prédits, et prédits avec une justesse si mathématique, que par CELUI *qui change les temps*

et les siècles, qui transfère et établit tous les royaumes, qui révèle les choses les plus cachées, et voit tout ce qui sera comme ce qui est.

Au reste, cette exactitude prophétique est si réelle, l'explication par laquelle nous l'avons mise en lumière jusqu'à pouvoir la qualifier d'*astronomique,* est si juste et si littérale, que, par le fait, c'est sur elle que l'astronomie elle-même est venue se régler.

Un jeune astronome du siècle dernier, enlevé à la science par une mort prématurée, et *dont les rares et nombreuses connaissances,* dit le savant philosophe Bonnet, *étaient relevées par une modestie, une candeur, et une piété, plus rares encore,* M. DE CHESEAUX, fit dans les prophéties de Daniel des découvertes *astronomiques* qui étonnèrent deux des premiers astronomes de ce siècle, MAIRAN et CASSINI. » Il n'y a pas moyen de disconvenir des vérités et des découvertes qui sont prouvées dans votre dissertation, lui écrivait l'illustre Mairan ; mais je ne puis comprendre (il avait le malheur d'être incrédule) comment et pourquoi elles sont aussi *réellement* renfermées dans l'Ecriture sainte. » Cassini, sans s'arrêter, comme Mairan ; aux *comment* et aux *pourquoi,* déclara, bientôt après, avoir trouvé toutes ses méthodes pour le calcul des mouvements du soleil et de la lune, *déduites du cycle de Daniel* et de l'arrivée des équinoxes et du solstice au méridien de *Jérusalem,* très-démontrées, et parfaitement conformes à l'astronomie la plus exacte. « Eût-on soupçonné, ajoute Bonnet, que l'étude d'un prophète enrichirait l'astronomie transcendante, et qu'elle nous vaudrait, sur certains points très-difficiles de cette belle science, un degré de précision fort supérieur à celui que le calcul avait donné jusqu'alors ? »

Quelle est donc cette vérité dont les preuves servent en même temps aux sciences les plus exactes, qui non-seulement est justifiée, mais qui justifie, ou plutôt qui n'est

justifiée que parce qu'elle justifie tout? N'est-ce pas simplement, et dans le sens absolu du mot, LA VÉRITÉ? Et comment ne pas la reconnaître lorsque, venant à la vérifier au point de vue moral par la seule méthode possible, la *pratique,* on vient à découvrir qu'elle s'adapte à la terre comme aux cieux, et qu'elle règle les désirs de l'homme comme les astres? (*Etudes philosophiques sur le Christianisme,* par Auguste Nicolas, tome second.)

III. UTRUM EXPLICITE CREDERE MYSTERIUM INCARNATIONIS CHRISTI SIT DE NECESSITATE SALUTIS APUD OMNES?

CONCLUSIO.

Cum per Incarnationis mysterium fuerit ab æterno dispositum, ut suam homines assequerentur salutem, oportuit omni tempore credi aliquo modo explicite mysterium Incarnationis Christi.

Respondeo dicendum, quod sicut supra dictum est, illud proprie et per se pertinet ad objectum fidei, per quod homo beatitudinem consequitur. Via autem hominibus veniendi ad beatitudinem est mysterium Incarnationis et Passionis Christi : dicitur enim Act. 4. Non est aliud nomen datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri. Et ideo mysterium Incarnationis Christi aliqualiter oportuit omni tempore esse creditum apud omnes : diversimode tamen secundum diversitatem temporum et personarum. Nam ante statum peccati homo habuit explicitam fidem de Christi Incarnatione, secundum quod ordinabatur ad consummationem gloriæ, non autem secundum quod ordinabatur ad liberationem a peccato per Passionem et Resurrectionem : quia homo non fuit præscius peccati futuri : videtur autem Incarnationis Christi præscius fuisse, per hoc quod dixit : propter hoc relinquet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ, ut habetur Genes.

2. Et hoc apostolus ad Ephes. 5. dicit sacramentum magnum esse in Christo et Ecclesia, quod quidem sacramentum non est credibile primum hominem ignorasse. Post peccatum autem fuit explicite creditum mysterium Incarnationis Christi, non solum quantum ad Incarnationem, sed etiam quantum ad Passionem et Resurrectionem, quibus humanum genus a peccato et morte liberatur. Aliter enim non præfigurassent Christi Passionem quibusdam sacrificiis et ante legem et sub lege, quorum quidem sacrificiorum significatum explicitè majores cognoscebant : minores autem sub velamine illorum sacrificiorum credentes ea divinitus esse disposita, de Christo venturo quodammodo habebant velatam cogitationem. Et, sicut supra dictum est, ea quæ ad mysteria Christi pertinent, tanto distinctius cognoverunt quanto Christo propinquiores fuerunt. Post tempus autem gratiæ revelatæ, tam majores quam minores tenentur habere fidem explicitam de mysteriis Christi, præcipue quantum ad ea quæ communiter in Ecclesia solemnizantur, et publicè proponuntur : sicut sunt articuli incarnationis, de quibus supra dictum est. Alias autem subtiles considerationes circa incarnationis articulos, tenentur aliqui magis vel minus explicitè credere secundum quod convenit statui et officio uniuscujusque. (*S. Thom.* 2. 2. 9. 2. *art.* 7.)

IIIe INSTRUCTION.

DU SAINT NOM DE JÉSUS. — CULTE QUI LUI EST DU.

EXORDE.

1. Le Rédempteur promis au monde n'est autre que le Fils de Dieu fait homme ou Jésus-Christ.

C'est lui qu'ont annoncé les prophètes. Les traits sous lesquels ils ont dépeint le Messie s'adaptent parfaitement, chacun en particulier à sa personne, et ne peuvent dans leur ensemble convenir à aucun autre qu'à lui.

Il est le seul Fils d'Abraham et de David, né d'une vierge à Bethléem, dans le temps précis qu'avaient indiqué Jacob sur son lit de mort, et le prophète Daniel, dans sa fameuse prophétie des soixante-dix semaines. A sa naissance, parut l'étoile prédite par Balaam.

Des princes venus de l'Orient vinrent, sous la conduite de cet astre, l'adorer dans son berceau, comme David l'avait annoncé.

Sa vie publique n'est qu'un tissu de miracles, tels que le Messie devait opérer selon le témoignage du prophète Isaïe.

Dans sa passion et sa mort, il accomplit jusqu'aux moindres particularités de l'Ecriture. Il ressuscite

et il monte aux cieux, vérifiant ainsi la prédiction de David.

Bientôt après, il envoie l'Esprit-Saint sur ses apôtres et sur son Eglise naissante, comme Joël l'avait prophétisé.

Sa mort met fin aux sacrifices anciens. Ils sont remplacés dans le monde entier par l'unique oblation de son corps et de son sang, conformément à la parole de Malachie.

Les Juifs, pour avoir demandé sa mort, sont rejetés, et les Gentils se convertissent. Le temple et la ville de Jérusalem sont détruits, et les Juifs, dispersés parmi toute la terre.

C'est ce qu'avaient encore expressément annoncé les prophètes Isaïe et Daniel.

Qu'on cherche dans l'histoire de cette époque, où la Judée et le monde entier étaient remplis de l'attente du Messie; il n'y a qu'un seul personnage qui en réunisse tous les caractères, c'est Jésus, surnommé le Christ.

2. Commençons à considérer les grandeurs de ce Désiré des nations.

Le Symbole les exprime succinctement en ces termes : il s'appelle Jésus et Christ; il est le Fils unique de Dieu; il est notre Seigneur.

Qu'il nous suffise dans cette instruction de considérer l'excellence du nom de Jésus, puis de vous montrer le culte qui lui est dû.

O Jésus! il nous arrivera souvent dans le cours de cet entretien de prononcer votre nom adorable qui fait les délices des anges, purifiez nos cœurs et nos lèvres afin que nous en goûtions la douceur et l'onction divine.

PREMIER POINT.

3. Jésus, tel est le nom propre du Fils de Dieu fait homme.

Ce nom signifie *Sauveur*. Son origine est céleste. Il ne lui a point été donné par un effet du hasard, ni par le choix et la volonté des hommes, mais par un dessein divin et sur l'ordre exprès du Ciel.

C'est ce que prouvent les deux messages successifs de l'ange Gabriel à Marie et à son saint époux.

« Vous concevrez dans votre sein, dit-il à la Vierge, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Ecce concipies in utero et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum. » (*Luc.* I.)

Quelque temps après, il renouvelle le même ordre à saint Joseph; il lui explique le motif pour lequel le Fils de Marie devait être ainsi appelé : « Joseph, fils de David, lui dit-il, ne faites point difficulté de recevoir Marie pour votre épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un Fils que vous nommerez Jésus, parce que c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam ; quod enim in ea natum est, de Spiritu Sancto est. Pariet autem Filium, et vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. » (*Matth.* I.)

4. A la vérité, plusieurs grands personnages avaient déjà porté ce nom sous l'Ancien Testament. Le successeur de Moïse, plus connu sous le nom de Josué, s'appelait aussi Jésus. Le fils de Sirach, qui était de la ville de Jérusalem et qui fut l'auteur d'un

des livres inspirés que nous nommons l'Ecclésiastique, avait le même nom. Enfin il y eut un troisième Jésus qui était le fils du grand-prêtre Josédech.

Mais quelque grands qu'aient été ces saints personnages, le nom de Jésus n'était encore chez eux que l'ombre et la figure d'un grand nom.

Aucun n'en a rempli toute la signification, si ce n'est notre divin Sauveur.

Plus heureux que Moïse, Josué eut la gloire d'introduire dans la terre promise les enfants d'Israël délivrés de la servitude d'Egypte. Plus tard, à la fin de la captivité de Babylone, le second Jésus, fils de Josédech, eut la consolation de les ramener dans leur patrie. Le troisième fut digne aussi du nom de Jésus par les maximes de sagesse qu'il donna aux hommes. Tous les trois justifièrent donc, à certain égard, le nom de Sauveur qu'ils portaient.

Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ a infiniment plus de droits à ce nom glorieux.

Ce n'est pas un peuple seulement qui lui doit sa délivrance, mais tous les hommes passés, présents et à venir.

Puis, quelle servitude que celle dont il nous a affranchis ! Plongés dans un esclavage plus dur que celui de l'Egypte et de Babylone, nous étions assis à l'ombre de la mort, et chargés des lourdes chaînes du péché, esclaves du démon, dévoués à un malheur éternel.

Voilà les maux dont il nous a délivrés ; et non-seulement il a brisé les fers de notre captivité, mais il nous a mérité la lumière, la liberté et le salut, il nous a conquis et ouvert le ciel, la vraie terre promise, en nous réconciliant avec son Père.

Les autres Jésus n'ont donc été que la figure de notre divin Sauveur. Libérateur par excellence, il est aussi la véritable lumière du monde; en lui se trouvent renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu; c'est lui qui nous a enseigné la voie du salut et qui nous donne aussi la force d'y marcher. Il est donc notre Sauveur dans toute la force du terme.

5. Ajoutons que le nom de Jésus est son titre principal, son nom par excellence.

Les prophètes lui en ont décerné beaucoup d'autres. Isaïe l'appelle l'Ange du grand Conseil, le Dieu, le Fort, le Prince de la paix, le Père du siècle à venir; il le nomme encore Emmanuel.

Mais ces appellations et une foule d'autres n'indiquent que vaguement ou en partie seulement ce qu'il devait faire pour nous sauver; le nom de Jésus au contraire exprime en un seul mot toute l'économie de notre rédemption et l'éminence de ce bienfait.

Combien donc le nom de Jésus doit nous être cher! Combien il mérite notre vénération, notre amour, notre confiance![1]

SECOND POINT.

6. Nous lui devons, premièrement, un culte de respect.

Quoi de plus auguste et de plus grand que ce nom sacré! « Mes frères, dit l'apôtre, le Christ s'est

(1) Jésus est un nom de grandeur, de puissance, de bonté. A ses trois excellences, répondent les trois actes principaux du culte qui lui est dû : respect, confiance, amour.

humilié lui-même, et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu lui a donné un nom supérieur à tout autre nom, en sorte qu'au nom de Jésus tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers. Fratres, Christus humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum. » (*Philipp.* II.)

« Son nom est saint et terrible, dit aussi le roi-prophète. Sanctum et terribile nomen ejus. » (*Ps.* CX.) A ce nom redoutable, les puissances infernales tremblent et sont confondues; les légions des anges s'inclinent, les saints déposent aux pieds de l'agneau leurs couronnes et leurs palmes, reconnaissant qu'ils doivent leurs vertus et leur gloire aux mérites de son sang.

Associons-nous à ces hommages. « Confitemini Domino et invocate nomen ejus; mementote quoniam excelsum est nomen ejus. Donnez des louanges au Seigneur et invoquez son nom, dit Isaïe, souvenez-vous que son nom est grand. » (*Is.* XI.)

Chaque fois que vous l'entendez prononcer, inclinez la tête en signe de respect. L'Eglise, pour vous engager à cette pieuse pratique, y a attaché une indulgence de vingt jours. Dans ses offices, vous voyez ses ministres se découvrir ou s'incliner, chaque fois qu'ils profèrent ou entendent ce nom adorable.

7. Au respect, nous devons joindre un tendre amour pour le saint nom de Jésus.

Saint Bernardin de Sienne avait pour lui une dévo-

tion singulière ; et l'histoire rapporte qu'il opéra par son moyen une multitude incroyable de conversions.

Comment résisterons-nous aux charmes tout célestes du nom de Jésus, si nous considérions bien ce qu'il a coûté à notre aimable Rédempteur? N'a-t-il pas fallu qu'il s'anéantît jusqu'à prendre la forme d'esclave? N'a-t-il pas fallu qu'il se soumît à la mort et à la mort de la croix? Oui, c'est à ce prix qu'il a acheté le nom de Jésus. Quel titre de gloire coûta jamais si cher? A quel excès d'humiliation, dans quel abîme de souffrances le Sauveur n'a-t-il pas consenti à descendre pour le mériter? Notre salut était-il donc indispensable à sa félicité? Non, sans doute; mais touché de notre misère, il n'a pu se décider à nous voir périr éternellement. Son amour l'a obligé de se charger de nos dettes et de se livrer pour nous, indignes pécheurs qui ne méritions que sa colère et sa vengeance! « Il m'a aimé, dit l'Apôtre, et il s'est livré pour moi. Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. »

Là ne s'est pas borné l'amour de Jésus pour nous. Après s'être immolé une fois sur le Calvaire, il a voulu que l'offrande de son sacrifice fût renouvelée chaque jour sur nos autels; il a institué l'adorable Eucharistie pour demeurer parmi nous jusqu'à la fin des temps et se donner à chacun de nous en nourriture. Ainsi a-t-il perpétué sur la terre le souvenir de sa passion; ainsi daigne-t-il nous en appliquer les mérites; ainsi veut-il nous tenir fidèle compagnie dans l'exil, et nous en consoler, en nous donnant dans la sainte communion le gage de la vie éternelle.

Le nom de Jésus nous rappelle tout cela. Ah! ne le prononçons donc qu'avec un vif sentiment de

reconnaissance et d'amour. Ce nom divin est une flamme de charité. Invoquons-le souvent, et notre cœur sera tout embrasé d'amour.

8. C'est ce que l'Eglise exprime d'une manière admirable dans une de ses hymmes en l'honneur du saint Nom de Jésus.

Jesu Rex admirabilis
Et triumphator nobilis !
Dulcedo ineffabilis !
Totus desiderabilis !

Quando cor nostrum visitas
Tunc ei lucet veritas,
Mundi vilescit vanitas,
Et intus fervet caritas.

« O Jésus ! dit-elle, ô roi admirable ! ô noble vain queur ! ô douceur ineffable ! ô vous qui êtes le digne objet de tous nos désirs ! quand vous visitez notre cœur, alors la vérité luit à nos yeux, le monde nous paraît un néant avec ses vanités et la charité nous embrase au dedans. »

Elle explique la raison de ces merveilleux effets : « Jésus ! vous êtes le charme des âmes, la source de la vie, la lumière des esprits, vous surpassez toute joie et tout désir. »

Jesu dulcedo cordium,
Fons vivus, lumen mentium,
Excedens omne gaudium
Et omne desiderium.

Oh ! que c'est avec raison qu'elle nous exhorte

tous ensuite à le connaître, à lui demander son amour, à le chercher avec ardeur et à nous enflammer d'amour en le cherchant.

Jesum omnes agnoscite,
Amorem ejus poscite;
Jesum ardenter quærite,
Quærendo inardescite.

9. Enfin, nous devons honorer le saint Nom de Jésus d'un culte de confiance.

« Que ceux qui connaissent votre nom, dit le prophète, espèrent en vous; car vous n'abandonnez pas ceux qui vous cherchent, ô mon Dieu! Sperent in te qui noverunt nomen tuum, quoniam non derelinquis sustinentes te, Domine » (*Ps.* IX).

« Le nom du Seigneur, dit le Sage, est une tour imprenable. Turris fortissima nomen Domini » (*Proverb.* XVIII). « Omnis qui invocaverit nomen Domini, salvus erit. Quiconque aura invoqué le nom du Seigneur, sera sauvé. »

Après des assurances aussi formelles, hésiterions-nous à mettre notre espoir dans ce nom de salut? Si nous sommes fidèles à le réclamer dans le besoin, n'en doutons pas, il sera notre lumière dans les ténèbres, notre force et notre soutien dans les combats, notre consolation dans les peines.

10. Ecoutons ici le dévot saint Bernard.

« Ce n'est pas sans sujet, dit-il, que l'Esprit fait ainsi parler l'épouse à l'époux (au cantique des cantiques) : Votre nom ressemble à l'huile répandue. »

En effet l'huile a trois propriétés qui sont d'éclairer, de fortifier et d'adoucir. On s'en sert pour

alimenter le feu, pour donner de la vigueur aux membres, pour adoucir les douleurs, en sorte qu'elle est tout à la fois lumière, aliment et remède.

Or, ajoute le saint Docteur, voyez comme tout cela convient bien au nom de Jésus. Il éclaire dans la prédication, il fortifie quand on y pense, il soulage et console quand on l'invoque. Un mot sur ces trois points.

Quelle est, d'abord, à votre avis, la raison pour laquelle la religion a répandu soudain une si vive lumière dans le monde ? N'est-ce pas par la prédication du nom de Jésus? N'est-ce pas à la faveur de ce nom que Dieu nous a appelés à son admirable lumière? Oui, c'est grâce au nom de Jésus que nos yeux ont été ouverts à la vraie lumière et que l'Apôtre a pu nous dire en vérité : « Vous étiez jadis dans les ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » Enfin, c'est ce nom que le même Apôtre reçut mission de porter devant les rois, devant les gentils et devant les fils d'Israël. Il le porta en effet comme une lampe éclatante, éclairant sa patrie et disant partout : « La nuit a précédé et le jour est proche. » Renonçons donc aux œuvres de ténèbres, couvrons-nous des armes de la lumière, et vivons avec décence comme il convient en plein jour. Et il montrait à tous cette lumière placée sur le chandelier, annonçant en tout lieu Jésus et Jésus crucifié.

Cette lumière du nom de Jésus, de quel éclat ne frappe-t-elle pas les regards des assistants, lorsque, sortant comme un éclair de la bouche de saint Pierre, elle affermit sur ses pieds le boiteux de naissance et éclaira une multitude d'aveugles spiri-

tuels? Ne répandit-il pas le feu, lorsqu'il prononça cette parole : « Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche? »

Mais, continue saint Bernard, le nom de Jésus n'est pas seulement une lumière, il est aussi un aliment pour l'âme.

« Ne vous sentez-vous pas réconforté, chaque fois que vous y pensez? » Où votre âme trouvera-t-elle plus d'onction? Qu'y a-t-il d'aussi efficace pour réparer les forces affaiblies, animer aux vertus, engendrer des mœurs saintes et dignes, nourrir les affections chastes? Toute nourriture de l'âme est sèche, si elle n'est point arrosée de cette huile; elle est insipide, si elle n'est assaisonnée de ce sel. Si vous écrivez, vos productions ne sauraient me plaire, si je n'y lis Jésus. Si vous discutez, si vous conversez, tout cela sera pour moi sans intérêt, si le nom de Jésus n'y est mêlé. Jésus est un miel pour la bouche, une mélodie pour l'oreille, une joie pour le cœur.

J'ai ajouté, dit encore saint Bernard, que son nom est un remède.

« Quelqu'un de vous est-il en proie à la tristesse? que Jésus vienne dans son cœur et que de là il passe sur ses lèvres; et voilà qu'à l'apparition de cet astre radieux, le nuage se dissipe et tout redevient serein. Quelqu'un vient à tomber dans un crime; le désespoir s'empare de lui; il court pour se donner la mort. Je vous le demande, si dans cette extrémité, le malheureux invoque ce nom de vie, ne respirera-t-il pas à l'instant même et ne s'arrêtera-t-il pas sur le bord de l'abîme? » (*Brev. Rom. in. fest. ss. nom. Jesu*).

CONCLUSION.

11. C'est ainsi que ce grand Saint décrit les propriétés admirables du saint nom de Jésus. Faisons-en nous-mêmes la douce expérience. Invoquons-le dans nos doutes et dans nos perplexités. Jésus est la voie, la vérité et la vie. Il nous prendra par la main et nous conduira dans la voie droite. Qu'il soit notre repos dans nos fatigues. Si la vertu nous devient pénible, si nous nous sentons épuisés, découragés par la violence et la continuité de la lutte, allons puiser des forces dans ce nom tout-puissant; recourons-y dans toutes nos tentations; Jésus commandera aux flots et à la mer, et il se fera un grand calme, et nous nous sentirons animés d'un nouveau courage pour avancer dans le chemin de la sainteté. Enfin que ce nom si plein d'onction soit notre refuge dans toutes nos peines et nos tribulations. C'est un baume qui guérit toute blessure; c'est un remède efficace pour tous les maux.

Jesu dulcis memoria,
Dans vera cordi gaudia,
Sed super mel et omnia
Ejus dulcis præsentia.

« Le souvenir de Jésus est doux, dit encore la sainte Eglise; il répand la vraie joie dans le cœur; mais sa présence est plus douce que le miel et que tout ce qu'il y a de délicieux. »

Nil canitur suavius,
Nil auditur jucundius,
Nil cogitatur dulcius
Quam Jesus Dei Filius.

« Point de chant plus suave, point de parole plus agréable, point de pensée plus douce que Jésus, le Fils de Dieu. »

Jesu, spes pœnitentibus,
Quam pius es petentibus!
Quam bonus te quærentibus!
Sed quid invenientibus?

« Jésus! l'espérance des pécheurs pénitents, si vous êtes si miséricordieux pour ceux qui vous invoquent; si bon pour ceux qui vous cherchent; qu'êtes-vous donc pour ceux qui vous trouvent? »

Nec lingua valet dicere,
Nec littera exprimere,
Expertus potest credere
Quid si Jesum diligere.

« Nulle langue ne saurait dire, nul discours exprimer ce que c'est qu'aimer Jésus; celui-là seul peut le croire qui l'a éprouvé. »

Puisqu'il en est ainsi, ô Jésus, laissez-nous vous faire cette humble prière :

Te nostra Jesu vox sonet,
Nostri te mores exprimant,
Te corda nostra diligant
Et nunc et in perpetuum. Amen.

« Que nos lèvres, ô Jésus? répètent souvent votre nom! Que nos mœurs soient votre fidèle expression! Que nos cœurs vous aiment et maintenant et à jamais! Ainsi soit-il. »

NOTE.

UTRUM CONVENIENTER FUERIT CHRISTO NOMEN IMPOSITUM?

Videtur quod inconvenienter fuerit Christo nomen impositum. Veritas enim Evangelica debet prænuntiationi propheticæ respondere. Sed prophetæ aliud nomen de Christo prænuntiaverunt, dicitur enim Isa. 7. Ecce Virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel : Et 8. Voca nomen ejus, accelera, spolia detrahe, festina prædari : Et 9. Vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis : et Zach. 6 dicitur : Ecce vir Oriens nomen ejus : Ergo inconvenienter vocatum est nomen Jesus.

Præterea Isa. 6. dicitur, Vocabitur tibi nomen novum quod ôs Domini nominavit. Sed hoc nomen Jesus, non est nomen novum, sed pluribus fuit in veteri Testamento impositum, ut patet etiam ex ipsa genealogia Christi, Luc 3. Ergo videtur quod inconvenienter vocatum est nomen Jesus.

Præterea, hoc nomen Jesus, salutem significat; ut patet per id quod dicitur. Matth. 4. Paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. Sed salus per Christum non est facta solum in circumcisione, sed etiam in præputio ; ut patet per Apost. Rom. 4. Inconvenienter ergo hoc nomen fuit Christo impositum in sua circumcisione.

Sed contra est auctoritas Scripturæ ; in qua dicitur Luc

2. Quod postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

CONCLUSIO.

Cum Christo hoc divinæ gratiæ munus collatum fuerit, ut omnium salvator esset, convenienter ei nomen Jesus ab Angelo impositum fuit.

Respondeo dicendum, quod nomina debent proprietatibus rerum respondere : et hoc patet in nominibus generum et specierum, quia ut dicitur. 4. Met (*text.* 28) ratio quam significat nomen, est definitio quæ designat propriam rei naturam : Nomina autem singularium hominum semper imponuntur ab aliqua proprietate ejus, cui nomen imponitur : Vel a tempore, sicut imponuntur nomina aliquorum sanctorum his qui in eorum festis nascuntur : Vel a cognatione, sicut cum filio imponitur nomen patris, vel alicujus de cognatione ejus, sicut propinqui Joannis Baptistæ volebant eum vocare nomine patris sui Zachariam, non autem Joannem, quia nullus erat in cognatione ejus, qui vocaretur hoc nomine, ut dicitur, Luc 1. Vel etiam ab eventu, sicut Joseph vocavit primogenitum suum Manassem, dicens, oblivisci fecit me Deus omnium laborum meorum, Gen. 41. Vel etiam ex aliqua qualitate ejus cui nomen imponitur, sicut Gen. 25. dicitur quod quia qui primus egressus est de utero matris, rufus erat, et totus in morem pellis hispidus vocatum est nomen ejus Esau, quod interpretatur rubeus : Nomina autem quæ imponuntur aliquibus divinitus, semper significant aliquod gratuitum donum eis divinitus datum, sicut, Gene. 17, dictum est Abrahæ : Appellaberis Abraham, quia patrem multarum gentium constitui te. Et Matth. 16, dictum est Petro : Tu es Petrus et super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam. Quia igitur Christo hoc munus gratiæ collatum erat, ut per ipsum omnes salvarentur, ideo convenienter vocatum est nomen

ejus Jesus, id est, salvator, Angelo hoc nomen prænuntiante, non solum matri, sed etiam Joseph, qui erat futurus ejus nutritius.

Ad primum ergo dicendum, quod in omnibus illis nominibus quodammodo significatur hoc nomen Jesus, quod est significativum salutis. Nam in hoc quod dicitur Emmanuel, quod interpretatur, nobiscum Deus, designatur causa salutis, quæ est unio divinæ et humanæ naturæ in persona Fili Dei, per quam factum est, ut Deus esset nobiscum, quasi particeps nostræ naturæ. Per hoc autem quod dicitur : Voca nomen ejus, accelera, spolia detrahe, etc., designatur a quo nos salvavit, quia a diabolo, cujus spolia abstulit, secundum illud Col. 2. Exspolians principatus, et potestates traduxit confidenter. In hoc autem quod dicitur, Vocabitur nomen ejus Admirabilis. etc., designatur via et terminus nostræ salutis, in quantum scilicet admirabili divinitatis consilio, et virtute, ad hæreditatem futuri sæculi perducimur, in quo erit pax perfecta filiorum Dei, sub ipso principe Deo. Quod vero dicitur : Ecce vir Oriens nomen ejus, ad idem refertur quod ad primum, scilicet ad incarnationis mysterium, secundum quod exortum est in tenebris lumen rectis corde.

Ad secundum dicendum, quod his qui fuerunt ante Christum potuit convenire hoc nomen Jesus, secundum aliquam aliam rationem, puta quia aliquam particularem et temporalem salutem attulerunt : Sed secundum rationem spiritualis et universalis salutis, hoc nomen proprium est Christo. Et secundum hoc dicitur esse nomen novum.

Ad tertium dicendum, quod sicut Gen. 17 legitur, simul Abraham suscepit nominis impositionem a Deo, et circumcisionis mandatum : Et ideo apud judæos consuetum erat, ut ipso die circumcisionis nomina pueris imponerentur, quasi ante circumcisionem perfectum esse non habuerint : sicut etiam nunc pueris in Baptismo nomina imponuntur :

Unde super illud Prov. 4. Ego filius fui patris mei, tenellus et unigenitus coram matre mea, dicit Gloss. Quare Salomon se unigenitum coram matre nominat, quem fratrem uterinum præcessisse scriptura testatur, nisi, quia ille mox natus sine nomine quasi nunquam esset, de vita decessit. Et ideo Christus simul cum fuit circumcisus, nominis impositionem accepit. (*S. Thom.* 3. *p.* 9, 37, *art.* 2.)

IVe INSTRUCTION.

DU NOM DE CHRIST. — JÉSUS-CHRIST EST PROPHÈTE, PONTIFE ET ROI.

—

EXORDE.

1. Au nom de Jésus, le Symbole ajoute le surnom de Christ qui est le même que celui de Messie.

Tout l'Ancien Testament est rempli, comme nous l'avons vu, de l'attente d'un Sauveur qu'on désignait sous le nom de Messie. Jésus-Christ lui-même s'est appliqué ce nom. Une femme de Samarie lui ayant dit que les jours du Messie étaient proches : c'est moi-même, lui répondit Jésus. Dans la suite, Notre-Seigneur ayant demandé aux apôtres ce qu'ils pensaient de lui : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, lui répondit Pierre.

Mais il est une circonstance plus solennelle, où Jésus déclara qu'il était le vrai Christ ou le vrai Messie ; c'est lorsque le grand-prêtre Caïphe l'interrogea au nom de Dieu en présence du grand conseil de la nation juive : « Je vous adjure par le Dieu vivant, lui dit-il, de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu ? Adjuro te per Deum vivum, ut dicas nobis, si tu es Christus, Filius, Dei ? Vous l'avez dit, répondit Jésus ; je le suis. Tu dixisti ; ego sum. » (*Matth.* XXVI.)

2. Après avoir considéré l'origine et l'excellence du saint nom de Jésus, il est juste que nous méditions aussi les grandeurs renfermées dans le surnom de Christ.

C'est de ce nom que dérive celui de christianisme par lequel nous désignons la religion de Jésus-Christ. De là aussi est venu notre titre de chrétien, qui signifie disciple du Christ.

Il est donc doublement intéressant pour nous d'en approfondir la signification.

C'est par où nous commencerons cet entretien. Nous serons ainsi amenés à vous montrer qu'en sa qualité de Christ, Jésus-Christ est notre prophète, notre pontife et notre roi.

PREMIER POINT.

3. Le nom de Christ n'est pas un titre purement honorifique. Il marque aussi diverses fonctions et convient à plusieurs sortes de personnes.

Il signifie *oint* ou *sacré*. Quiconque a reçu une onction sainte peut donc être appelé christ.

Dans l'Ancien Testament, on qualifiait de ce titre trois sortes de personnes : les rois, les prêtres et les prophètes.

Dieu avait ordonné d'oindre et de consacrer les prêtres et les rois, à cause de la dignité de leurs fonctions. Les prêtres en effet sont les ministres du Très-Haut et les intercesseurs des peuples, chargés de prier et d'offrir des sacrifices en leur faveur. Aux rois est confié le soin temporel de la société. Dépositaires de l'autorité divine pour le bien des peuples, c'est à eux qu'il appartient de les gouverner et de

les défendre, de maintenir l'ordre public, de protéger les bons et de réprimer les méchants.

Le sacerdoce et la royauté étant comme les images de la majesté de Dieu sur la terre, ceux qui en étaient investis recevaient une consécration spéciale, pour marquer qu'ils étaient élevés au-dessus des autres hommes et associés à la puissance de Dieu.

C'était pareillement la coutume de conférer l'onction sainte aux prophètes. Eux aussi représentaient en quelque manière l'autorité de Dieu ici-bas. Ils étaient ses messagers et ses ambassadeurs. Le Seigneur se servait de leur ministère pour révéler aux hommes les secrets du ciel et pour les porter à la pénitence soit par des instructions salutaires, soit par la prédiction des événements futurs.

4. Or, Notre-Seigneur est appelé Christ ou Messie à tous ces différents titres. En venant sur la terre, il a réuni en sa personne les fonctions de roi, de prêtre et de prophète. En cette triple qualité, il a aussi reçu l'onction sainte non de la main d'un mortel, mais de la main de Dieu son Père, non d'une huile terrestre et matérielle, mais spirituelle et céleste.

Son âme très-sainte ne fut pas plus tôt créée, que le Saint-Esprit la combla à l'instant même de la plénitude de ses dons et de ses grâces, avec une abondance dont aucune autre nature créée n'est capable.

C'est ce que le roi-prophète prévoyait, lorsque, s'adressant au Rédempteur lui-même, il dit : « Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pourquoi, ô Dieu ! votre Dieu vous a consacré par une onction de joie au-dessus de tous vos semblables. Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem; propterea unxit te,

Deus! Deus tuus oleo lætitiæ præ consortibus tuis. » (*Ps.* XLIV.)

C'est ce qu'Isaïe exprimait en termes encore plus précis : « L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, dit-il au nom du Sauveur ; le Seigneur m'a donné l'onction pour que j'aille prêcher à ceux qui sont humbles. Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me ; ad annuntiandum mansuetis misit me. » (*Is.* LXI.)

5. Le nom de Christ marque donc en premier lieu que Jésus-Christ a été prophète.

Il a été en effet le souverain prophète, c'est-à-dire, le Docteur par excellence. Il est ce Maître divin descendu des cieux pour rappeler la terre à la connaisnaissance du vrai Dieu qu'elle avait presque oublié, et pour faire connaître ses adorables volontés aux hommes.

C'est ce grand prophète que Moïse avait annoncé aux Israélites : « Le Seigneur, leur dit-il, suscitera du milieu de votre nation et d'entre vos frères un prophète semblable à moi. Ecoutez-le. Prophetam de gente tua et de fratribus tuis sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus, ipsum audies. » (*Deuter.* XVIII.)

Législateur comme Moïse, il est venu achever ce que la loi avait laissé imparfait. Plus grand que Moïse, il a attaché à la loi nouvelle les grâces dont nous avons besoin pour l'accomplir et qui manquaient à l'ancienne.

La qualité de prophète lui appartient d'autant plus que tous ceux qui ont été honorés de ce titre n'étaient que ses disciples et ses précurseurs. Tous en effet ont eu pour mission principale de prédire la venue du grand Prophète qui devait sauver les hommes.

SECOND POINT.

6. Notre-Seigneur est appelé Christ, en second lieu, en sa qualité de pontife.

Il n'appartient pas à l'ordre d'Aaron comme les prêtres de l'ancienne loi qui étaient tirés de la tribu de Lévi ; mais il fut prêtre selon l'ordre de Melchisédech, comme l'avait annoncé David : « Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. » (*Ps.* CIX.) Prêtre et Pontife suprême, son sacerdoce est éternel, son sacrifice unique, sa médiation souveraine.

L'apôtre saint Paul développe avec soin les caractères glorieux du sacerdoce de Jésus-Christ. Et d'abord, son origine, et sa supériorité sur le sacerdoce d'Aaron : « Personne, dit-il, ne doit s'attribuer cet honneur ; il faut y être appelé de Dieu comme Aaron. Aussi le Christ ne s'est point élevé de lui-même à la dignité de pontife, mais il l'a reçue de Celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils ; je vous ai engendré aujourd'hui. Et dans un autre passage : Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed quid vocatur a Deo, tanquam Aaron. Sic et Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret : Sed qui locutus est ad eum : Filius meus es tu, ego hodie genui te. Quemadmodum et in alio loco dicit : Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. » (*Hebr.* v.)

Jésus-Christ est appelé prêtre selon l'ordre de Melchisédech. L'Apôtre va nous en dire la raison. « Ce Melchisédech, continue-t-il, roi de Salem, prêtre

du Dieu Très-Haut qui vint au devant d'Abraham, lorsqu'il retournait de la défaite des rois, et qui le bénit, à qui Abraham offrit aussi la dîme des dépouilles ennemies, porte un nom qui signfie roi de justice; il était roi de Salem, ce qui signifie roi de paix. L'Ecriture nous le représente sans père, sans mère, sans généalogie; elle ne parle ni du commencement ni de la fin de sa vie; il semble ainsi qu'il soit le prêtre éternel et par là il est la plus fidèle image du Fils de Dieu. Sine patre, sine matre, sine genealogia, neque initium dierum, neque finem vitæ habens, assimilatus autem Filio Dei, manet sacerdos in perpetuum. » (*Ibid.* VII.)

7. Mais la supériorité du sacerdoce de Jésus-Christ sur celui d'Aaron a d'autres fondements.

« Les autres prêtres, ajoute l'Apôtre, ont été établis sans serment; le Christ, au contraire a été fait prêtre par un serment de Dieu : Le Seigneur, dit David, l'a juré, et son serment est irrévocable : vous êtes prêtre pour toujours.... Aussi il y eut autrefois une succession de prêtres parce que la mort les empêchait de l'être toujours; mais le Christ demeure éternellement, et son sacerdoce n'a point de terme. C'est pourquoi il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise, toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Alii quidem sine jurejurando sacerdotes facti sunt. Hic autem cum jurejurando per eum, qui dixit ad illum : Juravit Dominus, et non pœnitebit eum : Tu es sacerdos in æternum.... Et alii quidem plures facti sunt sacerdotes, idcirco quod morte prohiberentur permanere : Hic autem eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. Unde et salvare in perpe-

tuum potest accedentes per semetipsum ad Deum; semper vivens ad interpellandum pro nobis. » (*Ibid.* VIII.)

8. Pontife unique et éternel, Jésus-Christ remplit les fonctions sacerdotales d'une manière bien plus parfaite que les prêtres de l'ancienne loi.

« La loi n'avait que l'ombre des biens à venir et non la réalité; aussi ne put-elle jamais sanctifier par l'oblation des victimes qu'elle renouvelait d'année en année.... Il est impossible en effet que les péchés soient effacés par le sang des taureaux et des boucs.

» Voilà pourquoi le Fils de Dieu, entrant dans le monde, a dit à son Père : Vous avez rejeté les victimes et les offrandes, et vous m'avez donné un corps qui puisse vous être immolé. Vous n'avez point agréé les holocaustes qu'on vous offrait pour le péché ; alors j'ai dit : me voici, selon qu'il est écrit au commencement des prophéties, pour faire votre volonté, ô mon Dieu !

» Umbram enim habens lex futurorum bonorum, non ipsam imaginem rerum; per singulos annos eisdem ipsis hostiis, quas offerunt indesinenter, nunquam potest accedentes perfectos facere.... Impossibile enim est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam, et oblationem noluisti; corpus autem aptasti mihi : Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio : in capite libri scriptum est de me : ut faciam, Deus, voluntatem tuam. » (*Ibid.* X.)

Quelle n'a pas été l'efficacité des prières de ce grand pontife !

Tout prêtre choisi parmi les hommes, est établi pour intercéder en leur faveur. Jésus-Christ a aussi

intercédé pour nous. « Pendant les jours de sa vie mortelle il a offert ses prières et ses supplications, ses sanglots et ses larmes à celui qui pouvait le tirer de la mort, et il a été exaucé à cause de sa dignité et de sa soumission. Fils de Dieu, il a appris ce que coûtait l'obéissance par tout ce qu'il a souffert, et en consommant son sacrifice, il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent. Qui in diebus carnis suæ, preces supplicationesque ad eum, qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia : Et quidem cum esset Filius Dei, didicit ex iis, quæ passus est, obedientiam : Et consummatus, factus est omnibus obtemperantibus sibi, causa salutis æternæ. » (*Ibid.* v.)

Le sacrifice qu'il a offert n'est point semblable aux sacrifices anciens qu'on réitérait à cause de leur imperfection et de leur impuissance. « Il n'a offert qu'une seule victime pour les péchés du monde et nous avons été sanctifiés par l'offrande qu'il a faite une seule fois de son corps. Le seul sacrifice qu'il a offert sur le calvaire a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés. » (*Ibid.* x.)

9. Le pontife des Hébreux entrait une fois chaque année dans le Saint des saints, après avoir immolé plusieurs victimes pour les péchés du peuple.

« Mais Jésus-Christ, pontife des biens futurs, est entré pour toujours dans le sanctuaire du ciel, en passant par un tabernacle plus grand et plus digne que celui de Moïse; par un tabernacle qui n'a point été formé de main d'homme et qui n'est pas d'une création humaine; il y est entré non avec le sang des boucs et des génisses, mais avec son propre

sang, par l'effusion duquel il nous a mérité le salut éternel. Christus autem assistens pontifex futurorum bonorum, per amplius et perfectius tabernaculum non manufactum, id est, non hujus creationis : neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem, introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa. » (*Ibid.* IX.)

Enfin, dans le ciel, Jésus-Christ continue d'exercer les fonctions de son sacerdoce. Il y offre continuellement à Dieu son Père les mérites du sang qu'il a répandu pour nous sur la croix. Il les applique aux hommes par le ministère des prêtres de la loi nouvelle, qui sont ses lieutenants sur la terre, et par le moyen du saint sacrifice de la messe et des sacrements.

« Voilà en effet, dit saint Paul, quel était le pontife qu'il convenait que nous eussions : pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux ; pontife qui ne fût point obligé comme les autres d'offrir tous les jours des victimes d'abord pour ses péchés et ensuite pour ceux du peuple. Talis enim decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus : qui non habet necessitatem quotidie, quemadmodum sacerdotes, prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi. » (*Hebr.* VIII.)

Quelle grandeur ! Quelle sublimité dans ce sacerdoce ! Appelé de Dieu comme Aaron, choisi selon l'ordre de Melchisédech, Jésus-Christ a été établi prêtre par un serment divin et pour toujours. Supérieur aux infirmités humaines, il n'a pas eu besoin de victime pour lui-même, mais il s'est fait victime

de propitiation pour les péchés du monde; et tel a été le prix de son sacrifice, qu'il lui a suffi de s'immoler une seule fois pour les effacer tous. Il est le grand-prêtre de ce véritable sanctuaire où la majesté de Dieu paraît dans tout son éclat. Assis à la droite de son Père dans les cieux, il ne cesse de remplir son office de médiateur entre lui et les hommes.

TROISIÈME POINT.

10. Prophète et Pontife, notre Seigneur possède comme Christ une troisième prérogative : il est roi.

Cette prérogative lui appartient non-seulement comme Dieu, mais aussi comme homme, participant à notre nature. L'ange qui annonça son incarnation annonça pareillement sa royauté. « Le Fils que vous enfanterez, dit-il à Marie, sera grand; il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. Hic erit magnus et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis. » (*Luc.* I.)

Le divin Sauveur a affirmé lui-même sa qualité de roi. Interrogé dans le cours de sa passion par le gouverneur romain, s'il était roi, il lui répondit qu'il l'était en effet. « Tu dicis quia rex sum ego. »

11. Quelle est, demanderez-vous, cette royauté de Jésus-Christ? Quelle est cette maison de Jacob, quel est ce trône de David où il doit régner éternellement?

Le Sauveur a pris soin de nous avertir que ce royaume n'est point de ce monde. Sa royauté est

donc toute spirituelle. Son royaume, c'est l'Eglise. Commencé sur la terre, il n'a sa perfection qu'au ciel.

Or, Jésus-Christ remplit d'une manière admirable tous les devoirs de la royauté dans son Eglise. Il ne se décharge point sur d'autres du soin de la gouverner; lui-même la dirige en personne; lui-même est sa défense et son rempart contre les attaques du dehors. En vain l'enfer les renouvelle sans cesse, employant tour à tour la violence et la ruse, Jésus-Christ maintient son Eglise contre ses efforts, accomplissant avec fidélité la parole qu'il lui a donnée: « Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. »

Il ne se contente pas de la garantir au dehors; il la régit au dedans par les lois de son Evangile, lois qui ne respirent que charité, concorde et paix; il donne en même temps à chacun de ses sujets la grâce nécessaire pour y conformer leur vie. C'est son esprit qui communique la sainteté et la justice au corps de l'Eglise et qui couronne tous ses dons par celui de la persévérance finale.

Législateur et sanctificateur de son royaume, il donne ainsi à chacun de ses sujets fidèles les moyens de conquérir eux-mêmes un royaume éternel.

12. Mais de même que les royaumes de la terre, celui de Jésus-Christ renferme diverses catégories de sujets. Parmi un grand nombre de sujets fidèles, il en renferme aussi de rebelles et d'indociles qui ne veulent point se soumettre au joug. Les malheureux! Eux aussi disent comme ces méchants serviteurs dont parle l'Evangile : « Nolumus hunc regnare super nos. Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. » Le Christ cependant conserve sur eux tous

ses droits; il n'est même aucun homme qui ne soit tributaire de son pouvoir. « Toute puissance, dit-il, m'a été donnée au ciel et sur la terre. Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. » Dieu lui a donné pour héritage toutes les nations de la terre et pour possession les confins du monde. « Dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ. » (*Ps.* II.) Rois et potentats, magistrats et juges, vous n'êtes que ses sujets! « Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram. » (*Ibid.*)

Roi plein de justice et de bonté, Jésus-Christ fait sentir, à tous, les effets de sa bienveillance; mais il a aussi des distinctions et des faveurs pour ceux qui sont plus dévoués à son service. Ames fidèles! dites-nous, si vous le pouvez, avec quelle munificence ce grand prince récompense vos moindres sacrifices! Dites-nous de quelle paix et de quelle onction il pénètre vos cœurs possédés de sa charité et embrasés du zèle de sa gloire! Mais ce n'est là qu'un avant-goût de la joie qu'il vous destine. C'est au ciel que ce roi magnifique récompensera sans mesure vos vertus et vos mérites.

13. Que dirons-nous encore de la royauté de Jésus-Christ? Est-ce comme Fils de David et descendant des rois de Juda; est-ce à titre héréditaire et de droit humain qu'il en est revêtu?

Oh! non. Sa royauté a une origine bien plus noble. Il est roi, parce que Dieu a réuni sur sa tête tout ce qu'un homme peut posséder de puissance, de grandeur et de dignité. Il lui a assujetti l'univers entier; il lui a donné le domaine de toutes choses.

Dans ce monde, toute créature n'est pas pleinement soumise à l'empire de Jésus-Christ; un grand

nombre même refusent de lui faire hommage; mais au jour du jugement, les plus rebelles mêmes seront contraints de s'y soumettre. « Le Seigneur, dit David, a dit à mon Seigneur : Soyez assis à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. Dixit Domino meo, sede ad dextris meis, donec ponam inimicos tuos, scabellum pedum tuorum. » (*Ps.* CIX.)

CONCLUSION.

14. C'est ainsi que le nom de Christ nous rappelle les trois principales fonctions annexées à la qualité de Rédempteur.

Jésus-Christ est notre prophète, c'est-à-dire notre précepteur et notre maître. Son Père l'a envoyé sur la terre pour nous instruire en son nom : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le. Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui; ipsum audite. »

« Celui, dit saint Paul, qui violait la loi de Moïse était condamné à mort sans pitié sous la déposition de deux ou trois témoins; à quels châtiments plus terribles ne doit pas s'attendre celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu et profané le sang de la nouvelle alliance? Irritam quis faciens legem Moïsi, sine ulla miseratione, duobus vel tribus testibus moritur; quanto magis putatis deteriora mereri supplicia, qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem Testamenti pollutum duxerit. » (*Hebr.* X.)

Jésus-Christ est notre pontife. Confions-nous dans les mérites de son sang. Il parle plus éloquemment pour demander miséricorde que celui d'Abel pour réclamer vengeance.

« Nous avons, dit encore l'Apôtre, un grand Pontife qui a pénétré les cieux; Jésus le Fils de Dieu; gardons-lui notre foi; car ce n'est pas un pontife qui ne puisse compatir à nos faiblesses; il a voulu au contraire éprouver toutes nos misères afin de nous ressembler en tout à l'exception du péché. Approchons donc avec confiance du trône de la grâce afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pendant qu'il en est encore temps.

» Habentes ergo pontificem magnum, qui penetravit cœlos, Jesum Filium Dei : teneamus confessionem. Non enim habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris; tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato. Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ : ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. » (*Hebr*. IV.)

Enfin Jésus-Christ est notre roi. Soyons-lui fidèles, et souvenons-nous que tôt ou tard nous subirons par force le joug de sa justice, si, pendant la vie, nous ne portons de plein gré celui de son amour. « Bientôt, dit le roi-prophète, il fera éclater sa colère; heureux alors ceux qui auront mis toute leur confiance en lui. Cum exarserit in brevi ira ejus, beati omnes qui confidunt in eo. » (*Ps*. II.)

15. En notre qualité de chrétiens, nous sommes nous-mêmes d'autres christs, et comme notre chef et notre maître, nous avons également reçu l'onction sainte, afin d'être spécialement dévoués au service de Dieu.

Au Baptême, l'Esprit-Saint est descendu en nous et a répandu dans nos âmes une grâce semblable à

celle de Jésus-Christ, en sorte que, comme lui, nous avons été sacrés prophètes, prêtres et rois.

Tout chrétien doit être prophète, c'est-à-dire, qu'il doit édifier le monde, du moins par ses exemples, sinon par ses discours. Animée par une foi vive, sa conduite doit témoigner à tous qu'il a sans cesse devant les yeux le jugement et les récompenses à venir. C'est ainsi qu'il remplira sa mission de prophète.

Tout chrétien est prêtre ; c'est-à-dire qu'il doit unir le sacrifice de lui-même au grand sacrifice de Jésus-Christ. Voilà pourquoi saint Paul conjure les fidèles de présenter leurs corps à Dieu comme des victimes vivantes, saintes et dignes. Voilà pourquoi aussi l'apôtre saint Pierre nous appelle une race choisie, un sacerdoce royal.

Tout chrétien enfin est roi. Il est appelé à régner sur lui-même, c'est-à-dire sur ses passions, en les soumettant aux lois de la raison et de la foi ; royauté plus noble et plus solide que celle des monarques de la terre, puisqu'elle est le prélude de cette autre royauté qui est réservée dans le ciel aux fidèles disciples de Jésus-Christ. « Qui vicerit, faciam eum sedere mecum in throno meo. Celui qui aura vaincu, dit le Seigneur, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône. »

Soyons donc les images vivantes du Christ sur la terre, et après avoir partagé ses combats et ses souffrances, nous partagerons un jour ses triomphes et sa félicité. Ainsi soit-il.

NOTE.

Quid autem dubitatur olei nomine Spiritum Sanctum demonstratum, cum David et Petrus, tam olei quam sancti spiritu vocabulo, unum prædicent unctionis dominicæ sacramentum? David enim dicit : Unxit te Deus Deus tuus oleo exultationis, præ participibus tuis, et utique hominem significat, cum participes nominat. Nam illa divinitas filii Dei, nullius creaturæ habet participium, quia cum creatura non habet naturale consortium : Deus ergo in carne unctus est, ut in illo homine Christo, quem sine peccato mater et concepit et peperit, plena divinæ sanctificationis agnosceretur gratia, quæ nomine Trinitatis esset fidelibus conferenda; propterea beatus Paulus dicit : Jesum a Nazareth, quem unxit Deus spiritu sancto et virtute; et tamen ille Jesus a Nazareth, Deus in Psalmo dicitur, unde quæso, nisi quoniam Deus et homo unus est Christus? Et ideo manente in unitate personæ naturali hominis et Dei inconfusa et inseparabili veritate, sicut Deus Christus in homine nomen hominis sumpsit, sic idem homo Christus in Deo vocabulum deitatis accepit. (*S. Fulgent. ad Trasimund. regem. lib.* 3. *cap.* 14.)

Ve INSTRUCTION.

JÉSUS-CHRIST EST LE FILS UNIQUE DE DIEU.

—

EXORDE.

1. Le nom seul du Rédempteur nous a déjà révélé une partie de ses grandeurs.

Il se nomme Jésus ou Sauveur, et il a rempli admirablement toute la signification prophétique de ce nom, puisqu'en triomphant du péché, du démon et de la mort, il a délivré le genre humain d'un esclavage éternel. Il lui en a coûté pour cela des abaissements infinis et le sacrifice même de sa vie. En récompense, le Père céleste lui a donné ce nom de Jésus qui est au-dessus de tous les noms, et qui fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et aux enfers. C'est ce dont nous serons tous témoins au dernier jour du monde, quand le Seigneur viendra dans sa gloire pour juger les vivants et les morts. Alors toute créature se prosternera devant son trône, attendant humblement la sentence qui décidera de son sort éternel.

2. Nous avons vu les mystères que renferme de son côté le surnom de Christ qu'on ajoute au saint nom de Jésus.

Notre Sauveur se nomme Christ ou Messie, car

ces deux termes sont synonymes, parce qu'il a été oint ou sacré de la main de son Père par l'effusion pleine et parfaite des dons de l'Esprit-Saint dans son humanité sainte.

Or, il a été sacré de cette manière, d'abord comme étant le Prophète par excellence et le précepteur universel des nations; ensuite en qualité de Pontife, choisi de toute éternité pour être le grand Médiateur entre Dieu et les hommes. Figuré par Melchisédech, son sacerdoce l'emporte infiniment sur celui d'Aaron, dont les victimes imparfaites ne pouvaient apaiser le Seigneur, au lieu que Jésus-Christ par l'offrande qu'il a faite une seule fois de son corps sur le calvaire, a effacé les péchés du monde et réconcilié le ciel avec la terre.

Enfin il a été sacré en qualité de roi. Après avoir acquis au prix de sa vie l'Eglise qui est son royaume, royaume sans frontières et sans fin, Jésus-Christ la gouverne avec une sagesse et une bonté vraiment royales. Il est son boulevard au dehors, il la fait fleurir au dedans par les dons de sa grâce et la pratique de toutes les vertus. Monarque vigilant et plein d'équité, il ne laisse aucun service, aucun dévouement sans récompense. Son royaume tout spirituel a ses commencements sur la terre; mais ce n'est qu'au ciel qu'il recevra sa perfection.

3. Voilà quelques-unes des nobles pensées que rappellent à votre esprit les deux noms de Jésus et de Christ.

Ces mots du Symbole : *Son Fils unique*, proposent à notre foi et à nos méditations des mystères plus sublimes encore. Ils nous font entrer jusque

dans le sein de la Divinité et nous découvrent la fécondité infinie de son essence.

Deux mystères sont contenus dans ces paroles; le premier, c'est que Jésus-Christ est Fils de Dieu par nature et Dieu comme son Père. Le second, c'est qu'il est son Fils unique.

Nous allons vous exposer successivement ces deux points dans cette instruction.

PREMIER POINT.

4. Premier mystère : Jésus-Christ est Fils de Dieu ; qu'est-ce à dire?

C'est-à-dire que de toute éternité, il procède de Dieu le Père par voie de génération. Le Fils de Dieu n'a pas de commencement, il n'a point été fait, ce n'est point une créature.

« Ex utero ante luciferum genui te. Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin, » lui dit le Père éternel. (*Ps.* CIX.)

Fils de Dieu, il n'a pas seulement la même nature que son Père, mais, vrai Dieu comme le Père et comme le Saint-Esprit, et seconde personne de la sainte Trinité, il est égal en toutes choses aux deux autres.

En effet, comme nous l'avons déjà remarqué, les trois personnes ont une même essence, une même volonté, une même puissance. Il ne subsiste et l'on ne peut concevoir entre elles aucune disparité, aucune inégalité.

Ainsi le Fils possède tout ce que le Père possède ; la même nature, la même éternité, la même perfection. Il n'y a d'autre distinction entre eux, sinon que

le Père n'est pas engendré et que le Fils est engendré de toute éternité du Père.

5. La divinité de Jésus-Christ est attestée par nos livres saints en une multitude d'endroits.

Arrêtons-nous au seul début de l'Evangile de saint Jean ; il nous fournit une preuve péremptoire et tout à fait remarquable de cette vérité.

« In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est... Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti à Patre, plenum gratiæ, et veritatis.

» Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui... Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique engendré du Père, étant plein de grâce et de vérité. » (*Joan.* I).

Par le nom de *Verbe*, l'Evangile désigne le Fils de Dieu qui s'est fait homme et qui a habité parmi nous.

Or, que nous dit-il au sujet de ce Verbe, Fils de Dieu ?

Trois choses : premièrement, qu'il était au commencement, c'est-à-dire, avant la création; car, ajoute-t-il un peu plus loin : toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui.

Mais si le Verbe existait avant toute créature, si aucune créature n'a été faite sans lui et que par lui,

lui-même n'a donc pas été créé, il n'a point eu de commencement, il est éternel.

Ce Verbe éternel, l'évangéliste nous dit, en second lieu, qu'il était avec Dieu ou en Dieu.

Par là, il nous fait entendre que c'est une personne à part, d'autant plus qu'll dit plus bas que ce même Verbe s'est incarné et qu'il a habité parmi nous, ce qui ne peut se dire proprement que d'une personne.

Enfin, il ajoute, en troisième lieu, que le Verbe était Dieu.

Le Verbe est donc une personne divine, possédant la nature divine, et comme l'Evangéliste appelle cette personne le Fils unique engendré du Père, il s'ensuit que le Fils est vrai Dieu comme le Père.

6. C'est ainsi que la Sainte Eglise, divinement établie pour nous instruire, a constamment compris ce passage de saint Jean.

L'impie Arius, au quatrième siècle, s'efforça vainement d'obscurcir la croyance catholique touchant la divinité de Jésus-Christ.

Trois cent dix-huit Evêques, réunis dans le premier concile général de Nicée, en 325, anathématisèrent son hérésie et confirmèrent solennellement la vérité dans le Symbole qu'on chante tous les dimanches à la messe.

Il y est dit : « Je crois aussi en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, et né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, qui a été engendré et non pas fait, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites. Et in unum Dominum, Jesum

Christum, Filium Dei unigenitum; et ex Patre natum ante omnia sæcula; Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero, genitum non factum, consubstantialem Patri, per quem omnia facta sunt. »

Ainsi nous devons croire, appuyés sur l'enseignement infaillible de l'Eglise, que le Fils a la même nature, la même puissance, la même sagesse que le Père, en un mot qu'il est Dieu comme lui. « Mon Père et moi nous sommes une même chose. Ego et Pater unum sumus. »

7. Mais quelle est cette fécondité de Dieu? Quelle est cette génération du Fils de Dieu? Dieu engendre-t-il à la manière des créatures, et son Fils est-il semblable aux enfants des hommes?

Non sans doute, et il faut bien nous garder de mêler à ce mystère rien de terrestre et de mortel. Nous ne pouvons à la vérité le comprendre parfaitement et en sonder toutes les profondeurs; car, qui peut expliquer les secrets de Dieu? Mais nous savons du moins que cette génération divine est exempte de toute imperfection; nous comprenons qu'elle est une perfection de la nature infinie de Dieu; enfin nous pouvons concevoir jusqu'à un certain point comment elle a lieu.

La foi, en nous révélant ce grand mystère, ne l'a pas laissé pour nous dans une obscurité complète. Si elle n'en a pas dévoilé le fond, elle en a du moins éclairé les dehors. Jouissons de toutes les lumières qu'elle nous donne.

Dieu a un Fils. Dieu est fécond ; et pourquoi ne le serait-il pas? « Moi, dit-il, qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même? Num-

quid ego qui alios parere facio, ipse non pariam? dicit Dominus. » (*Is*. LXVI.)

Si la créature peut engendrer, ce n'est que par une participation de la fécondité de Dieu. Toute paternité vient de lui, dit l'Apôtre.

Mais la sienne n'a rien des imperfections de la paternité créée. Il a accordé à l'homme le pouvoir de se reproduire; mais c'est afin qu'il eût des successeurs dans ses enfants et qu'il pût se perpétuer en eux. Pour lui, il n'a pas besoin de se perpétuer, il est éternel. Son Fils n'est pas son successeur; il est le pur effet de la richesse de son être; c'est le fruit de sa plénitude infinie.

Le fils de l'homme naît semblable à son père, mais non égal à lui; il lui est postérieur et vient au monde dans un état imparfait. Au contraire le Fils de Dieu est éternel; Dieu l'engendre de toute éternité, et il l'engendre parfait et égal à lui en toutes choses.

Dieu le Père n'a pas eu besoin non plus, comme les créatures, du concours d'un autre être, pour engendrer son Fils. Le Fils de Dieu n'a point de mère en tant que Dieu, de même qu'il n'a point eu de père en tant qu'homme. Dieu l'a conçu en lui-même; il le porte de toute éternité dans son sein infini, et son Fils remplissant entièrement le sein qui l'engendre, en épuise toute la fécondite; voilà pourquoi Dieu n'a qu'un Fils et ne peut en avoir plusieurs.

8. Voilà les grandes et sublimes notions que la foi nous donne au sujet de la génération du Verbe éternel. Les Docteurs vont plus loin. Pour nous donner une idée quelconque de la manière dont elle

a lieu, ils empruntent diverses similitudes à nos livres saints.

La principale se tire des opérations de notre esprit, et cette similitude a le mérite de s'appuyer sur le passage de l'Evangile de saint Jean que nous citions tout à l'heure.

Saint Jean y désigne le Fils de Dieu sous le nom de Verbe. Ce nom de *Verbe* signifie *parole* ou *pensée*. Le Verbe de Dieu c'est donc la pensée de Dieu, la parole intérieure de Dieu, la sagesse éternelle de Dieu.

Or, voici comment raisonnent les Docteurs.

Quand nous venons à réfléchir, nous concevons une pensée; c'est pourquoi on appelle la pensée une conception de notre esprit. Cette pensée est en même temps une parole intérieure que nous nous disons à nous-mêmes. Quand on pense, on se parle à soi-même; et cette parole intérieure s'appelle aussi notre verbe qui est comme le fils de notre intelligence.

Maintenant supposons que vous réfléchissiez sur vous-mêmes, qu'arrive-t-il alors? Il arrive que votre esprit se conçoit lui-même, qu'il se forme par la pensée comme une image de lui-même, en un mot qu'il engendre comme un second lui-même.

Eh bien! voilà, disent les Docteurs, pour autant qu'on puisse comparer les opérations divines aux opérations humaines, de quelle manière Dieu engendre son Fils.

Dieu le Père, en se contemplant lui-même de toute éternité, conçoit son Verbe ou son Fils qui est l'image exacte et parfaite de sa personne; et cette image est éternelle, infinie, réellement subsistante,

parce qu'en Dieu il n'y a rien d'accidentel, rien de borné, rien d'imparfait.

Mais sans trop nous arrêter à ces considérations, aimons plutôt à contempler avec simplicité ce que la foi nous propose; croyons et confessons dans toute la sincérité de notre cœur ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler sur la personne adorable de son Fils.

Au grand jour de l'éternité, la récompense de notre foi sera de voir à découvert ce que nous ne voyons ici-bas que comme dans un miroir et dans une énigme.

SECOND POINT.

9. Exposons maintenant cet autre mystère : Jésus-Christ est l'unique Fils de Dieu.

Jésus-Christ est vrai Dieu, nous venons de le voir. La foi nous enseigne pareillement qu'il est vrai homme; c'est ce qui nous est marqué dans les paroles suivantes du Symbole : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. »

Comme Dieu, il est né du Père avant tous les siècles, comme homme, il est né dans le temps de la Vierge Marie; voilà donc une double naissance, une double origine, l'une divine et éternelle, l'autre humaine et temporelle.

Ne s'ensuit-il pas qu'en Jésus-Christ, on doit distinguer deux fils, l'un Fils de Dieu, l'autre Fils de Marie?

Nullement, nous répond le Symbole dit de saint Athanase; « car bien que Jésus-Christ soit Dieu et homme tout ensemble, ce ne sont pas deux christs, mais un seul. Ce n'est qu'un seul, non parce que la

divinité a été convertie en la nature humaine, mais parce que la nature humaine a été unie à la divinité; c'est un seul et même Christ, non par confusion de substance, mais à cause de l'unité de personne. Qui licet Deus sit et homo, non tamen duo, sed unus est Christus. Unus autem non conversione divinitatis in carnem, sed assumptione humanitatis in Deum; unus omnino non confusione substantiæ, sed unitate personæ. »

Pourquoi donc le Fils de Dieu et le Fils de Marie, ne sont-ils qu'un seul et même fils, Dieu et homme tout ensemble?

Parce que c'est la même personne qui a été engendrée de toute éternité du Père et qui a pris dans le temps la nature humaine dans le sein de la Vierge. « De même en effet que l'union de l'âme raisonnable avec le corps ne fait qu'un seul homme, de même l'union de la divinité et de l'humanité ne fait qu'un seul Christ. Nam sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus. » (*Symb. S. Athan.*)[1]

(1) S. Th. 3-35-5 examine en quel sens on peut dire qu'il y a deux filiations en Notre-Seigneur; c'est seulement en ce sens qu'il est le sujet d'une double génération, l'une éternelle, l'autre temporelle. Il préfère néanmoins qu'on dise une filiation unique, parce que ce terme affecte la personne plutôt que la nature. Or, la personne de Jésus-Christ est une et la même après comme avant son incarnation. A cet égard, le Père éternel et la Vierge possèdent en commun un seul et même Fils, bien que la filiation ait pour terme de la part du Père la nature divine, et de la part de Marie, l'humanité. Dans l'ordre naturel, le père et la mère concourent aussi à une filiation qui reste une et simple. Le fils appartient aux deux en commun.

10. Jésus-Christ n'est donc pas divisé en lui-même. « Quoique le Verbe se soit fait chair, ce qu'il n'était pas auparavant, il n'en demeure pas moins, dit saint Augustin, ce qu'il était. Et si Verbum caro factum est, quod non erat, manet quod erat. » (*Tract. 80. in. Joan.*) Il demeure parfaitement un.

Mais le Symbole dit plus, il déclare qu'il est le Fils *unique* de Dieu.

Que veut dire ce mot : *unique?*

C'est-à-dire qu'en tant que Dieu, Jésus-Christ est le seul qui ait été engendré de Dieu le Père. Dieu n'a point d'autre Fils. Le Saint-Esprit ne peut être appelé de ce nom, parce qu'il n'est point engendré, mais qu'il procède simplement des deux autres personnes.

Et quant aux créatures, à nous en particulier, nous ne sommes pas fils de Dieu par nature, puisque nous ne sommes point formés de sa substance, mais seulement l'ouvrage de ses mains.

11. Mais nous pouvons considérer Jésus-Christ en tant qu'homme, et à cet autre point de vue, il compte une multitude frères.

Oui, il daigne honorer les hommes de ce nom, les traiter en cette qualité, les admettre à partager son glorieux héritage.

Et quels sont les mortels privilégiés qu'il aime à ce point?

Tous ceux qui croient en lui et qui soutiennent leur foi par leurs œuvres. C'est pourquoi l'Apôtre l'appelle le premier-né ou l'aîné entre une multitude de frères. « Primogenitus in multis fratribus. » (*Rom.* VIII.)

A cet égard donc, nous pouvons aussi revendiquer le titre d'enfants de Dieu. Ceux que Jésus-Christ adopte pour ses frères, il les élève par là même à la dignité de fils adoptifs de Dieu. « Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus. A tous ceux qui l'ont reçu, c'est-à-dire, qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » (*Joan.* I.)

CONCLUSION.

12. Quoi de plus glorieux! quoi de plus digne d'envie qu'un si beau nom : Enfant de Dieu! que d'autres recherchent les vains honneurs et les distinctions passagères d'ici-bas, vile fumée que le vent de la mort dissipe sans retour ; ô mon Dieu, je veux mettre toute mon étude et mon ambition à devenir votre enfant! y a-t-il sur la terre un titre de noblesse, une dignité, une puissance qui puisse entrer en comparaison avec cette gloire? « J'ai méprisé toutes choses, disait l'Apôtre, et je les ai regardées comme du fumier, afin de gagner Jésus-Christ. Omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. »

Voilà, chrétiens, les sentiments dont nous devrions être nous-mêmes tout pénétrés, quand nous considérons nos sublimes destinées. Jaloux de notre félicité, le Fils unique de Dieu descend des cieux et devient le Fils de l'homme, comme il se plaît si souvent à se nommer lui-même, et pourquoi? afin de nous rendre participants de sa divinité : et nous ne serions point ravis d'une telle condescendance; et nous pourrions lui refuser notre amour, et nous n'aurions que de

l'indifférence pour la part de gloire et de bonheur qu'il nous offre?

13. « Agnosce, ô Christiane, dignitatem tuam, nous dit saint Léon, et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire. O Chrétien! reconnais ta dignité, et devenu l'allié de la nature divine, prends garde de dégénérer et de retomber par tes vices dans ton ancienne bassesse. » (*Serm. 1. de Nativ. Dom.*)

Qu'y a-t-il de commun, je vous le demande, entre vous, fils du Roi des rois, destiné à régner éternellement dans le ciel, et les viles jouissances des sens, entre vous, l'émule des esprits célestes, et les brutales convoitises de la chair? Que diriez-vous, si l'héritier d'un grand empire s'avilissait jusqu'à chercher tout son plaisir dans l'intempérance et la débauche; jusqu'à se mêler à la lie du peuple et à prendre part à ses joies grossières? Eh bien! c'est là le crime et la honte de tout chrétien qui oublie son caractère, pour vivre de la vie des sens, qui, au mépris de ses immortelles espérances, se conduit comme s'il n'était créé que pour la terre, qui ne songe qu'à amasser et à se divertir, qui lâche la bride à ses passions, enfin qui foule aux pieds les lois de Dieu pour suivre les pernicieuses maximes du monde et les suggestions perfides de la chair.

Ah! relevez-vous de cette abjection coupable, vous, qui avez eu le malheur d'oublier que vous étiez chrétiens! Faites pénitence de vos égarements; revenez au plus tôt à votre Père céleste. Il vous offre le pardon et l'oubli, comme à l'enfant prodigue. Revenez à lui, et il vous revêtira de nouveau de la robe d'in-

nocence, et il vous rendra ses bonnes grâces. Vous lui diriez : Mon Père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme un de vos serviteurs. Et lui vous répondra : Mon fils était mort, le voilà ressuscité ; il était perdu, et le voilà retrouvé. Et il y aura une grande joie dans le ciel à cause de votre retour à Dieu.

NOTES.

I.

Ipse filius, qui est Verbum Deus, non solum patrem in se, sed etiam se in patre esse testatur, dicens : non credis, quia ego in patre, et pater in me est? Hoc autem filii esse apud patrem, et esse in patre, non videatur tale, quale, si quis homo sit apud aliquem hominem, sive jure hospitali, sive charitatis affectu. Nam et Apostolus Paulus dicit : se apud Apostolum Petrum quindecim diebus mansisse, jure scilicet hospitalitatis, et puritate dilectionis, quorum licet per unitatem fidei et charitatis fuerit anima una, et cor unum, non tamen sic mansit Paulus apud Petrum, sicut Verbum manet apud Deum : quia nec sit potest esse homo apud hominem, sicut Verbum Deus est apud Deum patrem : homo enim apud hominem sic est, ut non solum apud eum non esse possit, sed etiam, cum apud eum est, in ipso substantialiter esse non possit. Vere enim qui sic apud alium est, extra illum est, quia cum est apud illum, sinceritate dilectionis, loco discernitur, quantolibet affectu invicem sibi uterque jungatur. Sed sic est Verbum apud Deum, sicut est in mente verbum, sicut in corde consilium : cum enim mens apud se verbum habet, utique cogitando habet, quia nihil aliud est apud se dicere, quam apud se cogitare. Cum ergo mens cogitat, et cogitando verbum intra se generat, de sua substantia generat verbum, et sic illud verbum generat de se, ut genitum habeat apud se. Nec minus aliquid habet verbum, quod ex mente

nascitur, quam est mens de qua nascitur, quia quanta est mens quæ generat verbum, tantum est etiam ipsum verbum. Sicut enim de tota mente nascitur verbum, sic intra totam permanet natum. Et quia cogitante mente, non est ejus aliquid, ubi in ea verbum non sit : ideo verbum tantum est, quanta est mens ipsa de qua est, et cum apud illam est, in illa est, et quanta illa est tantum etiam verbum est, quia de tota et in tota est. Tantumque est ipsum verbum, quanta simul est et mens ipsa cum verbo, neque enim sic de illa verbum nascitur, ut ab ea localiter secernatur. Nativitas quippè illa, quæ ostendit quid sit et de qua sit, ipsa ostendit quod extra eam, de qua natum est, esse non possit, nec in aliquo minus sit, sed sic de ipsa sit, ut apud ipsam et in ipsa sit, tantumque sit de illa, quantum in illa, et tantum in illa, quantum cum illa.

Equidem et nos quodammodo, dicit scriptura, et in Deo esse et apud Deum esse : sed non quomodo apud Deum est et in Deo est Verbum Deus, qui est unigenitus filius : dicitur enim, et nobis quia in Deo vivimus et movemur et sumus. Et dicitur ipsi Deo, si non peccaverimus, scimus, quia apud te sumus deputati. Verumtamen cum hoc de nobis dicitur, non naturalis unitas nostra cum Deo ostenditur, sed aut potentia creatoris intelligitur, aut pietas redemptoris. Sic enim qui credimus in Deo et apud Deum sumus, sicut de Deo geniti, filii Dei sumus. Scriptum est enim : Charissimi nunc filii Dei sumus. Et iterum : Voluntarie genuit vos verbo veritatis. Nos ergo Deus verbo veritatis genuit, illud autem Verbum veritatem genuit : nobis potestatem dedit, filios Dei fieri : ille autem non ex potestate filius Dei factus, sed de Deo naturaliter est Dei filius natus. Nos Deus voluntarie genuit, quia voluntas generationem præcessit : in unigeniti autem generatione, nulla generantis præcessit voluntas, ubi sine initio naturali permanet æterna nativitas. Sicut ergo geniti sumus, sed non sicut unigenitus Deus, et Filii Dei sumus, sed non sicut

unicus et verus filius, et dii sumus, sed non sicut Verbum, qui verus est Deus : ita in Deo sumus, et apud Deum sumus, sed non sicut apud Deum est et in Deo est Verbum Deus, qui de Deo naturaliter natus est : quamvis enim ille filius dicatur, et nos filii dicamur, et ille Deus, et nos dii, et ille genitus, et nos geniti : multum tamen distat in re, quod unum sonare videtur in homine, quoniam ille, quod Deus, quod filius, quod unigenitus est, naturaliter est, quia de natura patris, natus est : nos autem, quod dii, quod filii, quod geniti sumus, non natura, sed gratia sumus; quia cum in natura non haberemus, ut hoc esse possemus, gratis nobis datum est, ut hoc facti essemus. (*S. Fulgent. lib.* 3. *ad Monimum, cap.* 7.)

II.

Quem cum ante omnia sæcula dicimus ipsius generationem temporis principiique expertem ostendimus. Non enim Dei Filius ex nihilo in ortum productus est, ille inquam gloriæ splendor ac radius, ille substantiæ paternæ character, illa viva sapientia, et potentia, verbum illud vere existens, essentialis illa et perfecta ac vivens invisibilis Dei imago : sed semper cum Patre et in Patre erat, sempiterne ac sine ullo principio ex ipso genitus. Neque enim Pater unquam fuit, quin Filius quoque esset : verum simul Pater, simul Filius, qui est ipso genitus est. Neque enim Pater vocari queat, qui Filio careat. Nam si Filio aliquando caruit, Pater certe non erat. Et si postea Filium habuit, postea quoque Pater factus est, cum ante Pater non esset, et ex eo quod Pater non erat, eo progressus est, ut Pater esset. Qua blasphemia nulla gravior excogitari potest. Nefas est enim dicere, Deum naturali fœcunditate caruisse. Fœcunditas porro in eo posita est, ut quis ex seipso, id est ex propria essentia, prolem natura similem edat. Proinde cum de Filii generatione agitur, tempus

intercessisse dicere, impium est, aut Filii substantiam Patre posteriorem constituere. Ex ipso enim, hoc est ex Patris natura, Filii generationem esse profitemur. Ac nisi Filium a principio simul cum Patre, a quo genitus est, fuisse concedamus, paternæ substantiæ conversionem inducemus : quoniam cum Pater non esset, postea Pater exstitit. Nam quod ad res creatas attinet, et si postea conditæ sunt, non tamen ex Dei essentia exstiterunt : sed ipsius voluntate ac potentia, cum ante non essent, in ortum productæ sunt. Nec propterea in Dei naturam cadit mutatio. Etenim generatio quidem in eo consistit, ut ex gignentis essentia proles ejusdem cum gignente substantiæ producatur : at creatio et effectio hoc tantum requirit, ut externe ac non ex creantis aut efficientis essentia fiat id quod creatur aut efficitur, omnino quantum ad essentiam, dissimile. Quamobrem in Deo, qui solus perpessione omni et alteratione ac mutatione vacat, semperque eodem modo se habet, tum generatio, tum creatio passionis expers est. Nam cum nec patibilis nec fluxæ naturæ sit, quippe simplex et incompositus, certe nec passionem nec fluxum, vel in generando, vel in creando, subire potest, nec cujusquam opem atque adjumentum desiderat. Quin potius generatio quidem principii ignara et sempiterna est, ut quæ naturæ opus sit, atque ex ipsius essentia producat, ne alioqui is qui gignit, mutationem subeat, ac præterea ne Deus prior et Deus posterior sit, accessionemque recipiat : at creatio in Deo, cum a voluntate proficiscatur, Deo profecto coæterna non est. Quandoquidem hoc natura minime comparatum est, ut quod ex nihilo in ortum producitur, eamdem cum eo, quod principii expers ac sempiternum est, æternitatem habeat. Quemadmodum igitur hominis ac Dei non eadem est efficiendi ratio (homo enim nihil ex nihilo in ortum profert, verum quod facit, ex antecedente materia efficit, nec voluntatem duntaxat adhibet, sed prius etiam cogitat, idque, quod facturus est, animo informat, ac postea

manuum quoque operam addit, laboremque et ærumnam suscipit : nonnunquam etiam spe sua labitur, ut cui studium atque conatus parum ex animi sententia et voluntate succedat. Deus autem sola voluntate omnia, cum ante non essent, ut essent fecit) : ita nec eodem modo Deus et homo gignunt, Deus enim, ut qui temporis et principii, passionisque, et fluxionis, ac corporis expers sit, solusque fine careat, ita citra tempus quoque ac principium et passionem atque fluxionem et sine ullo venereo congressu gignit : ac nec principium nec finem habet incomprehensibilis ipsius generatio. Ac citra tempus quidem idcirco gignit, quia ab omni mutatione alienus est : citra fluxionem autem, quia impatibilis et incorporeus : citra congressum porro, tum quia corpore vacat, tum quia unus tantum est Deus, alterius opera minime opus habens : citra finem denique et absque ulla intermissione, quia principii et temporis et finis expers est, semperque eodem modo se habet. Nam quod principio caret, ne finem quidem unquam est habiturum. Non tamen contra, quicquid fine caret, principio quoque idem omnino caret. Id quod ex angelis perspici potest. Ac proinde sempiternus Pater Verbum suum perfectum absque ullo principio et fine gignit : ne alioqui Deus, cujus natura atque substantia tempus omne antecedit, in tempore gignat. At vero perspicuum est hominem dispari modo gignere, ut qui generationi, et corruptioni, fluxioni item et multiplicationi subjectus, ac corpore convestitus sit, maremque ac fæminam in natura habeat. Mas quippe fæminæ opem desiderat. Verum propitius nobis sit ille, qui omnia excedit, atque omnem ingenii aciem, animique comprehensionem superat. (*D. Joann. Damasc. lib.* 1. *de orthod. fide, cap.* 8.)

III. DE IIS QUÆ FILIO CONVENIUNT.

Sancta igitur et Catholica atque Apostolica Ecclesia simul et Patrem et unigenitum ipsius Filium docet, ex eo citra tempus, ac fluxionem, et passionem, ratione quadam incomprehensibili, ac soli illi rerum universarum Deo perspecta et explorata, genitum : non secus videlicet atque una cum igne simul est et lumen quod ex eo oritur, nec prior est ignis, posterius lumen, sed utrumque simul. Et quemadmodum quod exigue ortum habet, semper in eo est, nec ab eo quoquo modo disjungitur : ita Filius qui a Patre gignitur, nullo modo ab eo separatur, sed semper in ipso est. Verum hoc interest, quod lumen, quod ex igne absque ulla separatione gignitur, semperque in eo manet, sejunctam ab igne substantiam haud quaquam habet (est enim naturalis ignis qualitas) : at unigenitus Dei Filius ex Patre inseparabiliter ac sine ulla diremptione genitus, et semper in ipso manens, peculiarem atque à Patre distinctam substantiam habet. Ipse porro et Verbum et splendor idcirco dicitur, quia citra congressum et passionem, et tempus et fluxionem ullam ac separationem, ex Patre genitus est. Filius autem est character paternæ substantiæ, quia perfectus est, vereque existit, atque excepta ingeniti proprietate per omnia Patrem refert atque exprimit. Unigenitus item, quia solus ex solo Patre singulari modo genitus est. Neque enim ulla alia generatio est, quæ Filii Dei generationi comparari possit : quandoquidem nec alius quoque Dei Filius est, quamvis enim Spiritus quoque sanctus ex Patre prodierit, non tamen generationis, sed processionis modo prodiit. Alius autem est hic existentiæ modus, incomprehensibilis item et incognitus, quemadmodum et Filii generatio, quo fit, ut omnia quæ Pater habet, Filii sint, hoc uno excepto, quod ingenitus non est : quæ quidem vox nec naturæ discrimen, nec dignitatem atque authoritatem,

sed existentiæ modum indicat. Sic videlicet Adamus quoque, qui a nemine genitus est (a Deo quippe effectus est) et Seth genitus (filius enim est Adami) et Eva ex Adami costa egressa (neque enim ipsa genita est) natura inter se minime differunt (homines enim sunt) sed existendi modo. Sciendum enim est vocem *αγενητον*, cum unico *ν* scribitur, increatum seu quod minime factum est significare: *αγεννητον* autem vocabulum, cum duplici *ν* scriptum reperitur, id quod genitum non est indicare. Ergo priore significatu essentia ab essentia differt. Alia enim est increata essentia, hoc est *αγενητος*, eum unico *ν* scribitur : alia genita, id est procreata : secundo autem sigificationis genere inter essenstiam atque essentiam nihil discriminis est. Prima enim cujusvis animantium generis substantia *αγεννετος* est, hoc est ingenita, non item *αγενητος* id est minime condita. Cuncta enim a summo illo artifice procreata, ipsiusque voluntate in ortum producta sunt : at non item progenita : quippe cum ante non extaret aliud quicquam ejusdem speciei ex quo gignerentur. Quantum igitur ad primam significationem attinet, singulis sanctæ divinitatis personis *αγενητον* vox convenit. Ejusdem enim substantiæ sunt, et increatæ. Quantum autem ad secundam, non item ; solus enim Pater ingenitus est : nec enim ab altera hypostasi esse habet, solus etiam Filius genitus est. Ex Patris enim substantia sine principio ullo ac tempore genitus est, solus denique Spiritus sanctus ex Patris substantia progreditur, non genitus, sed procedens. Ita enim a divina Scriptura edocemur : tametsi alias generationis ac processionis modus nullo hominis ingenio comprehendi possit. Quin illud quoque nosse interest, Paternitatis, filietatis, et processionis vocabula, non a nobis ad beatam divinitatem translata fuisse, verum contra illinc ea nobis communicata, quemadmodum divinus Apostolus : Propterea flecto genua mea ad Patrem, ex quo omnis paternitas in cœlo et in terra est. Quod si Patrem Filii principium, atque eum majorem esse dicimus, haud-

quadam his verbis eum Filio, vel tempore priorem, vel natura præstantiorem esse indicamus (per ipsum enim secula fecit) nec denique ulla alia re quam sola causa, hoc est, quia Filius ex Patre genitus est, non autem Pater ex Filio : et quia Pater naturaliter Filii causa est : quemadmodum nec ignem ex luce prodire dicimus, verum lucem ex igne. Quocirca cum Patrem Filii principium, ac Filio majorem audiemus, id de causa intelligamus. Et quemadmodum ignem non alterius substantiæ esse dicimus, ac rursus lucem alterius : eodem modo nec alterius substantiæ Pater, alterius Filius dici potest, sed unius ejusdemque. Præterea, quemadmodum ignem per lucem ex eo progredientem lucere dicimus, nec proinde tamen lucem eam ex eo promanentem organum quoddam ipsi inserviens, sed vim quandam nativam esse statuimus : eodem modo. Patrem quoque omnia quæ facit, per Unigenitum secum facere dicimus, non tanquam per servile aliquod organum, sed per naturalem vim ac vere existentem. Insuper quemadmodum ignem splendorem afferre dicimus, idemque rursus ipsius luci tribuimus : sic omnia Pater quæ facit, Filius etiam similiter facit. At vero in hoc discrimen situm est, quod lux propriam ac disjunctam ab igne substantiam non habet : Filius autem perfecta hypostasis est, a paterna hypostasi inseparabilis, uti superius a nobis est declaratum. Neque enim fieri potest, ut in rebus creatis imago ac similitudo ulla reperiatur, quæ sanctæ Trinitatis modum citra ullam dissimilitudinis notam in seipsa ostendat, quod enim creatum et compositum, fluxeque ac mutabilis et circumscriptæ naturæ est, figuraque præditum et corruptioni obnoxium, quo tandem modo superessentialem divinam substantiam ab his omnibus remotam aperte declarabit? Perspicuum est autem res omnes creatas his ac pluribus etiam affectionibus obnoxias esse. Certè omnes ea conditione sunt, ut corruptio in eas cadat. (*D. Joann. Damasc. libr.* 1. *de orthod. fide, cap.* 9.)

IV. DIEU EST FÉCOND : DIEU A UN FILS.

Pourquoi Dieu n'aurait-il pas de Fils? Pourquoi cette nature bienheureuse manquerait-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures? Le nom de Père est-il si déshonorant et si indigne du premier Etre, qu'il ne lui puisse convenir selon sa propriété naturelle? Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même? et s'il est si beau d'avoir des enfants par l'adoption, n'est-il pas encore plus beau et plus grand d'en engendrer par nature?

Je sais bien qu'une nature immortelle n'a pas besoin comme la nôtre mortelle et fragile, de se renouveler, de se perpétuer. Mais en soi, n'est-il pas beau de produire un autre soi-même par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication, en un mot par fécondité, et par la richesse d'une nature heureuse et parfaite.

C'est par une participation de cette bienheureuse fécondité que l'homme est fécond. Qu'on laisse cette féconde efficacité dans sa pureté primitive, d'elle-même elle sera toujours regardée comme riche et comme parfaite. Et d'où viendrait cette perfection, sinon de celle de Dieu toujours fécond en lui-même, et toujours père?

Quand le Sage a prononcé ces paroles : Qui est Celui qui est élevé au plus haut des Cieux par sa puissance, et qui en descend continuellement, par ses soins? Qui tient les vertus en ses mains? Qui tient la mer dans ses bornes, et en mesure les extrémités de la terre? Quel est son nom, et quel est le nom de son Fils si vous le savez? Ce n'est pas là une simple idée, et des paroles en l'air : il a prétendu proposer un mystère digne de Dieu, et quelque chose de très-véritable et de très-réel, quoiqu'en même temps incompréhensible. Dans sa nature infinie, il a vu un Père qu'on ne comprend pas, et un Fils dont le nom n'est pas

connu. Il n'est donc plus question que de le nommer, et on doit le reconnaître, pourvu qu'on avoue qu'il est ineffable.

C'est-à-dire, que pour connaître le Fils de Dieu, il faut s'élever au-dessus des sens, et de tout ce qui peut être connu et nommé parmi les hommes : il faut ôter toute imperfection au nom de Fils, pour ne lui laisser que ceci, que tout Fils est de même nature que son Père, sans quoi le nom de Fils ne subsiste plus. Un enfant d'un jour n'est pas moins homme que son père : il est un homme moins formé, moins parfait, mais pas moins homme, cela ne se peut, et les essences ne se peuvent pas diviser ainsi. Mais si un homme et un fils de l'homme peut être imparfait, un Dieu, et un Fils de Dieu ne le peut pas être. Otons donc cette imperfection au Fils de Dieu, que demeurera-t-il autre chose, sinon ce qu'ont dit nos Pères dans le Concile de Nicée, et dès l'origine du Christianisme, qu'il est Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu : Fils parfait d'un Père parfait, d'un Père qui n'attendant pas sa fécondité des années, est Père dès qu'il est, qui n'est jamais sans Fils : dont le Fils n'a rien de dégénérant, rien d'imparfait, rien à attendre de l'âge; car tout cela n'est que le défaut de la naissance des hommes.

Dieu le Père n'a non plus besoin de s'associer à quelque autre chose que soi, pour être Père et fécond : il ne produit pas hors de lui-même cet autre lui-même, car rien de ce qui est hors de Dieu, n'est Dieu. Dieu donc conçoit en lui-même, il porte en lui-même son fruit, qui lui est coéternel. Encore qu'il ne soit que Père et que le nom de Mère qui est attaché à un sexe imparfait de soi et dégénérant, ne lui convienne pas, il a toutefois un sein comme maternel où il porte son Fils : Je t'ai, dit-il, engendré aujourd'hui d'un sein maternel : ex utero. Et le Fils s'appelle lui-même, le Fils unique qui est Dieu dans le sein du Père : caractère uniquement propre au Fils de Dieu. Car où est le Fils, excepté lui, qui est toujours dans son Père, et ne sort

jamais de son sein? Sa conception n'est pas distinguée de son enfantement; le fruit qu'il porte est parfait dès qu'il est conçu et jamais il ne sort du sein qui le porte. Qui est porté dans un sein immense, est d'abord aussi grand et aussi immense que le sein où il est conçu, et n'en peut jamais sortir. Dieu l'engendre, Dieu le reçoit dans son sein, Dieu le conçoit, Dieu le porte, Dieu l'enfante : et la Sagesse éternelle qui n'est autre chose que le Fils de Dieu, s'attribue dans Salomon, et d'être conçue, et d'être enfantée : et tout cela n'est que la même chose.

Dieu n'aura jamais que ce Fils, car il est parfait, et il ne peut en avoir deux : un seul et unique enfantement de cette nature parfaite en épuise toute la fécondité, et en attire tout l'amour. C'est pourquoi le Fils de Dieu s'appelle lui-même l'Unique, le Fils unique, unigenitus : par où il démontre en même temps qu'il est Fils, non par grâce et par adoption, mais par nature. Et le Père confirmant d'en haut cette parole du Fils, fait partir du ciel cette voix : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis plu : c'est mon Fils, je n'ai que lui, et aussi de toute éternité je lui ai donné, et lui donne sans fin tout mon amour. (*Bossuet, Elévat. sur les mystères.*)

V. IMAGES, DANS LA NATURE, DE LA NAISSANCE DU FILS DE DIEU.

Voyez cette délicate vapeur que la mer doucement desséchée du soleil, et comme imprégnée de sa chaleur, envoie jour et nuit comme d'elle-même vers le ciel, sans diminution de son vaste sein. C'est pourtant le plus pur de sa substance, et quelque chose de même nature, quoique non de même matière, que les eaux qu'elle se réserve. Ainsi, dit Salomon, la Sagesse que Dieu engendre dans l'éternité, est une vapeur de sa toute-puissante vertu, et une très-pure émanation de sa clarté.

On peut entendre encore par cette vapeur, la chaleur

qui sort du soleil, dont nul ne se peut cacher, comme dit David. Quoi qu'il en soit, on voit que le Sage cherche par toutes ces comparaisons, à nous faire entendre une génération qui n'altère ni n'entame point la substance : et dans le Père et le Fils une distinction qui n'en ôte point l'unité. C'est ce qui ne se trouve pas dans les créatures, et encore moins dans les créatures corporelles ; mais il nous propose pourtant ce qu'il y a de plus épuré dans la nature sensible, pour en tirer des images les plus dégagées qu'il sera possible de l'altération qui paraît dans les productions ordinaires.

Considérez cet éclat, ce rayon, cette splendeur qui est la production et comme le fils du soleil ; elle en sort sans le diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre le progrès du temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui, et on y voit toute la beauté de cet astre. Ainsi, disait Salomon, la Sagesse sortie du sein de Dieu, est la délicate vapeur, la très-pure émanation, le vif rejaillissement, l'éclat de sa lumière éternelle ; ou comme parle saint Paul, c'est le rayon resplendissant de la gloire de Dieu, et l'empreinte de sa substance. Dès que la lumière est, elle éclate : si l'éclat et la splendeur du soleil n'est pas éternelle, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus : et par une contraire raison, si la lumière était éternelle, son éclat et sa splendeur le seraient aussi. Or, Dieu est une lumière où il n'y a point de ténèbres : une lumière qui n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même, et ne connaît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat qui est son Fils, est éternel comme lui, et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi parler, tiennent au soleil, son éclat ne se détache jamais : ainsi sans se détacher de son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement : et mettre Dieu sans son Fils, c'est mettre la lumière sans rayon et sans splendeur.

Mais passons à l'autre expression de saint Paul. Le Fils

de Dieu, dit l'Apôtre, est le caractère et l'empreinte de la substance de son Père. Lorsqu'un sceau est appliqué sur la cire, cette cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en elle, en tire la ressemblance tout entière, et se l'incorpore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Regardez-la bien, aucun trait ne lui est échappé : et cependant tout est demeuré dans le sceau sous lequel elle a pris sa forme. Ainsi le Fils de Dieu a tout pris du Père sans lui rien ôter, il en est la parfaite image, l'empreinte, l'expression tout entière : non de sa figure, car Dieu n'en a point, mais comme parle saint Paul, de sa substance : selon la force de l'original, on pourrait traduire, de sa personne. Il en porte tous les traits : c'est pourquoi il dit : Qui me voit, voit mon Père. Et ailleurs : Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en soi. Comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît. Et il n'exprime pas seulement son Père dans les effets de sa puissance ; il en exprime tous les traits, tous les caractères naturels et personnels ; en sorte que si on pouvait voir le Fils, sans voir le Père, on le verrait tout entier dans son Fils.

Mais qui pourrait expliquer quels sont ces traits et ces caractères du Père éternel qui reluisent dans son Fils ? Cela n'est pas de cette vie ; et tout ce qu'on en peut dire, c'est que n'y ayant rien en Dieu d'accidentel, tous ces traits du Père que le Fils porte empreints dans sa Personne, sont de la substance ou de la Personne du Père. Il est cette impression substantielle que le Père opère de tout ce qu'il est, et c'est en opérant cette impression qu'il engendre son Fils.

Voici dans le Sage quelque chose de plus délicat. La Sagesse éternellement conçue dans le sein de Dieu, est un miroir sans tache de sa majesté, et l'image de sa bonté. C'est quelque chose de trop grossier pour le Fils de Dieu, que l'impression d'un cachet, ou que l'expression de la res-

semblance dans une image qu'on taille avec un ciseau, ou qu'on fait avec des couleurs.

La nature a quelque chose de plus délicat : et voici dans de claires eaux et dans un miroir, un nouveau secret pour peindre et faire une image. Il n'y a qu'à présenter un objet, aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable tableau ne dégénrére par aucun endroit de l'original : c'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit ni à l'original, ni à la glace polie où il s'est imprimé lui-même tout entier. Pour achever ce portrait on n'a pas besoin du secours du temps, ni d'une ébauche imparfaite ; un même instant le commence et l'achève ; et le DESSIN comme le fini, n'est qu'un seul trait. (*Ibid.*)

VI. IMAGE PLUS ÉPURÉE DANS LA CRÉATURE RAISONNABLE.

Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa chaleur, un cachet, son expression, une image ou taillée ou peinte. Un miroir et les ressemblances que les objets y produisent sont choses mortes : Dieu a fait une image plus vive de son éternelle et pure génération ; et afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite.

Il l'a faite, lorsqu'il a dit : Faisons l'homme. Il voulut alors faire quelque chose, où fût déclarée l'opération de son Fils, d'un autre lui-même, puisqu'il dit : Faisons. Il voulut faire quelque chose qui fût vivant comme lui, intelligent comme lui, saint comme lui, heureux comme lui : autrement on ne saurait ce que voudrait dire : faisons l'homme à notre image et ressemblance. A notre image, dans le fond de sa nature : à notre ressemblance, par la conformité e ses opérations avec la nôtre éternelle et indivisible.

C'est par l'effet de cette parole : Faisons l'homme à notre image, que l'homme pense ; et penser, c'est concevoir ; toute pensée est conception et expression de quelque chose : toute pensée est l'expression, et par là une con-

ception de celui qui pense, si celui qui pense, pense à lui-même, s'entend lui-même; et c'en serait une conception et expression parfaite, éternelle, substantielle, si celui qui pense était parfait, éternel, et s'il était par sa nature toute substance, sans rien avoir d'accidentel en lui-même, ni rien qui puisse être surajouté à sa pure et inaltérable substance.

Dieu donc, qui pense substantiellement, parfaitement, éternellement, et qui ne pense, ni ne peut penser qu'à lui-même, en pensant, connaît quelque chose de substantiel, de parfait et d'éternel comme lui : c'est là son enfantement, son éternelle et parfaite génération. Car la nature divine ne connaît rien d'imparfait; et en elle la conception ne peut être séparée de l'enfantement. C'est donc ainsi que Dieu est père; c'est ainsi qu'il donne naissance à un Fils qui lui est égal : c'est là cette éternelle et parfaite fécondité, dont l'excellence nous a ravi, dès que sous la conduite de la Foi nous avons osé y porter notre pensée. Concevoir et enfanter de cette sorte, c'est être la perfection et l'original : et concevoir et enfanter comme nous faisons, à notre manière imparfaite, c'est être fait à l'image et ressemblance de Dieu.

Nous pouvons donc maintenant répondre à la question de Salomon : Dites-nous son nom, et le nom de son Fils, si vous le savez. Nous le savons à présent qu'il nous l'a appris. Son nom est le Verbe, la parole : non une parole étrangère et accidentelle, Dieu ne connaît rien de semblable : mais une parole est en lui une personne subsistante, coopératrice, concréatrice, composant et arrangeant toutes choses avec lui, comme dit le même Salomon : une personne qui n'a point commencé, puisque, dit saint Jean, Au commencement elle était : une personne qui est un avec Dieu, puisque, dit le même saint Jean, elle est Dieu, et que Dieu essentiellement est un : une personne qui est pourtant distincte de Dieu, puisque, continue le même

apôtre, elle est en Dieu, avec Dieu, chez Dieu, Apud Deum : son Fils unique qui est dans son sein, in sinu Patris, qu'il envoie au monde, qu'il fait paraître dans la chair comme le Fils unique de Dieu. Voilà son nom : c'est le Verbe, c'est la parole : la parole, dis-je, par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit lui-même à lui-même tout ce qu'il est ; et conçoit, et engendre, et enfante tout ce qu'il dit ; enfante par conséquent un parfait, un coéternel, coessentiel et consubstantiel.

Ne trouvons point ce mystère indigne de Dieu, puisqu'il ne lui attribue rien qui ne soit parfait : ne trouvons point incroyable que Dieu ait révélé le mystère de son éternelle génération à ceux qu'il avait faits à sa ressemblance, en qui il avait imprimé une faible image de cette éternelle et parfaite production. Soyons attentifs à nous-mêmes, à notre conception, à notre pensée; nous y trouverons une idée de cette immatérielle, incorporelle, pure, spirituelle génération que l'Evangile nous a révélée.

Sans cette révélation, qui oserait porter ses yeux sur cet admirable secret de Dieu ? Mais après la Foi, nous osons non-seulement le contempler, mais encore en voir en nous une image : nous osons en quelque sorte transporter en Dieu cette conception de notre esprit, et la dépouillant de toute altération, de tout changement, de toute imperfection, il ne nous reste que la pure, que la parfaite, l'incorporelle, l'intellectuelle naissance du Fils de Dieu : et dans le Père, une fécondité digne du premier Être par plénitude, par son abondance, par l'infinité d'une nature parfaite, et parfaitement communicative, non-seulement au dehors où tout ce qu'elle produit dégénère jusqu'à l'infini, parce qu'au fond il vient du néant, et ne peut perdre la bassesse de cette origine ; mais encore en elle-même, au dedans, où tout ce qu'elle produit, étant produit de sa substance et de toute sa substance, lui est nécessairement égal en tout. (*Ibid.*)

VIe INSTRUCTION.

JESUS-CHRIST EST NOTRE-SEIGNEUR.

—

EXORDE.

1. Dieu et homme tout ensemble, Jésus-Christ reçoit dans les divines Ecritures une multitude de qualifications. Les unes lui conviennent en tant qu'homme; les autres en tant que Dieu; car il réunit en sa personne toutes les propriétés des deux natures, divine et humaine. Ainsi, nous disons de lui avec vérité qu'il est tout-puissant, éternel, immense, et cela parce qu'il est Dieu. Nous disons d'autre part qu'il est né, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, et cela parce qu'il est homme.

Mais il y a d'autres attributs qui conviennent et sont communs aux deux natures. Telle est, par exemple, la qualité de Juge suprême des vivants et des morts, comme nous verrons dans la suite du Symbole. Tel est aussi le titre de *Seigneur* qu'il lui donne dans cet article.

2. Mon dessein, dans cette instruction, est de vous montrer d'abord pour quelles raisons Jésus-Christ est appelé Notre-Seigneur; et secondement quelles sont les obligations qui résultent pour nous de ce chef.

Déjà les explications que nous avons données précédemment sur le saint nom de Jésus, sur le surnom de Christ et sur la Divinité du Fils de Dieu, justifient pleinement la qualité de Seigneur que nous attribuons à notre Sauveur. Cependant insistons de nouveau, et d'une manière spéciale, sur ce point ; car il est d'une grande conséquence pour régler la vie d'un chrétien.

PREMIER POINT.

3. Qui dit *Seigneur*, signifie par là un Maître à qui l'on doit soumission.

Jésus-Christ est justement appelé *notre Seigneur*, parce que nous lui appartenons, que nous sommes son bien, sa propriété.

Il est notre Seigneur, soit que nous le considérions comme Dieu, soit que nous le considérions comme homme.

En effet, en tant que Dieu, il a comme son Père l'éternité en partage ; il est comme lui le créateur de toutes choses, et, par conséquent, il a un domaine absolu sur toutes les créatures ; il en est le souverain Seigneur et Maître.

Il n'est même avec son Père qu'un seul et même Seigneur, ainsi que le Saint-Esprit, comme il n'est avec eux qu'un seul et même Dieu.

Le symbole de saint Athanase le marque expressément : « Dominus Pater, Dominus Filius, Dominus Spiritus Sanctus, et tamen non tres Domini, sed unus est Dominus. Le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur, le Saint-Esprit est Seigneur, et cependant ce ne sont pas trois seigneurs, mais un seul et même Seigneur. »

4. Jésus-Christ est aussi notre Seigneur en tant qu'homme pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'il nous a rachetés.

Saint Jean dit dans l'Apocalypse qu'il a entendu les saints louer l'Agneau de Dieu en ces termes : « Redemisti nos Deo in sanguine tuo, ex omni tribu et lingua et populo et natione. Seigneur, vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang, nous, qui sommes de toute tribu, de toute langue et de toute nation. » (*Apocal.* v.) « Oui, dit aussi l'apôtre saint Paul, c'est une parole vraie et digne de toute confiance que Jésus-Christ est venu en ce monde pour sauver les pécheurs. Fidelis sermo et omni acceptione dignus, quoniam Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere. » (I. *Tim.* I.)

Le péché nous avait rendus les esclaves de l'enfer. Captifs et chargés de chaînes, nous étions incapables de nous racheter nous-mêmes. Il a payé notre rançon ; il a versé pour nous son sang précieux ; il s'est fait esclave pour nous rendre la liberté ; il a accepté la mort pour nous rendre la vie.

Vous prétendez avec raison être le maître d'un bien que vous avez acheté et payé de votre argent. Ce n'est point à prix d'or ou d'argent que Jésus-Christ vous a acquis, c'est au prix de son sang divin dont la moindre goutte vaut mieux que tous les trésors de la terre.

Nous lui appartenons donc et il est notre Seigneur, à plus forte raison que nous ne sommes les maîtres de nos biens.

5. C'est là la juste récompense qui était due à son sacrifice.

« Il s'est humilié lui-même, dit l'Apôtre, en se

rendant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix; aussi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis : propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, et infernorum; et omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jesus Christus, in gloria est Dei Patris. » (*Phil. 2.*)

Après s'être anéanti jusqu'à la mort de la croix, il convenait qu'il fût élevé au-dessus même des cieux. « Quiconque s'abaisse sera élevé. Omnis qui se humiliat exaltabitur. » Aussi le Sauveur ressuscité a-t-il dit en parlant de lui-même : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. » (*Matth.* XXVIII.)

6. Une autre raison encore pour laquelle Jésus-Christ est notre Seigneur, c'est à cause de l'union de la nature divine et de la nature humaine dans sa personne.

Cette union élève tellement l'humanité sainte de notre Seigneur, qu'elle a de plein droit une souveraineté absolue sur toutes les créatures; c'est comme une reine qui participe à la gloire et à la puissance de son royal époux. Quand même Jésus-Christ ne serait pas mort pour nous racheter, il n'en serait pas moins notre souverain Seigneur, même comme homme, parce que cet homme est en même temps Dieu.

Mais si tout est soumis à la puissance de l'Homme-Dieu, il y a dans ses domaines une portion qu'il chérit de préférence, et sur laquelle il se plaît surtout à régner, ce sont les chrétiens fidèles qui obéissent à ses commandements et qui le servent avec amour. Efforçons-nous d'être de ce nombre, et pour cela, considérons l'obligation que nous avons de lui être tout dévoués, puisqu'il est notre Seigneur.

SECOND POINT.

7. La conséquence est manifeste : si Jésus-Christ est notre Seigneur, il s'ensuit que nous devons être à lui et nous consacrer entièrement à son service.

Oui, nous le devons, et ce devoir, cette obligation sacrée nous sont sans cesse rappelés par notre titre de chrétiens.

Qu'est-ce en effet qu'un chrétien, sinon un homme qui fait profession de reconnaître Jésus-Christ pour le Fils de Dieu, pour son Créateur à qui il doit l'existence, pour son Sauveur qui l'a délivré de la mort éternelle, pour son Maître dont il doit recevoir et accomplir les ordres, pour son Ami et son Bienfaiteur qui n'a rien épargné, pour s'attirer sa reconnaissance et son amour?

L'obligation de servir Jésus-Christ est donc fondée, vous le voyez, sur les bienfaits sans nombre et sans prix dont il nous a comblés. De quoi nous servirait la foi, si en nous découvrant les biens que nous tenons de la Rédemption et les espérances qu'elle dépose en nous pour l'éternité, elle ne nous attachait à notre Seigneur par la fidélité et l'amour?

8. D'ailleurs, nous l'avons reconnue, cette obli-

gation, et nous y avons souscrit en recevant le Baptême.

Alors, avant même de nous introduire dans le lieu saint, le ministre de l'Eglise nous a demandé, si nous renoncions au monde et à Satan, pour nous donner entièrement à Jésus-Christ. Et nous avons déclaré que telle était notre volonté.

Quelle perfidie, si nous venions à trahir des engagements si solennels! Quelle ingratitude, si après avoir été enrôlés sous la bannière de Jésus-Christ, instruits de sa loi, nourris de la grâce des sacrements, nous venions à vivre selon les maximes du monde et du diable! Y aurait-il des supplices assez rigoureux pour punir cette trahison? Malheur au chrétien qui se conduit après le baptême, comme s'il y avait engagé sa foi au monde et non à Jésus-Christ, son Rédempteur et son Maître! « Voluntarie enim peccantibus nobis post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia; terribilis autem quædam expectatio judicii et ignis æmulatio quæ consumptura est adversarios. Ceux, dit l'Apôtre, qui pèchent par malice, après avoir reçu la connaissance de la vérité, ne peuvent plus compter sur une nouvelle victime pour effacer leurs péchés; ils n'ont plus d'autre perspective que celle d'un jugement terrible et d'un feu jaloux qui consumera les ennemis de Jésus-Christ. » (*Hebr.* x.)

9. Ce n'est cependant point par un motif de crainte que nous devons nous attacher au service du divin Maître; l'amour et la reconnaissance, voilà plutôt les liens qui doivent nous unir à lui.

Ah! si l'on considérait ses bontés, quel est le cœur qui ne se sentirait enflammé d'amour pour lui? Il a

droit sur nous, comme sur des esclaves conquis au prix de son sang; nous ne pouvons en aucune manière nous dérober à sa puissance; nous sommes pleinement assujettis à sa domination. Et voyez l'usage qu'il fait de son pouvoir! Loin de nous traiter avec empire et de faire peser sur nous un joug d'esclave, il nous aime au point de nous appeler, non pas ses serviteurs, mais ses amis et ses frères. « Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos. » (*Joan.* xv.) « Tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum et humilis corde; et invenietis requiem animabus vestris; jugum enim meum suave est et onus meum leve. Prenez mon joug sur vous, dit-il ailleurs, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Voilà certes un motif bien pressant pour nous engager à le reconnaître, à le vénérer et à le servir toujours comme notre Maître. Si cette considération nous laisse insensibles, de quoi serons-nous donc touchés?

CONCLUSION.

10. Mais non, chrétiens, vous n'y serez pas insensibles. « La charité de Jésus-Christ nous presse, dit l'apôtre saint Paul. Charitas Christi urget nos. » (*2 Corinth.* v.)

Comment y résister lorsque « nous réfléchissons, continue l'apôtre, que si un seul est mort pour tous, donc tous sont morts, et Jésus-Christ est mort pour les racheter tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus désormais pour eux-mêmes, mais pour celui qui

est mort et qui est ressuscité en leur faveur. Æstimantes hoc quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt; et pro omnibus mortuus est Christus, ut qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit. » (*Ibid.*)

Oh ! il est venu de bien loin solliciter notre amour, ce divin Sauveur, ce bon Maître ! Si un roi descendait de son trône, quittait sa capitale, pour aller briser les fers d'un sujet rebelle condamné à une prison perpétuelle pour crime de lèse-majesté ; si, entré dans le cachot de cet infortuné, il lui adressait le premier des paroles de paix et lui accordait sa grâce, avant même que le prisonnier la lui eût demandée ; si, pour le rendre à la liberté, le roi en venait jusqu'à se charger lui-même de ses chaînes et à subir la peine qu'il avait méritée, dites-moi, quel ne serait pas l'étonnement du pauvre captif? Aurait-il des paroles pour exprimer sa reconnaissance? aurait-il assez de force à son gré pour la témoigner?

Jésus-Christ a bien fait davantage. Il a accepté la responsabilité de nos crimes. Devenu par amour pour nous notre substitut et notre caution, il est descendu dans notre exil, il s'est revêtu de notre nature coupable, et couvert de cette robe du pécheur, il a expié dans sa chair innocente les crimes dont la nôtre s'était souillée. Peu content d'avoir acquitté nos dettes et satisfait pour nous à la justice de son Père, il nous a relevés de l'état d'abjection où le péché nous avait réduits, et il nous a fait entrer en communication de ses mérites et de ses droits.

Grâces à sa rédemption surabondante, nous som-

mes redevenus, par le Baptême, les enfants adoptifs de Dieu, les héritiers du royaume céleste et ses cohéritiers. Jésus-Christ daigne ainsi nous tenir pour frères, non pas seulement de nom, mais en réalité.

Il est notre Seigneur, notre Roi, notre Maitre. Mais à quelles marques peut-on reconnaître qu'il règne sur nous? N'est-ce pas surtout à ses bienfaits? Où est le monarque qui mette sa gloire autant que lui à faire des heureux? qui se plaise à signaler sa puissance par ses largesses et sa clémence, comme le fait notre Seigneur? Vous compteriez plus facilement le nombre des cheveux de votre tête que celui des grâces qu'il vous prodigue. Quelque essor qu'un homme puisse donner à ses désirs, Jésus-Christ ne les a-t-il pas devancés, comblés et surpassés infiniment par le don qu'il nous a fait de lui-même? Oui, il a porté la charité envers chacun de nous jusqu'à vouloir se donner à nous en nourriture! Les maîtres de la terre tirent leur subsistance de leurs sujets; pour lui, il a voulu nous nourrir de sa propre substance, et quel tribut exige-t-il de nous en retour? Un seul, celui de notre amour. « Mon fils, donne-moi ton cœur. Fili, præbe cor tuum mihi. »

Ah! répétons donc avec l'Apôtre : « Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ notre Seigneur, que celui-là soit anathème. Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, anathema sit.... »

NOTE.

DE IIS QUÆ DE CHRISTO DICUNTUR.

Eorum, quæ de Christo dicuntur, quadruplex, ut in genere dicam, est modus. Quædam enim ei etiam ante humanitatem assumptam conveniunt : quædam in ipsa unione : quædam post unionem : quædam postremo post resurrectionem. Atque eorum, quæ humanitatem assumptam antecedunt, sex sunt genera. Alia enim ex iis naturæ conjunctionem, et eamdem cum Patre substantiam declarant. Quo in genere illud est, Ego et Pater unum sumus. Et illud, qui videt me, videt et Patrem. Et illud, qui cum in forma Dei esset : cæteraque id genus. Alia personæ perfectionem indicant, ut illud, Filius Dei, et character substantiæ ejus. Et illud, magni consilii Angelus, admirabilis, consiliarius : et consimilia. Alia mutuam personarum inter se immeationem (ut illud, ego in Patre, et Pater in me est) ac certam et fixam stabilitatem ; verbi gratia, Verbum, et sapientia, et virtus, et splendor. Nam et Verbum in mente (verbum autem substantiale intelligo) et item sapientia, et potentia in potente, et in luce splendor citra ullum excessum fixa sunt, ex illis profluentia. Alia rursus ita efferuntur, tanquam de eo qui Patrem authorem suum ac causam agnoscat : ut illud, Pater major me est. Ab ipso quippe habet, tum quod est, tum omnia ea quæ habet : quod est, inquam, per generationem, non per creationem (cum generationis illud est, Ego ex Patre exivi, ac venio, et, Ego vivo propter Patrem) omnia autem ea quæ habet,

non per largitionem ac magisterium, sed ut ex causa. Velut cum ait, non potest Filius quicquam ex seipso facere, nisi quod videat Patrem sic facientem. Nam si Pater non est, certe nec Filius. Ex Patre enim est Filius, et cum Patre, et una cum Patre, ac non post Patrem. Consimili modo, ea quæ facit, ex ipso, et cum ipso facit. Una enim et eadem est, eadem inquam, non similis. Patris et Filii et Spiritus Sancti voluntas, actio, et potentia. Alia insuper ita commemorantur, tanquam Patris voluntas ipsius opera expleatur, non ut per instrumentum, aut servum aliquem, verum ut per substantiale ac vere existens ipsius Verbum, et sapientiam, et potentiam : propterea quod unus in Patre et Filio motus consideretur. Quo spectat illud, Omnia per ipsum facta sunt. Et illud, Misit Verbum suum, et sanavit eos. Ac rursus illud. Ut cognoscant quia tu me misisti. Alia denique vaticinandi modo. Quorum etiam duplex est genus. Quædam enim ut futura dicuntur : velut, Manifeste veniet. Et illud Zachariæ, Ecce rex tuus veniet tibi. Et quod a Michea dictum est, Ecce Dominus egredietur de loco suo, et descendet, et ascendet ad excelsa terræ. Quædam autem licet futura, sic tamen ut præterita dicuntur. Exempli gratia, Hic Deus noster : posthæc in terra visus est, et cum hominibus conversatus est. Et illud, Dominus creavit me in initio viarum suarum ad opera sua. Et illud, Propterea unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ consortibus suis : et similia. (*D. Joann. Damasc. lib. 4 de orthod. fide, cap.* 19.)

IIIe ARTICLE DU SYMBOLE.

QUI CONCEPTUS EST DE SPIRITU SANCTO, NATUS EX MARIA VIRGINE.

Ire INSTRUCTION.

QUI CONCEPTUS EST DE SPIRITU SANCTO. — QUI A ÉTÉ CONÇU DU SAINT-ESPRIT. — DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

EXORDE.

1. Le bienfait de la Rédemption est immense. Dieu n'a point fait cette grâce aux anges rebelles. Il nous a aimés plus qu'eux. Nous étions voués au plus dur esclavage. Courbés sous la tyrannie du démon, nous n'avions d'autre sort à attendre que d'aller partager son supplice comme nous avions partagé sa désobéissance. L'enfer faisait peser sur nous un joug insupportable. Le Fils unique de Dieu, Jésus-Christ, s'est offert pour être notre Libérateur.

Voilà ce que nous avons vu dans le second article du Symbole : je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur. L'explication de ces paroles nous a déjà donné sujet d'admirer l'infinie miséricorde de notre Dieu dans le plan général de notre Rédemption.

2. Nous allons désormais entrer dans les détails et considérer par quels moyens Dieu a daigné l'opérer. C'est ici surtout que la charité d'un Dieu se manifeste avec éclat. Rien de plus sublime, rien de plus magnifique que les inventions de sa bonté pour sauver le genre humain.

Le troisième article du Symbole nous donne entrée dans le grand mystère qui est le dogme capital de la religion, je veux dire le mystère de l'Incarnation. Il l'exprime en peu de mots, en disant : Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine. Jésus-Christ a été conçu du Saint-Esprit, et il est né de la Vierge Marie.

Bornons-nous, dans cet entretien, à l'explication de la première partie de cet article ; voyons ce que signifient ces paroles : *Qui a été conçu du Saint-Esprit.*

CORPS DE L'INSTRUCTION.

3. Trois choses sont contenues dans ces paroles : qui a été conçu du Saint-Esprit.

La première c'est que ce même Jésus-Christ qui est le Fils unique de Dieu, la seconde personne de l'auguste Trinité, et Notre-Seigneur, s'est fait homme ou s'est incarné. Il s'est fait homme, c'est-à-dire qu'il a pris un corps et une âme de même nature que les nôtres, non pas en apparence, comme certains hérétiques l'ont rêvé, mais en toute vérité.

La seconde chose exprimée par ces mots : qui a été conçu du Saint-Esprit, c'est que le Fils de Dieu, en s'incarnant pour nous dans les entrailles de la Vierge, n'a pas été conçu comme les autres hommes, mais d'une manière surhumaine, surnaturelle, mira

culeuse, par la vertu de l'Esprit-Saint. C'est l'Esprit-Saint qui, par l'effet de sa puissance, a créé l'âme et formé le corps du Fils de Dieu fait homme.

Enfin, ces mêmes paroles renferment une troisième vérité, c'est que la même personne qui s'est faite homme, ce qu'elle n'était pas auparavant, n'a pas cessé de demeurer Dieu, comme elle l'était de toute éternité.

4. Telle est la foi de l'Eglise touchant l'Incarnation du Verbe.

Voici l'explication que nous donne de ces paroles le Concile de Constantinople. « Je crois, dit-il, en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu... qui est descendu des cieux pour nous autres hommes et pour notre salut, qui s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie par la vertu du Saint-Esprit, et qui s'est fait homme. Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis; et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine et homo factus est. » (*Symb. Nic. Constantinop.*)

Saint Jean l'évangéliste qui avait puisé dans le cœur même du Sauveur la connaissance de ce sublime mystère, s'exprime d'une manière tout à fait analogue. En effet, après avoir déclaré en ces termes la divinité du Verbe : « In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu; » (*Joan.* I.) écoutez de quelle manière il conclut ce passage : « Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. Et le Verbe, dit-il, a été fait chair, et il a habité parmi nous. » (*Ibid.*)

5. Voilà donc un point essentiel à remarquer : le Verbe, c'est-à-dire, le Fils unique de Dieu, a pris la nature humaine de telle manière, qu'il a uni les deux natures divine et humaine, dans l'unité d'une seule et même personne qui est la personne divine. C'est pourquoi cette union est appelée hypostatique ou personnelle ; parce que c'est la personne du Verbe qui sert de lien aux deux natures.

Dans cette union admirable, chacune des deux conserve son action et ses propriétés particulières. Ainsi l'humanité en Jésus-Christ est quelque chose de créé, de visible, de passible, de mortel comme en nous ; elle était sujette aux mêmes besoins et aux mêmes infirmités, à l'exception du péché ; elle était douée des mêmes facultés. Et de même la divinité en Jésus-Christ a gardé toutes ses perfections ; elle est restée ce qu'elle avait toujours été. De là cette parole du grand pape saint Léon : « La gloire de la Divinité n'a point absorbé la nature inférieure, et la nature inférieure n'a point abaissé la Divinité. Ut nec inferiorem consumeret glorificatio, nec superiorem minueret assumptio. » (*Serm. 1. de nativit.*)

6. Mais revenons à l'explication des termes du Symbole.

Pourquoi dit-il que c'est du Saint-Esprit, plutôt que du Père, que Jésus-Christ a été conçu ?

Le Symbole ne veut point signifier par là que cette personne de la sainte Trinité a été l'auteur exclusif du mystère de l'Incarnation. Le Fils seul a pris la nature humaine ; mais les trois personnes de l'auguste Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont également concouru à l'accomplissement du mystère.

En effet, c'est une règle de foi que tout ce que Dieu opère hors de lui-même dans les créatures est commun aux trois personnes. L'une n'agit pas plus que l'autre, l'une n'agit pas sans l'autre. Il n'en saurait être autrement, puisque les trois personnes n'ont ensemble qu'une même volonté et une même puissance; leur action, par conséquent, quand il s'agit des créatures, est une et indivisible.

Il n'y a de véritablement propre à chacune que sa relation avec les deux autres; ainsi le Père est le principe du Fils et du Saint-Esprit et lui-même ne procède d'aucune des deux autres personnes; le Fils seul est engendré du Père, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Voilà ce que chacune a de propre et de spécial en ce qui les distingue l'une de l'autre. Pour tout le reste et en particulier pour les opérations qu'elles produisent au dehors, les trois personnes y ont une part égale. Le mystère de l'Incarnation est donc le résultat de leur coopération simultanée.

7. S'il en est ainsi, pour quelle raison, demanderez-vous, l'Incarnation est-elle attribuée spécialement au Saint-Esprit ?

La voici : c'est que les divines Ecritures ont coutume d'approprier à l'une des trois personnes ce qui est commun à toutes les trois. Ainsi, par exemple, elles attribuent au Père la toute-puissance, au Fils la sagesse, et l'amour au Saint-Esprit. Comme le Père est le principe des deux autres personnes et de tout ce qui existe, il était naturel de le distinguer, en lui attribuant la souveraine puissance. Il n'était pas moins convenable d'attribuer la sagesse au Fils, puisqu'il est le Verbe ou la sagesse éternel de Dieu

Enfin on n'a pas moins raison d'attribuer les œuvres de l'amour au Saint-Esprit, puisqu'il est l'amour éternel du Père et du Fils.

Or, le mystère de l'Incarnation est le chef-d'œuvre de la bonté de Dieu envers nous; c'est pour ce motif qu'on l'attribue spécialement au Saint-Esprit.

8. Considérons maintenant de quelle manière ce mystère s'est accompli.

La manière dont il s'est effectué est, en partie, naturelle, et en partie, surnaturelle.

Elle est naturelle, en ce que le corps de Jésus-Christ a été formé du sang très-pur de la Vierge sa Mère. Sous ce rapport, il n'y a pas eu de dérogation aux lois ordinaires de la nature, puisque le corps de tout homme est formé du sang maternel.

Mais sous tous les autres rapports, elle a été surnaturelle et supérieure à toute pensée humaine. D'abord, dans l'instant même où la sainte Vierge donna son consentement au mystère, en répondant à l'ange : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum » (*Luc.* I.); dans cet instant même le corps de Jésus-Christ fut formé, auquel fut unie une âme jouissant de la raison, de sorte, qu'aussitôt il fut Dieu et homme parfait.

Or, cette perfection instantanée de la sainte humanité du Sauveur est un miracle, et l'œuvre du Saint-Esprit. Il n'est pas dans le cours ordinaire des choses que l'homme soit ainsi parfaitement organisé et animé d'une âme actuellement raisonnable, et cela d'une manière soudaine.

A ce premier prodige s'en joint un autre digne de toute admiration. Nous venons de dire que l'âme et

le corps du Sauveur furent unis dès le premier instant de sa conception ; ajoutons que la Divinité elle-même fut unie en même temps à tous les deux. Je le répète : à peine le corps de Jésus-Christ fut-il conçu et animé, que la personne divine du Verbe s'appropria ce corps et cette âme.

De là, deux conséquences qui méritent toute notre attention : premièrement, l'homme n'exista pas plus tôt en Jésus-Christ, qu'il fut Dieu et homme tout ensemble. Il n'y eut pas un seul instant où l'humanité du Sauveur ait existé, sans être unie par le moyen de la personne du Verbe à la Divinité.

Seconde conséquence : il suit de là que la très-sainte Vierge Marie est véritablement et dans toute la force du terme la Mère de Dieu puisqu'elle a conçu un Fils qui était Dieu et homme tout ensemble.

9. Oui, Marie est véritablement Mère de Dieu.

L'ange lui avait annoncé cette glorieuse maternité, quand il lui dit : « Voilà que vous concevrez dans votre sein, et enfanterez un Fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum : Hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur. » (*Luc.* I.) Si le Fils que Marie devait concevoir et enfanter n'eût pas été en réalité le Fils du Très-Haut, c'est-à-dire, le Fils de Dieu, l'ange aurait-il pu lui décerner un titre mensonger? Il annonça donc à Marie qu'elle serait la Mère de Dieu. Alors se vérifia l'oracle du prophète Isaïe : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils, et on le nommera Emmanuel. Ecce virgo concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. » (*Is.* VII.) Ce nom d'Emmanuel

que doit porter le Fils de la Vierge signifie *Dieu avec nous* et exprime très-bien le mystère du *Dieu fait homme.*

La parole du prophète et le message de l'ange se correspondent visiblement. On peut dire qu'ils s'expliquent l'un l'autre : l'Emmanuel et le Fils du Très-Haut sont un seul et même personnage. Rapprochez les deux textes, et il en résulte avec la dernière évidence que la Vierge Marie est véritablement Mère de Dieu.

C'est encore ce que fit entendre sainte Elisabeth, lorsque, éclairée d'en Haut sur le mystère accompli en Marie, elle s'écria en la voyant venir à elle : « Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur daigne me visiter ? Unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me ? » (*Luc.* I.) Voilà ce qui explique les louanges et les félicitations inouïes que cette pieuse femme adresse avec un saint enthousiasme à Marie : « Vous êtes bénie, lui dit-elle, entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et que vous êtes heureuse d'avoir cru, car tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur, s'accomplira fidèlement en vous. Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.... Et beata, quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. » (*Ibid.*)

10. Ainsi que nous l'avons fait remarquer, le corps de Jésus-Christ fut formé des plus pures gouttes du sang de la Vierge immaculée, par la seule vertu de l'Esprit-Saint, sans aucun concours de l'homme.

Dans quel état fut son âme ?

Créée dans l'instant même où le corps fut formé,

elle fut dès lors inondée de la plénitude de l'Esprit-Saint et de toute l'abondance des dons de la grâce.

Le prophète Isaïe l'avait prédit : « L'esprit du Seigneur se reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'esprit de crainte du Seigneur.... La justice et la foi seront la ceinture de ses reins. Et requiescet super eum spiritus Domini, spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum spiritus timoris Domini.... Et erit justitia cingulum lumborum ejus, et fides cinctorium renum ejus. » (*Is.* XI.)

Les saints n'ont reçu la grâce qu'avec mesure : pour Jésus-Christ, « Dieu, dit saint Jean, lui a conféré sans mesure les dons de l'Esprit-Saint. Il lui a mis toutes choses entre les mains. Non enim ad mensuram dat Deus Spiritum.... Omnia dedit in manu ejus. » (*Joan.* III.) Il a répandu ses grâces en Lui avec une telle surabondance, que nous recevons tous de sa plénitude : « De plenitudine ejus omnes nos accepimus. » (*Ibid.* I.)

C'est aussi le témoignage que saint Jean-Baptiste rendit au Sauveur.

11. Mais quoique l'âme de Jésus-Christ ait reçu cette grâce qui élève les saints à l'adoption divine, on ne peut pas dire cependant que Notre-Seigneur est fils adoptif de Dieu. L'adoption tombe sur des étrangers. Fils de Dieu par nature, quel besoin avait-il eu d'être adopté? Est-ce qu'un père adopte jamais ses propres enfants? La qualité de Fils adoptif de Dieu ne peut donc convenir en aucune manière à Jésus-Christ.

L'Eglise, toujours attentive à maintenir dans son intégrité le dogme de l'Incarnation, a condamné les hérétiques astucieux qui ont avancé le contraire. Une telle erreur était le renversement de tout le christianisme. En effet, si Jésus-Christ doit être appelé Fils adoptif de Dieu, il s'ensuit qu'il n'est point la personne du Verbe, et qu'il faut distinguer en lui la personne divine d'avec la personne humaine. Mais, dans cette hypothèse, que devient la rédemption? Elle n'est plus l'œuvre du Fils de Dieu, mais d'une créature que Dieu a adoptée pour son Fils. Cette rédemption n'est donc plus d'un mérite infini, puisque c'est une créature qui l'opère; par conséquent, les péchés du monde n'auraient pas été pleinement expiés, et ce serait à tort que nous mettrions notre confiance dans ce prétendu Sauveur.

Voilà où conduit nécessairement toute doctrine qui s'écarte de celle de l'Eglise sur le mystère de l'Incarnation.

CONCLUSION.

12. Pour vous, chrétiens, ne vous contentez pas d'y avoir une foi pleine et entière, méditez souvent cette incompréhensible et ineffable bonté qui a porté le Fils de Dieu à s'incarner pour nous. Oh! il n'a point fait cet honneur aux anges qui nous sont cependant incomparablement supérieurs en nature et en excellence! Si les esprits célestes étaient capables de jalousie, n'auraient-ils pas sujet d'envier notre sort? Un Dieu fait homme! Notre pauvre nature humaine personnellement unie à la nature divine? Quelle élévation! quelle grandeur!

Le serpent infernal avait séduit nos premiers pa-

rents, en leur promettant qu'ils seraient comme des dieux : « Eritis sicut dii. » Son mensonge est devenu une vérité par l'Incarnation; car, dit saint Léon, le Fils de Dieu s'est fait homme afin que les hommes devinssent pour ainsi dire d'autres dieux! « Ut homines faceret deos factus homo. »

« Le Verbe de Dieu, dit encore ce saint Docteur, Dieu lui-même et Fils de Dieu, qui était en Dieu au commencement, par qui toutes choses ont été faites et sans qui rien n'a été fait, s'est fait homme pour délivrer l'homme de la mort éternelle. Il est descendu pour prendre notre humble nature, mais sans préjudice de sa majesté divine. Demeurant ce qu'il était, il s'est fait homme, ce qu'il n'était pas; il a ainsi uni la forme d'esclave à celle dans laquelle il est égal à Dieu son Père, et il a joint ensemble les deux natures par un nœud si puissant que l'humanité est restée intacte malgré son élévation, et que la Divinité n'a souffert aucune altération par son union avec l'humanité.

» Chacune des deux conservant ainsi ses propriétés et s'unissant dans une seule personne, la majesté divine épouse notre petitesse, la puissance se revêt de faiblesse et l'éternité se joint à la mortalité. Pour payer la dette du genre humain, la nature qui est immuable est unie à une nature passible; un vrai Dieu et un vrai homme se trouvent dans la personne de notre Seigneur, afin qu'il n'y eût qu'un seul et même Médiateur entre Dieu et les hommes, comme le demandait la Rédemption du genre humain, et que ce Médiateur pût mourir comme homme et se ressusciter comme Dieu.... En effet, s'il n'était vrai Dieu, il n'eût pu nous apporter le remède; s'il n'était

vrai homme, il n'eût pu nous donner l'exemple.... Rendons par conséquent, mes bien-aimés, continue le saint pontife, rendons nos actions de grâces à Dieu le Père par son Fils dans le Saint-Esprit, à ce Dieu qui, dans la charité infinie dont il nous a aimés, a eu pitié de notre misère, et qui, lorsque nous étions morts par le péché, nous a rappelés à la vie par son Christ, afin que nous fussions une nouvelle créature et un nouvel ouvrage.

» Dépouillons-nous du vieil homme et de ses œuvres, et devenus participants de la génération du Christ, renonçons aux œuvres de la chair. Reconnais, ô chrétien ! ta dignité, et puisque tu as contracté alliance avec la nature divine, prends garde de dégénérer de ta noblesse et de retomber par le vice dans ton ancienne bassesse. Souviens-toi de quel chef et de quel corps tu es membre. N'oublie pas qu'arraché à la puissance des ténèbres, tu as été transporté dans la lumière et le royaume de Dieu. Par le sacrement de Baptême, tu es devenu le temple de l'Esprit-Saint. Ah ! garde-toi d'expulser un tel hôte de ton cœur par le péché, et de te soumettre de nouveau à la servitude du démon. Tu es le prix du sang de Jésus-Christ. Après t'avoir racheté dans sa miséricorde, n'oublie jamais qu'il te jugera un jour dans ta justice. » (*S. Leo. serm. 1, de nativit. Dom.*)

NOTES.

I. QUOMODO CONCEPTUM SIT DEI VERBUM : AC DE DIVINA EJUS INCARNATIONE.

Missus est enim angelus Domini ad sanctam Virginem ex Davidica tribu oriendam. (Liquet enim Dominum ex Juda ortum esse : qua quidem ex tribu nemo ad altare accedebat, quemadmodum divinus Apostolus tradit, de qua re postea accuratius disseremus.) Cui etiam lætissimum nuncium afferens, dicebat : Ave gratia plena, Dominus tecum. Quo quidem sermone cum illa conturbata fuisset, angelus ita eam allocutus est : Ne timeas, Maria : invenisti enim gratiam apud Dominum. Ac paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis suis. Unde etiam Jesus, si interpreteris, Salvatorem sonat. Ea porro percunctante, Quomodo fiet mihi istud, quoniam virum non cognosco? Rursus his ad eam verbis usus est angelus : Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque quod nascetur ex te sanctum, vocabitur filius Dei. Ac tum ipsa ad eum : Ecce ancilla Domini : fiat mihi secundum verbum tuum. Quocirca post sanctæ Virginis assensum, juxta Domini sermonem ab angelo prolatum, Spiritus Sanctus in eam supervenit, eam lustrans, vimque ei tum ad suscipiendum verbi deitatem, tum ad gignendum suppeditans. Ac tum illa vere subsistens Altissimi Dei sapientia, et potentia, ille inquam Dei Filius, illud Patri consubstantiale

divinum, ut ita dicam, semen, in eam obumbravit, atque ex castis, et purissimis ipsius sanguinibus carnem anima rationali atque intelligente animatam, primitias videlicet nostræ conspersionis, sibi ipsi condidit : non id quidem per seminis emissionem, verum procreationis modo per Spiritum Sanctum : nec ita, ut paulatim, tacitisque incrementis figura corporis absolveretur, sed uno eodemque momento perficeretur. Et quidem ipsum Dei Verbum carnis hypostasis fuit. Neque enim Deus Verbum præexistenti seorsim carni unitus est : verum, posteaquam in sanctæ Virginis uterum immigravit, citra ullam circumscriptionem in hypostasi sua ex castis ipsius perpetuæ Virginis sanguinibus carnem anima rationali atque intellectuali animatam condidit, humanæ nimirum conspersionis primitias assumens : ac Verbum ipsum carnis hypostasis factum est. Ac proinde simul ut caro extitit, simul quoque Dei Verbi caro extitit, simul caro animata, rationis atque intelligentiæ particeps. Quo fit, ut non hominem deitate affectum esse, sed Deum humanitatem assumpsisse dicamus. Nam cum natura perfectus Deus esset, idem natura perfectus homo factus est : et quidem ita, ut nec a natura sua in alteram migraverit, nec imaginariam duntaxat incarnationis speciem exhibuerit, sed carni, quam a sancta Virgine sumpserat, anima rationali atque intellectuali animatæ, atque in ipso suum esse nactæ, personaliter sine ulla confusione et mutatione et divisione copulatus sit : nimirum ut nec divinitatis suæ naturam in carnis substantiam, nec rursus carnis suæ substantiam in deitatis suæ naturam mutarit, nec denique ex divina sua natura et humana a se assumpta naturam unam compositam effecerit. (*D. Joann. Damasc. lib.* 3. *Orthod. fide. cap.* 2.)

II. DE EO, QUOD CARNIS DOMINI NATURA AC VOLUNTAS DEIFICATA SIT.

Illud autem scire operæ pretium est, quod Domini caro non secundum naturæ mutationem, aut conversionem, aut alterationem, aut confusionem, divinitate affecta esse dicitur atque ὁμόθεος, id est simul Deus, ac homo extitisse, sic enim Theologus Gregorius loquitur : quorum alterum divinitatem attulit, alterum divinitatem accepit. Ac rursus, Audacter dicam, ὁμόθεος : quoque et id quod unxit, homo factum sit, et Deus id quod unctum est. Nec enim hæc mutationis naturæ ratione dicuntur, sed dispensationis, hoc est unionis personalis, per quam Deo Verbo ita uniuntur, ut ab eo divelli nequeant : atque ob id etiam, quod naturæ inter se vicissim immeant : quemadmodum videlicet ferri quoque inflammationem dicimus. Ut enim incarnationem citra mutationem et conversionem confitemur : sic item carnis deificationem factam esse censemus. Neque enim, quia Verbum caro factum est, idcirco è divinitatis suæ finibus, ac dotibus illis divinitati congruentibus quæ ei suppetebant, excessit : nec rursus caro divinitate affecta, a natura sua, vel naturalibus suis proprietatibus descivit. Nam, post unionem etiam, tum confusionis expertes naturæ, tum ab omni detrimento incolumes proprietates manserunt. At vero domini caro divinarum actionum opibus circumfluxit, ob purissimam illam, hoc est personalem, cum Verbo unionem : sic tamen, ut proprietatum naturalium jacturam minime pertulerit. Non enim peculiari sua operatione, sed ob unitum ipsi Verbum divina perpetrabat : Verbo nimirum vim suam per eam exerente. Nam et candens ferrum eo non urit, quod adurendi vim a natura comparatam habeat, sed quod ex conjunctione cum igne vim eam contraxerit. Itaque eadem caro, et suapte natura mortalis erat, et ob hypostaticam cum

Verbo unionem vitam afferebat. Ac consimili modo voluntatis etiam deificationem, dicimus, non quod naturalis motus immutatus fuerit, sed quod divinæ ipsius ac præpotenti voluntati unita sit, atque Dei incarnati voluntas effecta sit. Quo etiam factum est, ut cum sui conspectum subducere vellet, per se id non potuerit : quod nimirum Deo Verbo perspicuum hoc fieri placuisset, vere in se inesse humanæ voluntatis imbecillitatem. At rursus, cum ipsius voluntas ita tulisset, eum, qui lepra laborabat, purgavit : propter unionem videlicet cum divina voluntate. Sciendum autem est, naturæ ac voluntatis deificationem per quam liquido atque expresse duas naturas ac voluntates declarare. Quemadmodum enim inflammatio, non rei inflammatæ naturam in ignis naturam mutat, verum et id quod inflammatum est et id quod inflammavit, ostendit, nec unius tantum, sed duorum index est : ad eundem etiam modum, deificatio non unam compositam naturam efficit, sed duas, atque hypostaticam unionem. Ait quippe Theologus Gregorius : quorum alterum divinitatem attulit, alterum divinitatem accepit. Dicens enim, quorum, et, alterum atque alterum, duas profecto naturas indicavit. (*S. Jean Damasc. libr.* 3. *Orthod. fide*, *cap.* 17.)

III.

Verbum igitur Dei Deus, filius Dei, qui in principio erat apud Deum, per quem facta sunt omnia, et sine quod factum est nihil, propter liberandum hominem ab æterna morte, factus est homo : ita se ad susceptionem humilitatis nostræ sine diminutione suæ majestatis inclinans, ut manens quod erat, assumensque quod non erat, veram servi formam ei formæ, in qua Deo Patri et æqualis, uniret : et tanto fœdere naturam utramque consereret, ut nec inferiorem consumeret glorificatio, nec superiorem minueret assumptio.

Salva igitur proprietate utriusque substantiæ, et in unam coëunte personam, suscipitur a majestate humilitas, a virtute infirmitas, ab æternitate mortalitas : et ad rependendum nostræ conditionis debitum, natura inviolabilis naturæ est unita passibili, Deusque verus et homo verus, in unitatem Domini temperatur, ut quod nostris remediis congruebat, unus atque idem Dei hominumque mediator, et mori posset ex uno, et resurgere posset ex altero. Merito igitur virginis integritati nihil corruptionis intulit partus salutis : qui custodia fuit pudoris, editio veritatis. Talis igitur, dilectissimi, nativitas decuit Dei virtutem et Dei sapientiam Christum : qua nobis et humilitate congrueret, et divinitate præcelleret. Nisi enim esset Deus verus, non adferret remedium : nisi esset homo verus, non præberet exemplum. (Voyez la suite dans le *Bréviaire Romain,* au jour de Noël. *Sermo S. Leon. Papæ.*)

IV.

Etenim sicut legimus, quia creavit Pater dominicæ incarnationis sacramentum, creavit et Spiritus ; ita etiam legimus quod et ipse Christus suum corpus creavit ; creavit enim Pater, secundum quod scriptum est : Dominus creavit me (*Prov.* VIII, 23) ; et alibi : Misit Deus Filium suum factum est muliere, factum sub lege (*Gal.* IV, 4). Creavit et Spiritus illud omne mysterium secundum quod legimus, quia inventa est Maria in utero habens ex Spiritu Sancto. (*Matth.* I, 18.)

Habes quia creavit Pater, creavit et Spiritus : accipe quia creavit et Filius Dei, dicente Salomone : Sapientia fecit sibi domum (*Prov.* IX, 1.) Ergo Spiritus sanctus qui creavit Dominicæ incarnationis sacramentum, quod super omnes est creaturas, quomodo esse potest creatura ?

De generalitate autem supra ostendimus, quia secundum carnem creator est noster Spiritus Sanctus in homine exte-

riore : nunc ostendamus quia creator est noster, etiam secundum gratiæ sacramentum. Et sicut creat Pater, ita creat et Filius, ita creat et Spiritus Sanctus, sicut legimus, dicente Paulo : Dei enim donum est, non ex operibus, ne quis glorietur ; ipsius enim sumus factura, creati in Christo Jesu in operibus bonis. (*S. Ambros. lib.* 2. *de Spiritu Sancto, cap.* VI.)

IIe INSTRUCTION

NATUS EX MARIA VIRGINE. — JÉSUS-CHRIST EST NÉ DE LA VIERGE MARIE. — VIRGINITÉ DE MARIE DANS SON ENFANTEMENT. — FIGURES DE L'INCARNATION DANS L'ANCIEN TESTAMENT.

—

EXORDE.

1. Ces paroles : *Qui est né de la Vierge Marie, natus ex Maria Virgine*, sont le complément du troisième article. En vertu de ces paroles, nous devons croire qu'après avoir été conçu du Saint-Esprit, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, a été enfanté et mis au monde par la Vierge Marie.

Deux choses sont donc ici proposées à notre admiration : la naissance du Sauveur du monde, ce grand événement qui tenait toute la terre en suspens depuis quatre mille ans, et le prodige de la virginité perpétuelle de l'heureuse Mère qui lui donna le jour.

2. Méditons avec une sainte joie le mystère du Sauveur naissant. L'ange qui, le premier, en porta la nouvelle aux bergers de Bethléem, nous y convie : « Voici, leur dit-il, que je vous annonce une nouvelle qui sera un grand sujet de joie pour tout le peuple. Ecce evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo. » (*Luc.* II.) C'est à quoi nous invite

aussi cette troupe d'esprits célestes qui chantèrent alors ce cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Gloria in Altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. » (*Ibid.*)

Nous ferons, dans cet entretien, deux simples considérations sur la naissance de Jésus-Christ. Nous verrons premièrement, ce qu'elle eut de mystérieux en elle-même; et secondement, comment elle a été préfigurée dans l'Ancien Testament.

O Marie! permettez-nous d'abord de vous féliciter de la part que vous avez eue à ce mystère. « Vous n'avez point eu de semblable avant vous; il n'y en aura jamais dans la suite. Nec primam similem visa es, nec habere sequentem. » Vous êtes bénie entre toutes les femmes; daignez en ce moment nous communiquer quelque chose de cette abondance de grâces dont vous êtes si riche!

PREMIER POINT.

3. A la naissance du Sauveur, commence à s'accomplir la promesse solennelle faite à Abraham. Dieu lui avait donné l'assurance que toutes les nations seraient un jour bénies à cause d'un de ses descendants. « J'en jure par moi-même, lui dit le Seigneur, parce que tu as exécuté mes ordres et que, pour m'obéir, tu n'as pas épargné ton Fils unique, je te bénirai toi-même.... Et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta postérité. Per memetipsum juravi, dicit Dominus; quia fecisti hanc rem et non pepercisti filio tuo unigenito propter me; benedicam tibi.... Et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. » (*Gen.* XXII.)

L'apôtre saint Paul, rappelant cette promesse, fait remarquer que Dieu ne parle point de plusieurs descendants d'Abraham, mais qu'il en indique un seul. « Non dicit : et seminibus, quasi multis; sed quasi in uno : et semini tuo, qui est Christus. » (*Galat.* III.)

Voici le Fils d'Abraham, objet de tant de promesses et d'espérances, qui paraît enfin : c'est le Fils de Dieu fait homme. Il descend d'Abraham, selon le serment divin; en effet, Marie, sa Mère, était issue de la race royale de David et appartenait à la postérité du grand patriarche.

La double généalogie du Sauveur décrite par les Evangélistes saint Matthieu et saint Luc montre l'exécution littérale de la promesse. « Liber generationis Jesu Christi, Filii David, Filii Abraham. Généalogie de Jésus-Christ, Fils de David, Fils d'Abraham; » ainsi débute saint Matthieu. Il présente ensuite la longue chaîne des ancêtres du Sauveur jusqu'à saint Joseph, époux de Marie, de laquelle, dit-il, est né Jésus, qui est appelé le Christ. « De qua natus est Jesus qui vocatur Christus. » (*Matth.* I.)

C'est de cette Vierge bénie entre toutes les femmes que naquit le Messie. En lui donnant le jour, elle a enfanté une personne qui est Dieu et homme tout ensemble, comme nous l'avons expliqué dernièrement. O Marie! c'est donc à juste titre que nous vous proclamons Mère de Dieu; c'est là une gloire que l'enfer a tenté en vain de vous ravir et que nous, vos serviteurs et vos enfants, nous sommes prêts à défendre au prix même de notre vie!

4. Ce n'est pas la seule merveille de cette naissance d'avoir été prédite deux mille ans avant l'événement.

La conception du Sauveur avait été pleine de mi-

racles; tout est prodigieux aussi dans son enfantement.

Aux prodiges que nous avons mentionnés en commençant, ajoutons-en un nouveau plus admirable que les autres : Marie le met au monde, et cet enfantement n'altère aucunement sa virginité. De même que dans la suite, Jésus-Christ sortit vivant du tombeau sans en briser la pierre et sans en violer le sceau ; de même qu'il pénétra dans le Cénacle où étaient ses disciples, les portes étant fermées; ou bien encore, pour emprunter un exemple aux faits de la nature dont nous sommes continuellement témoins, de même que les rayons du soleil passent au travers d'une glace sans la rompre ou l'endommager en aucune manière; ainsi, et d'une façon mille fois plus noble, Jésus-Christ vit le jour, sans le moindre préjudice pour la virginité de sa Mère.

Marie demeura donc Vierge après comme avant son enfantement. Par un miracle inouï, elle a allié les joies de la maternité à la gloire de la Virginité. « Gaudia Matris habens cum Virginitatis honore. »

Voilà pourquoi nous la saluons si souvent du nom de Vierge et du titre qui n'appartient qu'à elle de Vierge Mère.

Si d'impudents hérétiques osèrent autrefois révoquer en doute le glorieux privilége de Marie, si l'impiété ose parfois l'attaquer encore, leurs blasphèmes n'ont jamais recueilli et n'auront jamais d'autre récompense que la honte et l'infamie.

L'ange Gabriel, en annonçant le mystère de l'Incarnation à Marie, n'avait pas manqué de dissiper les craintes de cette sainte Vierge, plus jalouse de la conservation de sa virginité que de l'honneur

même d'être Mère du Messie. « Le Saint-Esprit, lui dit-il, surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Spiritus sanctus superveniet in te, et Virtus Altissimi obumbrabit tibi ; ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei. » (*Luc.* I.) L'ange parlait au nom de Dieu. L'Esprit-Saint protégea en effet Marie avec une telle puissance, qu'en lui donnant la fécondité, il maintint sa virginité parfaitement intacte et dans la conception et dans l'enfantement.

5. En se revêtant de notre nature, Jésus-Christ est devenu le nouvel Adam. L'Apôtre lui donne souvent ce nom et se plaît à le comparer au premier.

Le premier Adam, dit-il, a causé la mort de tous les hommes : le second, c'est-à-dire Jésus-Christ, nous a mérité la grâce d'être rappelés à la vie. « Per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum ; et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. » (*1 Cor.* XV.)

L'ancien Adam a été le père du genre humain selon la nature; le second, ou le Christ, nous a enfantés à la grâce et à la gloire, dont il est le principe et l'auteur.

Or, nous pouvons établir une analogie toute semblable entre Eve et Marie, et de même que Jésus-Christ est appelé avec raison le nouvel Adam, ainsi pouvons-nous donner à sa Mère le titre de nouvelle Eve.

La première femme en se laissant séduire par les artifices du serpent, a introduit la malédiction et la mort dans le monde; Marie, au contraire, par sa foi aux paroles de l'ange est devenue, grâces à la

bonté divine, le canal de la bénédiction et de la vie.

A cause d'Eve, nous naissons enfants de colère; Marie nous a donné Jésus-Christ par qui nous sommes régénérés à la grâce.

Il fut dit à Eve : « Tu enfanteras dans la douleur. In dolore paries filios. » (*Gen.* III.) Marie ne connut pas cette loi. Son inviolable virginité l'en affranchit entièrement. Elle enfanta sans douleur Jésus, son divin Fils.

6. Plusieurs saints Pères se sont plu à relever l'analogie qui existe entre Jésus-Christ et Adam, et entre la sainte Vierge et Eve. Nous nous contenterons de citer ici saint Bernard. « Un homme et une femme nous avaient fait un mal immense, dit-il ; mais grâces à Dieu, un autre homme et une autre femme ont tout réparé et même avec un grand avantage. A la vérité, Jésus-Christ pouvait suffire seul; car maintenant encore toutes les grâces qui nous sont nécessaires viennent de lui ; mais il ne convenait pas que l'homme fût seul; il était plus convenable que les deux sexes concourussent à notre Rédemption. Ainsi la femme bénie entre toutes les femmes n'est point une superfluité ; elle a sa place marquée dans l'œuvre de notre réconciliation. Nous avons besoin, en effet, d'un médiateur auprès de Jésus-Christ notre Médiateur, et personne n'est plus propre à cet office que Marie.

Eve fut une médiatrice trop cruelle ; car c'est par elle que l'ancien serpent fit passer son poison mortel jusque dans le cœur de l'homme; Marie, au contraire, est une médiatrice fidèle qui a procuré l'antidote du salut à l'homme et à la femme.

« Eve fut l'instrument de la séduction, Marie celui du pardon; Eve porta l'homme au péché, Marie est l'intermédiaire de la Rédemption. » (*S. Bern. ex sermon. de 12, stellis.*)

Quels sentiments de vénération, de confiance et d'amour, ces simples rapprochements sont capables de nous inspirer envers la mère de Dieu! Quelle grande place elle occupe dans l'économie de notre Rédemption!

C'est ce que nous verrons encore mieux dans notre second point.

SECOND POINT.

7. L'Incarnation et la naissance de Jésus-Christ ont été un tissu de prodiges. Nous venons de le voir. Il était de la sagesse de Dieu que de si grands événements fussent signalés à l'avance par des figures et des prophéties. La Providence a coutume en effet de préparer ainsi de loin le monde aux merveilles qu'elle a dessein d'opérer.

Dans le fait, les saints Pères ont remarqué une foule de figures de l'Ancien Testament, qui se rapportent sensiblement à l'Incarnation et à la Vierge Mère.

Dans l'impossibilité de les énumérer toutes, choisissons les quatre principales.

8. La première, c'est cette porte du temple, que le prophète Ezéchiel vit fermée.

Ecoutons-le raconter lui-même sa vision: « L'ange, dit-il, me mena vers la porte du Temple, qui regarde l'Orient, et tout d'un coup, je vis la majesté du Dieu d'Israël qui y entrait du côté de l'Orient. Le bruit de son entrée était semblable à la voix des grandes

eaux, et la terre était resplendissante de l'éclat de sa gloire.... L'ange me fit ensuite retourner vers le chemin de la porte du sanctuaire extérieure qui regardait l'Orient; et elle était fermée. Alors le Seigneur me dit : Cette porte restera fermée et ne sera plus ouverte désormais; et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur, le Dieu d'Israël, est entré par cette porte; et elle demeurera fermée pour le prince lui-même. Il se tiendra sur le seuil. Et duxit me ad portam, quæ respiciebat ad viam orientalem. Et ecce gloria Dei Israel ingrediebatur per viam orientalem : et vox erat ei quasi vox aquarum multarum, et terra splendebat a majestate ejus.... Et convertit me ad viam portæ sanctuarii exterioris, quæ respiciebat ad orientem : et erat clausa. Et dixit Dominus ad me : Porta hæc clausa erit : non operietur, et vir non transibit per eam : quoniam Dominus Deus Israel ingressus est per eam, eritque clausa principi. Princeps ipse sedebit in ea. » (*Ezech.* XLIII et XLIV.)

L'application est facile à faire. Marie, voilà ce vrai sanctuaire de Dieu, cette porte orientale, par laquelle le Fils de Dieu est entré dans le monde pour s'incarner; lui seul a passé par cette porte, et nul mortel n'a pu y mettre le pied. Marie est demeurée Vierge après comme avant l'enfantement du Sauveur.

9. Le prophète Daniel vit une autre figure de ce mystère dans cette pierre détachée de la montagne sans nul effort humain, pierre qui grandit elle-même comme une montagne et qui finit par couvrir toute la terre.

Exposons cette figure avec ses détails, afin qu'elle soit plus sensible.

Le roi Nabuchodonosor fut troublé d'un songe étrange dont il perdit entièrement le souvenir. Fatigué de ses vains efforts pour se le rappeler, il assembla les devins et les mages de son empire, et prétendit qu'ils devineraient son songe. C'était exiger ce qui est au-dessus des forces de l'homme. Tous avouèrent leur impuissance; mais le prophète Daniel, inspiré du Ciel, se présenta au monarque et après lui avoir déclaré que Dieu seul peut révéler les choses cachées, il lui exposa la vision qu'il avait eue : « Voici donc, ô roi, ce que vous avez vu : il vous a paru comme une grande statue : cette statue, grande et haute extraordinairement, se tenait debout devant vous, et son regard était effroyable. La tête de cette statue était d'un or très-pur; la poitrine et les bras étaient d'argent; le ventre et les cuisses étaient d'airain; les jambes étaient de fer, et une partie des pieds étaient de fer et l'autre d'argile. Vous étiez attentif à cette vision, lorsqu'une pierre fut détachée de la montagne, sans la main et sans le secours d'aucun homme, et que, frappant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tout ensemble, et devinrent comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été; et ils disparurent sans qu'il s'en trouvât plus rien en aucun lieu : mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre. » (*Dan.* II.)

Cette petite pierre détachée spontanément de la montagne, c'est Jésus-Christ né de la Vierge sans le concours de l'homme; il fonde l'Eglise dont la puissance, si humble à son origine, s'étend rapidement

dans le monde et fonde sur les ruines du paganisme un nouvel empire qui n'aura point de fin.

10. La verge d'Aaron qui fleurit miraculeusement était encore une figure de l'enfantement virginal de Marie.

Les enfants d'Israël, jaloux de voir Aaron préféré à eux tous, en murmurèrent contre Moïse. Le Seigneur dit donc à Moïse : « Dites aux chefs des douze tribus de vous apporter chacun une verge sur laquelle ils écriront leur nom. La verge de la tribu de Lévi portera le nom d'Aaron. Vous les placerez toutes dans le Tabernacle devant le Propitiatoire, et je ferai fleurir la verge de celui que j'ai choisi pour le souverain sacerdoce. » Le lendemain, il se trouva que la verge d'Aaron avait poussé des bourgeons, d'où étaient sorties des fleurs, qui avaient produit des fruits.

Cette fécondité miraculeuse n'est-elle pas une vive image de celle de la Vierge? La terre n'eut aucune part ni à l'une ni à l'autre. Marie a conçu et enfanté son fruit divin par la seule vertu du Saint-Esprit comme la verge d'Aaron a fleuri par miracle.

11. Enfin, une dernière figure de l'intégrité virginale de Marie, ce fut le buisson ardent.

Moïse ayant conduit les brebis de son beau-père Jéthro dans l'intérieur du désert, arriva au pied du mont Horeb. Là, le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson. Le buisson était tout en feu et ne se consumait point. Moïse se dit en lui-même : il faut que je m'approche et que je sache quelle est cette merveille, et pourquoi ce buisson ne se consume point. Mais le Seigneur,

le voyant approcher, lui dit de ne point avancer sans ôter ses souliers, en signe de respect; car, lui dit-il, le lieu où vous êtes est une terre sainte.

La sainte Eglise rapproche cette merveille de celle de l'enfantement de la Vierge. « Rubum quem viderat Moïses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem. Dans ce buisson incombustible que vit Moïse, nous reconnaissons, ô Marie, votre virginité perpétuelle, digne de toute louange. » Ses chastes entrailles portèrent en effet le Verbe incarné, sans la moindre atération pour son intégrité virginale.

CONCLUSION.

12. C'est en cette manière que le Seigneur a marqué à différentes reprises dans l'Ancien Testament le prodige de la virginité féconde de Marie. Par ces nobles esquisses et ces faits prophétiques, il honorait ainsi à l'avance les grandeurs de son Fils fait homme et de la Vierge sa Mère.

Jésus-Christ est né de Marie. Marie est donc Mère de Dieu. Ce seul titre exprime sa dignité et ses prérogatives. Ne vous étonnez pas, dit saint Thomas de Villeneuve, de ce que les Evangiles qui publient avec détails les louanges d'un Jean-Baptiste et d'une Marie-Madeleine, disent si peu de choses de Marie. Il suffit de savoir qu'elle est la Mère de Jésus : « De qua natus est Jesus. » C'est assez de cette seule qualité; elle renferme les plus magnifiques éloges, elle suppose les plus éminentes vertus. Le détail devient comme superflu.

Dire de Marie, qu'elle est la Mère de Dieu, dit saint Anselme, n'est-ce pas dire qu'elle est élevée au

plus haut degré de gloire qu'on puisse concevoir après Dieu?

O Vierge incomparable, s'écrie ce même Docteur, il n'y a rien qui vous égale : tout ce qui existe est au-dessus ou au-dessous de vous; Dieu seul est au-dessus; toutes les créatures vous sont inférieures.

La dignité de Mère de Dieu est d'un ordre supérieur à toute autre dignité créée; elle vient immédiatement après celle de l'union hypostatique.

Dieu peut faire un monde plus vaste, un ciel plus grand; mais, dit saint Bonaventure, il ne peut élever plus haut une créature qu'en la faisant sa Mère.

C'est sur ce fondement que s'appuient toutes les prérogatives accordées à Marie. C'est en vue de la rendre la digne Mère de son Fils, que Dieu l'a exemptée de la tache du péché originel et l'a comblée, dès le premier instant de sa conception immaculée, de la plénitude de ses grâces et de ses dons. Voilà pourquoi Marie n'a jamais commis la faute actuelle la plus légère. Voilà pourquoi chacun de ses pas a été un pas de géant dans la carrière de la plus sublime sainteté. Destinée à être la Mère du Verbe incarné, son âme ne devait-elle pas être le sanctuaire de toutes les vertus? Pour l'honneur de son Fils, Dieu, par un miracle inouï, a uni dans sa Mère la virginité à la fécondité. Enfin, par honneur pour la Mère, il n'a pas souffert que son corps demeurât dans le tombeau, et cette chair immaculée d'où le Verbe a tiré la sienne, il l'a transportée en triomphe dans le temple du ciel.

Sainte Mère de Dieu, je crois à vos grandeurs, j'admire votre gloire, je vous félicite de votre bonheur, je me confie en votre intercession!

13. Mais remarquons, en finissant, quel est aux yeux du Seigneur le prix de la virginité. Quelle grande leçon ! quelle exhortation puissante a la vertu dans ces paroles du Symbole : Jésus-Christ né de la Vierge Marie !

« Le Fils de Dieu, dit saint Jean Chrysostôme, n'a point choisi pour Mère quelque riche et opulente princesse, mais cette heureuse Vierge dont l'âme était ornée de vertus. Marie surpassait en pureté toute créature humaine, c'est pourquoi elle mérita d'enfanter le Christ Notre-Seigneur.

» Accourez donc tous vers cette très-sainte Vierge, Mère de Dieu, et profitez des avantages que vous offre sa protection. Vous qui êtes vierges, cherchez un asile auprès de la Mère de Dieu. A la faveur de sa protection, vous conserverez cette perle si belle, si précieuse de la pureté, dans tout son éclat.

» En vérité, mes frères bien-aimés, continue saint Jean Chrysostôme, la sainte Vierge Marie a été un grand prodige. Quoi de plus noble ou de plus grand vit-on ou verra-t-on jamais? Sa grandeur surpasse le ciel et la terre. Qu'y eut-il jamais de plus saint? Ni les apôtres, ni les prophètes, ni les martyrs, ni les patriarches, ni les anges, ni les trônes, ni les dominations, ni les séraphins, ni les chérubins, ni enfin aucune créature soit visible soit invisible, ne l'emporte sur elle en dignité et en sainteté. Elle est la servante de Dieu et sa Mère; elle est Vierge et Mère. Elle est la Mère de Celui que le Père a engendré avant le commencement, de Celui que les anges et les hommes révèrent comme le Seigneur de toutes choses. Voulez-vous savoir combien la Vierge est supérieure aux puissances du ciel? Ces

dernières se tiennent devant le trône avec crainte et tremblement, se voilant la face ; Marie, au contraire, offre le genre humain à Celui qu'elle a engendré, et c'est aussi par elle que nous obtenons le pardon de nos péchés.

» Je vous salue donc, ô Mère, ô ciel, ô jeune fille, ô vierge, ô trône, ô gloire, ô ornement, ô soutien de la sainte Eglise ! ne cessez de prier pour nous Jésus, votre Fils, Notre-Seigneur, afin que, par votre intercession, nous puissions trouver miséricorde au jour du jugement et obtenir les récompenses promises aux amis de Dieu, par la grâce et la bonté de Jésus-Christ, à qui soit honneur, gloire et puissance, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. » (*Chrysost. Brev. Rom. offic. patroc. Mariæ virginis.*)

IIIe INSTRUCTION.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST A BETHLÉEM. RÉFLEXIONS SUR CE MYSTÈRE.

EXORDE.

1. De toute éternité, le Fils de Dieu avait résolu de se faire homme. De même qu'il avait formé le corps d'Adam du limon de la terre et celui d'Eve, d'une des côtes d'Adam, il aurait également pu se revêtir de notre nature, sans naître d'une femme et sans passer par les humiliations de l'enfance.

Mais afin de se rendre plus semblable à nous et de nous témoigner plus d'amour, afin de procurer plus de gloire à son Père, afin aussi d'élever une créature humaine à la dignité de mère de Dieu, il choisit entre toutes les femmes la bénie Vierge Marie, et il voulut tirer d'elle l'être humain qu'il devait unir à sa personne divine.

Lorsque la plénitude des temps marquée dans les conseils éternels fut accomplie, l'ange Gabriël fut envoyé de Dieu pour annoncer à Marie le dessein du Très-Haut, et l'humble Vierge, ayant donné son consentement en ces termes : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole, » aussitôt le Verbe de Dieu s'incarna dans son sein

virginal, et il séjourna jusqu'à ce que le moment fût venu de faire son entrée dans le monde.

2. Ecoutons comment la sainte Eglise annonce chaque année ce grand événement dans son Martyrologe.

« L'an cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf, depuis la création du monde, lorsque Dieu créa au commencement le ciel et la terre (elle compte ici les années d'après la version des septante) ; l'an deux mille neuf cent cinquante-sept depuis le déluge ; le deux mille quinzième depuis la naissance d'Abraham ; le quinze cent dixième depuis Moïse et la sortie du peuple d'Israël de l'Egypte ; le mille trente-deuxième depuis que David eut été sacré roi ; la soixante-cinquième des soixante-dix semaines prédites par Daniel ; la cent quatre-vingt-quatorzième Olympiade ; l'an sept cent cinquante-deux de la fondation de Rome ; le quarante-deuxième de l'empire d'Octave Auguste, toute la terre étant en paix, au sixième âge du monde.

» Jésus-Christ, Dieu éternel et Fils du Père éternel, voulant sanctifier le monde par son miséricordieux avènement, ayant été conçu du Saint-Esprit, neuf mois après sa conception, naît à Bethléem, ville de Juda, de la Vierge Marie, selon son humanité. »

Cette magnifique et imposante annonce nous montre quelle est la grandeur de cet événement.

3. « Transeamus usque Bethleem, passons donc jusqu'à Bethléem, vous dirai-je, et videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis, et voyons ce qui s'y est accompli et ce que le Seigneur nous a fait connaître. » (*Luc.* II.)

Toutes les circonstances de la naissance du Sauveur sont du plus haut intérêt pour un chrétien. Chacune est en même temps une lumière pour sa foi, un aliment pour sa piété, un charme pour son cœur, un baume pour ses peines. C'est pourquoi l'Esprit-Saint a daigné les faire décrire avec quelque détail dans l'Evangile.

Repassons-les dans les termes mêmes dont s'est servi saint Luc. On ne peut rien voir de plus sublime et de plus attendrissant.

A la suite de son récit, nous joindrons quelques pieuses réflexions, afin de nous aider à en tirer profit.

O Marie! ô Joseph! ô sainte milice des Anges! ô heureux bergers de Bethléem, donnez-nous votre foi, votre admiration, votre amour pour le Fils de Dieu naissant dans une étable!

PREMIER POINT.

4. « En ce temps-là, dit l'Evangéliste, un édit fut porté par le César Auguste prescrivant le dénombrement de tout l'empire.

» Ce dénombrement fut antérieur à celui que fit plus tard Cyrinus, préfet de la Syrie; et tous allaient se faire inscrire, chacun dans la ville dont il était originaire.

» Comme Joseph était de la maison et de la famille de David, il alla de Galilée en Judée, de la ville de Nazareth à celle de David qui se nommait Bethléem, pour se faire inscrire avec Marie son épouse qui était enceinte.

» Pendant qu'ils étaient là, elle se trouva à son

terme, et elle mit au monde son premier-né, l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. »

5. « Il y avait là aux environs des bergers qui veillaient et se relevaient les uns les autres pendant la nuit pour la garde de leur troupeau.

» Tout à coup l'ange du Seigneur parut auprès d'eux; une grande clarté les environna, et ils furent fort effrayés.

» Mais l'ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous annoncer un grand sujet de joie, auquel tout le peuple aura part; c'est qu'aujourd'hui, il vous est né un Sauveur dans la ville de David. C'est le Christ, le Seigneur; et voici à quelle marque vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

» Aussitôt une troupe nombreuse de la milice céleste se mit avec l'ange à louer Dieu, et à dire : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

6. « Dès que les Anges eurent quitté les bergers pour retourner au ciel, ceux-ci se dirent les uns aux autres : allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui vient d'arriver et que le Seigneur nous a découvert.

» Ils y allèrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant qui était couché dans une crèche. Ils virent alors de leurs propres yeux ce qu'on leur avait dit de cet enfant; et tous ceux qui en entendirent parler, en furent frappés d'admiration aussi bien

que des choses qu'ils apprirent de la bouche des bergers.

» Cependant Marie conservait toutes ces choses, et les méditait dans son cœur.

» Les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon qu'il leur avait été dit. » (*Luc*. II.)

7. Tel est le récit noble et simple, gracieux et touchant, de la naissance du Sauveur.

Il avait été prédit par le prophète Michée qu'il naîtrait dans la petite ville de Bethléem. La sainte Vierge sa Mère et saint Joseph habitaient Nazareth. Il n'y avait point d'apparence qu'ils dussent quitter cette ville pour venir s'établir dans le lieu marqué pour la naissance du Sauveur. Mais voilà qu'un édit dicté par la politique, mais dirigé en secret par la sagesse divine, oblige Joseph et Marie de se transporter à Bethléem.

Il fallait d'ailleurs qu'on pût constater que le Messie descendait de David, selon la promesse faite à ce saint roi. Joseph et Marie, issue de sa famille, vont se faire recenser dans la ville qui en était le berceau.

C'est là que s'accomplit le merveilleux événement sur lequel nous allons maintenant méditer quelques moments ensemble.

SECOND POINT.

8. Commençons par offrir de très-humbles actions de grâce à Dieu pour un si grand bienfait. « Oui, Seigneur, dit l'Eglise, dans la préface de l'Incarnation, il est souverainement juste de vous rendre

d'éternelles actions de grâces à ce sujet; car par le mystère du Verbe incarné, vous avez fait luire aux yeux de notre âme, un nouveau rayon de votre splendeur; vous nous montrez la Divinité sous une forme visible, afin que nous soyons ainsi ravis à l'amour des choses invisibles. Vere dignum et justum est... nos tibi semper et ubique gratias agere... quia per incarnati Verbi mysterium, nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit; ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur. »

« Béni soit donc le Seigneur, le Dieu d'Israël, dirons-nous avec le saint prêtre Zacharie, parce qu'il a daigné visiter et racheter son peuple. Benedictus Dominus Deus Israël, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ. Béni soit le Seigneur qui élève dans la maison de David son serviteur la puissance qui doit nous sauver. Ainsi l'avait-il promis par la bouche de ses saints prophètes qui nous ont précédés. Et erexit cornu salutis nobis, in domo David pueri sui, sicut locutus est per os sanctorum, qui a sæculo sunt, prophetarum ejus. Il avait promis qu'il nous délivrerait de la puissance de tous nos ennemis, pour faire connaître sa bonté envers nos pères, et pour montrer qu'il se souvient de l'alliance qu'il avait faite avec eux. Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos; ad faciendam misericordiam cum patribus nostris, et memorari testamenti sui sancti. Tel est le serment qu'il fit à notre père Abraham; il jura qu'un jour il nous ferait secouer le joug de nos ennemis, afin que nous puissions le servir sans crainte, et marcher toujours sous ses yeux dans les sentiers de la sainteté et de la

justice. Jusjurandum quod juravit ad Abraham patrem nostrum, daturum se nobis. Ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi, in sanctitate et justitia coram ipso, omnibus diebus nostris. » (*Luc.* I.)

9. Mais pourquoi le Fils de Dieu naît-il dans un tel état?

C'est d'abord pour nous donner un grand et précieux exemple d'humilité.

Un Dieu s'humilie jusqu'à se revêtir de notre faiblesse et de notre misère! Un Dieu s'abaisse jusqu'à nous communiquer la gloire de sa Divinité! Un Dieu se fait homme! Cette Majesté infinie qui d'un signe fait trembler de frayeur les colonnes du ciel, comme parle l'Ecriture, se fait serviteur de l'homme! Celui que les anges adorent dans le ciel, veut bien descendre sur la terre! Quoi de plus persuasif et de plus efficace pour réprimer notre orgueil et confondre notre vanité! « Exinanivit semetipsum formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo. Il s'est réduit lui-même au néant en prenant la forme d'esclave, en se rendant semblable aux hommes et en se montrant tel par tout ce qui a paru en lui. » Et cependant, « il était Dieu lui-même, et il n'a point commis d'usurpation en se disant égal à Dieu; cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo. » (*Philip.* II.)

Et qui l'a obligé à s'humilier si profondément? Ah! c'est son amour pour nous. Il a voulu se faire le plus petit des hommes, afin qu'aucun homme, quelque vil et méprisable qu'il parût aux yeux du monde, ne craignît de s'approcher de lui. Chrétiens!

quel retour ne mérite pas une si grande condescendance? Avec quelle ardeur et quel empressement ne devons-nous pas aimer, embrasser, accomplir tous les devoirs de l'humilité, nous témoins d'un tel exemple ?

« Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu. Entrez donc, conclut l'Apôtre, dans les sentiments où vous voyez Jésus-Christ. Nihil per contentionem, neque per inanem gloriam : sed in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes, non quæ sua sunt singuli considerantes, sed ea quæ aliorum. Ne faites rien par un esprit de contention ou de vaine gloire ; mais que chacun croie les autres supérieurs à lui-même, par un esprit d'humilité ; que chacun ait égard non à ses propres intérêts, mais à ceux des autres. » (*Ibid.*)

10. Une autre leçon que nous donne le Sauveur dans sa naissance, c'est le détachement des biens de la terre.

Il ne parle pas encore, mais son silence nous prêche déjà bien haut une doctrine si salutaire. Ses langes et sa crèche ont une voix : « Bienheureux les pauvres d'esprit, c'est-à-dire, ceux qui sont détachés des faux biens de ce monde. » Peut-on nous inculquer cette vérité avec plus de force et d'éloquence ?

Il naît pauvre, il naît comme un étranger dans une hôtellerie; il naît dans une étable ; il naît au cœur de l'hiver. Vous venez d'entendre le récit de saint Luc : « Il arriva que pendant que Joseph et Marie étaient à Bethléem, le temps de l'enfantement s'accomplit pour Marie. Elle enfanta son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux

dans l'hôtellerie. Factum est : cum essent ibi, impleti sunt dies, ut pareret, et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio, quia non erat eis locus in diversorio. » (*Luc.* II.)

L'Evangile pouvait-il renfermer dans des termes plus humbles Celui dont la majesté et la gloire remplissent le ciel et la terre?

Et remarquez qu'il ne dit pas seulement : il n'y avait point de place dans l'hôtellerie; mais il dit expressément qu'il n'y en avait point *pour lui*, c'est-à-dire, pour celui qui a dit de lui-même : « La terre et tout ce qu'elle contient est à moi. Meus est orbis terræ et plenitudo ejus. » (*Ps.* XLIX.) Cette réflexion est aussi celle de l'Evangéliste saint Jean : « In propria venit, et sui eum non receperunt. Il est venu dans son héritage, et les siens ne l'ont pas reçu. » (*Joan.* I.)

Voilà donc tout ce que le monde offre au Fils de Dieu : une étable, une crèche, quelques pauvres langes et un peu de paille !

11. « Dieu, dit Bossuet à ce propos, préparait au monde un grand et nouveau spectacle, quand il fit naître un roi pauvre ; et il fallait lui préparer un palais et un berceau convenable... La foule et les riches de la terre avaient rempli les hôtelleries ; il n'y a plus pour Jésus qu'une étable abandonnée et déserte, et une crèche pour le coucher, digne retraite pour Celui qui dans le progrès de son âge devait dire : les renards ont leurs trous et les oiseaux ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête... C'est lui-même qui le voulut de la sorte. Laissons les lieux habités par les hommes ; laissons

les hôtelleries où règnent le tumulte et l'intérêt; cherchez pour moi parmi les animaux une retraite plus simple et plus innocente.

» On a enfin trouvé un lieu digne du *Délaissé.* Sortez, divin Enfant, tout est prêt pour signaler votre pauvreté... Entrez en possession du trône de votre pauvreté.

» Ne pensez pas approcher de ce trône de pauvreté avec l'amour des richesses et des grandeurs; détrompez-vous, désabusez-vous, dépouillez-vous, du moins en esprit, vous qui venez à la crèche du Sauveur. Que n'avons-nous le courage de tout quitter en effet pour suivre pauvres le roi des pauvres? Quittons du moins tout en esprit, et au lieu de nous glorifier du riche appareil qui nous environne, rougissons d'être parés où Jésus-Christ est nu et délaissé. » (*Elév. sur les Mystères.*)

Quel enfant naquit jamais plus pauvre?

« Allez dans la cour des Rois; vous reconnaîtrez le Prince nouveau-né par ses couvertures rehaussées d'or, et par un superbe berceau dont on voudrait bien faire un trône. Mais pour reconnaitre le Christ, qui vous est né, ce Seigneur si haut que David son père, tout Roi qu'il est, appelle *son Seigneur*, on ne vous donne pour signal que la crèche où il est couché, et les pauvres langes où est enveloppée sa faible enfance; c'est-à-dire qu'on ne vous donne qu'une nature semblable à la vôtre, des infirmités comme les vôtres, une pauvreté au-dessous de la vôtre.

» Qui de vous est né dans une étable? Qui de vous, pour pauvre qu'il soit, donne à ses enfants une crèche pour berceau?.

» Jésus est le seul qu'on voit délaissé jusqu'à cette

extrémité, et c'est à cette marque qu'il veut être reconnu.

» S'il voulait se servir de sa puissance, quel or couronnerait sa tête? quelle pourpre éclaterait sur ses épaules? quelles pierreries enrichiraient ses habits? Mais, poursuit Tertullien, il a jugé tout ce faux éclat, toute cette gloire empruntée, indigne de lui et des siens; ainsi, en la refusant, il l'a méprisée; en la méprisant, il l'a proscrite; en la proscrivant, il l'a rangée avec les pompes du démon et du siècle. »

Ainsi parle le grand évêque de Meaux.

Soyons dociles, chrétiens, aux lumières qui sortent de la crèche. Comprenons enfin quelle folie il y a de s'attacher aux biens, aux richesses et aux grandeurs de la terre, puisque la sagesse éternelle les a foulées aux pieds dès son entrée dans ce monde. Apprenons de bonne heure à en détacher notre cœur, avant que la mort vienne nous les ravir. Il y a du mérite à les partager de son vivant avec les pauvres, et ce détachement anticipé nous rendra plus douce la nécessité de nous en séparer à notre dernière heure.

12. Un troisième enseignement ressort du mystère de la crèche.

Un Dieu daigne s'unir à notre chair, toute fragile et toute vile qu'elle est. A quel comble de gloire n'a-t-il pas élevé par là notre nature? O homme! considère ton excellence, mesure la hauteur où la bonté divine t'a placé, admire l'honneur qu'il t'a fait! Il a voulu que son Fils unique, vrai Dieu comme lui, devînt ton semblable, homme comme toi! Désormais, tu peux te glorifier que le Fils de Dieu est de ta chair et de tes os, qu'il est ton parent et ton frère.

« Os tuum et caro tua sumus ; » que tu es un de ses membres.

Ah ! les anges n'ont point cet avantage, ils ne peuvent s'attribuer cette gloire ; car, dit l'Apôtre, le Fils de Dieu ne s'est point uni à la nature angélique, mais bien à la nature humaine. « Nusquam enim angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit. » (*Hebr.* II.)

« Quand je considère ces choses, dit saint Augustin (*soliloq. cap. 8.*), j'ose dire que l'homme n'est pas seulement un peu au-dessous des anges, qu'il n'est pas seulement égal aux anges, mais qu'il est supérieur aux anges, parce que l'homme est Dieu et que Dieu est homme et non ange.

» J'ajouterai pour ce motif, continue le saint Docteur, que l'homme est la plus noble des créatures, parce que le Verbe qui était au commencement Dieu avec Dieu ; par qui Dieu a dit : que la lumière soit, et la lumière fut, c'est-à-dire la nature angélique ; que le Verbe par qui Dieu a tout créé dans le principe, ce même Verbe s'est fait chair et a séjourné parmi nous, et nous avons vu sa gloire.

» Voilà de quoi je puis me glorifier légitimement, quand je veux me glorifier. Voilà de quoi j'ai sujet de me réjouir, quand je veux saintement me réjouir.

» Je le reconnais donc, Seigneur mon Dieu ! quand vous m'avez créé capable de raison, vous m'avez presque fait l'égal des anges ; mais par votre Verbe, je puis être perfectionné jusqu'à parvenir à leur niveau, jusqu'à obtenir l'adoption divine par votre Fils unique, Seigneur ! par ce Fils bien-aimé en qui vous avez mis toutes vos délices, par votre unique cohéritier, consubstantiel et coéternel, Jésus-Christ,

notre seul Seigneur et Rédempteur, notre guide et notre consolation, notre avocat auprès de vous, la lumière de nos yeux, notre vie, notre Sauveur, notre unique espérance, qui nous a aimés plus que lui-même, par qui nous avons auprès de vous confiance et espoir ferme et solide, avec toute facilité de nous approcher de vous ; car il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui croient en son nom. »

CONCLUSION.

13. Faisons une dernière réflexion.

Jésus-Christ, paraissant sur la terre, chercha vainement dans Bethléem un asile pour y naître.

Maintenant encore, pressé par le zèle le plus ardent pour notre salut, il cherche partout des cœurs où il puisse prendre une nouvelle naissance spirituelle. Ah ! serons-nous assez malheureux pour imiter les habitants de Bethléem et lui refuser l'bospitalité ?

Gardons-nous d'une telle infidélité ! Ce serait nous opposer aux desseins de sa miséricorde et à notre bonheur.

Son incarnation et sa naissance toutes miraculeuses ont été l'ouvrage du Saint-Esprit. C'est pourquoi il fut saint ou plutôt la sainteté même. Nous devons pareillement renaître, non plus de la chair et du sang, ni par la volonté de l'homme, mais de Dieu; ensuite marcher comme des créatures nouvelles dans un esprit nouveau, et enfin conserver jusqu'à la mort cette sainteté et cette pureté d'âme qui conviennent si bien à des hommes régénérés par l'esprit de Dieu.

Voilà comment nous retracerons en nous quelque

image du Verbe fait chair, de sa conception et de sa naissance toutes saintes. Voilà le fruit que nous devons tâcher de retirer de ces mystères.

Croyons-les maintenant d'une foi ferme ; admirons, adorons la sagesse de Dieu qui s'y trouve cachée, afin de mériter d'aller un jour les contempler sans voile dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

NOTES.

I. EXTRAIT DU MARTYROLOGE ROMAIN.

Anno à creatione mundi, quando in principio Deus creavit cœlum et terram, quinquies millesimo centesimo nonagesimo nono : A diluvio vere anno bis millesimo nongentesimo quinquagesimo septimo : A nativitate Abrahæ anno bis millesimo quinto decimo : A Moyse, et egressu populi Israel de Egypto, anno millesimo quingentesimo decimo : Ab unctione David in regem anno millesimo trigesimo secundo : Hebdomada sexagesima quinta juxta Danielis prophetiam : Olympiade centesima nonagesima quarta : Ab urbe Roma condita anno septingentesimo quinquagesimo secundo : Anno imperii Octaviani Augusti quadragesimo secundo, toto orbe in pace composito, sexta mundi ætate, *Jesus Christus* æternus Deus, æternique Patris Filius, mundum volens adventu suo piissimo consecrare, de Spiritu Sancto conceptus, novemque post conceptionem decursis mensibus, in Bethleem Judæ nascitur ex Maria Virgine factus homo.

II. TEXTE DE SAINT AUGUSTIN.

Hoc utique consideranti mihi, fiducia est dicere : Non homo minor paulo minus est ab Angelis, non utique tantum æqualis, sed superior Angelis, quia homo Deus, et Deus homo, non Angelus.

Et dicam propter hoc, hominem esse creaturam dignissimam, quia Verbum, quod erat in principio Deus apud Deum : Verbum, per quod Deus dixit : Fiat lux, et facta est lux, Angelica scilicet natura : Verbum, per quod Deus creavit omnia in principio ; idem Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus. Ecce gloria, per quam glorior, quando sane glorior. Ecce gaudium, per quod gaudeo, quando sane gaudeo. Domine Deus meus, vita et tota gloria animæ meæ, confiteor ergo tibi Domine Deus meus : cum me creasti rationis capacem ; Angelis quodammodo parem creasti quia perfici ; possum per Verbum tuum, ut veniam ad æqualitatem Angelorum, ut habeam adoptionem filiorum, per unigenitum Verbum tuum Domine, per filium tuum dilectum in quo tibi bene complacuit, per unicum cohæredem et consubstantialem tibi et coæternum, Jesum Christum unicum Dominum Redemptorem nostrum, illuminatorem et consolatorem nostrum, advocatum nostrum apud te, et lumen oculorum nostrorum, qui est vita nostra, et Salvator noster, et spes unica nostra, qui nos dilexit magis quam se, per quem habemus fiduciam repositam et firmam apud te spem, et accessum veniendi ad te : Quoniam dedit potestatem filios Dei fieri his, qui credunt in nomine ejus. (*S. Augustini Soliloq. cap. 8.*)

IVe ARTICLE DU SYMBOLE.

PASSUS SUB PONTIO PILATO, CRUCIFIXUS, MORTUUS ET SEPULTUS.

Ire INSTRUCTION.

PASSUS SUB PONTIO PILATO, CRUCIFIXUS. — JÉSUS-CHRIST A SOUFFERT SOUS PONCE PILATE, ET A ÉTÉ CRUCIFIÉ. — DE LA PASSION ET DU CRUCIFIEMENT DU SAUVEUR.

EXORDE.

1. De la naissance de Jésus-Christ, le Symbole nous transporte immédiatement à sa passion, de sa crèche, au Calvaire. Il aurait pu esquisser les principaux traits de sa sainte enfance et de sa vie publique, nous parler de ses vertus, de sa doctrine, de ses miracles : il omet toutes ces grandes choses et se hâte d'en venir à ses souffrances et à sa mort.

Quels pourraient être les motifs de cette omission ?

On peut en conjecturer plusieurs. D'abord, c'est que le but du Sauveur, en se faisant homme, était de nous racheter et que notre rédemption ne devait être consommée que par sa mort.

Le Symbole nous indique ce but par le rapprochement qu'il fait de ces deux articles ; il a été conçu du

Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie; a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort.

D'un autre côté, s'il est louable et utile de connaître en détail toute la vie de Notre-Seigneur, cela n'est pas néanmoins indispensable à tous; personne, au contraire, ne peut ignorer, sans danger pour le salut, que le Fils de Dieu fait homme est mort pour nous racheter.

La connaissance de ce mystère étant si nécessaire, le Symbole glisse sur les points accessoires et s'arrête à ce point capital de notre foi.

2. L'apôtre saint Paul se glorifiait de ne savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. « Non judicavi me aliquid scire inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. » (*1 ad Corinthios.* II.)[1]

Est-ce qu'en effet le Docteur des nations ne possédait pas d'autres connaissances, lui qui avait été instruit de la loi de Moïse aux pieds de Gamaliel, lui qui avait même été ravi au troisième ciel et y avait entendu des secrets ineffables?

Oui, sans doute; mais à ses yeux, aucune science n'est comparable à celle de Jésus crucifié. Tout ce que les autres ont d'utile, est renfermé dans celle-là ou bien doit y conduire.

Le crucifix est même en quelque sorte l'abrégé de

(1) L'homme du troisième ciel, le Docteur des nations, le vase d'élection, comme Notre-Seigneur lui-même l'a intitulé, déclare qu'il est docteur dans l'unique science de la croix. Elle est donc la science des sciences, la plus digne de notre étude et de notre ambition. *Mihi absit gloriari nisi in cruce.*

toute la vie et de toute la doctrine du Sauveur. On y retrouve tout l'Evangile ; Jésus-Christ dans sa passion et sa mort nous donne l'exemple de toutes les vertus qu'il avait prêchées.

Ainsi la lacune qui nous surprend dans le Symbole n'est pas aussi complète qu'elle paraît à la première vue. Les apôtres ont pu s'abstenir d'entrer dans les détails de la vie de Notre-Seigneur, puisque sa passion la reflète tout entière comme dans un miroir.

3. A l'exemple de l'Apôtre, appliquons-nous à connaître Jésus-Christ crucifié ; étudions cette divine science avec toute l'estime et le zèle qu'elle mérite. Quoi de plus digne de nos méditations que le mystère d'un Dieu qui souffre et qui meurt pour nous ! Là se découvre une bonté, une charité si prodigieuses, qu'il n'est pas possible de n'en point être ravi. Si tant d'hommes n'aiment pas Jésus-Christ, leur indifférence n'a d'autre principe que leur ignorance. S'ils le connaissaient, ils ne pourraient s'empêcher de brûler d'amour pour lui.

Le quatrième article du Symbole se compose de deux parties.

La première porte que Jésus-Christ a souffert sous Ponce Pilate et qu'il a été crucifié ; la seconde, qu'il est mort et qu'il a été enseveli.

Dans cette instruction, nous nous contenterons d'expliquer la première.

CORPS DE L'INSTRUCTION.

4. Voici donc ce que la foi nous propose dans la première partie de cet article :

Vous devez croire, dit-elle, que Jésus-Christ Notre-Seigneur fut crucifié dans le temps que Ponce Pilate gouvernait la province de Judée, au nom de César Tibère. En effet, après avoir été pris, tourné en dérision, livré à toute sorte d'ignominies et de tourments, il fut enfin élevé sur une croix.

Tel est le sens de ce passage du Symbole.

5. Pesons-en les termes, chacun en particulier.

Premièrement, Jésus-Christ *a souffert*. Qu'est-ce à dire?

C'est-à-dire que son âme a ressenti la violence des tourments dans sa partie inférieure.

A la vérité, elle jouissait dans sa partie supérieure d'une félicité inaltérable; car elle ne fut pas plus tôt créée, qu'à raison de son union avec la personne divine, elle fut élevée aussitôt à la vision intuitive de Dieu qui fait le bonheur des saints. Cependant, par une disposition expresse de la volonté divine, l'âme de Jésus-Christ ne demeura pas moins accessible à la douleur et à la souffrance, que si elle n'eût pas joui de la vue de Dieu.

C'est pourquoi l'on dit que Notre-Seigneur fut tout à la fois *compréhenseur* et *voyageur*. Compréhenseur, parce qu'il possédait le bonheur du ciel; voyageur, parce qu'il était sujet à toutes les peines de cette vie. La personne du Verbe, unie à notre humanité, n'empêcha pas plus cette dernière de souffrir que si Jésus-Christ eût été simplement homme.

En effet, les deux natures ont conservé chacune leurs propriétés dans la personne unique de Jésus-Christ. La nature humaine, passible et mortelle, est restée telle. La nature divine, impassible et immortelle, a gardé de même toutes ses perfections.

Jésus-Christ a donc souffert; il a été aussi sensible que tout autre homme aux tourments de sa passion; il y a été même plus sensible, parce que son corps était doué d'une organisation plus parfaite et qu'il avait été créé exprès pour souffrir. La personne divine ne fit qu'augmenter sans mesure la sensibilité de l'Homme-Dieu.

Il est indubitable qu'il a souffert, autant qu'il est indubitable qu'il était vraiment homme. « Mon âme, dit-il lui-même, est triste à mourir. Tristis est anima mea, usque ad mortem. » (*Matth.* XXVI.)

Aussi l'Eglise a-t-elle flétri d'un juste anathème les anciens hérétiques qui, par un faux respect pour le Fils de Dieu, prétendaient qu'il avait pris un corps fantastique et n'avait souffert qu'en apparence.

6. Il est dit secondement, qu'il a souffert *sous Ponce Pilate.*

Pourquoi les apôtres ont-ils marqué si soigneusement le temps de la passion de Jésus-Christ?

Pour deux motifs très-sages. Le premier, c'est à cause de la grandeur de l'événement. Prévoyant que de faux sages, que des incrédules tenteraient de le révoquer en doute, ils en ont précisé l'époque et en quelque sorte indiqué les moyens de le vérifier.

C'est ce qu'avait fait déjà l'apôtre saint Paul. Plus tard, Tertullien dans ses belles apologies en faveur des chrétiens, renvoie les Gentils aux actes du gouvernement de Ponce Pilate, qui étaient conservés dans les archives de l'empire.

Le second motif des apôtres a été de montrer dans ce fait l'accomplissement de la prophétie du Sauveur. Parlant de sa mort, il avait dit : « Le Fils de l'Homme sera livré aux gentils pour être moqué,

pour être flagellé, et pour être crucifié. Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum, et scribis, et condemnabunt eum morte, et tradent eum gentibus ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum. » (*Matth.* xx.)[1]

7. Le Symbole ajoute, en troisième lieu, *il a été crucifié.*

Ce n'est point par hasard, mais par un dessein exprès de la sagesse divine, que Jésus-Christ a subi le supplice de la croix.

La vie devait sortir de la source même de la mort. C'est par un arbre que le serpent avait vaincu nos premiers parents. C'est par l'arbre de la croix que Jésus-Christ l'a vaincu lui-même. L'instrument de notre perte est ainsi devenu celui de notre salut.

Grand et admirable conseil de Dieu ! sa sagesse toute-puissante a su tirer le bien du mal et retourner contre notre ennemi l'arme avec laquelle il nous avait blessés. C'est cette magnifique victoire que l'Eglise célèbre en ces termes, dans sa préface en l'honneur du mystère de la croix : « Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, qui salutem humani generis in ligno crucis constituisti, ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret, et qui in ligno vincebat in ligno quoque vinceretur, per Christum Dominum nostrum. Oui,

(1) Double prophétie, 1° en ce que Jésus-Christ prédit qu'il serait mort, non de la main des Juifs qui plus d'une fois avaient voulu le lapider, mais de celle des Romains auxquels il fut livré ; 2° en ce qu'il prédit les divers supplices qu'il devait subir.

vraiment, il est digne et juste, il est équitable et salutaire que nous vous rendions toujours et partout des actions de grâces, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, à vous qui avez attaché le salut du genre humain à l'arbre de la croix, afin que la vie sortît de la source même de la mort, et que celui qui avait vaincu par un arbre, fût vaincu à son tour par un arbre, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Elle revient sur la même pensée, dans ses offices de la Passion :

De parentis protoplasti
Fraude, Factor condolens,
Quando pomi noxialis
In necem morsu ruit,
Ipse lignum tunc notavit
Damna ligni ut solveret.

Le Créateur, prenant en pitié le crime de notre premier père, qui, en mangeant du fruit fatal, avait encouru la sentence de mort, arrêta au moment même qu'un arbre réparerait les dommages causés par un autre arbre.

Hoc opus nostræ salutis
Ordo depoposcerat,
Multiformis proditoris
Ars ut artem falleret,
Et medelam ferret inde
Hostis unde læserat.

L'économie de notre salut réclamait cette disposition. Dieu voulut ainsi déjouer les artifices du démon par sa sagesse, et tirer le remède de la blessure même. (*Brev. Rom. Dominic. Passionis.*)

8. Les Pères de l'Eglise nous donnent plusieurs belles raisons de ce plan divin. Ils nous montrent la convenance admirable du choix que le Rédempteur a fait de la croix.

Prêtons l'oreille aux enseignements du Docteur angélique sur ce sujet.

« Il était très-convenable, dit-il, que le Christ souffrît la mort de la croix. »

Premièrement, pour nous donner un exemple de force.

La sagesse de Dieu, selon saint Augustin, (*in lib. 83. quæst. 9. 25.*) s'est incarnée pour nous donner le modèle d'une vie sainte. Or, l'un des caractères d'une telle vie est de ne point craindre les maux qui ne méritent pas d'être craints. Cependant, il y a des hommes qui, bien que supérieurs à la crainte de la mort, ont en horreur certain genre de mort. Afin donc que le juste ne redoutât aucun genre de mort, Jésus-Christ a voulu subir celui de la croix. C'était de tous les supplices le plus horrible et le plus formidable.

Une seconde raison, c'est parce que ce genre de mort était très-convenable pour expier le péché du premier homme.

Adam avait péché en mangeant, contre la défense de Dieu, du fruit de l'arbre interdit. Afin de satisfaire pour cette désobéissance, il convenait que le Christ se laissât attacher à un autre arbre et restituât ainsi ce qu'Adam avait dérobé à Dieu. « J'ai payé, dit le Psalmiste au nom du Sauveur, ce que je n'avais point usurpé. » (*Ps.* LXVIII.)

C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, dans un de ses discours sur la Passion : Adam a méprisé

l'ordre divin, en cueillant le fruit défendu ; mais Jésus-Christ a retrouvé sur la croix tout ce qu'Adam avait perdu.

La troisième raison est donnée par saint Jean Chrysostôme : « Notre-Seigneur, dit-il (*in homil. de cruce et latrone*), a souffert, élevé dans les airs sur une croix et non dans l'intérieur d'une maison, afin de purifier l'atmosphère, pendant que la terre était purifiée par le sang qui découlait de son côté. » Théophylacte expliquant cette parole : « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé » (*Joan.* III), dit qu'il faut entendre par là que Notre-Seigneur serait suspendu en haut afin de sanctifier l'air, comme il avait sanctifié la terre, en y marchant.

Quatrièmement, Jésus-Christ est mort ainsi élevé, pour montrer que, par sa mort, il nous préparait l'entrée du ciel. C'est encore la remarque de saint Jean Chrysostôme. Voilà aussi pourquoi Notre-Seigneur a dit que, « lorsqu'il aurait été élevé de terre, il attirerait toutes choses à lui. » (*Joan.* XII.)

Cinquièmement, la mort sur la croix marquait encore très-bien que Notre-Seigneur était le Sauveur universel du genre humain.

« La forme de la croix, divisée par le milieu en quatre branches, signifie, dit saint Grégoire de Nysse, que la puissance et la providence de Celui qui y est attaché, s'étendent sur le monde entier. » Saint Jean Chrysostôme ajoute qu'en mourant les bras étendus sur la croix, Notre-Seigneur attirait d'une main le peuple Juif et de l'autre les gentils.

En sixième lieu, par le moyen de sa croix, Notre-Seigneur nous enseignait jusqu'à la mort une foule de vertus. « Le bois, dit saint Augustin, où étaient

fixés les membres de Jésus-Christ souffrant était comme une chaire d'où ce divin Maître nous prêchait. »

Enfin une septième raison du choix de la croix, c'est que cette mort correspond à un grand nombre de figures de l'ancienne Loi.

« C'est une arche de bois, dit saint Augustin, qui a sauvé le monde du déluge. Lorsque le peuple de Dieu sortit de l'Egypte, c'est avec une baguette de bois que Moïse divisa la mer, abattit Pharaon et racheta le peuple de Dieu. Le même Moïse pour corriger l'amertume de l'eau, y jeta du bois, ce qui la rendit douce, et c'est en frappant le rocher de sa baguette qu'il en tira une eau vive. Pour vaincre Amalec, il étend les mains pour prier, tenant sa verge près de lui. Enfin l'arche du Testament destinée à recevoir les tables de la loi est également faite de bois, comme si par tous ces degrés la Providence avait voulu nous conduire jusqu'au bois de la croix. »

Telles sont les raisons que saint Thomas énonce d'après les saints Pères et qui tendent à nous montrer la sagesse et la bonté du Rédempteur dans le choix de la croix.

Il est indubitable qu'il l'a choisie comme le genre de mort le mieux approprié à notre Rédemption. Parmi tous les supplices, aucun n'était ni plus ignominieux ni plus douloureux. Juifs et Gentils regardaient cette mort comme la plus infâme. La loi de Moïse réputait pour « maudit celui qu'on suspendait à la croix, maledictus omnis qui pendet in ligno » (*Deuter.* XXI), c'est-à-dire, celui que ses crimes faisaient juger digne d'un supplice si horrible.

CONCLUSION.

9. Et voilà cependant à quoi le Fils de Dieu s'est volontairement soumis ! Le Fils de Dieu, crucifié ! « Cieux ! soyez saisis d'épouvante ! Portes du ciel ! livrez-vous aux gémissements ! Obstupescite cœli super hoc, et portæ ejus, desolamini vehementer ! »

O péché ! voilà ton ouvrage. La croix me découvre ta malice et ton horreur, mieux que la ruine des anges qui l'ont commis dans le ciel, mieux que cette sentence de mort prononcée contre le premier homme coupable et dans laquelle tout le genre humain est enveloppé, mieux que les supplices éternels de l'enfer ! Entre un Dieu et une croix, la distance est plus grande, le contraste plus profond, qu'entre une créature quelconque et les supplices mêmes de l'enfer.

10. Qui a porté le Fils de Dieu à franchir cette distance et à réunir ces deux extrémités : Un Dieu et une croix ?

Ah ! c'est son amour pour nous, c'est sa compassion pour nos maux, c'est son ardent désir de nous sauver. « Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. Il m'a aimé et il s'est livré pour moi, » dit l'Apôtre, et il a parlé ainsi pour chacun de nous.

Ayons donc en abomination le péché, ce bourreau du Fils de Dieu, qui l'a si cruellement maltraité ! Quand un chrétien le commet, il renouvelle autant qu'il est en lui l'attentat des Juifs. Oui, pécheur, comme eux, tu élèves une voix déicide : « Tolle, tolle, crucifige, crucifige eum. Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le, crucifiez-le ! » Ce péché, que tu commets, pose une cause réelle, véritable, efficace de la mort

du Sauveur ; car ce péché bien qu'à venir a été prévu, et par anticipation, il a contribué aussi effectivement à cette mort que s'il avait été commis auparavant.

11. « Qui vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me. Que celui qui veut venir après moi, dit le Sauveur, se renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

Tout le christianisme, nous l'avons dit, se résume dans la croix. Notre-Seigneur nous en offre l'abrégé et celui de toute sainteté et de toute perfection dans ce peu de paroles. Ah ! que ses divines leçons sont devenues pressantes, avec quelle force et quelle douceur elles parlent à nos cœurs, depuis que Jésus-Christ les a confirmées, attaché à la croix !

O mon Sauveur ! ne souffrez pas qu'aucun amour l'emporte en moi sur le vôtre. Puisque vous avez voulu être crucifié pour moi, apprenez-moi à mettre toute ma gloire dans votre croix, apprenez-moi à mourir à toutes choses, afin de vivre crucifié avec vous ! « Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. » (*Galat.* VI.)

NOTES.

I. DE NATURARUM PROPRIETATIBUS.

Eumdem porro Dominum nostrum Jesum Christum, et perfectum Deum, et perfectum hominum confitentes, hoc dicimus, eumdem et omnia habere, quæ Pater habet, excepta ingeniti proprietate, et omnia item quæ primus Adam (peccatum duntaxat excipio) hoc est corpus, et animam ratione atque intelligentia præditam. Quin habere etiam eum, ut duabus naturis consentaneum est, duplices naturarum duarum naturales proprietates, hoc est duas voluntates naturales, divinam nimirum et humanam, duas naturales operationes, divinam et humanam, duas naturales arbitrii libertates, divinam et humanam, ac denique sapientiam et cognitionem duplicem, divinam videlicet et humanam. Nam cum ejusdem cum Patre substantiæ sit, liberè vult, et agit, ut Deus. Rursus cum ejusdem nobiscum substantiæ sit, libere item vult, et agit, ut homo. Ipsius enim miracula sunt, ipsius etiam passiones. (*S. Joann. Damasc. lib. 3. orthod. fide, cap. 13.*)

II. IL Y A DEUX PORTIONS EN L'AME ET COMMENT.

Nous n'avons qu'une âme, Théotime, et qui est indivisible ; mais en cette âme il y a divers degrés de perfection, car elle est vivante, sensible et raisonnable, et selon ces divers degrés elle a aussi diversité de propriétés et d'incli-

nations, par lesquelles elle est portée à la fuite ou à l'union des choses : car premièrement comme nous voyons que la vigne hait, par manière de dire, et fuit les choux, à cause du dommage réciproque, et qu'au contraire elle se plaît avec l'olivier ; ainsi nous voyons que naturellement il y a contrariété entre l'homme et le serpent, en sorte que la seule salive de l'homme qui est à jeun, fait mourir le serpent, et qu'au contraire l'homme et la brebis ont une merveilleuse convenance, et se plaisent l'un avec l'autre. Or, cette inclination ne procède d'aucune connaissance, que l'un ait du tort que peut lui faire son contraire, ou de l'utilité de celui avec lequel il a de la convenance, mais seulement d'une propriété occulte et secrète, qui produit cette contrariété et cette antipathie insensible, comme aussi la complaisance et la sympathie.

Secondement, nous avons en nous l'appétit sensitif, par le moyen duquel nous sommes portés à la recherche et à la fuite de plusieurs choses par la connaissance sensitive que nous en avons ; tout comme les animaux dont les uns désirent une chose et les autres une autre, selon la connaissance qu'ils ont qu'elle leur est convenable ou non, et en cet appétit réside ou de lui provient l'amour que nous appelons sensuel ou brutal qui, à proprement parler, ne doit néanmoins pas être appelé amour, mais simplement appétit.

En troisième lieu, en tant que nous sommes raisonnables, nous avons une volonté par laquelle nous sommes portés à la recherche du bien, selon que nous le connaissons ou le jugeons tel par le discours. Or, en notre âme, en tant qu'elle est raisonnable, nous remarquons manifestement deux degrés de perfection, que le grand saint Augustin, et après lui tous les Docteurs ont appelés deux portions de l'âme, l'inférieure et la supérieure, desquelles celle-là est dite inférieure, qui discourt et fait ses conséquences, selon ce qu'elle apprend et expérimente par les

sens, et celle-là est dite supérieure, qui discourt et fait ses conséquences selon la connaissance intellectuelle, qui n'est point fondée sur l'expérience des sens, mais sur le discernement et le jugement de l'esprit; aussi cette portion supérieure est appelée communément esprit et partie mentale de l'âme, comme l'inférieure est ordinairement appelée le sens ou sentiment, et raison humaine.

Or, cette portion supérieure peut discourir selon deux sortes de lumières, ou bien selon la lumière naturelle, comme ont fait les philosophes, et tous ceux qui ont discouru par science, ou bien selon la lumière surnaturelle, comme font les théologiens et les chrétiens, en tant qu'ils établissent leur discours sur la foi et sur la parole de Dieu révélée, et comme font encore plus particulièrement ceux dont l'esprit est conduit par de particulières illustrations, inspirations et émotions célestes. C'est ce que dit saint Augustin, que la supérieure portion de l'âme est celle par laquelle nous adhérons et nous nous appliquons à l'obéissance de la loi éternelle.

Jacob pressé par l'extrême besoin de sa famille, consentit à ce que son Benjamin fût mené par son frère en Egypte, ce qu'il fit contre son gré, comme l'histoire sacrée l'assure; en cela il témoigne deux volontés, l'une inférieure, par laquelle il regrettait de le laisser partir; l'autre supérieure, par laquelle il résolut de l'envoyer; car le discours par lequel il regrettait de l'envoyer était fondé sur le plaisir qu'il sentait de l'avoir auprès de lui, et sur le chagrin qu'il éprouvait de sa séparation, qui sont des fondements perceptibles et sensibles : mais la résolution qu'il prend de l'envoyer, avait pour motif la cruelle position de sa famille dont il prévoyait les nécessités futures et imminentes. Abraham, selon la portion inférieure de son âme, prononça cette parole, qui témoigne une sorte de défiance, quand l'ange lui annonça qu'il aurait un fils : Pensez-vous qu'à un homme de cent ans puisse naître un

enfant? Mais selon la supérieure, il crut en Dieu et il lui fut imputé à justice; selon la portion inférieure, il fut sans doute grandement troublé quand il lui fut enjoint de sacrifier son enfant; mais selon la supérieure, il se détermina à le sacrifier courageusement.

Nous expérimentons tous les jours que nous avons plusieurs volontés contraires. Un père envoyant son fils, ou à la cour, ou aux études, ne laisse pas de pleurer lorsqu'il le congédie, témoignant que bien qu'il veuille, selon la portion supérieure, le départ de cet enfant pour son avancement dans la vertu, néanmoins selon l'inférieure il a de la répugnance à la séparation; et quoiqu'une fille soit mariée au gré de son père et de sa mère, toujours est-il que, prenant leur bénédiction, elle excite les larmes; en sorte que la volonté supérieure acquiesçant à son départ, l'inférieure montre de la résistance. Or, ce n'est pas pourtant à dire qu'il y ait en l'homme deux âmes ou deux natures, comme pensaient les manichéens. Non, dit saint Augustin, livre huitième de ses confessions, chapitre dixième, mais la volonté alléchée par divers attraits, émue par diverses raisons, semble être divisée en soi-même, tandis qu'elle est tirée de deux côtés, jusques à ce que, prenant parti selon sa liberté, elle suit ou l'un ou l'autre; car alors la plus puissante volonté surmonte, et gagnant le dessus, ne laisse à l'âme que le ressentiment du mal que le débat lui a fait, que nous appelons contre-cœur.

Mais l'exemple de notre Sauveur est admirable pour ce sujet, et après l'avoir médité il n'y a plus à douter de la distinction de la portion supérieure d'avec l'inférieure de l'âme; car qui ne sait entre les théologiens qu'il fut parfaitement glorieux dès l'instant de sa conception dans le sein de la Vierge? Et néanmoins il fut en même temps sujet aux tristesses, aux regrets et aux afflictions de cœur, et il ne faut pas dire qu'il souffrit seulement selon son corps, ni même selon l'âme, en tant qu'elle était sensible, ou, ce qui

est la même chose, selon les sens ; car lui-même atteste qu'avant de souffrir aucun tourment extérieur, même avant de voir les bourreaux à ses côtés, son *âme* était *triste jusqu'à la mort*. Il a prié ensuite que le *calice* de sa passion fût *transporté loin de lui*, c'est-à-dire, il demanda d'en être exempt ; en cela il exprime manifestement le vouloir de la portion inférieure de son âme, qui discourant sur les tristes et douloureux objets de la passion qui lui était préparée, et dont la vive image était représentée en son imagination, en demanda au Père par une conséquence très-raisonnable, la fuite et l'éloignement. De là cette remarque judicieuse que la portion inférieure de l'âme n'est pas la même chose que le degré sensitif qui est en elle, ni la volonté inférieure une même chose avec l'appétit sensuel ; car ni l'appétit sensuel, ni l'âme, selon son degré sensitif, ne sont capables de faire aucune demande ni prière, qui sont des actes de la faculté raisonnable ; et particulièrement ils ne sont pas capables de parler à Dieu, objet auquel les sens ne peuvent atteindre pour en donner la connaissance à l'appétit ; mais ce même Sauveur, ayant fait cet exercice de la portion inférieure, et témoigné que selon elle et les considérations qu'elle faisait, sa volonté inclinait vers la fuite des douleurs et des peines, montra ensuite qu'il avait la portion supérieure par laquelle adhérant inviolablement à la volonté éternelle et au décret que le Père céleste avait porté, il accepta volontairement la mort ; et nonobstant la répugnance de la partie inférieure de la raison, il dit : Ah ! non, mon Père, que ma volonté ne soit pas faite, mais la vôtre. Quand il dit *ma volonté*, il parle de sa volonté, selon la portion inférieure, et disant cela volontairement, il montre qu'il a une volonté supérieure. (*Traité de l'amour de Dieu, livre 1, chap. IX.*)

III. UTRUM CHRISTUS PATI DEBUERIT IN CRUCE.

Videtur quod Christus non debuerit pati in cruce : Veritas enim debet respondere figuræ, sed in figura Christi præcesserunt omnia sacrificia veteris Testamenti, in quibus animalia gladio necabantur, et postmodum igni cremabantur : Ergo videtur, quod Christus non debuerit pati in cruce, sed magis gladio vel igne.

Præterea, Damasc. dicit, quod Christus non debuerit assumere detractibiles passiones : sed mors crucis videtur fuisse maxime detractibilis et ignominiosa : Unde dicitur Sap. 2. morte turpissimâ condemnemus eum : Ergo videtur quod Christus non debuerit pati mortem crucis.

Præterea, de Christo dicitur, Benedictus qui venit in nomine Domini, ut patet Matth. 21. Sed mors crucis erat mors maledictionis secundum illud Deuter. 21. Maledictus est a Deo, qui pendet in ligno : Ergo videtur, quod non fuerit conveniens Christum crucifigi.

Sed contra est, quod dicitur Phil. 2. Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.

CONCLUSIO.

Congruum fuit, ut is, qui pro omnium salute moriturus advenerat, et pro peccato hominis satisfacturus, non aliam quam mortem crucis pateretur.

Respondeo dicendum, quod convenientissimum fuit Christum pati mortem crucis : Primo quidem, propter exemplum virtutis. Dicit enim August. in lib. 8 Q. (*qu.* 25.) Sapientia Dei hominem ad exemplum quod recte viveremus, suscepit : Pertinet autem ad vitam rectam, ea quæ non sunt metuenda, non metuere. Sunt tamen homines, qui quamvis mortem ipsam non timeant, genus tamen mortis horrescunt ; Ut ergo nullum genus mortis recte viventi

homini metuendum esset, illius hominis cruce ostendendum fuit; nihil enim erat inter omnia genera mortis, illo genere execrabilius et formidabilius. Secundo, quia hoc genus mortis maxime conveniens erat satisfactioni pro peccato primi parentis, quod fuit ex eo quod contra mandatum Dei pomum ligni vetiti sumpsit : Et ideo conveniens fuit, quod Christus ad satisfaciendum pro illo peccato seipsum pateretur ligno affigi, quasi restituens quod Adam sustulerat; secundum illud Psal. 68. Quæ non rapui, tunc exsolvebam : Unde August. dicit in quodam sermone de passione : Contempsit Adam præceptum, accipiens ex arbore pomum; sed quicquid Adam perdidit, Christus in cruce invenit : Tertia ratio est, quia (*ut Chrysost. dicit in serm. de passione*) in excelso ligno, et non sub tecto passus est, ut etiam ipsius aëris natura mundetur; sed et ipsa terra simile beneficium sentiebat decurrentis de latere sanguinis distillatione mundata. Et super illud Joan. 3. Oportet exaltari filium hominis, dicit *Theophylactus* : Exaltari audiens, suspensionem intelligas in altum, ut sanctificaret aërem, qui sanctificaverat terram, ambulando in ea. Quarta ratio est, quia per hoc quod in alto moritur, ascensum nobis parat in cœlum, ut Chrys. dicit. Et inde est, quod ipse dicit Joan. 12. Ego si exaltatus fuero a terrâ, omnia traham ad meipsum. Quinta ratio est, quia hoc competit universali salvationi totius mundi. Unde Gregor. Nyssenus dicit (*Orat. 1. de resurrect. Christi*) quod figura crucis a medio contactu in quatuor extrema partita, significat virtutem et providentiam ejus qui in ea pependit, ubique diffusam. Chrys. etiam dicit, quod in cruce expansis manibus moritur, ut altera manu veterem populum, altera eos qui ex Gentibus sunt, trahat. Sexta ratio est, quia per hoc genus mortis diversæ virtutes designantur. Unde August. dicit in lib. de gratia vet. et nov. Testam. (*seu. epist. 120. cap. 26.*) Non frustra tale genus elegit, ut latitudinis, et altitudinis, et longitudinis, et profunditatis de quibus Apost. loquitur,

magister existeret. Nam latitudo quæ est in eo ligno quod transversum desuper figitur, hoc ad bona opera pertinet; quia ibi extenduntur manus. Longitudo, in eo quod ab ipso ligno usque ad terram conspicuum est; ibi enim quodammodo statur, id est, persistitur et perseveratur; quod longanimitati tribuitur. Altitudo, est in ea ligni parte, quæ ab illa quæ transversum figitur, sursum versus relinquitur, hoc est, ad caput crucifixi; quia bene sperantium superna expectatio est. Jam vero illud ex ligno quod fixum occultatur, unde totum illud exurgit, profunditatem significat gratuitæ gratiæ : Et sicut August. super Joan. dicit (*tract. 119.*) Lignum in quo fixa erant membra patientis, etiam cathedra fuit magistri docentis. Septima ratio est, quia hoc genus mortis plurimis figuris respondet : Et enim August. dicit in serm. de passione : de diluvio aquarum, humanum genus arca lignea liberavit : de Ægypto Dei populo recedente Moyses mare virga divisit, et Pharaonem prostravit, et populum Dei redemit : Idem Moyses lignum in aquam misit, et amaram aquam in dulcedinem commutavit : Et lignea virga de spirituali petra salutaris unda profertur. Et ut Amalec vinceretur circa virgam Moyses expansis manibus extenditur : Et lex Dei Arcæ testamenti creditur ligneæ, ut his omnibus ad lignum crucis, quasi per quosdam gradus, veniatur.

Ad primum ergo dicendum, quod altare holocaustorum in quo sacrificia animalium offerebantur, erat factum de lignis, ut habetur Exod. 26. et quantum ad hoc veritas respondet figuræ; non autem oportet, quod quantum ad omnia, quia jam non esset similitudo, sed veritas, ut Damasc. Dicit in 3. lib. (*cap. 26.*) Specialiter tamen, ut Chrys. dicit, non caput ei amputatur, ut Joanni, neque sectus est, ut Isaias; ut corpus integrum et indivisibile morti servet, et non fiat occasio volentibus Ecclesiam dividere. Loco autem materialis ignis fuit in holocausto Christi, ignis charitatis.

Ad secundum dicendum, quod Christus detractabiles passiones assumere renuit, quæ pertinebant ad defectum scientiæ vel gratiæ aut etiam virtutis. Non autem illas quæ pertinent ad injuriam ab exteriori illatam ; quinimo, ut dicitur Heb. 12. sustinuit crucem, confusione contempta.

Ad tertium dicendum, quod (*sicut Aug. dicit 14. contra Faustum*) peccatum maledictum est, et per consequens mors et mortalitas ex peccato proveniens : Caro autem Christi mortalis fuit similitudinem habens carnis peccati ; et propter hoc Moyses eam nominat maledictum, sicut et Apost. nominat eum peccatum, dicens 2. ad cor. 5. Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit, scilicet propter pœnam peccati ; nec ideo major invidia est, quia dixit, Maledictus est a Deo : nisi enim Deus peccatum odisset, et mortem nostram, ad eam suscipiendam atque tollendam filium suum non mitteret. Confitere ergo maledictum suscepisse pro nobis, quem confiteris mortuum esse pro nobis ; unde ad Gal. 3. dicitur, Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum. (*S. Thom. 3. p. q. 46. art. 4.*)

IIe INSTRUCTION.

MORTUUS ET SEPULTUS. — QUI EST MORT ET A ÉTÉ ENSEVELI. — DE LA MORT ET DE LA SÉPULTURE DE JÉSUS-CHRIST.

—

EXORDE.

1. Nous avons commencé, dans l'instruction précédente, à vous expliquer le quatrième article du symbole, article qui énonce le mystère de la Rédemption.

Jésus-Christ, le Fils de Dieu, a souffert, telle en est la première parole. Vous avez compris que tout Dieu qu'il était, notre Sauveur a pu souffrir, puisqu'il était vraiment homme. Sa divinité n'a rien fait pour l'empêcher de souffrir; elle l'a seulement aidé à souffrir incomparablement plus qu'aucun homme n'a jamais souffert. Selon saint Thomas, la douleur en Jésus-Christ a été portée au plus haut comble.

Le Symbole ajoute qu'il a été crucifié. L'arbre de la croix a été opposé à l'arbre du péché. Au fruit défendu, Jésus-Christ a substitué sa chair innocente; il a vaincu le démon comme le démon avait vaincu nos premiers parents.

Nous avons admiré cette analogie et ce rapport que la sagesse divine a mis entre notre chute et notre rédemption; nous avons surtout admiré cette charité

infinie du Fils de Dieu qui n'a pas reculé devant la croix, le plus douloureux et le plus infâme de tous les supplices.

2. Pour continuer l'explication du quatrième article, voyons maintenant ce que signifient ces autres paroles : *qui est mort et a été enseveli*, *mortuus et sepultus;* elles en sont la seconde partie.

Ces paroles nous apprennent en général, qu'après avoir été attaché à la croix, Notre-Seigneur Jésus-Christ y est réellement mort, et que son corps en ayant été détaché, fut mis dans un tombeau.

Mais approfondissons un peu ces deux vérités de la mort et de la sépulture du Sauveur. La lumière en jaillira avec abondance. Si l'Apôtre a pu dire de l'innocent Abel : « defunctus adhuc loquitur; qu'il parlait encore du sein de la tombe ; » ah ! quels enseignements ne puiserons-nous pas dans ces grands mystères, en les méditant avec foi et avec piété?

PREMIER POINT.

3. Commençons par ce mot : *il est mort.*

Pourquoi d'abord le Symbole fait-il une mention spéciale de la mort de Jésus-Christ?

C'est qu'il s'est rencontré des hérétiques qui l'ont niée et qui ont prétendu qu'elle n'avait été qu'apparente. Ils alléguaient pour raison ou plutôt pour prétexte qu'il était indigne du Christ de subir les tourments et la mort! Insensés! qui sapaient ainsi, par un respect mal entendu, le fondement même de la religion, c'est-à-dire, le mystère de la Rédemption.

L'esprit prophétique qui inspirait les Apôtres est allé au devant de cette erreur pernicieuse. Il les a

portés à écrire en toutes lettres dans le Symbole que Jésus-Christ est mort.

4. Qu'il soit mort réellement, c'est un fait indubitable.

Les quatre Evangélistes, après avoir raconté sa passion, sont unanimes pour l'attester; ils affirment en propres termes qu'il *rendit l'esprit :* « Et inclinato capite, emisit spiritum » (*Matth.* XXVII); qu'il *expira :* « Emissâ voce magnâ expiravit. » (*Marc.* XV.)

Pour annuler la force de leur témoignage, il faudrait montrer qu'il était de toute impossibilité que Jésus-Christ mourût.

Il faudrait montrer qu'on ne la pas vu rendre le dernier soupir, et que le coup de lance qui lui perça le cœur ne l'aurait pas fait mourir, si déjà il n'était mort auparavant.

Mais, puisqu'il était vraiment homme, composé d'un corps et d'une âme, il a pu mourir comme tout autre homme.[1]

L'homme meurt, quand l'âme se sépare du corps. Quand nous disons que Jésus-Christ est mort, nous disons donc que son âme fut détachée de son corps par la violence des tourments.

Mais, demanderez-vous, que devint alors la Divinité?

La Divinité resta constamment unie et au corps

(1) Jésus-Christ ne devait pas mourir de mort naturelle : 1° parce qu'il était sans péché : *Stipendia autem peccati mors ;* 2° parce qu'en qualité de Pontife éternel, aucun autre que lui ne pouvait immoler la victime du salut, c'est-à-dire, sa chair. Ainsi, c'est par miracle qu'il s'est fait mortel. (V. *Bourdaloue,* Carême, sur la Passion de Jésus-Christ.)

et à l'âme; au corps qui fut ensuite déposé dans le tombeau et à l'âme qui descendit aux limbes. Une fois uni à notre nature, c'est un dogme de foi que le Fils de Dieu ne l'a jamais quittée. « Quod Verbum semel assumpsit, nunquam dimisit. »

La séparation de l'âme d'avec le corps, dans l'humanité du Sauveur, n'a donc point entraîné celle de la Divinité ni d'avec l'une, ni d'avec l'autre.

5. Non-seulement Jésus-Christ pouvait mourir, mais il convenait même qu'il se soumît à la mort.

L'apôtre saint Paul en donne deux motifs.

D'abord, pour renverser par sa mort celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire, le démon. « Ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium, id est, diabolum.[1] » (*Hebr.* II.) Pour cela, il convenait qu'il souffrît et qu'il mourût; en effet, dit saint Léon le Grand, « dans cette lutte entreprise pour nous, tout a été réglé avec une suprême et admirable équité. Le Seigneur tout-puissant entre en lice, non pas avec sa Majesté, mais avec notre faiblesse; il oppose au démon la même forme, la même nature que la nôtre, sujette comme nous à la mort, mais exempte de péché.[2] » (*Serm. 1 de Nativ.*)

(1) Mortem nostram moriendo destruxit. (Præf. pasch.)

(2) Tout, dans le mystère de la Rédemption, respire l'humilité. *Exinanivit formam servi accipiens; — humiliavit .... factus obediens usque ad mortem....* — Il fallait vaincre l'orgueil de Satan et guérir le nôtre. Le Fils de Dieu n'use de sa sagesse et de sa puissance que pour s'anéantir. Satan avait été précipité du ciel par la puissance divine; il n'en était devenu que plus superbe.... En effet, quelle vengeance il a voulu tirer de Dieu! A défaut du trône perdu au ciel, il s'en dresse

« Si notre cruel et superbe ennemi, dit-il ailleurs, avait pu deviner les desseins de la miséricorde divine, au lieu d'allumer la haine des Juifs contre Jésus-Christ, il les aurait plutôt inclinés à la douceur; il eût craint de perdre tous les captifs qu'il tenait en esclavage, en attentant à la liberté de celui sur qui il n'avait aucun droit.

» Il fut donc pris dans le piége inventé par sa malice.[1] Il fit souffrir au Fils de Dieu un supplice qui devait être le remède de tous les hommes. Il répandit le sang du Juste, qui devait être le prix et la source de la réconciliation du monde. Le Seigneur se soumit à ce qu'il avait résolu; il permit à ses ennemis de porter sur lui leurs mains impies; mais pendant qu'elles commettent leur forfait, elles servent d'instruments au Rédempteur. » (*S. Leo, Serm.* XI *de Pass. Dom.*)

En second lieu, il convenait que Jésus-Christ mourût, afin, dit encore l'Apôtre, de nous affranchir de cette crainte de la mort dont nous étions les esclaves. « Et liberaret eos qui timore mortis, per totam vitam obnoxii erant servituti. » (*Ibid.*)

La mort a perdu son horreur, depuis que le Sauveur a bien voulu en goûter l'amertume. Si elle n'a pas cessé d'être le salaire du péché, nous savons

un sur la terre; il usurpe la place de Dieu dans le cœur des hommes. Pour confondre et consterner cet orgueil, pour le couvrir d'un éternel et irrémédiable opprobre, Jésus-Christ embrasse l'humiliation de la mort. Il détrône l'usurpateur et renverse son empire; il le contraint à lui rendre le sceptre. Jamais on ne vaincra l'orgueil que par l'humilité....

(1) Ille captus est qui captivum tenebat primum hominem. (Resp. 1. noct. 2. in sabb. sancto.)

qu'elle est le commencement d'une vie meilleure. « Mes frères, écrit le même apôtre aux fidèles de Thessalonique, nous ne voulons pas vous laisser dans l'ignorance sur le sort de ceux qui meurent, afin que vous ne vous attristiez pas, comme ceux qui n'ont point d'espérance. — Pour nous, si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus dans sa gloire ceux qui seront morts en lui. Nolumus autem vos ignorare, fratres, de dormientibus, ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent. Si enim credimus quód Jesus mortuus est et resurrexit, ita et Deus eos qui dormierunt per Jesum, adducet cum eo. » (I *Thess.* IV.)[1]

6. Ainsi par sa mort, Jésus-Christ a voulu arracher au démon le sceptre de sa puissance, et nous adoucir à nous-mêmes l'inévitable sentence du trépas.

Mais si Jésus-Christ est mort, sa mort fut bien différente de celle des autres hommes.

Premièrement, c'est par un libre effet de sa volonté, c'est de la manière la plus spontanée qu'il l'a soufferte. Déjà le prophète Isaïe avait marqué cette circonstance : « Il s'est offert, dit-il, parce que lui-même l'a voulu. Oblatus est, quia ipse voluit. » (*Is.* LIII.) Le Sauveur déclara la même chose avant sa passion. « Je donne ma vie, pour la reprendre.

(1) La mort divise l'homme, comme le péché a divisé l'homme d'avec Dieu. *Stipendia peccati mors....* Le corps est condamné à la corruption du tombeau, l'âme aux peines de l'enfer. Jésus-Christ descend dans l'un et l'autre pour nous en tirer; son corps a été mis au tombeau, son âme est descendue aux enfers.

Personne ne me l'ôte ; je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre. Ego pono animam meam. Nemo tollit eam à me, sed ego pono eam à meipso ; et potestatem habeo ponendi eam, et potestatem habeo iterum sumendi eam. » (*Joan.* x.) Bien plus, au moment où ses ennemis se disposaient à le saisir, il les renversa à deux reprises par un seul mot, leur montrant ainsi qu'il pouvait leur échapper, s'il le voulait et que c'était de son plein gré qu'il se livrait à eux.

Secondement, c'est lui aussi qui a déterminé le temps et le lieu où il devait mourir.

Le roi Hérode cherchant à le faire périr et lui tendant des piéges : « Allez dire à ce renard, dit-il : voici que je chasse les démons et que j'opère des guérisons aujourd'hui et demain, et je mourrai le troisième jour. Cependant il faut que je marche aujourd'hui, demain et le jour suivant, car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. Dicite vulpi illi : ecce ejicio dæmonia et sanitates perficio hodie et creas, et tertia die consummor ; verumtamen oportet me hodie et cras et sequenti die ambulare, quia non capit prophetam perire extra Jerusalem. » (*Luc.* XIII.)

7. Le sacrifice du Sauveur a donc été pleinement volontaire.

Le moment venu, il marcha au devant de ses ennemis, et se désigna lui-même en leur disant : c'est moi ; et tous les tourments qu'ils lui firent endurer avec tant d'injustice et de cruauté, il les souffrit sans contrainte ni résistance.

Quoi de plus capable de nous attendrir ! je conçois que vous sachiez peu de gré à un homme qui souf-

frirait pour vous, mais par pure nécessité et à contre-cœur; encore ne pourriez-vous vous empêcher de compatir à ses maux. Mais qu'un homme sacrifie volontairement sa vie pour vous, que pour vous il affronte des dangers qu'il pouvait éviter, je vous le demande, ne regarderez-vous pas un tel dévouement comme au-dessus de toute reconnaissance et de toute expression? Y pourriez-vous penser sans une émotion profonde?

Quel n'a donc pas été l'amour de Jésus-Christ pour nous! quelle n'est pas la grandeur du service qu'il nous a rendu! quelle reconnaissance ne mérite-t-il pas en retour!

Salutis humanæ sator,
Jesu! voluptas cordium,
Orbis redempti conditor,
Et casta lux amantium!

Qua victus es clementia,
Ut nostra ferres crimina,
Mortem subires innocens,
A morte nos ut tolleres!

O vous! s'écrie l'Eglise dans une de ses hymnes, l'Auteur du salut des hommes, Jésus, la volupté des âmes, le Créateur du monde racheté et la pure lumière de ceux qui vous aiment! Dites-nous, quelle bonté vous porta à vous charger de nos crimes, à subir la mort, vous l'innocence même, afin de nous arracher à la mort?

Ah! méditons souvent ce grand bienfait, et nous comprendrons qu'il n'est que trop juste de nous donner tout entiers à Jésus-Christ, comme il s'est donné tout entier pour nous.

SECOND POINT.

8. A la mort du Sauveur, se rattache sa sépulture : « Mortuus et sepultus. Il est mort et il a été enseveli. »

Si le Symbole relève cette particularité, ce n'est pas qu'elle offre une difficulté particulière : on croit aisément que Jésus-Christ a été mis au tombeau, dès qu'on admet sa mort; mais il la mentionne comme une preuve nouvelle de cette mort et une circonstance propre à faire ressortir le miracle de sa résurrection.

Que devient en effet ce miracle, s'il pouvait rester une ombre de doute sur la mort du Sauveur? Toute sa force s'évanouit. Comment au contraire conserver du doute sur cette mort, quand on voit le Sauveur enseveli par ses disciples?

C'est donc avec beaucoup de raison que les apôtres ont fait remarquer que Notre-Seigneur a été mis au tombeau.

9. Que faut-il entendre par cette parole : *il a été enseveli?*

Sans doute, on doit entendre par là que le corps inanimé de Jésus-Christ a été enveloppé d'un suaire et déposé dans le sépulcre; mais, comme nous l'avons déjà fait observer, tout inanimé qu'était ce corps, la Divinité n'y resta pas moins unie. Ainsi il est parfaitement vrai de dire que le Fils de Dieu a été enseveli. La foi n'autorise pas moins ce langage que cet autre : un Dieu est né de la Vierge, un Dieu est mort. La personne du Verbe, par son union avec l'humanité, s'est approprié tout ce qui convient soit à l'âme, soit

au corps ; et quoique immuable et impassible en elle-même, elle a épousé toutes les infirmités de notre nature, hormis le péché.

10. Or, voici comment se fit la sépulture du Sauveur, d'après les Evangélistes.

Jésus était mort vers la neuvième heure du jour, correspondant à trois heures du soir. Déjà il se faisait tard, lorsqu'il vint un homme riche nommé Joseph, de la ville d'Arimathie. C'était un officier considérable, homme juste et vertueux, disciple lui-même de Jésus, mais en secret, parce qu'il craignait les juifs.

Il n'avait point pris de part à leur dessein, ni à ce qu'ils avaient fait, et il attendait le royaume de Dieu.

Il vint donc et alla hardiment trouver Pilate et lui demanda le corps de Jésus.

Pilate, étonné que Jésus fût déjà mort, fit venir le centurion, et s'informa de lui s'il était vrai que Jésus était déjà mort. Le centurion l'en ayant assuré, il donna le corps à Joseph, qui vint et enleva le corps de Jésus.

Nicodème, celui qui était venu trouver Jésus la première fois durant la nuit, y vint aussi avec environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloës.

Joseph acheta un linceul dont il enveloppa Jésus après l'avoir ôté de la croix. Ils l'enveloppèrent de linges avec des parfums, selon que les juifs ont coutume d'ensevelir.

Or, il y avait un jardin au lieu où il avait été crucifié, et dans ce jardin un sépulcre nouvellement fait, et où l'on n'avait encore mis personne.

Joseph donc, à cause que c'était la veille du sabbat

des juifs, et que le sépulcre était proche, mit le corps dans ce sépulcre tout neuf qu'il avait fait tailler pour lui dans le roc; et ayant roulé une grande pierre à l'entrée, il s'en alla. » (*Vie de N.-S. J.-C.*, par le P. de Ligny.)

C'est ainsi que les Evangélistes racontent la sépulture du Sauveur. Dieu commençait à glorifier le corps de son Fils. Il veut qu'il soit enseveli avec honneur. Mais en même temps sa Sagesse prend les mesures les plus propres à faire éclater la gloire de sa résurrection; c'est pourquoi le corps de Jésus-Christ n'est point transporté au loin, mais dans un jardin attenant au Calvaire, pour que les juifs pussent le garder, s'ils le voulaient, comme ils le firent effectivement. Ensuite, il est déposé dans un sépulcre vierge, où personne n'avait encore été mis, afin qu'on ne pût dire qu'un autre que lui était ressuscité. Enfin, le tombeau est taillé dans le roc et il est fermé d'une grosse pierre, afin qu'il fût bien évident qu'on n'avait pu l'enlever par adresse.

11. Dieu ne se contenta pas de faire donner une sépulture honorable à son divin Fils; il l'honora lui-même, en préservant sa chair sacrée des ravages ordinaires de la mort.

Déposé dans le tombeau, le corps du Sauveur n'y souffrit aucunement les atteintes de la corruption. Ses disciples avaient pris soin de l'embaumer; mais le Père céleste l'embauma de son côté d'une manière plus noble et plus puissante, en le revêtant de l'incorruptibilité.

Le prophète avait prédit cette prérogative du Sauveur. Parlant en sa personne et s'adressant à Dieu :

« Vous ne souffrirez pas, Seigneur, dit-il, que votre juste éprouve la corruption. Non dabis sanctum tuum videre corruptionem. » (*Ps.* xv.)

12. Terminons cet exposé par une remarque essentielle.

Tout ce que nous avons vu dans le cours du quatrième article du Symbole, c'est-à-dire, la passion, le crucifiement, la mort et la sépulture, regardent Jésus-Christ, non point en tant qu'il est Dieu, mais en tant qu'il est homme.

Souffrir et mourir, ce sont là des choses qui ne conviennent qu'à l'humanité; la Divinité ne saurait y être sujette; souverainement parfaite et jouissant d'un bonheur immuable, elle est inaccessible à tout changement, à toute ombre de vicissitude.

Cependant nous attribuons aussi tout cela à Dieu, et nous disons qu'un Dieu a souffert, qu'il a été crucifié, qu'il est mort. Pourquoi? parce que tout cela s'applique à la personne; tout cela s'entend de la personne.

Une comparaison vous fera saisir la chose.

Nous sommes composés d'un corps et d'une âme. Notre corps est mortel, notre âme est immortelle. Eh bien! malgré que notre âme soit immortelle, nous disons cependant que nous sommes mortels, et nous disons juste. Pourquoi cela? Parce qu'il n'y a en nous qu'une seule personne ayant deux natures qui sont le corps et l'âme, et que cette personne unique réunit les propriétés de ces deux natures.

Or, de quelle personne s'agit-il, quand nous disons dans le Symbole : il a souffert, il est mort?

Il s'agit d'une personne qui est vrai Dieu et vrai

homme tout ensemble, qui réunit en elle la nature divine et la nature humaine.

De même donc que nous disons : l'homme est mortel, quoique son âme soit immortelle, parce qu'il est mortel quant au corps ; de même nous disons avec vérité du Fils de Dieu, qu'il a souffert et qu'il est mort, non point encore une fois dans sa nature divine, mais dans sa nature humaine.

CONCLUSION.

13. C'est donc au prix de son sang et de sa vie que Jésus-Christ nous a rachetés ! Il nous avait promis par la bouche du prophète Osée de nous délivrer de la mort : « De manu mortis liberabo eos ; de morte redimam eos. Ero mors tua, ô mors ! Morsus tuus ero, inferne ! Oui, je les délivrerai de la mort ; je les rachèterai de la mort. O mort ! je serai ta mort, avait-il dit ; ô enfer ! je serai ta morsure ! » (*Oseœ*, XII.)

O bon ! ô miséricordieux Sauveur ! qu'il vous en a coûté de travaux, de souffrances, d'ignominies, pour accomplir cette parole, pour m'arracher à la mort éternelle que j'avais méritée par mes péchés, et pour me ressusciter à la grâce en cette vie et à l'immortalité au dernier jour ! [1]

(1) Quelle pénitence Jésus-Christ a faite pour mes péchés ! *Si in viridi ligno hæc fiunt, in arido quid fiet ?* Saint Jean Chrysostôme, à propos de ce texte de saint Paul, 2 ad Cor. V : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit...*, s'exprime ainsi : « Je vais vous dire quelque chose de surprenant, d'étrange, d'incroyable même pour le grand nombre : c'est qu'il est plus consolant pour celui qui a offensé un Dieu si bon et si clément, d'être châtié que de rester impuni. Oui,

Oh! que les cieux et la terre, que les anges et les saints, que les peuples et les princes bénissent, exaltent à jamais cette infinie miséricorde! Que tous vous rendent sang pour sang, vie pour vie, amour pour amour! Ainsi soit-il.

tout homme sensé et aimant Dieu, sera de cet avis. Voyez ce qui se passe dans le monde. A-t-on offensé un ami? Plus de repos possible, à moins de l'avoir vengé sur soi-même.... Si donc vous aimez sincèrement Jésus-Christ, vous m'avez compris ; vous ne sauriez vous empêcher de vous punir, lors même qu'il vous aurait pardonné.... Oui, si nous aimons, comme il faut, Jésus-Christ, nous serons nous-mêmes les vengeurs de nos péchés.... Un monarque, témoin du supplice d'un scélérat, lui substitue son fils unique et bien-aimé ; il le charge, quoique innocent, des crimes de ce malfaiteur, et il arrache le coupable à la mort et à l'infamie ; bien plus, il l'élève à une dignité éminente. Sans égard pour de si grands bienfaits, l'ingrat ose outrager son libérateur. Je vous le demande, s'il reste à cet homme une lueur de raison, ne doit-il pas préférer mille fois la mort, plutôt que de persévérer dans une ingratitude si criante? »

NOTES.

I. QUOD VERBI DIVINITAS AB ANIMA ET CORPORE INSEPARABILIS PERMANSERIT, ETIAM IN DOMINI MORTE : QUODQUE UNA ETIAM PERSONA PERSTITERIT.

Cum Dominus noster Jesus Christus ab omni peccati labe purus esset (neque enim peccatum admisit ille, qui mundi peccatum delet, nec inventus est dolus in ore ejus) morti haudquaquam subjectus erat. Siquidem per peccatum mors in mundum introivit. Moritur itaque, mortem salutis nostræ causa suscipiens, ac seipsum Patri pro nobis hostiam offerens. In eum enim deliqueramus : ac proinde ei redemptionis nostræ pretium pendendum erat, ut sic a condemnatione liberaremur. Absit enim ut Domini sanguis tyranno oblatus sit. Accedit itaque mors, corporisque illecebram deglutiens, divinitatis hamo transfigitur : atque insonte ac vivifico corpore degustato, interit ipsa, omnesque, quos olim absorpserat, evomit. Quemadmodum enim tenebræ inducta luce de medio submoventur : ita etiam corruptio vitæ appulsu depellitur : fitque omnibus vita, corruptori autem interitus. Quamvis igitur Christus, ut homo, mortem obierit, sanctaque ipsius anima ab immaculato corpore distracta sit : divinitas tamen a neutro, hoc est nec ab anima, nec a corpore, quoquo modo sejuncta est : neque propterea persona una in duas personas divisa est. Siquidem et corpus, et anima, ab initio in Verbi persona eodem momento extiterunt : ac licet in morte divulsa

fuerint, utrumque tamen eorum unam Verbi hypostasim perpetuo habuit. Quamobrem una eademque Verbi hypostasim tum Verbi, tum animæ, tum corporis hypostasis erat. Neque enim unquam, aut anima, aut corpus, peculiarem atque a Verbi hypostasi diversam hypostasim habuit; verum una semper fuit Verbi hypostasis, ac nunquam duæ. Ac proinde una quoque semper Christi hypostasis fuit. Quamvis enim loci ratione anima a corpore sejuncta esset; at personaliter tamen per Verbum uniebatur. (*S. Joann. Damasc. de orthod. fide, libr. 3. cap. 27.*)

II.

Restabat tamen, ad plenum nostræ redemptionis effectum ut illuc usque homo sine peccato a Deo susceptus descenderet, quousque homo separatus a Deo, peccati merito cecidisset, id est, ad infernum, ubi solebat peccatoris anima torqueri, et ad sepulchrum, ubi consueverat peccatoris caro corrumpi, sic tamen, ut nec Christi caro in sepulchro corrumperetur, nec inferni doloribus anima torqueretur; quoniam anima immunis a peccato non erat subdenda supplicio, et carnem sine peccato non debuit vitiare corruptio. Nam quia peccans homo meruit in seipso per supplicium dividi, quia maluit à Deo, qui dividi non potest, prævaricationis reatu disjungi; propterea factum est, ut peccatoris mors carnem peccati ad sepulchrum corrumpendam perduceret, animam inferno torquendam protinus manciparet; sed hæc ulciscentis Dei æquitas fecit quæ ideo taliter peccatorem addixit, quia ne peccaret, ante prædixit. Hæc fuit retributio peccatori reddenda, ut juste peccati supplicium lueret, qui Deo justo injuste peccasset. Ut autem peccator fuisset gratuito munere liberatus, factum est, ut mortem corporis, quam a Deo justo peccator homo pertulerat juste, Dei filius a peccatore pateretur injuste, et ad sepulchrum perveniret caro justi quousque

fuerat caro devoluta peccati, et usque ad infernum descenderet anima salvatoris, ubi peccati merito torquebatur anima peccatoris. Hoc autem ideo factum est, ut per morientem temporaliter carnem justi, donaretur vita æterna carni, et per descendentem ad infernum animam justi, dolores solverentur inferni. Utrumque autem scriptura sancta non tacuit : De resurrectione quidem carnis sic beato Paulo loquente : Per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum. Et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. Idem homo Christus est, qui pro nobis et pontifex factus est, dum semetipsum passioni obtulit, et hostia factus est, dum passionem ipse suscepit, huic dicitur : Tu es sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech. Et sacerdos tamen et hostia, humanæ terræ tam officia cognoscuntur esse quam nomina : et quoniam idem pontifex infirmitates nostras suscepit et habuit, propterea de ipso Apostolus dicit : Non enim habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris : et ut se de natura humana loqui doceret, adjecit : Tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato : Et paulo inferius subdidit : Omnis enim pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis, qui condolere possit his qui ignorant et errant : Quoniam et ipse circumdatus est infirmitate. In eo ergo, quo circumdatus fuit infirmitate, in eo condoluit ignorantiæ et erroribus nostris, et in eo compassus est infirmitatibus nostris : ibi est enim unitas compassionis, ubi est unitas naturalis : in eo autem nobis pontifex ille compassus est, in quo etiam nos compatimur, dicente beato Apostolo : Ipse spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus filii Dei, si autem filii et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi. Si tamen compatimur, ut et glorificemur. Beatus quoque Petrus ad hujus non gratiam compassionis hortatur, dicens : Charis-

simi, nolite expavescere in fervorem, qui ad tentationem vobis fit. Nolite pavere, tanquam novi vobis aliquid contingat, sed ut communicantes Christi passionibus gaudete, ut et in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. In natura ergo humana pontifex ille veritatem sustinens passionis, in ea utique novit compati membris suis, propterea et beatus Paulus dicebat : Ut adimpleam ea quæ desunt passionum Christi in carne mea, pro corpore ejus, quod est ecclesia. (*S. Fulgent. ad Frasimund. lib. 3. cap. 30.*)

III.

Quis autem ignoret Christum, nec in divinitate, sed in solo corpore mortuum et sepultum ? Quod evidenter Joannes his verbis ostendit : Post hæc autem, inquiens, rogavit Pilatum Joseph ab Arimathia, eo quod esset discipulus Jesu, occultus autem propter metum Judæorum, ut tolleret corpus Jesu, et permisit Pilatus : venit ergo, et tulit corpus Jesu. Venit autem et Nicodemus, qui venerat ad Jesum nocte primum, ferens mixturam myrrhæ et aloes, quasi libras centum. Acceperunt ergo corpus Jesu, et alligaverunt eum linteis cum aromatibus, sicut judæis mos est sepelire. Ecce facta distinctione divinitatis, carnis et animæ, quantum ad proprietatem substantiæ attinet, solum corpus Jesu dicit de cruce depositum, aromatibus conditum, et linteis obvolutum : propter unitatem vero personæ, quoniam Deus hominem, quem ex virginis utero suscepit, nec in morte nec in sepulchro deseruit, propterea secutus Joannes adjecit : Erat autem in loco ubi crucifixus est, hortus, et in horto monumentum novum, in quo nondum quisquam positus erat. Hic ergo propter parasceven Judæorum, quia juxta erat monumentum, posuerunt Jesum. Vere divino spiritu plenus, sanctus Evangelista locutus est, ut primitus, quid in Christo mortuum fuerit, et sepultum, ostendens, diceret acceptum corpus Jesu, et ligatum linteis cum

aromatibus. Et quia quod Deus conjunxit, homo non separat, propterea non corpus Jesu, sed Jesum dicit in monumento positum : Sciebat enim quod ille susceptor pleni hominis Deus, totus esset cum carne sua in sepulchro, totus cum anima sua in inferno, totus in mundo, totus in cœlo, totus in unitate naturæ in patre, de quo extitit, totus per omnipotentiam divinitatis suæ in tota creatura quam fecit. (*S. Fulgent. ad Trasimund. lib. 3. cap. 25.*)

III° INSTRUCTION.

FIGURES ET PROPHÉTIES DE LA PASSION DU SAUVEUR.

—

EXORDE.

1. Le mystère de la Rédemption est comme le centre et la base de toute la Religion depuis la chute d'Adam.

La Religion, c'est l'alliance de Dieu avec l'homme. Or, nous l'avons vu : Adam par son péché brisa l'alliance primitive, et il était incapable de la rétablir par lui-même. C'est pourquoi Dieu dans sa clémence daigna lui promettre un Rédempteur dans la personne de son propre Fils.

Cette promesse suivit de près le péché ; elle devint dès lors l'ancre unique de salut du genre humain, et l'attente du Rédempteur fut avec le dogme d'un Dieu rémunérateur l'objet capital de la foi.

Tout l'Ancien Testament est plein de cette attente et de cette foi. Ce qu'il promettait, le Nouveau nous le montre accompli. Jésus-Christ est ainsi la pierre angulaire qui les unit ensemble pour n'en former qu'un seul édifice, et toute la religion s'appuie sur lui et sur sa rédemption comme sur sa base. Une fois cette base établie et reconnue, le reste se soutient, se lie et s'enchaîne d'une manière admirable.

2. Mais autant le mystère de la Rédemption est essentiel au salut, autant il semble rebuter la raison humaine. Il est en effet le plus incompréhensible des mystères. Rien dans la religion qui surpasse et qui consterne autant notre intelligence qu'un Dieu crucifié pour les hommes.

« Les Juifs, disaient l'apôtre saint Paul, veulent des prodiges et les Grecs désirent des raisonnements; pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, mystère qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils. Quoniam et Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærunt; nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam. » (I *Corinth.* I.)

Or, voilà précisément ce qui nous donne sujet d'admirer la conduite de la divine Providence.

Dieu, dit l'Apôtre, s'était manifesté au monde par les œuvres de sa sagesse. Mais le monde, malgré toute sa philosophie, n'a point voulu le reconnaître à sa sagesse. « Quia in Dei sapientia, non cognovit mundus per sapientiam Deum. » Qu'a fait alors le Souverain Maître?

Il lui a plu, continue l'Apôtre, de faire prêcher le mystère de la croix, qui semble une folie, et il a fait dépendre le salut de la foi en ce mystère. « Placuit Deo per stultitiam prædicationis, salvos facere credentes. » (*Ibid.*)

3. Il faut donc croire en Jésus-Christ crucifié pour être sauvé.

Est-il étonnant après cela que les prophètes, avant son avénement, et les apôtres, depuis, aient mis tout leur zèle à persuader aux hommes qu'il était le vrai Sauveur du monde et à les ranger sous ses lois? Oui,

voilà le secret de tous leurs mouvements et le but de leurs travaux : Sauver le monde par la croix.

Dieu lui-même, pour faciliter la foi à un si profond mystère, n'a pas cessé depuis le péché de le révéler par une infinité de figures et de prophéties.

Parcourons les plus remarquables dans cet entretien. Voyons d'abord les figures.

PREMIER POINT.

4. La première figure de la mort de Jésus-Christ fut Abel.

Abel offre au Seigneur les prémices de ses troupeaux, et Caïn les fruits de la terre. Dieu agrée les offrandes du premier, parce qu'elles sortaient d'un cœur sincère ; il rejette celles du second, parce qu'elles sortaient d'un cœur avare. Caïn est jaloux de la préférence donnée à son frère. Insensible aux avertissements du ciel qui veut le faire rentrer en lui-même, il conçoit le dessein de faire périr son frère ; il l'engage à faire une promenade dans les champs, et quand ils y furent, il se jeta sur Abel et le tua. De même que l'innocent Abel périt victime de la jalousie de Caïn, de même Jésus-Christ est livré à la mort, quoique innocent, par les chefs de la Synagogue, jaloux de ses miracles et de sa gloire.

Le sang d'Abel cria vengeance au ciel, et le fratricide fut condamné à vivre errant et vagabond sur la terre. De même le sang de Jésus-Christ retomba sur les Juifs, selon leur imprécation, et depuis dix-huit siècles, le peuple déicide, dispersé aux quatre coins de la terre par la colère de Dieu, partage la destinée de Caïn.

Cette première figure nous présente déjà plusieurs rapprochements sensibles.

5. En voici une seconde beaucoup plus frappante : c'est le sacrifice d'Isaac.

Dieu, avant de révéler à Abraham le dessein qu'il avait de faire sortir le Messie de sa race, commence par éprouver sa fidélité. Il lui ordonne d'aller sacrifier son fils Isaac sur une montagne. C'était pour figurer dans la personne du père des croyants ce qu'il avait lui-même résolu de faire pour notre salut.

Aussi que de rapports entre les deux sacrifices !

Isaac est le fils unique d'Abraham selon la promesse, c'est-à-dire le seul héritier des promesses du Seigneur, et le bien-aimé de son père. Jésus-Christ est aussi le Fils unique de Dieu, l'objet de ses éternelles complaisances.

Isaac porte sur ses épaules le bois où il devait consommer son sacrifice ; de même Notre-Seigneur monte au Calvaire, chargé de la croix sur laquelle il devait être immolé.

A peine Isaac a-t-il entendu l'ordre de Dieu de la bouche de son père, qu'il s'étend sur le bûcher, prêt à recevoir le coup fatal ; et Notre-Seigneur ne s'est-il pas offert de son plein gré, ne s'est-il pas rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix ?

6. L'agneau pascal ne fut pas une figure moins expressive.

Les Hébreux, par l'ordre de Dieu, sacrifient cet agneau, et le mangent la nuit qui précéda leur délivrance de l'Egypte. Ils marquent les portes de leurs

maisons de son sang, et grâce à ce signe, ils évitent le glaive de l'ange exterminateur.

Jésus-Christ par sa mort a délivré les hommes de l'esclavage du péché et du démon, dont celui de l'Egypte n'était qu'une ombre. Son sang, appliqué à nos âmes par le moyen des sacrements, nous réconcilie avec Dieu et nous soustrait aux coups de sa justice : « Multo magis reconciliati, salvi erimus ab ira per ipsum. »

Oui, c'est lui le véritable Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde. Ainsi l'appelait saint Jean-Baptiste, son précurseur : « Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi. »

7. Nous pourrions parler ici des sacrifices si variés de l'ancienne loi, sacrifices qui annonçaient tous à leur manière la grande immolation du Calvaire et qui semblaient l'appeler par leur impuissance ; arrêtons-nous seulement à une dernière figure du mystère de la croix, je veux dire, le serpent d'airain.

Le peuple d'Israël s'étant révolté dans le désert, le Seigneur, pour le punir de ses murmures et de son indocilité, envoya dans le camp des serpents, qu'on appela serpents de feu, à cause de leurs morsures dangereuses. Ils firent un grand nombre de victimes ; le reste du peuple effrayé court implorer le secours de Moïse. Celui-ci s'étant mis en prière pour demander la cessation du fléau, le Seigneur lui ordonna d'élever un serpent d'airain au milieu du camp. Moïse obéit, il dresse ce signe de salut à la vue du peuple ; tous ceux qui avaient été mordus et qui regardent cette image avec foi sont guéris.

Voyez maintenant l'analogie.

Le genre humain a été mordu par le serpent

infernal. Qui le guérira de ses blessures? N'est-ce pas Jésus-Christ attaché à la croix ? Mais il faut aussi le regarder avec foi, sinon ses mérites seraient inutiles pour nous. « De même, dit-il, que Moïse a élevé le serpent dans le désert, aussi faut-il que le Fils de l'homme soit suspendu en l'air, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis, ut omnis qui credit in ipsum, non pereat, sed habeat vitam æternam. » (*Joan.* III.)

Venons-en aux prophéties.

SECOND POINT.

8. Aux figures qui peignaient par avance, en caractères symboliques, le mystère de Jésus-Christ souffrant et mourant pour nous, Dieu a joint des prophéties qui en décrivent toutes les circonstances dans le plus grand détail. Les figures n'étaient qu'une sorte d'esquisse; les prophéties achèvent le tableau.

Elles ont été très-nombreuses. Nous ne pourrions les exposer toutes dans un entretien. Choisissons quelques traits.

Ecoutez d'abord le Roi-Prophète. Il parut plus de mille ans avant la venue du Messie.

Voici comment il s'exprime au psaume deuxième : « Pourquoi les nations ont-elles frémi? Pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots? Pourquoi les rois et les princes de la terre ont-ils conspiré contre le Seigneur et contre son Christ? Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? Asti-

terunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus? »

Vous voyez annoncés ici les noirs desseins des Juifs contre Jésus-Christ : David va vous exposer de quelle manière ils ont été exécutés.

« Si un ennemi, dit-il, m'avait maudit, je l'eusse souffert ;... mais c'est toi, mon ami, mon ministre, mon intime, qui mangeais à ma table. Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique ;... tu vero homo unanimis, dux meus et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos. » (*Ps*. LIV.)

Voilà bien le portrait de Judas et la plainte que sa perfidie arrache au Sauveur. On ne peut s'y méprendre.

9. Mais voici des détails plus circonstanciés sur les douleurs et les humiliations de l'Homme-Dieu : « Pour moi, je suis un ver de terre et non plus un homme, l'opprobre des hommes et le rebut de la populace. Tous ceux qui me voyaient m'ont raillé ; ils m'ont adressé des paroles de mépris, en branlant la tête : Il a mis sa confiance en Dieu, disaient-ils, que Dieu le délivre maintenant, s'il le protége. Ego autem sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. Omnes videntes me, deriserunt me ; locuti sunt labiis et moverunt caput : Speravit in Deo, eripiat eum, quoniam vult eum. » (*Ps*. XXI.)

Ces dernières paroles ne sont-elles pas un écho anticipé des blasphèmes du Calvaire ?

« Les passants, dit l'Evangile, le blasphémaient, en secouant la tête et en disant : Eh bien ! toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le Fils de Dieu,

descends de la croix. Et les Princes des Prêtres avec les Scribes et les Anciens se moquaient aussi de lui en disant : Il a sauvé les autres ; il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende en ce moment de la croix et nous croirons en lui. Il a mis sa confiance en Dieu, qu'il le délivre maintenant, s'il l'aime ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu. » (*Matth.* XXVII.)

10. David a vu quelque chose de plus.

« Ils ont percé mes pieds et mes mains, continue-t-il, parlant toujours en la personne du Sauveur ; ils ont compté tous mes os. Ils m'ont considéré et examiné à loisir ; ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma tunique au sort. Foderunt manus meas et pedes meos ; dinumeraverunt omnia ossa mea. Ipsi vero consideraverunt et inspexerunt me ; diviserunt sibi vestimenta mea et super vestem meam miserunt sortem. » (*Ps.* XXI.)

Nous aurions pu douter, peut-être, si l'un ou l'autre de ces traits, pris en particulier, contient une véritable prophétie ; mais réunis, ne se rapportent-ils pas évidemment à Jésus-Christ ?

Pour achever de nous en convaincre, David prédit le fiel et le vinaigre présentés au Sauveur : « Et dederunt in escam meam fel et in siti mea potaverunt me aceto. Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et ils m'ont abreuvé de vinaigre dans ma soif. » (*Ps.* LXVIII.)

Un témoin oculaire aurait-il pu nous raconter mieux les événements ?

11. D'autres prophètes font mention des trente deniers, prix de la trahison de Judas, et prévoient

l'emploi qui en sera fait. Nous en avons parlé dans une autre occasion.

Finissons par le prophète Isaïe. Il fait à son tour le tableau des souffrances et des humiliations du Messie, surtout dans son chapitre cinquante-troisième. Ouvrons les yeux et contemplons la figure qu'il va dessiner.

« Nous l'avons vu, dit-il, mais si défiguré, qu'il était méconnaissable; nous l'avons vu méprisé et traité comme le dernier des hommes, homme de douleurs et éprouvé par la souffrance : Son visage était comme voilé et obscurci à force de mépris; c'est pourquoi nous ne l'avons point reconnu. Oui, vraiment, il a pris sur lui nos infirmités et il s'est chargé de nos douleurs, et il nous a paru comme un lépreux, frappé de Dieu et abandonné.

» Lui, cependant, a été blessé pour nos iniquités, et meurtri pour nos crimes. Les coups qui nous ont réconciliés sont tombés sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures.

» Tous, nous avons erré comme des brebis; chacun de nous s'est écarté de la voie ; et Dieu l'a chargé de l'iniquité de nous tous.

» Mais s'il a été immolé, c'est de son plein gré; il n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre. Il a été conduit comme une brebis à la boucherie, et semblable à un agneau devant celui qui le tond, il est resté muet et n'a pas ouvert la bouche.

» Il est mort dans les angoisses, après avoir été condamné au supplice ; et parmi ses contemporains, qui l'a reconnu?[1] Il a été retranché de la terre des

(1) *Generationem ejus, quis enarrabit*, etc. « Mais qui

vivants; je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple.

» On avait ordonné son sépulcre avec les méchants,[1] et il a été avec le riche dans sa mort; car il n'a fait aucun mal, et il n'y avait point de fraude dans sa bouche.

» Et le Seigneur a voulu qu'il fût broyé dans la souffrance. Quand il aura donné son sang pour effacer le péché, il obtiendra une postérité nombreuse, et le Seigneur fera prospérer toutes choses entre ses mains.

» Le prix de ses souffrances lui sera donné, il en sera rempli; et ce juste par excellence justifiera un grand nombre d'hommes par la connaissance qu'ils auront de lui, ayant lui-même porté leurs iniquités.

» Le Seigneur lui donnera une multitude de sujets, et il partagera les dépouilles des forts, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort, et qu'il aura été mis au rang des scélérats, qu'il aura porté les péchés de plusieurs et qu'il aura prié pour les coupables. » (*Is.* LIII.)

Qui a peint ce portrait de Jésus-Christ? Est-il possible de le méconnaître? quels traits! quelles couleurs! quel naturel! quel parfait accord avec l'original. Ne prendrait-on pas l'auteur de ce tableau plutôt pour un historien que pour un prophète?

dira sa génération (la nombreuse postérité enfantée par sa mort), lorsqu'il aura été retranché de la terre des vivants? » Cette traduction, dit Mgr Dechamps, *Du Christ et des antechrists, p. 112,* paraît la plus conforme au texte hébraïque.

(1) Dans l'intention des juifs et des bourreaux, Notre-Seigneur aurait partagé la sépulture des deux malfaiteurs, comme il avait partagé leur supplice.

CONCLUSION.

12. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu, le souverain Maître des temps, le Roi éternel des siècles, de faire lire dans l'avenir à ses prophètes. Il ne s'est pas contenté de leur révéler l'avénement du Rédempteur et sa mort; il leur en a découvert les circonstances et tout le détail.

Nous qui voyons leurs prédictions accomplies, qui trouvons une correspondance si exacte entre ce qu'ils annoncent et ce que les Evangélistes rapportent, quel motif puissant n'avons-nous pas dans ces prophéties de nous attacher de plus en plus à notre sainte foi? Sa divinité n'est-elle pas prouvée par des preuves surabondantes? « Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. »

Oh! qu'ils sont aveugles, les hommes qui ne sont pas frappés d'une si éclatante lumière! Qu'ils sont coupables, ceux qui en sont éclairés, qui savent que la religion est bâtie sur le fondement des prophètes et des apôtres, et qui, malgré cela, rougissent de la croix de Jésus-Christ ou s'en montrent les ennemis par leur conduite!

Pour vous, chrétiens, mettez toute votre gloire dans sa gloire; montrez-vous les fidèles disciples d'un Dieu crucifié. « Ceux qui lui appartiennent, dit l'Apôtre, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. » (*Galat.* v.) Appliquez-vous donc à mourir au vieil homme, à renoncer aux penchants de la nature corrompue, à réprimer vos passions et à les tenir assujetties au joug de l'Evangile. « Ceux, dit l'auteur de l'*Imita-*

tion, qui maintenant écoutent et suivent de bon cœur le précepte de la croix, ne craindront pas au dernier jour d'entendre l'arrêt d'une éternelle condamnation. Ce signe de la croix paraîtra dans le ciel, lorsque le Seigneur viendra juger les vivants et les morts. Alors tous les serviteurs de la croix qui, pendant leur vie, se seront conformés à Jésus-Christ crucifié, s'approcheront avec une grande confiance de Jésus, leur juge....

» Prenez donc votre croix, et suivez Jésus, et vous arriverez à la vie éternelle. » (*Imit. de J.-C. liv. 2, chap.* XII.)[1]

(1) « Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostôme (*hom. 4. in 1. ad Cor.*), voulant guérir l'aveugle de Jéricho, se servit d'un moyen capable d'augmenter sa cécité : il lui mit de la boue sur les yeux. Or, de même qu'il a guéri cet aveugle au moyen de la boue, il a converti le monde par sa croix ; c'était aggraver plutôt qu'écarter le scandale.... Quelle puissance et quelle sagesse de persuader par les contraires ! La croix paraît un objet de scandale, et non-seulement elle ne choque, ni ne scandalise, mais plutôt elle attire. Voilà ce qui arrache à saint Paul ce cri d'admiration : « La folie de Dieu est plus sage que les hommes, et sa faiblesse l'emporte sur leur force.... » Ce que les philosophes n'ont pu avec tous leurs raisonnements, la croix qui semble une folie, a réussi à le faire.... Que de peine Platon et ses disciples ne se sont-ils pas donnée à discourir sur la ligne, sur l'angle, sur le point, sur les nombres pairs et impairs, sur les valeurs égales et inégales, et choses semblables ?... Que d'efforts pour démontrer l'immortalité de l'âme ? Et sans avoir atteint l'évidence, ni persuadé un seul de ses auditeurs, il a vu la fin de sa carrière. La croix, au contraire, prêchée par des ignorants a persuadé, et persuadé le monde entier ; elle a disserté, non sur des choses de peu de conséquence, mais sur Dieu, sur le vrai culte qui lui est dû, sur les

devoirs de l'Evangile, sur le jugement à venir ; et elle a change les manants et les ignorants en philosophes. Oui, la folie de Dieu est plus sage, et sa faiblesse plus forte que les hommes. Plus forte ; car elle a envahi, conquis le monde entier et captivé les hommes par sa force, et tandis que des multitudes s'efforçaient d'éteindre le nom du crucifié, c'est le contraire qui a eu lieu : la croix a fleuri et grandi de plus en plus ; ses ennemis au contraire ont péri et disparu ; vivants, ils ont fait la guerre à un mort, et tous leurs efforts ont échoué.... Quelle révolution la croix n'a-t-elle pas opérée ? Elle nous a révélé l'immortalité de l'âme, la résurrection du corps ; elle nous a appris à mépriser les choses présentes et à désirer les biens futurs. Par elle, les hommes sont devenus des anges ; ils possèdent la vraie sagesse et pratiquent une vertu magnanime....

NOTES.

I. DU MYSTÈRE DE LA CROIX.

Saint Paul nous a expliqué ce grand mystère au premier chapitre de la première épître aux Corinthiens, et il est bon de considérer ce bel endroit dans toute sa suite. Le Seigneur, dit-il, m'a envoyé prêcher l'Evangile, non par la sagesse et par le raisonnement humain, de peur de rendre inutile la croix de Jésus-Christ; car la prédication du mystère de la croix est folie à ceux qui périssent, et ne paraît un effet de la puissance de Dieu qu'à ceux qui se sauvent, c'est-à-dire à nous. En effet il est écrit, je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savants. Où sont maintenant les sages? Où sont les Docteurs? que sont devenus ceux qui recherchaient les sciences de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde? Sans doute, puisqu'elle n'a pu tirer les hommes de leur ignorance.

Mais voici la raison que saint Paul en donne. C'est que Dieu voyant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avait point reconnu par les ouvrages de sa sagesse, c'est-à-dire, par les créatures qu'il avait si bien ordonnées, il a pris une autre voie, et a résolu de sauver ses fidèles par la folie de la prédication, c'est-à-dire, par le mystère de la croix, où la sagesse humaine ne peut rien comprendre.

Nouveau et admirable dessein de la divine Providence!

Dieu avait introduit l'homme dans le monde, où de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du Créateur reluisait dans la grandeur, dans la richesse et dans la disposition d'un si bel ouvrage. L'homme cependant l'a méconnu : les créatures qui se présentaient pour élever notre esprit plus haut, l'ont arrêté : l'homme aveugle et abruti les a servies ; et non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ses propres mains. Des fables plus ridicules que celles que l'on conte aux enfants, ont fait sa religion : il a oublié sa raison : Dieu veut la lui faire oublier d'une autre sorte. Un ouvrage dont il entendait la sagesse ne l'a point touché ; un autre ouvrage lui est présenté, où son raisonnement se perd, et où tout lui paraît folie : c'est la croix de Jésus-Christ. Ce n'est point en raisonnant qu'on entend ce mystère ; c'est en captivant son intelligence sous l'obéissance de la foi ; c'est en détruisant les raisonnements humains, et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.

En effet, que comprenons-nous dans ce mystère où le Seigneur de gloire est chargé d'opprobres ; où la sagesse divine est traitée de folie ; où celui qui, assuré en lui-même de sa naturelle grandeur, n'a pas cru s'attribuer trop quand il s'est dit égal à Dieu, s'est anéanti lui-même jusqu'à prendre la forme d'esclave, et à subir la mort de la croix ? Toutes nos pensées se confondent ; et comme disait saint Paul, il n'y a rien qui paraisse plus insensé à ceux qui ne sont pas éclairés d'en haut.

Tel était le remède que Dieu préparait à l'idolâtrie. Il connaissait l'esprit de l'homme, et il savait que ce n'était pas par raisonnement qu'il fallait détruire une erreur que le raisonnement n'avait pas établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raisonnant, car l'homme s'embrouille souvent à force de raisonner : mais l'idolâtrie était venue par l'extrémité opposée ; c'était en éteignant tout raisonnement, et en laissant dominer les sens qui voulaient tout

revêtir des qualités dont ils sont touchés. C'est par là que la Divinité était devenue visible et grossière.

Les hommes lui ont donné leur figure, et ce qui était plus honteux encore, leurs vices et leurs passions. Le raisonnement n'avait point de part à une erreur si brutale.

C'était un renversement du bon sens, un délire, une frénésie. Raisonnez avec un frénétique, et contre un homme qu'une fièvre ardente fait extravaguer; vous ne faites que l'irriter, et rendre le mal irrémédiable : il faut aller à la cause, redresser le tempérament, et calmer les humeurs dont la violence cause de si étranges transports. Ainsi ce ne doit pas être le raisonnement qui guérit le délire de l'idolâtrie?

Qu'ont gagné les philosophes avec leurs discours pompeux, avec leur style sublime, avec leurs raisonnements si artificieusement arrangés? Platon avec son éloquence qu'on a crue divine, a-t-il renversé un seul autel où ces monstrueuses divinités étaient adorées? Au contraire, lui et ses disciples, et tous les sages du siècle ont sacrifié au mensonge : ils se sont perdus dans leurs pensées; leur cœur insensé a été rempli de ténèbres, et sous le nom de sages qu'ils se sont donné, ils sont devenus plus fous que les autres, puisque contre leurs propres lumières ils ont adoré les créatures.

N'est-ce donc pas avec raison que saint Paul s'écrie dans notre passage : où sont les sages? où sont les Docteurs? Qu'ont opéré ceux qui recherchaient les sciences de ce siècle? ont-ils pu seulement détruire les fables de l'idolâtrie? ont-ils seulement soupçonné qu'il fallût s'opposer ouvertement à tant de blasphèmes, et souffrir, je ne dis pas le dernier supplice, mais le moindre affront pour la vérité? Loin de le faire, ils ont retenu la vérité captive, et ont posé pour maxime qu'en matière de religion, il fallait

suivre le peuple : le peuple qu'ils méprisaient tant, a été leur règle dans la matière la plus importante de toutes, et où leurs lumières semblaient le plus nécessaires.

Qu'as-tu donc servi, ô philosophie? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde comme nous disait saint Paul? n'a-t-il pas détruit la sagesse des sages, et montré l'inutilité de la science des savants?

C'est ainsi que Dieu a fait voir par expérience, que la ruine de l'idolâtrie ne pouvait pas être l'ouvrage du seul raisonnement humain. Loin de lui commettre la guérison d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le mystère de la croix, et tout ensemble il a porté le remède jusqu'à la source du mal. (*Discours sur l'histoire universelle,* 3e partie.)

II.

Quis credidit auditui nostro? et brachium Domini cui revelatum est? Et ascendet sicut virgultum coram eo, et sicut radix de terra sitienti : non est species ei, neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum : Despectum, et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem : et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum. Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit : et nos putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo et humiliatum. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra : disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit : et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm. Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum : sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum.

De angustia, et de judicio sublatus est : generationem ejus quis enarrabit? quia abscissus est de terra viventium : propter scelus populi mei percussi eum. Et dabit impios pro sepultura, et divitem pro morte sua : eo quod iniquitatem non fecerit, neque dolus fuerit in ore ejus. Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate : si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum, et voluntas Domini in manu ejus dirigetur. Pro eo quod laboravit anima ejus, videbit et saturabitur : in scientia sua justificabit ipse justus servus meus multos, et iniquitates eorum ipse portabit. Ideo dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia, pro eo quod tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est : et ipse peccata multorum tulit, et pro transgressoribus rogavit. (*Isaiæ, cap.* LIII.)

IVe INSTRUCTION.

RÉCIT DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.[1]

EXORDE.

1. Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.
Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi. (*Galat.* II.)

(1) Le Catéchisme du concile de Trente recommande aux pasteurs de ne pas laisser ignorer aux fidèles les points principaux de la Passion, et surtout ceux qui peuvent contribuer à affermir en eux la foi des vérités de la religion. Lui-même leur en donne l'exemple. 1° Il commence par expliquer avec le plus grand soin les termes du Symbole qui énoncent ce mystère : *Jésus-Christ a souffert — sous Ponce Pilate, — il a été crucifié, — il est mort, — et il a été enseveli.* C'est là une première manière de traiter la passion ; et ce plan, tout dogmatique qu'il est, se prête aisément à des développements historiques tels qu'on peut les désirer pour l'édification des fidèles. 2° Il envisage ensuite la passion dans ses figures et dans ses prophéties. C'est la deuxième manière de traiter ce sujet, manière doublement intéressante, si l'on a soin de mettre continuellement en regard la figure et la vérité, la prédiction et l'événement. 3° De plus, pour former les fidèles à la méditation de ce grand mystère, le Catéchisme leur propose trois considérations très-simples et en même temps très-efficaces et très-pratiques : *Qui a souffert ? — Pourquoi ? — Combien ?* C'est une troisième manière de prêcher la passion.

De toute éternité, Dieu avait prévu la chute de l'ange et celle de l'homme. Dans sa justice, il résolut d'abandonner le premier à sa malheureuse destinée, parce que son péché était l'effet d'une pure malice; au contraire, il décréta dans son infinie miséricorde qu'il aurait pitié de l'homme qui ne s'était pas porté de lui-même au mal, mais qui y avait été entraîné par la perfidie du démon.[1]

Les trois augustes personnes de la sainte Trinité

4° Il en ajoute une quatrième qui consiste à exposer les fruits et les mérites de la passion. 5° Non content d'avoir esquissé ces quatre plans différents, il exhorte encore les pasteurs à donner un récit suivi de la passion d'après les Evangiles, en l'entremêlant de réflexions propres à nourrir la foi et à exciter la piété. C'est la cinquième manière de traiter la passion, et celle qui semble plus généralement du goût des fidèles. Le bienheureux Léonard de Port-Maurice nous paraît le modèle du genre. (V. ses Œuvres traduites par M. le chanoine Labis.) 6° Il y a une sixième manière de prêcher sur ce sujet. Comme il est très-vaste, on pourrait le diviser en autant de parties qu'il y a de dimanches entre la Septuagésime et Pâques, c'est-à-dire, sept ou huit (en comptant le vendredi-saint et en exceptant la Quinquagésime), et les Rameaux. On ferait en sorte d'expliquer les XIV stations de la *Via Crucis,* en même temps que les dernières circonstances de la passion. Un carême ainsi fourni produirait à coup sûr des fruits précieux de salut. Les matériaux abondent. Saint Alphonse, L. de Blois, Alleaume, le P. Séraphin, etc., ont écrit au long sur cette matière. Pour les particularités qui ne sont pas consignées dans les Evangiles, user de circonspection et citer toujours les autorités, en ayant soin de ne pas confondre les révélations privées avec le récit inspiré.

(1) Non est tota causa quarè peccatum hominis sit remissibile, quia alio suggerente peccavit. (S. Th. 1-64-2 ad 4.)

tiennent conseil. L'éternelle sagesse avait à sa disposition une infinité de moyens pour réparer la faute de l'homme et le relever de sa chute.

Elle pouvait lui remettre gratuitement son péché ou se contenter d'une satisfaction imparfaite, telle que la créature eût été capable de la lui offrir. Mais en ce cas, la miséricorde eût agi seule au détriment de la justice, comme la justice eût agi seule au détriment de la miséricorde, si le Seigneur avait réprouvé l'homme comme il avait réprouvé l'ange rebelle.

Or, Dieu, en pardonnant à l'homme, voulut que sa justice fut pleinement satisfaite.

Le Fils de Dieu s'offre à son Père pour être la rançon du genre humain ; le Père accepte, le Saint-Esprit ratifie.

Il est arrêté dans les conseils divins que le Fils se revêtira de notre nature coupable et qu'il se chargera d'expier toutes nos iniquités. « Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum. » (*Is.* LIII.)

2. Mais comment opèrera-t-il notre rédemption? En faisant servir à l'expiation tout ce qui a servi au péché. C'est par la femme que la désobéissance est entrée dans le monde. Le Fils de Dieu naîtra d'une autre femme qui concourra à notre salut, comme la première a concouru à notre perte. Le serpent a séduit nos premiers parents par le moyen de l'arbre de la science du bien et du mal ; il faudra qu'un autre arbre, l'arbre de la croix, fournisse au monde le fruit de vie au lieu du fruit de mort. L'homme a péché par orgueil, en voulant devenir semblable à Dieu ; il a péché par convoitise, en voulant s'approprier ce que Dieu s'était réservé ; il a péché par sensualité, en accordant à sa chair une

jouissance qui lui était interdite. Il faudra que le Rédempteur s'anéantisse jusqu'à devenir le dernier des hommes, un ver de terre, le rebut du peuple, afin de réparer l'orgueil du péché; il faudra qu'il vive et qu'il meure dans le dénuement, afin de réparer la convoitise du péché; il faudra enfin qu'il soit l'homme de douleurs, afin de réparer le plaisir criminel du péché.

3. Les décrets divins vont s'accomplir.

Le Fils de Dieu s'est incarné dans le sein de Marie; il est né dans une étable, il a vécu dans l'obscurité d'un atelier pendant trente ans; enfin, après trois années de prédication, pendant lesquelles il a passé faisant le bien, le moment est venu de consommer le grand œuvre pour lequel il est descendu sur la terre.

Il l'appelait, ce moment, de toute l'ardeur de ses désirs. « Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur? Je dois être baptisé dans mon sang, disait-il, et combien il me tarde que ce baptême ait lieu? » Il désignait ainsi sa Passion.

Suivons, chrétiens, avec un douloureux intérêt, les diverses scènes de ce drame sanglant. Jamais le soleil n'en éclaira un plus lamentable.

Nous visiterons successivement les trois principaux théâtres qui furent témoins des souffrances de l'Homme-Dieu : nous le verrons agonisant au jardin des oliviers, puis traîné comme un malfaiteur devant les tribunaux de Jérusalem, enfin, sur le calvaire, achevant son sacrifice.

« Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum? » Qui donnera de l'eau à ma tête,

et à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer la mort de mon Sauveur?

O Mère de douleurs! vous avez eu le courage héroïque de suivre votre divin Fils jusqu'à la fin. Obtenez-nous la grâce de nous attendrir avec vous, et de payer par une reconnaissance et un amour sans bornes, une charité si prodigieuse.

PREMIER POINT.

4. Le Sauveur venait de célébrer la dernière Pâque avec ses disciples. Sachant qu'il allait bientôt les quitter, et ne pouvant consentir à se séparer entièrement d'eux, dans la nuit même ou l'on tramait sa mort, il institue l'adorable sacrement de l'Eucharistie, dans lequel il se laisse lui-même en personne comme un dernier gage de son amour.

Pour les préparer à cet auguste mystère, il leur lave les pieds, marquant ainsi la pureté parfaite qu'on doit s'efforcer d'apporter à ce banquet sacré.

Après leur avoir donné son corps à manger sous l'espèce du pain, et son sang à boire sous l'espèce du vin, il leur commande de faire la même chose dans la suite en mémoire de lui. Alors il leur adresse cet admirable discours, dans lequel on peut dire qu'il a ouvert son cœur tout entier à ses chers disciples. C'était comme son testament, testament rempli des recommandations les plus pressantes de s'aimer les uns les autres, comme lui-même les avait aimés, testament qui respire la plus grande tendresse. « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, leur dit-il, mais bien mes amis. Un serviteur ignore ce que fait son maître : pour moi, je vous ai révélé

tout ce que j'ai appris de mon Père. Jam non dicam vos servos; quia servus nescit quid faciat Dominus ejus. Vos autem dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis. » (*Joan.* xv.) Il leur promet le Saint-Esprit, les exhorte à persévérer dans son amour et à lui demander avec confiance toutes les grâces dont ils auraient besoin. Enfin, il fait à son Père la prière la plus touchante en leur faveur.

5. Après ce discours, Jésus, dit l'Evangile, alla avec ses disciples au delà du torrent de Cédron.

Il se rendit selon sa coutume à la montagne des olives, et ses disciples y allèrent aussi. Il vint avec eux dans le lieu qu'on appelle Gethsémani, où était un jardin dans lequel il entra avec ses disciples.

Or, Judas qui était déjà convenu avec les chefs de la Synagogue de le livrer entre leurs mains, savait aussi le lieu, parce que Jésus et ses disciples s'y étaient rendus fréquemment.

Le Sauveur aurait pu fuir le traître et lui ôter l'occasion d'accomplir ses noirs desseins; il va au contraire au devant de lui.

Le moment était critique; déjà l'apôtre infidèle était allé concerter les dernières mesures avec les princes des prêtres; Jésus dit à ses disciples : Demeurez ici, pendant que je m'en irai prier là-bas; priez aussi vous-mêmes, afin que vous n'entriez pas en tentation. « Orate ne intretis in tentationem. » (*Luc.* XXII.)

C'est par la prière en effet que nous devons nous prémunir contre les surprises de l'ennemi et contre la faiblesse de notre propre cœur.

Ensuite, laissant les autres, il prit avec lui Pierre,

Jacques et Jean, les mêmes qu'il avait choisis quelque temps auparavant pour être les témoins de sa Transfiguration ; et il commença à craindre et à être rempli de tristesse. « Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort. Tristis est anima mea usque ad mortem. Attendez ici et veillez avec moi. Sustinete hic et vigilate mecum. » A l'approche de sa Passion, le cœur de Jésus est saisi d'effroi et pénétré de douleur.

Mais quoi ! Seigneur, n'est-ce pas cette heure après laquelle vous avez soupiré toute votre vie avec tant d'ardeur ? Oui, sans doute, et ses dispositions ne sont point changées ; mais il appelle librement la crainte, l'ennui et la tristesse, il les excite volontairement dans sa personne, pour nous montrer qu'il était homme comme nous, sujet à toutes nos infirmités, à l'exception du péché. Il souffre cette crainte et cette tristesse, pour commencer lui-même à crucifier son âme, avant que les bourreaux ne tourmentent son corps. Il souffre la crainte et la tristesse, afin de nous consoler dans les épreuves intérieures auxquelles Dieu a coutume de soumettre la vertu.

6. En proie à cette tristesse volontaire, Jésus s'écarta de ses apôtres à la distance d'un jet de pierre ; et, s'étant mis à genoux, il fit cette prière : Mon Père, éloignez, s'il vous plaît, de moi ce calice. Cependant que ma volonté ne se fasse point, mais la vôtre. Et étant comme réduit à l'agonie, il priait de plus en plus, pour que cette heure passât loin de lui. Mon Père, disait-il, tout vous est possible ; détournez de moi ce calice ; toutefois qu'il en soit non comme je veux, mais comme vous voulez. Et il

eut une sueur comme de gouttes de sang qui coulaient jusqu'à terre.

Quelle agonie ! quelle profonde douleur ! Qu'est-ce donc, ô Jésus, qui vous cause une affliction dont il n'y a point d'exemple ? Je ne vois autour de vous ni bourreaux, ni verges, ni épines, ni clous ; et cependant le sang sort de vos veines, exprimé par le pressoir de la douleur ! Ah ! chrétiens, c'est qu'en ce moment, Jésus-Christ avait sous les yeux tous les tourments qu'il devait endurer jusqu'au dernier soupir. Et que dis-je ? Non, ce n'était pas seulement cette perspective, toute horrible qu'elle était, qui l'affligeait le plus. Dans son calice sont ramassées toutes les iniquités qui furent et qui seront jamais commises. Jésus-Christ s'en voit chargé ; il est accablé sous leur poids. Et ce qui met le comble à sa douleur, c'est qu'il prévoit que malgré sa mort, un nombre immense d'hommes abuseront du pardon et des grâces qu'il va leur mériter. Il souffrirait tout avec joie, s'il pouvait penser que son sang les sauverait tous.

Hélas ! comment est-il possible d'aimer encore le péché, quand on voit ce qu'il a coûté au Fils de Dieu ? Confus d'en être chargé, il n'ose plus lever les yeux vers le Ciel ; il se prosterne la face contre terre, et c'est en cet état d'humiliation, qu'il conçoit de nos péchés une douleur si vive et si intense, qu'elle eût suffi, dit un saint, étant partagée entre tous les hommes, pour les faire tous mourir.

Admirons ici la sublime résignation du Sauveur. Un combat excessivement pénible s'élève dans son âme entre les sens et la volonté. Ceux-là ont horreur du calice amer de la Passion. Malgré leur

répugnance, la volonté du Sauveur, faisant un effort héroïque : « Mon Père, dit-il, que votre volonté soit faite, et non la mienne. Non mea voluntas, sed tua fiat ! »

Apprenons de là, chrétiens, la conduite que nous devons tenir dans les tribulations et les épreuves de la vie. Un seul *fiat voluntas*, prononcé dans ces rencontres pénibles, vaut mieux que mille actions de grâces dans la prospérité. Alors surtout, redoublons d'humilité, de confiance et d'abandon dans la prière. Jésus-Christ reçut la visite d'un ange qui vint l'encourager ; vous aussi vous puiserez dans la prière des grâces de force et de résignation.

7. Que font cependant les trois apôtres que Jésus-Christ a laissés dans le voisinage ?

Qui le croirait ? Ils se sont laissés aller au sommeil. Le Sauveur se lève de la prière et vient à eux ; il les trouve endormis de tristesse. Il dit à Pierre : Simon, vous dormez ? Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible.

Vous l'entendez, chrétiens, Jésus-Christ ne cesse de nous recommander la vigilance et la prière. Sans la vigilance, vous ne tarderez pas à être attaqués par le démon qui ne cesse d'épier le moment de vous surprendre ; sans la prière, vous serez incapables de résister à ses attaques.

Jésus-Christ retourne se mettre en prière : Mon Père, dit-il de nouveau, si ce calice ne peut s'éloigner sans que je le boive, que votre volonté soit faite.

Pour la seconde fois, il revient vers ses disciples et les trouve encore qui dormaient ; car leurs yeux

étaient appesantis et ils ne savaient que lui répondre. C'était donc en vain, ô Jésus ! que vous espériez quelque consolation de ceux que vous appeliez tout à l'heure vos amis !

Ainsi il les laisse, et, pour la troisième fois, il se remet en prière, répétant les mêmes paroles.

Grand exemple qui nous montre avec quelle persévérance nous devons continuer de prier, lors même que le Ciel paraît sourd à notre voix ? Avertissement non moins salutaire sur le peu de fond qu'il faut faire sur l'amitié des hommes.

Sa prière terminée, le Sauveur se lève, fort et magnanime. Il retourne à ses disciples : Dormez à présent, et reposez-vous, si vous le pouvez, leur dit-il. C'en est assez. L'heure est venue, voici que le Fils de l'Homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons ; voici que celui qui doit me trahir est proche.

Tel est l'effet d'une prière fervente. Elle nous relève infailliblement de notre abattement et nous revêt de la force même de Dieu.

8. Il parlait encore, lorsque Judas Iscariote, un des douze, se présenta à la tête d'une cohorte de soldats romains et d'une troupe de gens au service des grands-prêtres et des Pharisiens. Cette foule avait des lanternes, des flambeaux, des bâtons et des armes.

Or, le traître leur avait donné un signal, en disant : Celui que je baiserai, c'est lui-même ; arrêtez-le, et emmenez-le avec précaution.

Et aussitôt, s'approchant de Jésus : Maître, lui dit-il, je vous salue. Et il le baisa.

Perfide Judas! traître, que fais-tu? De quel nom qualifier ton exécrable attentat? Le ciel et la terre en frémissent d'horreur! Jésus, comme un doux agneau, ne repousse point l'infâme baiser. Au lieu de traiter le perfide comme il le méritait : Mon ami! lui dit-il, à quel dessein êtes-vous venu? Quoi! Judas, vous livrez le Fils de l'Homme par un baiser?

O douceur! que vous êtes admirable! Comment n'avez-vous point amolli le cœur de ce tigre? Chrétiens, souvenez-vous par quelle voie Judas a été précipité dans cet abîme. Il aimait passionnément l'argent, et se laissant aveugler par sa passion, il en vint jusqu'à stipuler la vente de son Maître et de son Dieu pour trente pièces d'argent.

Vous vous récriez contre son attentat; mais, prenez-y garde, il a encore des imitateurs. Que de fois en effet on vend encore son âme, sa conscience, son salut, pour une poignée de vile monnaie! Séduite par l'appât de l'or, cette personne sacrifie son innocence, celle-là ose commettre le parjure, d'autres profanent les saints jours de dimanches et de fêtes; d'autres cherchent à s'enrichir par des moyens injustes.

Mais quels sont surtout ceux qui renouvellent le crime de Judas?

Ah! vous m'avez prévenu : ce sont ceux qui communient d'une manière indigne. Oui, ô mon Sauveur, quiconque se rend coupable d'une communion sacrilége, vous donne de nouveau le baiser de Judas! Ah! que n'avons-nous des larmes de sang pour expier un tel outrage?

9. Le Sauveur est au moment de se livrer; mais il ne convient pas qu'on le prenne par surprise. Vou-

lant montrer que c'est par un libre choix de sa volonté qu'il s'offrait, il s'avance vers la troupe, et leur dit : Qui cherchez-vous? — Jésus de Nazareth, lui répondirent-ils. — C'est moi, leur dit Jésus.

Or, dès que Jésus leur eut dit : c'est moi, ils furent renversés et tombèrent par terre.

Après les avoir terrassés d'une seule parole, il leur permet de se relever. Il leur demande donc de nouveau : Qui cherchez-vous? — Jésus de Nazareth, lui dirent-ils. — Je vous ai déjà dit que c'est moi, répondit Jésus. Puisque c'est moi que vous cherchez, laissez aller mes disciples.

Si une seule parole de Jésus a suffi pour renverser ses ennemis, alors qu'il était près de se livrer entre leurs mains, que sera-ce, quand au jour du jugement, apparaissant dans tout l'éclat de sa puissance, il prononcera contre les réprouvés cette terrible sentence : Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel?

Sa puissance ainsi prouvée à ses ennemis, le Sauveur les laisse se jeter sur lui et l'arrêter.

Ceux qui étaient autour de lui voyant bien ce qui allait arriver, lui dirent : Seigneur, permettez-nous de tirer l'épée. Sans attendre la réponse, Simon-Pierre tire la sienne, et frappant le serviteur du grand-prêtre, lui coupe l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. Mais Jésus ne veut pas être défendu par la force. Cessez, leur dit-il, et touchant l'oreille du blessé, il le guérit à l'instant. Il dit ensuite à Pierre : Remettez votre épée dans le fourreau ; car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée. Quoi! ne boirai-je point le calice que mon Père m'a donné? Doutez-vous que si je voulais prier mon Père, il ne m'enverrait aussitôt plus de douze

légions d'anges? Comment donc s'accompliront les Ecritures, qui ont prédit qu'il en serait ainsi?

Deux miracles coup sur coup, l'un de puissance, l'autre de bonté. Le Sauveur ne néglige rien pour ouvrir les yeux à ses persécuteurs ; ils restent insensibles à tout. O mon Dieu ! que l'abus des grâces est funeste et dans quel aveuglement il finit par plonger les âmes !

Ne pouvant les convertir, Jésus-Christ veut du moins convaincre ses ennemis que, s'ils avaient réussi cette fois à s'emparer de sa personne, c'est qu'il l'avait bien voulu. C'est pourquoi il dit aux princes des prêtres et aux officiers du temple qui étaient venus à lui : Vous êtes venus à moi comme à un voleur, avec des épées et des bâtons pour me prendre. J'étais tous les jours parmi vous, enseignant dans le temple, et alors vous n'avez pu m'arrêter. Mais voici votre heure et celle de la puissance des ténèbres.

« Il a été offert, avait dit le prophète Isaïe, parce que lui-même l'a voulu. Oblatus est quia ipse voluit. » C'est cette prophétie, que Jésus-Christ vérifie dans ce moment. Oui, bon Sauveur, je le confesse et je vous en bénis, vous êtes la victime volontaire de mon salut. Vous avez consenti de votre plein gré à devenir captif des Juifs pour mon amour. Eh bien ! moi aussi je veux être le reste de ma vie le captif volontaire et la victime parfaite de votre sainte volonté !

SECOND POINT.

10. Voilà donc enfin les juifs maîtres de la personne du Sauveur. Ils le garrottent et l'emmènent.

Cependant les disciples prennent la fuite ; et bien que Jésus, s'oubliant lui-même, ait pourvu à leur sûreté, en défendant aux soldats de leur nuire, tous l'abandonnent. Pierre lui-même n'ose plus le suivre que de loin.

La cohorte conduisit d'abord le Sauveur chez Anne; car il était beau-père de Caïphe qui était grand-prêtre cette année-là. Celui-ci sans doute avait recommandé d'en agir ainsi par déférence pour son beau-père.

De là, on mena le Sauveur chez Caïphe. C'est cet indigne Pontife qui avait fait entendre aux Juifs qu'il était expédient qu'un homme mourût pour la nation.

Déjà les Prêtres, les scribes et les anciens du peuple se trouvaient réunis dans sa maison.

Pierre et un autre disciple suivaient à quelque distance. Or, ce disciple qui était connu du grand-prêtre, entra dans la cour de la maison avec Jésus. Mais Pierre étant demeuré à la porte, l'autre disciple parla à la portière et lui procura l'entrée. On avait allumé du feu au milieu de la cour, et les gens de service se tenaient autour, parce qu'il faisait froid. Pierre étant entré, s'assit au milieu d'eux, et en attendant l'issue de l'affaire il se chauffait.

Bientôt nous verrons combien sa présomption lui coûta cher.

11. Cependant on avait introduit Jésus dans la salle où les prêtres étaient assemblés. Sa perte était résolue d'avance; mais il fallait donner quelque semblant de forme à sa sentence.

Le grand-prêtre l'interrogea donc sur sa doctrine et sur ses disciples. Jésus lui répondit : J'ai parlé

au monde ouvertement ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple où s'assemblent tous les Juifs, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez sur ce que j'ai dit ceux qui m'ont entendu. Voici des gens qui savent les choses que j'ai dites.

En parlant ainsi, le Sauveur indiquait sans doute quelques-uns de ses auditeurs, qui étaient présents et en état de rendre témoignage de sa doctrine.

Cette réponse était pleine de sagesse. Un accusé n'est pas admis à déposer en sa faveur. Quand il s'agit de crimes publics, le juge doit s'en rapporter aux témoins et condamner ou absoudre d'après leurs dépositions mûrement examinées. En voulant procéder autrement, Caïphe violait une des règles les plus élémentaires de la justice. Jésus-Christ se devait à lui-même de le lui faire sentir. Mais on n'a pas raison impunément contre des juges passionnés. Dès qu'il eut fait cette réponse, un des officiers présents lui donna un soufflet, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? Jésus lui repartit : Si j'ai mal parlé, montrez en quoi ; si au contraire j'ai parlé convenablement, pourquoi me frappez-vous ?

A cette action brutale que les juges approuvent par leur silence, Jésus oppose une réflexion pleine de calme et de dignité. O bon Sauveur ! pourquoi suis-je, hélas ! si sensible aux moindres affronts ? Ah ! que votre conduite condamne hautement l'esprit de ressentiment et de vengeance ! Je comprends maintenant combien il est beau et généreux d'étouffer l'orgueil et de souffrir l'humilation. O Jésus ! qui m'avez appris par vos leçons et plus encore par vos exemples que vos êtes doux et humble de cœur,

faites que je goûte et que je pratique fidèlement ces vertus !

12. La remarque du Sauveur au grand-prêtre était si raisonnable, que le Conseil se crut obligé de procéder à l'audition des témoins.

On en chercha donc, afin de pouvoir colorer la sentence qu'on méditait. Mais quelque recherche qu'on fit, on n'en trouva pas qui pussent alléguer une accusation vraisemblable. Et cependant plusieurs faux témoins se présentèrent dont les témoignages ne s'accordaient pas.

Enfin il en vint deux qui déposèrent en ces termes : Nous l'avons entendu dire : je peux détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours, je détruirai ce temple fait de main d'homme, et dans l'espace de trois jours, j'en rebâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. Mais leurs dépositions n'étaient pas conformes.

Vous savez qu'en effet Jésus-Christ avait dit, en parlant du temple de son corps : Détruisez ce temple et je le rebâtirai dans trois jours. Il prédisait ainsi sa mort et sa résurrection. Les faux témoins rendirent mal sa pensée et même ses paroles, car Notre-Seigneur n'avait pas dit : je détruirai ce temple, mais : détruisez ce temple.

Le grand-prêtre comprit que de telles dépositions étaient sans valeur. Il se leva donc et adressant la parole au Sauveur : Vous ne répondez point, lui dit-il, à ce que ces gens témoignent contre vous ? Mais Jésus, suffisamment justifié par les contradictions de ses accusateurs, garda le silence et ne répondit rien.

13. Il fallait bien pourtant qu'il parlât. Désormais ses paroles seules pouvaient fournir prétexte à sa condamnation.

Le grand-prêtre l'interrogea donc de nouveau : « Au nom du Dieu vivant, lui dit-il, je vous adjure de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu éternellement béni. »

A cette question solennelle qui lui était adressée au nom de son Père, Jésus répondit : « Vous l'avez dit; oui, je le suis. Et je vous déclare de plus qu'un jour vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite du Dieu tout-puissant venir sur les nuées du ciel. »

Alors le grand-prêtre, cachant sa joie sous le masque d'une douleur hypocrite, déchira ses vêtements, en disant : Il a blasphémé. Qu'avons-nous besoin de témoins? Vous-mêmes vous venez d'entendre le blasphème; que vous en semble? Tous répondirent de concert : Il a mérité la mort.

Voici, chrétiens, une des preuves les plus éclatantes de la divinité de Jésus-Christ. Le Sauveur sait qu'il lui en coûtera la vie pour affirmer ce qu'il est. Il l'affirme sans hésiter, et il sera le premier martyr de cette vérité. O Jésus! tandis que les Juifs vous traitent de blasphémateur, nous vous adorons, nous, comme notre Seigneur et notre Dieu, comme le vrai Messie promis au monde. Donnez-nous de maintenir courageusement notre foi, au prix même de notre vie, s'il est nécessaire.

14. Les juges satisfaits vont prendre du repos et abandonnent le Fils de Dieu à la garde de leurs valets.

Qui nous dira les outrages que lui fit subir cette indigne valetaille pendant tout le reste de la nuit?

O nuit horrible ! quelques-uns se mirent à lui cracher au visage, d'autres à le frapper et à le traiter avec dérision. Ils lui bandèrent les yeux, et lui donnant des coups sur le visage, ils lui disaient : Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé; et ils le blasphémaient de toute sorte de manières.

C'est ainsi, chrétiens, que votre Sauveur a voulu expier dans sa personne adorable tant de crimes et de désordres qui se commettent dans les ténèbres. Voilà ce que lui ont valu ces assemblées nocturnes où règnent la dissolution et l'intempérance.

On renouvelle encore cette indigne conduite dans ces spectacles licencieux, dans ces réunions mondaines où la religion et l'innocence sont foulées aux pieds. Ayez-les donc en horreur.

15. Ce qui mit le comble à la peine du Sauveur, c'est que, pendant qu'il était ainsi à la discrétion de ses ennemis, le premier et le plus privilégié de ses disciples, Pierre renonçait son divin Maître.

Jésus-Christ l'en avait prévenu; mais Pierre comptant sur ses forces, ne se défia point du danger. Pendant qu'il était dans la cour du grand-prêtre, une servante y vint et lui dit après l'avoir regardé : Vous aussi, vous étiez avec Jésus de Nazareth. Mais il le nia devant les assistants : Femme, dit-il, je ne le connais point et je ne sais ce que vous dites.

Il se retira dans le vestibule, et le coq chanta. Mais comme il sortait de la porte, une autre servante l'aperçut et dit à ceux qui étaient là : Cet homme-là était aussi avec Jésus de Nazareth. Un moment après, un autre le voyant, lui dit : Vous êtes aussi de ces gens-là. Ils lui demandèrent donc s'il n'était pas aussi de ses disciples. Pierre le nia pour la

seconde fois et ajouta le serment au mensonge : Je n'en suis pas; je ne connais point cet homme.

Environ une heure après, un autre serviteur du grand-prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Ne vous ai-je pas vu avec lui dans le jardin? Les autres s'approchant, lui dirent à leur tour : Vous êtes certainement de ces gens-là, car vous êtes Galiléen ; votre langage vous trahit. Pierre le nia une troisième fois. Il se mit à faire des imprécations et à dire avec serment : Je ne connais point l'homme dont vous parlez.

Il avait à peine achevé cette parole que le coq chanta pour la seconde fois et le Sauveur s'étant retourné, regarda Pierre. L'apôtre infidèle se ressouvint alors de la prédiction de Jésus, et sortant aussitôt, il pleura amèrement.

Dans cette chute du prince des apôtres, il y a pour nous tous un grand avertissement. Malheur aux présomptueux qui, au mépris des recommandations de l'Esprit-Saint, s'exposent volontairement à l'occasion du péché. « Celui qui aime le péril, y périra. Qui amat periculum, in illo peribit. » Fuyez avec soin la compagnie des impies et des libertins; car vous deviendrez infailliblement semblables à eux. Nous sommes tous faibles; quelle imprudence de nous aventurer aux bords du précipice!

16. Dès qu'il fut jour, les anciens du peuple, les princes des prêtres et les scribes s'assemblèrent contre Jésus pour le faire mourir. Ils lui demandent de nouveau s'il est le Christ. Jésus-Christ maintient fermement sa qualité. Vous êtes donc le Fils de Dieu, lui dirent-ils tous ensemble. — Vous le dites, oui, je le suis.

Toute la troupe se levant alors, on conduisit Jésus, lié, au prétoire de Pilate. Mais ils n'y entrèrent pas eux-mêmes de peur de se souiller, et de ne pouvoir manger la pâque.

Alors Judas qui l'avait livré, voyant que Jésus était déjà condamné par la synagogue, poussé par le repentir, reporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens. J'ai péché, dit-il, en livrant le sang du juste. — Que nous importe? lui dirent ces hommes cruels; c'est votre affaire. Cette réponse acheva de le désespérer. Il jeta l'argent dans le temple, et étant sorti, il alla se pendre.

Les princes des prêtres ayant ramassé les pièces d'argent se firent scrupule de les mettre au trésor, parce que c'était le prix du sang. Après délibération, ils se décidèrent à en acheter le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est pour cela que ce champ fut appelé *Haceldama*, c'est-à-dire le champ du sang.

Alors fut accomplie la prédiction du prophète Jérémie : « Ils ont reçu trente pièces d'argent, le prix pour lequel a été vendu Celui que les enfants d'Israël ont mis à prix ; et ils en ont acheté le champ d'un potier, comme le Seigneur me l'a fait voir. »

Que la fin tragique du traître est épouvantable ! Que n'ont pas à craindre ceux qui ont eu le malheur de l'imiter par des communions sacriléges, s'ils ne se hâtent d'en faire une sincère pénitence et de prendre pour modèle celle de saint Pierre!

17. Pilate instruit du sujet qui amenait les Juifs au prétoire, sortit vers eux et leur dit : De quoi accusez-vous cet homme? — Si ce n'était pas un malfaiteur, répondirent-ils, nous ne vous l'aurions

pas livré. — Prenez-le donc vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Mais les Juifs lui dirent : Il ne nous est pas permis de faire mourir personne.

En effet, les Romains leur en avaient ôté le droit, et les Juifs en reconnaissant qu'ils ne possédaient plus la souveraine puissance, avouaient par là même que le temps du Messie était venu. Au lieu de le reconnaître dans ce Jésus, qui avait fait tant de miracles, les aveugles poursuivent sa mort. Ils n'auraient pu du reste que le condamner à être lapidé ; mais Jésus-Christ avait prédit qu'il serait crucifié.

Obligés de formuler une accusation, ils dirent à Pilate : Nous avons trouvé cet homme qui pervertissait notre nation, défendait de payer le tribut à César, et se donnait le nom de Christ et de roi.

Ce dernier mot fit effet sur Pilate. Il rentre dans le prétoire : Etes-vous le roi des Juifs? demanda-t-il à Jésus. Le Sauveur lui répondit : Dites-vous cela de vous-même, ou le tenez-vous de quelque autre? Est-ce que je suis Juif? répliqua Pilate. C'est votre nation et les grands-prêtres qui vous ont mis entre mes mains; qu'avez-vous fait?

Pilate parlant en qualité de juge, le Sauveur toujours soumis aux puissances légitimes, lui fit cette réponse : Mon royaume n'est pas de ce monde. S'il était de ce monde, mes sujets ne manqueraient point de combattre pour que je ne fusse point livré aux Juifs; mais mon royaume n'est point d'ici. Pilate lui dit : Vous êtes donc roi? Jésus lui répondit : Vous le dites, je suis roi. Je suis né et venu au monde pour rendre hommage à la vérité. Quiconque aime la vérité écoute ma voix. — Qu'est-ce que la vérité? lui dit Pilate.

Sans attendre la réponse, il sort et va déclarer aux Juifs qu'il ne trouve en Jésus aucun sujet de condamnation. La royauté du Sauveur n'a rien en effet qui puisse faire ombrage aux puissances de la terre.

Gardons-nous, chrétiens, de suivre jamais la conduite légère de ce magistrat qui demande quelle est la vérité et qui se détourne aussitôt de peur de l'entendre. Eh bien! Pilate, puisque tu t'en rends indigne, en ne voulant pas prêter l'oreille à la parole de Dieu, tu ne l'entendras pas, et elle n'arrivera pas jusqu'à toi, cette vérité, dont tu fais si peu de cas.

18. Les Juifs ne se déconcertent pas; ils multiplient les accusations et les crimes. Jésus n'y répondit rien. Pilate lui demande s'il n'entend pas les griefs dont on le charge. Jésus continue de garder le silence. Le gouverneur Romain en est surpris. Il voit dans ce silence quelque chose de grand et de sublime. Il aurait donc dû prendre la défense de l'Innocent. Mais la faiblesse de son caractère l'empêche d'écouter la voix de sa conscience.

Forts de sa timidité, enhardis par ses hésitations, les Juifs se mettent à crier avec plus de force : Il soulève le peuple, semant sa doctrine par toute la Judée depuis la Galilée jusqu'ici.

Quelle calomnie! Les bienfaits sans nombre du Sauveur lui donnaient le plus éclatant démenti. Le faible Pilate entendant parler de la Galilée, demanda si Jésus était Galiléen, et quand il sut qu'il était sujet d'Hérode, heureux de pouvoir se débarrasser d'une cause qui commençait à l'inquiéter, il renvoya Jésus à Hérode qui était pour lors à Jérusalem.

19. De nouvelles humiliations attendaient le Sauveur à ce nouveau tribunal.

Hérode était le meurtrier de saint Jean-Baptiste. Il avait souvent entendu parler de Jésus. Il fut donc très-aise de le voir, espérant qu'il ferait un miracle devant lui. Ainsi il lui fit plusieurs questions auxquelles Jésus ne fit aucune réponse; il ne répondit pas plus aux accusations que les scribes et les princes des prêtres persistaient à faire contre lui.

Hérode se voyant déçu dans son attente, ne témoigna que du mépris pour le Sauveur et ses courtisans en firent de même. La sagesse éternelle fut donc traitée en insensé. Jésus couvert d'une robe blanche par dérision fut renvoyé à Pilate.

20. La conduite d'Hérode ne diminua pas l'embarras du gouverneur romain. Il convoque les princes des prêtres, les magistrats et le peuple, et leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme un séditieux. Je l'ai interrogé en votre présence, sans trouver en lui aucun sujet de condamnation. Hérode n'en a pas trouvé non plus; car il ne l'a point traité en criminel qui mérite la mort. Je le laisserai donc aller après l'avoir fait châtier.

Mais, ô juge inique, de quoi le ferez-vous châtier? Vous proclamez son innocence, et vous le ferez punir, et vous le condamnerez aux fouets? Tel est l'expédient injuste que la faiblesse suggère à Pilate. Mais il n'était pas de nature à satisfaire les vues sanguinaires des Juifs.

Pilate s'en aperçut, et aussitôt il imagina un nouvel expédient plus honteux encore pour le Sauveur que le premier. C'était la coutume qu'au jour solennel, le gouverneur romain accordât au peuple la liberté

d'un prisonnier à son choix. Voici comment il essaya de tirer parti ce cette coutume. Il y avait alors dans les prisons de Jérusalem un scélérat fameux qu'on appelait Barabbas. C'était un voleur qui avait été mis en prison, comme coupable de sédition et de meurtre. Lequel voulez-vous que je vous délivre. demande Pilate au peuple, de Barabbas ou de Jésus qui est appelé Christ? O le hideux parallèle! O Jésus, avec qui ose-t-on vous comparer?

Il attendait la réponse, lorsque son épouse lui envoya un message : Ne vous mêlez point, lui fit-elle dire, de ce qui regarde cet homme juste, car j'ai beaucoup souffert à son sujet dans un songe que j'ai eu.

Mais les princes des prêtres échauffèrent le peuple et lui persuadèrent de demander Barabbas et de faire périr Jésus.

Pilate leur ayant donc demandé de nouveau : lequel des deux voulez-vous qu'on vous délivre? la foule s'écria tout d'une voix : faites périr celui-ci et qu'on nous donne Barabbas.

Pilate qui voulait toujours sauver Jésus : Que voulez-vous donc, leur dit-il, que je fasse au roi des Juifs qu'on appelle le Christ? Ils se mirent à crier tous : crucifiez-le, crucifiez-le. — Mais quel mal a-t-il fait? Je ne trouve rien en lui qui mérite la mort. Je vais donc le faire châtier, répéta-t-il, et puis je le renverrai. Mais le peuple redoubla ses clameurs : crucifiez-le, qu'il soit crucifié.

Alors Pilate fit prendre Jésus, et le fit flageller.

21. La flagellation était le supplice des esclaves. Jésus-Christ accepte ce tourment ignominieux. On le dépouille de ses habits, on l'attache à la colonne.

Déjà le barbare supplice commence. O anges du ciel ! que ne vous est-il permis d'arracher votre roi à cet outrage? Les bourreaux, comme autant de chiens excités par la rage, font pleuvoir une grêle de coups sur l'innocente victime. Sa chair virginale est sillonnée par les fouets et les verges. Son sang ruisselle de toutes parts. Son corps n'est plus qu'une plaie. « Nous l'avons vu, s'écrie Isaïe en gémissant, et il était devenu méconnaissable. Vraiment il a été blessé à cause de nos iniquités et il a été broyé à cause de nos crimes. Vidimus eum et non erat aspectus... Ipse autem vulneratus est propter, iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. » (*Isa.* LIII.)

O bon Jésus, dit ici saint Bernard, nous avons péché, et c'est vous qui expiez nos fautes?

Oui, chrétiens, voilà à quel état Jésus a été réduit par nos péchés. Il a souffert dans sa chair divine à cause surtout des péchés de sensualité et d'impureté. Oh! pourrons-nous bien n'en pas concevoir la plus vive horreur?

22. Les bourreaux sont épuisés, mais leur fureur n'est pas satisfaite.

Les soldats du gouverneur ayant emmené Jésus dans la cour du prétoire, rassemblent autour de lui la cohorte entière, et après l'avoir dépouillé de nouveau, ils le couvrent d'un manteau de pourpre. Puis, entrelaçant des épines, ils en firent une couronne qu'ils mirent sur sa tête; ils lui mirent aussi un roseau à la main droite. Ensuite, fléchissant le genou devant lui, ils le saluaient par dérision, en disant : Roi des Juifs, je vous salue. Et ils lui donnaient des soufflets, et ils frappaient sa tête avec le roseau, et ils lui crachaient au visage.

Votre prophète, ô Jésus! avait prédit que vous seriez rassasié d'opprobres. Hélas! que peut-on ajouter à ces dérisions sacriléges? Et comment, ô Père éternel! permettez-vous que votre divin Fils, votre image et l'éclat de votre splendeur, soit avili à ce point? « Propter scelus populi mei percussi eum. Je l'ai frappé, nous répond le Père céleste, à cause des crimes de mon peuple. »

O bon Sauveur! agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, qu'il vous en a coûté pour nous mériter le pardon! Orgueil, vanité, ambition, désir effréné des honneurs et des distinctions, voilà votre ouvrage! C'est vous qui avez fait du Roi des rois un roi de douleurs et d'ignominie! Comprenons enfin, chrétiens, combien l'orgueil est odieux au Seigneur. C'est par les humiliations les plus incompréhensibles qu'il a dû l'expier.

Ces épines qui percent la tête du Sauveur ce sont aussi ces mauvaises pensées volontaires, auxquelles vous prenez plaisir. Désormais, souvenez-vous-en, afin de les combattre et de les repousser avec fidélité et promptitude.

23. Dans l'état où se trouve le Sauveur, Pilate, qui se flattait toujours de le délivrer, croit qu'il suffira de le montrer au peuple. Il le lui présente donc, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre, et il leur dit : Voilà l'Homme. Mais les pontifes et leurs officiers crièrent aussitôt : Crucifiez-le, crucifiez-le. Prenez-le vous-mêmes, répliqua-t-il, et crucifiez-le, car pour moi je n'ai aucun sujet de le condamner. Les Juifs répondirent : Nous avons une loi, et selon cette loi, il mérite la mort, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu.

Pilate sentit redoubler sa crainte en entendant cette parole; et rentrant dans le prétoire, il dit à Jésus : D'où êtes-vous? Mais Jésus ne lui répondit rien. Pilate lui dit donc : Vous ne me répondez pas? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier, et que j'ai le pouvoir de vous relâcher? Jésus pour lui apprendre à user sagement de son autorité : Vous ne pourriez rien contre moi, lui dit-il, si le pouvoir ne vous avait été donné d'en haut; c'est pour cela que celui qui m'a livré à vous est plus criminel.

Touché de cette parole et de tout ce qu'il remarquait d'extraordinaire dans le Sauveur, Pilate songea de nouveau aux moyens de le délivrer. Les Juifs s'aperçurent sans doute qu'il était ébranlé, et pour le contraindre à condescendre définitivement à leurs désirs, ils se mirent à crier : Si vous le relâchez, vous n'êtes pas ami de César, car quiconque se donne pour roi se déclare contre César. A ce discours, Pilate crut entendre une voix de tonnerre. Sa lâcheté n'y tint plus. Il s'assit sur son tribunal, et dit aux Juifs : Voilà votre roi. — Otez-le, ôtez-le, crucifiez-le. — Crucifierai-je votre roi? Les pontifes répondirent : Nous n'avons pas d'autre roi que César.

Pilate voyant que tout était inutile et que le tumulte allait en augmentant, se fit apporter de l'eau, et se lavant les mains devant le peuple, il dit : Je suis innocent du sang de ce juste. Pour vous, vous en serez responsables. Et tout le peuple répondit : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! Pilate voulant enfin donner satisfaction au peuple, prononça une sentence conforme à leurs vœux. Il

relâcha Barabbas et abandonna Jésus entre les mains des Juifs pour qu'il fût crucifié.

Voilà donc où aboutit la faiblesse de ce juge indigne. Il est l'image de ces hommes dominés par le respect humain, qui sont toujours prêts à sacrifier leur conscience et leurs devoirs à l'estime du monde et à leurs intérêts temporels. On craint de déplaire, on redoute la disgrâce de César, c'est-à-dire des puissants, et l'on ne craint pas d'encourir celle de Dieu.

Terrible imprécation que celle que les Juifs prononcent contre eux-mêmes ! Hélas ! l'Eternel l'a entendue et ratifiée. Depuis dix-huit cents ans ce peuple infortuné porte la peine de son déicide ! Craignons, chrétiens, de nous exposer par le péché à un malheur semblable, à un malheur éternel. Le sang de Jésus-Christ, en tombant sur les réprouvés, a allumé les feux de l'enfer, qui les dévoreront à jamais, sans les consumer.

On s'empresse de donner suite à la sentence. On fabrique à la hâte une croix pour le Sauveur, et les soldats l'emmènent vers le calvaire.

Suivons le nouvel Isaac portant sur ses épaules le bois où il doit consommer son sacrifice.

TROISIÈME POINT.

24. « Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet et non aperiet os suum. Il sera conduit comme une brebis à la boucherie, et comme un agneau devant celui qui le tond, il gardera le silence et il n'ouvrira pas la bouche. » (*Isa.* LIII.)

Ainsi l'avait prédit Isaïe.

Le Sauveur s'abandonne en effet, sans résistance et sans murmure, aux soldats chargés d'exécuter la sentence. Ils lui ôtent le lambeau d'écarlate dont ils l'avaient affublé, lui remettent ses vêtements et le mènent hors de la ville pour le crucifier.

Jésus chargé de sa croix sort donc pour aller au lieu appelé calvaire, en hébreu Golgotha.

Mais épuisé de sang et de forces, il ne tarde pas à succomber sous ce pesant fardeau, qui était la figure des péchés du monde. Craignant de le voir expirer avant d'arriver au calvaire, moins par compassion que pour avoir la barbare satisfaction de le voir crucifié, les soldats lui cherchent un aide. En ce moment passait par là un homme de Cyrénée nommé Simon, qui revenait d'une maison de campagne. Ils le contraignent à prendre la croix de Jésus, et ils la lui mettent sur les épaules pour qu'il la porte derrière lui.

Qui de vous, chrétiens, n'envie le sort de ce Simon? Ne nous faisons cependant pas illusion. Hélas! autant nous nous fussions estimés heureux de soulager le Sauveur et de le décharger de sa croix, autant nous sommes peu généreux pour accepter celles qu'il nous envoie.

Cependant, ne l'oublions pas, Jésus-Christ nous l'a déclaré, et la nécessité où fut le Cyrénéen de porter la croix en est une nouvelle preuve, si nous voulons être ses disciples, il faut que nous renoncions à nous-mêmes, que nous portions notre croix tous les jours, et que nous suivions ainsi le Sauveur. « Si quis vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam quotidie et sequatur me. »

25. Jésus était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui se lamentaient sur lui. Mais se tournant vers elles : Filles de Jérusalem, dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici bientôt le temps où l'on dira : heureuses les femmes stériles, heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et les mamelles qui n'en ont point allaité ! Alors ils commenceront à dire aux montagnes : tombez sur nous ; et aux collines : cachez-nous. Car si c'est ainsi qu'on traite le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ?[1]

Le sort de Jérusalem touche plus le bon Sauveur que ses propres maux. Elle va mettre le sceau à sa réprobation, en crucifiant son Messie. Jésus-Christ prédit de nouveau sa ruine prochaine. Mais sa prédiction regarde aussi les pécheurs obstinés figurés par la cité ingrate et déicide. O menace épouvantable ! si on traite ainsi l'innocent, qu'en sera-t-il des coupables ?

Faisons donc pénitence, nous tous qui avons péché, afin de n'avoir pas un jour le malheur d'être traités comme le fut la perfide Jérusalem.

26. Avec Jésus, on conduisait au calvaire deux malfaiteurs aussi condamnés au supplice de la croix.

(1) Culpa est malum pejus quam pœna. (S. Th. 1-48-6 ad 1. et o.) Culpa enim consistit in deordinato actu voluntatis ; pœna in privatione alicujus eorum quibus utitur voluntas. Malum culpæ opponitur propriè bono increato ; contrariatur enim impletioni divinæ voluntatis, et divino amori, quo bonum divinum in seipso amatur, et non solum secundum quid participatur à creatura.

Ce fut en cette compagnie, comme le prophète l'avait marqué, que Jésus gravit la montagne du Calvaire.

Lorsqu'ils furent arrivés, on lui présenta à boire du vin mêlé de myrrhe et de fiel; mais après en avoir goûté, il n'en voulut point boire, parce que, disent de pieux auteurs, ce breuvage était fortifiant et propre à assoupir la douleur. Or, le Sauveur ne voulait s'épargner aucune souffrance; il en goûta, seulement pour en sentir l'amertume.

Il était environ midi. On le crucifia et avec lui les deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, en sorte qu'il était au milieu. Ainsi fut-il mis au nombre des scélérats.

Oh! qui nous dira ici ce que le Sauveur eut à souffrir dans le supplice du crucifiement? On lui arrache avec violence ses vêtements qui collaient à ses plaies; Jésus est semblable à une victime écorchée. Lui-même, sans attendre l'ordre des exécuteurs, s'étend sur la croix comme un agneau. Entendez les coups de marteau! voyez ces énormes clous qu'on enfonce dans ses mains et dans ses pieds! Quatre ruisseaux de sang en découlent; la croix et la terre en sont teintes. On élève la croix et on la laisse retomber avec une horrible secousse dans le creux qui lui est préparé.

Voilà le Fils de Dieu suspendu entre le ciel et la terre!

Grand Dieu! reconnaissez-vous votre Fils? Ciel! frémissez d'étonnement!

> Arbor decora et fulgida,
> Ornata regis purpura,
> Electa digno stipite
> Tam sancta membra tangere.

O arbre glorieux et brillant, s'écrie l'Eglise, arbre décoré de la pourpre royale, arbre choisi entre tous pour toucher les membres sacrés du Sauveur !

Beata cujus brachiis
Pretium pependit sæcli,
Statera facta corporis,
Tulitque prædam tartari.

Je vous bénis ! vous êtes heureuse d'avoir porté entre vos bras la rançon du monde ; vous êtes la balance qui a pesé le corps du Rédempteur et qui lui a valu la dépouille de l'enfer !

Puis, s'apitoyant sur les tourments de son divin Epoux, elle demande à cette croix d'être moins cruelle pour lui.

Flecte ramos arbor alta,
Tensa laxa viscera,
Et rigor lentescat ille
Quem dedit nativitas,
Et superni membra regis
Tende miti stipite !

Arbre sacré, dit-elle, rends tes branches plus flexibles, relâche le corps de mon Sauveur ; que ta dureté naturelle s'amollisse ; étends avec plus de douceur les membres du roi du ciel !

27. Le déicide est consommé ; il ne reste plus qu'à le venger.

Jésus-Christ se voit à peine élevé en croix, qu'il s'empresse d'intercéder, afin d'obtenir pardon pour ses bourreaux : Mon Père, et ce fut sa première

parole, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. « Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt! »

Ecoutez cette prière, ô vous, chrétiens vindicatifs, qui ne savez vous résoudre à pardonner la plus légère offense. Comment oserez-vous vous approcher de la croix pour la baiser, si vous conservez de la haine et du ressentiment contre vos frères? Ah! plutôt, venez en ce jour déposer aux pieds de Jésus crucifié toutes vos inimitiés et vos désirs de vengeance. S'il a prié pour ceux qui l'ont fait mourir, lui, notre Dieu et notre maître, lui, l'innocence et la sainteté même, lui le bienfaiteur par excellence, quelle raison alléguerez-vous pour refuser le pardon à vos semblables, vous qui êtes mortels comme eux et qui avez tant de torts à vous reprocher envers Dieu?

28. Pilate fit mettre sur la croix une inscription conçue en ces termes : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Elle était en hébreu, en grec et en latin. Une foule de Juifs la lurent, car le calvaire était au voisinage de Jérusalem.

Les pontifes dirent donc à Pilate : n'écrivez pas, Roi des Juifs, mais inscrivez qu'il s'est dit Roi des Juifs.

Sans tenir compte de leur représentation, Pilate maintint ce qu'il avait fait : ce que j'ai écrit, est écrit.

C'était un hommage que Dieu voulait qu'on rendit à son divin Fils crucifié. O Jésus! les Juifs ne veulent pas vous reconnaître pour leur roi; mais nous, nous sommes fiers d'être vos sujets. Oh! que ce trône de la croix sur lequel vous prenez possession de votre royauté nous est précieux! Nous vous

aimons et nous voulons être vos fidèles sujets jusqu'au dernier soupir !

Cependant les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements dont ils firent quatre parts, une pour chacun d'eux. Restait la tunique du Sauveur, qui était sans couture et tissue de haut en bas. Ils se dirent entre eux ; ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui l'aura. Ainsi s'accomplit l'oracle prophétique de David : Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort. Après cela, ils s'assirent pour le garder.

Pendant que Jésus était en proie aux plus mortelles douleurs, les passants le maudissaient en secouant la tête : Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.

Les Princes des Prêtres avec les Scribes et les anciens ne rougirent pas de joindre leurs insultes à celles de la populace : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix sous nos yeux, et nous croirons en lui. Il se confie en Dieu. Si Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu.

Les soldats aussi se moquaient de lui, et s'approchant, ils lui présentaient du vinaigre et lui disaient : Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi la vie.

Pour comble d'outrages un des voleurs crucifiés avec lui le blasphémait en disant : Si tu es le Christ, sauve-toi la vie, et à nous aussi.

Le Sauveur entend tous ces sarcasmes en silence, se contentant d'y répondre dans le secret de son cœur par des prières.

29. Ses prières ne devaient pas être sans fruit.

L'autre larron, éclairé tout à coup, prit la parole et fit une réprimande à son compagnon. Quoi ! dit-il, vous ne craignez point Dieu, condamné comme vous l'êtes au même supplice? Pour nous, c'est avec justice, car nous portons la peine de nos crimes ; mais lui, il n'a fait aucun mal. Et s'adressant à Jésus : Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez entré dans votre royaume. — En vérité, en vérité je vous le dis, lui répondit Jésus, aujourd'hui même vous serez en paradis avec moi.

Heureux larron, d'avoir reconnu dans le crucifié son Sauveur et son Roi ! Il s'est converti au moment de la mort, dit saint Augustin ; personne ne doit donc désespérer du salut. Mais on ne cite que lui seul ; gardez-vous donc bien de présumer, ajoute le saint Docteur.

30. Cependant, on voyait debout au pied de la croix la mère de Jésus et Marie épouse de Cléophas et Marie-Madeleine.

Oui, l'héroïque Mère de Jésus était là. Quoique abîmée dans un océan d'inexprimables douleurs, elle était debout comme un sacrificateur devant la victime, offrant au Père éternel la vie de son Jésus pour le salut des hommes.

Stabat Mater dolorosa
Juxta crucem lacrymosa
Dum pendebat Filius !

Oh ! de quel glaive son cœur fut percé, en voyant son Fils et son Dieu qu'elle chérissait d'un amour ineffable, les pieds et les mains percés de clous, le

corps tout en sang, une couronne d'épines sur la tête ! Autant de blessures furent faites à Jésus, autant de blessures furent faites au cœur de Marie. Son âme était comme le miroir fidèle de toutes les douleurs et de tous les sentiments de son Fils.

Virgo Virginum præclara,
Mihi jam non sis amara,
Fac me tecum plangere.

O Vierge, reine des vierges ! laissez-moi partager vos amertumes, faites que je pleure avec vous.

Jésus voyant sa mère et près d'elle son disciple bien-aimé, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et à partir de ce moment le disciple la prit chez lui.

Saint Jean, selon la doctrine des interprètes, représentait dans cette circonstance solennelle tous les chrétiens. Jésus en lui donnant pour mère, Marie, sa propre mère, nous la léguait donc à tous en cette qualité.

O sainte Vierge ! avec quelle douleur vous nous avez enfantés. Pourrons-nous jamais oublier ce qu'il vous en a coûté pour nous sauver ; et vous, ô tendre Sauveur, pourrons-nous jamais assez vous bénir de nous avoir faits les enfants adoptifs de votre propre Mère !

31. Dès que Jésus-Christ eut été attaché à la croix, les ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'au moment de sa mort, et le soleil s'obscurcit, comme pour refuser sa lumière à un si affreux spectacle.

Vers trois heures, Jésus s'écria à haute voix : Eli, Eli, lamma sabachtani ? Ce qui signifie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?

C'était la douleur portée au comble qui lui arrachait ce cri. La Divinité du Sauveur semblait abandonner à elle-même l'humanité, et dans ce délaissement, Jésus-Christ éprouva une peine plus sensible que n'éprouveront jamais tous les réprouvés ensemble, de la perte de Dieu.

Il appelle Elie, dirent en l'entendant les soldats romains qui ne comprenaient pas assez la langue.

Jésus sachant que tout était accompli, à la réserve d'un seul point marqué dans les prophéties, dit alors : J'ai soif! Il y avait là un vase plein de vinaigre. Un des soldats courut prendre une éponge, l'emplit de vinaigre, et l'attachant au bout d'un roseau, il lui donna à boire. Attendons, disaient les autres, et voyons si Elie viendra le délivrer.

La soif du Sauveur était naturelle et mystérieuse à la fois. Consumé de souffrances, épuisé de sang, il sentait un feu ardent dévorer ses entrailles. Oh! quel tourment et qu'il est digne d'exciter la compassion! O Jésus! voilà comment vous expiez nos intempérances et nos excès! Mais une autre soif le presse, plus ardente que celle du corps. Il a soif de nos âmes. Il désire avec la plus vive ardeur de nous sauver tous. Il faut qu'il meure pour achever l'œuvre de notre Rédemption! il va mourir!

Ayant pris de ce vinaigre, Jésus dit : « Tout est consommé. Consummatum est. » Au même moment, il s'écria une seconde fois d'une voix forte et miraculeuse : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Pater, in manus tuas commendo Spiritum

meum. » Et en disant ces paroles, il baissa la tête et rendit l'esprit.

32. Aussitôt tout s'émeut dans la nature. Le voile du temple se déchire en deux depuis le haut jusqu'au bas, la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent, les corps de plusieurs saints qui étaient morts ressuscitent, et sortant du tombeau après la Résurrection de Jésus, ils viennent dans la ville sainte et apparaissent à plusieurs.

Le centurion qui gardait Jésus, voyant ce qui se passait, et qu'il avait expiré en jetant un si grand cri, rendit gloire à Dieu en disant : Certainement cet homme était juste ; il était vraiment le Fils de Dieu. Les soldats qui étaient de garde avec lui, épouvantés du tremblement de terre, dirent aussi : Cet homme était véritablement Fils de Dieu. Et toute la multitude des spectateurs, témoins des mêmes prodiges, s'en retournèrent en se frappant la poitrine.

CONCLUSION.

33. Et nous aussi, chrétiens, frappons-nous la poitrine. Reconnaissons avec douleur que nous avons été, nous aussi, les auteurs de la mort du Fils de Dieu. Détestons le péché qui a été son bourreau bien plus que les Juifs. Prosternons-nous devant cette croix, devenue l'arche de salut dans le naufrage universel du monde.

O crux ! ave spes unica !
Piis adauge gratiam,
Reisque dele crimina !

O croix ! vous êtes notre seule espérance, sans vous, c'en était fait de nous ; mais l'agneau de Dieu que vous portez a effacé de son sang et attaché à vos branches le décret de mort porté contre nous. Augmentez la grâce dans les justes, et accordez le pardon aux pécheurs.

O mes frères, approchons avec confiance de ce trône de la miséricorde. Voyez votre Jésus, les bras ouverts pour vous recevoir, la tête inclinée pour vous donner le baiser de paix. Il vous a donné tout son sang jusqu'à la dernière goutte ; peut-il vous refuser le pardon, si vous le sollicitez avec un vrai repentir?

Que craignez-vous? Doutez-vous de son cœur? Eh bien! il permettra qu'un soldat vienne l'ouvrir d'un coup de lance après sa mort, afin que vous puissiez en contempler la miséricorde ineffable. De son sacré côté transpercé par la lance, découle le reste de son sang mêlé avec de l'eau, pour vous montrer qu'il ne s'en réserve pas une seule goutte. Il n'a pas souffert qu'on lui brisât les os ; l'Ecriture l'avait ainsi prédit; mais il a voulu que son cœur fût ouvert, afin que nous pussions y trouver toujours un asile assuré contre la colère de Dieu.

O Jésus! mort pour moi sur la croix, je vous reconnais pour mon Dieu et mon Rédempteur. Vous êtes mort pour moi ; faites, je vous en conjure, que je ne vive plus désormais que pour vous. Et vous, sainte Mère, fixez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.

Sancta Mater, istud agas
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

Apprenez-moi à compatir avec vous à ses souffrances, apprenez-moi à les pleurer avec vous jusqu'à mon dernier soupir.

Fac me vere tecum flere,
Crucifixo condolere,
Donec ego vixero. Amen.

Ve INSTRUCTION.

CONSIDÉRATIONS SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

—

EXORDE.

1. « O vos omnes, qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. (*Th.* I.)

» O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur égale à ma douleur. »

La foi nous a appris que Jésus-Christ a souffert et est mort pour le salut des hommes. Nous étions perdus sans ressource, et, comme l'ange prévaricateur, nous n'avions d'autre avenir à attendre qu'une éternité malheureuse. Le péché originel nous avait fermé le ciel pour lequel Dieu nous avait créés.

Son divin Fils ne peut voir sans douleur cette double ruine de l'ange et de l'homme. Il eut pitié de l'homme victime de la fraude du démon. Pour le sauver, non-seulement il se revêtit de sa nature, s'humiliant jusqu'à prendre la forme du pécheur, mais il se rendit obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix.

2. Ce mystère sera l'éternel objet de l'admiration des bienheureux dans le ciel ; il ne faut rien moins en effet que l'éternité pour le contempler et le louer dignement. Il fera à jamais le désespoir des réprou-

vés dans l'enfer; l'éternité seule pourra les punir d'en avoir abusé.

Qu'il soit fréquemment devant nos yeux en cette vie. Plus il est incompréhensible, plus il mérite d'être le sujet habituel des méditations d'un chrétien. « Si vis, ô homo, dit saint Bonaventure, de virtute in virtutem, de gratia in gratiam proficere, quotidie mediteris Domini passionem. Qui veut croître toujours en vertu et en grâce, doit méditer chaque jour la Passion du Seigneur. » Il ajoute qu'il n'est point d'exercice plus utile pour sanctifier une âme que la méditation de la Passion. « Nihil enim in anima ita operatur universalem sanctificationem sicut meditatio passionis Christi. »

3. Pour vous aider dans ce saint exercice, je viens vous proposer trois considérations :

1° Quel est celui qui a souffert;
2° Pourquoi il a souffert;
3° Combien il a souffert.

Eia, Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac, ut tecum lugeam!

Sainte Mère de Jésus-Christ, vous êtes une source d'amour, faites-moi part de votre immense douleur, afin que je mêle mes larmes aux vôtres !

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

4. Quel est celui qui a souffert?

Nulle intelligence ne peut comprendre sa grandeur; nulle parole ne peut l'exprimer.

« C'est le Verbe qui était en Dieu, dit saint Jean. Verbum erat apud Deum. » (*Joan.* I.) Et l'apôtre saint Paul nous le dépeint en ces termes magnifiques : « C'est celui que Dieu a établi l'héritier de toutes choses, par qui il a créé les siècles, qui est la splendeur de sa gloire et l'empreinte de sa substance, qui soutient l'univers par sa volonté toute-puissante. Oui, voilà Celui qui, après avoir expié le péché, est allé s'asseoir au plus haut des cieux à la droite de la Majesté divine. Quem constituit (Deus) hæredem universorum, per quem fecit et sæcula; qui, cum sit splendor gloriæ ejus et figura substantiæ ejus, portansque omnia verbo virtutis suæ, purgationem peccatorum faciens, sedet ad dexteram Majestatis in excelsis. » (*Hebr.* I.)

Enfin, pour tout dire en un mot, celui qui souffre, c'est Jésus-Christ, le Dieu fait homme. Le Créateur souffre pour ses créatures, le Maître pour ses esclaves. Celui-là souffre pour qui les anges, les hommes, les cieux, tous les éléments ont été créés, en qui, par qui, de qui sont toutes choses. « In quo, per quem et ex quo omnia. » (*Rom.* XI.)

« O mira circa nos tuæ pietatis dignatio! O ineffabilis dilectio charitatis! Ut servum redimeres, Filium tradidisti ! O admirable condescendance de votre bonté ! s'écrie l'Eglise parlant à Dieu le Père; ô ineffable témoignage d'amour! Pour racheter l'esclave vous livrez votre Fils ! »

5. « Si le chef d'un grand empire, touché de com passion pour un soldat jeté dans les fers par l'ennemi, se déguisait afin de prendre la place du pauvre prisonnier, de se charger de ses chaînes, de le rendre à la liberté et à ceux qu'il aime, quel cœur ne révè-

lerait pas une pareille charité? » (*Mgr. Dechamps, Le Christ et les Antechrists, chap. 1. p. 72.*)

Mais il y a quelque chose de plus merveilleux.

Des historiens très-dignes de foi racontent qu'un roi, souverain de plusieurs royaumes, ayant un fils unique, prince très-accompli, qui faisait les délices de son père par ses belles qualités, il arriva qu'un esclave se rendit coupable d'un crime de lèse-majesté et fut condamné à mort en punition de son attentat.

Or, le fils du roi chérissait cet esclave comme lui-même. Que fit-il? Sachant qu'il ne pourrait obtenir sa grâce qu'en expiant lui-même sa faute, il alla trouver le roi et lui fit l'étrange proposition de subir la mort en place du coupable. Le roi, jaloux des droits de sa justice, consentit à la substitution. Le fils alla à l'échafaud et l'esclave recouvra sa liberté.

Que dites-vous de ce récit? Vous vous récriez, et vous dites que jamais chose semblable ne s'est vue sur la terre.

Voilà pourtant, dit saint Alphonse de Liguori, ce qui s'est accompli à la lettre à notre égard. Vous et moi, nous étions cet esclave révolté et condamné au supplice. Le Fils unique de Dieu a daigné se faire notre caution. Le Père a accepté la satisfaction offerte en notre nom. Jésus-Christ a souffert la mort, et nous sommes sauvés!

Ne serons-nous pas touchés d'un amour si prodigieux? Ne compatirons nous pas aux maux que le Fils de Dieu endure pour nous?

6. Toute la nature, au rapport de l'Evangile, en fut émue.

« Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième,

c'est-à-dire, depuis le crucifiement de Jésus jusqu'à sa mort, les ténèbres couvrirent toute la terre, et le soleil s'obscurcit, et le voile du Temple se déchira de haut en bas par le milieu; la terre trembla, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs morts, sortant de leurs monuments, parurent dans Jérusalem après sa résurrection. »

Qu'y a-t-il d'étonnant du reste que l'univers entier ait été ébranlé, tandis que son créateur expirait dans les plus horribles tourments?

Mais si les êtres inanimés ont paru sensibles à sa mort, si toute la nature en a pris le deuil et l'a pleurée, quelles larmes de compassion et d'amour ne devons-nous pas répandre, nous chrétiens, qui savons qu'il est mort pour nous, à qui il a donné une intelligence pour connaître, un cœur pour sentir la grandeur de ce bienfait?

Ah! nous serions plus durs que les rochers, si, à cette vue, nous ne détestions nos péchés, bien résolus de ne plus les commettre et d'aimer désormais de toutes nos forces celui qui nous a aimés plus que sa vie!

SECONDE CONSIDÉRATION.

7. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il souffert?

Les motifs qui ont déterminé Jésus-Christ à souffrir rendent de plus en plus éclatante la grandeur de sa charité pour nous.

Premièrement, outre le péché d'Adam, dont nous avons tous hérité, Notre-Seigneur a voulu expier tous les péchés qui ont été commis depuis le commencement, et tous ceux que les hommes commetmettront encore jusqu'à la fin du monde.

Telle fut la cause première de sa passion. En se dévouant aux douleurs et aux ignominies de la croix, il s'est proposé avant tout d'expier les péchés de tous les hommes et de tous les siècles; entreprise énorme, dessein gigantesque, car si un David a pu dire que ses iniquités s'étaient multipliées au-delà du nombre des cheveux de sa tête, que penser de la multitude des péchés du monde entier?

Et non-seulement Jésus-Christ a voulu les expier tous, mais il a voulu offrir pour eux une satisfaction parfaite et surabondante.

Ce qui rehausse encore la charité du Sauveur, c'est que ces mêmes pécheurs pour qui il a souffert, ont été les véritables auteurs et les instruments de sa passion.

L'Apôtre nous en avertit, lorsqu'il dit aux Hébreux : « Souvenez-vous de celui qui a eu tant à souffrir de la part des pécheurs, et vous ne vous laisserez pas affaiblir par le découragement. Recogitate eum qui talem sustinuit à peccatoribus adversus semetipsum contradictionem ut ne fatigemini animis vestris deficientes. » (*Hebr.* XII.)

8. Faisons ici réflexion sur nous-mêmes.

Si le péché a été la principale cause de la passion de Jésus-Christ, si les pécheurs ont été les vrais auteurs de sa mort, que devons-nous penser de tant d'hommes qui tombent si souvent dans le péché, que devons-nous croire de nous-mêmes qui l'avons commis, quand ce malheur ne nous serait arrivé qu'une seule fois?

Hélas! que nous avons été les bourreaux du Fils de Dieu, et que nous le devenons de nouveau à chaque péché mortel que nous commettons!

Vous donc, hommes aveugles et infortunés, qui vous plongez dans toutes sortes de désordres et de crimes, pensez-y bien ! par vos péchés, vous crucifiez de nouveau en vous-mêmes le Fils de Dieu, autant qu'il est en vous, et de nouveau vous le livrez aux outrages de sa passion. « Rursum sibimetipsis crucifigentes Filium Dei et ostentui habentes. » (*Hebr.* VI.) Que dis-je? Votre attentat semble même plus horrible que celui des Juifs. « Jamais, dit l'Apôtre, ils n'eussent crucifié ce Seigneur de gloire, s'ils l'eussent connu. Si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent. » (I *Cor.* II.) Mais vous, pouvez-vous alléguer pour excuse votre ignorance? Ne le connaissez-vous pas? Ne savez-vous pas qu'il a tous les droits à votre obéissance et à votre amour, qu'il est votre créateur, votre sauveur, votre maître, votre juge, votre récompense?

Que faites-vous donc, et que faisons-nous, qui que nous soyons, en nous abandonnant au péché? Nous démentons notre foi par nos œuvres, nous confessons Jésus-Christ de bouche, nous le renions dans le fait. Il y a plus : nouveaux déïcides, par nos péchés, nous le perçons, pour ainsi dire, d'une main sanguinaire et nous lui faisons de nouveaux souffrir une mort violente !

Voilà le péché dans toute sa nudité et sa laideur. En vain cherchons-nous à nous en dissimuler l'horreur. Nos illusions et nos excuses ne parviendront jamais à nous disculper d'avoir été les meurtriers du Fils de Dieu.

9. Ce n'est pas toutefois que le péché ait eu aucun pouvoir sur la vie de Jésus-Christ. Il n'appartenait

qu'au Père éternel et à Jésus-Christ lui-même d'en disposer.

Aussi lisons-nous dans les saintes Ecritures, tantôt que c'est le Père qui a livré son Fils, tantôt que c'est le Fils qui s'est offert.

« Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple. Propter scelus populi mei percussi eum. » Ainsi parle Dieu le Père par la bouche du prophète Isaïe. (*Isa.* LIII.) Ce même prophète, apercevant dans une lumière prophétique le Sauveur couvert de plaies et de blessures, fait entendre ce gémissement : « Tous, nous avons été des brebis errantes ; chacun de nous a suivi sa voie, et le Seigneur l'a rendu responsable de toutes nos iniquités. Omnes nos quasi oves erravimus ; unusquisque in viam suam declinavit, et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. » (*Ibid.*)

C'est ainsi que les livres sacrés nous manifestent la volonté du Père. Et voici ce qu'elles ajoutent du Fils. « S'il donne sa vie pour le péché, il acquerra une postérité immortelle. Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum. » (*Ibid.*) « Oblatus est, quia ipse voluit. Il a été immolé, parce que lui-même l'a voulu. » (*Ibid.*)

L'Apôtre énonce le même mystère en termes encore plus énergiques : « Dieu, dit-il, n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré à la mort pour nous tous. Proprio Filio suo non pepercit Deus, sed pro nobis omnibus tradidit illum. » (*Rom.* VIII.) Voulant en même temps nous montrer combien cette immense miséricorde du Seigneur nous donne sujet d'espérer, il ajoute : « Après cela, y a-t-il quelque chose qu'il ne soit prêt à nous accorder ? Quomodo

non etiam cum illo omnia nobis donavit? » (*Ibid.*) Il nous a donné ce qu'il possède de plus précieux et de plus cher; il nous a donc aussi donné toutes choses en même temps; car, dit saint Jean, le Père a tout mis entre les mains de son Fils. « Omnia dedit ei Pater in manus. » (*Joan.* XIII.)

Avec quelle confiance, par conséquent, ne devons-nous pas attendre de sa bonté toutes les grâces et les secours nécessaires au salut?

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

10. Les considérations que nous venons de faire nous montrent les péchés du monde comme la cause occasionnelle, et la volonté du Père ainsi que l'obéissance du Fils comme la cause efficace de la passion.

Voyons maintenant combien Jésus-Christ a souffert.

Pour nous faire une idée de la violence de ses tourments, il suffit de nous rappeler que leur vue anticipée lui causa une sueur de sang au jardin des Oliviers. « Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. » (*Luc.* XXII.) Suer le sang est chose presque inouïe. Tel fut l'effet de l'horreur naturelle qu'avait l'humanité sainte du Sauveur pour la mort; tel fut surtout l'effet du brisement de cœur qu'il ressentit à cause de nos péchés et de notre ingratitude.

Si le simple pressentiment de la passion a été si douloureux, qui peut comprendre ce que fut la passion elle-même? Il arrive parfois que l'appréhension d'un mal est pire que le mal même, parce que l'imagination l'exagère; mais Jésus-Christ gouvernait toutes ses facultés et le mal ne se représentait à son esprit qu'avec une parfaite exactitude.

11. Et vraiment la réalité fut affreuse : il a souffert des douleurs extrêmes et dans son âme et dans son corps.

Premièrement, il n'y eut aucune partie de son corps qui n'ait ressenti d'horribles souffrances. Ses pieds et ses mains furent percés de clous et attachés à la croix ; sa tête, couronnée d'épines, fut frappée à coups de roseaux ; son visage meurtri par des soufflets et souillé de crachats ; tout son corps déchiré par les fouets. Il semble que le prophète l'ait eu en vue, lorsqu'il a dit :

« A planta pedis usque ad verticem capitis non est in eo sanitas ; vulnus et livor et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo. De la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a plus rien de sain en lui ; il n'y a plus que blessure et meurtrissure, plaie et contusion ; elles ne sont ni bandées, ni couvertes d'un appareil, ni adoucies avec l'huile. » (*Isa.* I.)

Ensuite, Jésus-Christ eut à souffrir de la part de toutes sortes de personnes.

Que d'hommes conspirent contre le Seigneur et contre son Christ ! « Astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus. » Pilate et Hérode, les Princes des prêtres et les Grands de la nation, les Juifs ou les Gentils sont ou les auteurs ou les conseillers ou les ministres de sa passion. Parmi ce peuple, témoin de ses miracles et objet de ses bienfaits, parmi ce peuple dont il avait guéri les malades, éclairé les aveugles, redressé les boiteux et les paralytiques, délivré les possédés, sous les yeux duquel il avait tout récemment encore ressuscité

Lazare, enfin parmi ce peuple qui, peu de jours auparavant, l'avait reçu en triomphe au milieu des acclamations, pas une seule voix ne s'élève pour prendre sa défense. Aux efforts timides du lâche Pilate, une foule furieuse oppose des cris de mort : « Tolle, tolle, crucifige eum. A bas ! à bas ! qu'il soit crucifié ! »

Jésus trouvera-t-il du moins parmi ses disciples un peu de consolation? Hélas ! non. Judas, l'un d'eux, le trahit par un baiser sacrilége ; Pierre le renie par trois fois à la voix d'une simple servante ; tous l'abandonnent, dès qu'ils le voient entre les mains de ses ennemis ! Aussi le Sauveur s'est-il plaint de ce délaissement par la voix du psalmiste : « Et sustinui qui simul contristaretur et non fuit, et qui consolaretur, et non inveni. J'ai attendu, dit-il, un cœur ami pour compatir à mes maux, et il n'y en eut pas ; j'ai cherché quelqu'un qui me consolât, et personne ne s'est présenté ! » (*Psalm.* LXVIII.)

Enfin, si nous considérons le genre de mort par lequel il consomma son sacrifice, de quoi serons-nous le plus touchés, ou de l'atrocité ou de l'ignominie de son supplice? L'une semble le disputer à l'autre ; la croix était en même temps le plus cruel et le plus infâme des tourments. Réservée aux plus grands scélérats, elle causait une mort lente qui rendait toujours plus vif et plus pénétrant le sentiment de la souffrance. Les trois heures que Jésus-Christ passa sur ce douloureux gibet ne furent donc qu'une agonie indicible.

Ajoutez à toutes ces circonstances la complexion du corps de Jésus-Christ.

Formé par la vertu du Saint-Esprit, doué d'une

organisation beaucoup plus parfaite et plus délicate, il était aussi beaucoup plus sensible. Les tourments agirent donc sur son corps sacré avec une intensité incomparable. Les fouets, les verges, les épines lui causèrent des impressions plus profondes et plus aiguës que s'il avait été un homme ordinaire.

12. Les douleurs intérieures de son âme furent aussi portées au comble.

Ah! c'est bien lui qui a sujet de dire : « O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus. » (*Thren.* I.)

Douleur immense, elle accumulait dans le cœur de Jésus toutes les peines dont une nature créée est capable. « Assumpsit dolorem in summo, » dit saint Thomas.

Douleur sans mélange. Les martyrs et les saints n'étaient pas sans consolation dans leurs tourments et leurs épreuves. Dieu les encourageait sensiblement par sa grâce. Plusieurs même ressentaient alors une joie intérieure si vive qu'ils s'écriaient avec l'Apôtre : « Je me réjouis d'avoir à souffrir pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque encore à la passion de Jésus-Christ, pour son corps qui est l'Eglise. Gaudeo in passionibus meis pro vobis, et adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ, pro corpore ejus, quod est Ecclesia. » (*Coloss.* I.)

Le même saint Paul ne déclare-t-il pas dans un autre passage, que non-seulement il était rempli de consolation, mais qu'il surabondait même de joie parmi toutes ses tribulations? « Repletus sum con-

solatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ. » (II *Cor*. VII.)

Mais Jésus-Christ n'eut aucun adoucissement dans ses peines. Il but jusqu'à la lie le calice de sa passion et n'y trouva que l'amertume la plus profonde. Il livra sa sainte humanité au sentiment des souffrances, absolument et sans réserve, comme s'il eût été homme seulement et qu'il n'eût pas été Dieu en même temps. Que dis-je? sa Divinité n'a servi qu'à rendre son humanité plus capable de sensibilité, d'affliction et de douleur.

CONCLUSION.

13. « Sic dilexit. » C'est ainsi que Jésus-Christ nous a aimés. Oui, voilà l'œuvre de son amour.

Il est certain en effet que l'Homme-Dieu n'avait pas besoin de tant souffrir pour nous racheter. Ses moindres actes étaient d'un mérite infini à cause de la dignité infinie de sa personne. Une seule prière par conséquent, une larme, un soupir était de sa part plus que suffisant pour réparer avec avantage les péchés du monde et d'une infinité de mondes; mais ce qui suffisait à notre rédemption, ne suffisait pas à son amour. Pour nous le manifester plus sensiblement, il a voulu porter dans son corps sacré la peine due à nos péchés, la souffrance, l'abandonnement, la mort. « Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum. » (I. *Petr*. II.)

« Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos. » (I. *Joan*. IV.) Puisque Dieu nous a prévenus et qu'il nous a aimés de la sorte, aimons le donc à notre tour; l'amour est la seule récompense

de l'amour. « In hoc Christus mortuus est et resurrexit, ut vivorum et mortuorum dominetur. » Jésus-Christ n'a pas eu d'autre but en mourant et en ressuscitant que de régner par son amour sur ceux qui vivent et sur ceux qui meurent.

Peut-on refuser son cœur à un Dieu qui a tant souffert pour le conquérir?

« Ah! mon très bon et très-aimable Sauveur, gravez, vous dirai-je avec saint Augustin, gravez vos plaies au plus profond de mon âme, afin que j'y lise vos souffrances et votre amour; vos souffrances, en sorte que je souffre pour vous toute sorte de maux; votre amour, afin que je méprise pour vous tout amour. Scribe, Domine, vulnera tua in corde meo, ut in eis legam dolorem et amorem; dolorem, ad sustinendum pro te omnem dolorem; amorem, ad contemnendum pro te omnem amorem. » Oui, ô Jésus! gravez-y ces plaies en traits de feu! Que mon âme en soit embrasée et consumée! Que je devienne à mon tour la victime de la charité!

NOTE.

Tradidit ego Pater Filium, et Filius ipse se tradidit. Servatur charitas, nec læditur pietas; nulla est enim pietatis injuria, ubi nulla est traditionis ærumna. Tradidit volentem, tradidit offerentem, non utique ad pœnam Pater Filium, sed ad gratiam. Si discutis facti meritum, interroga pietatis vocabulum. Vas electionis unitatem hanc divinæ charitatis evidenter ostendit; quia et Pater tradidit Filium, et Filius ipse se tradidit. Pater tradidit, qui Filio proprio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum (*Rom.* VIII, 32). De Filio quoque dicit : Qui se tradidit pro me (*Galat.* II, 20). Tradidit, inquit. Si gratiæ, quid arguo? Si injuriæ, plus debeo.

Sed sicut Pater tradidit Filium, et Filius ipse se tradidit, accipe quia et Spiritus eum tradidit. Scriptum est enim : Tunc Jesus ductus est in desertum ab Spiritu, ut tentaretur a diabolo (*Matth.* IV, 1). Ergo et Spiritus diligens tradidit Dei Filium. Sicut enim una est charitas Patris et Filii, ita hanc charitatem Dei supra effundi per Spiritum Sanctum (*Rom.* V, 5.), et fructum esse Sancti Spiritus declaravimus; quia fructus est Spiritus charitas, gaudium, pax, patientia (*Galat.* V, 22). (*S. Ambros., lib. 1, de Spiritu Sancto, cap.* XII).

VIe INSTRUCTION.

FRUITS ET MÉRITES DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

—

EXORDE.

1. « Veni ut vitam habeant et abundantius[1] habeant. » Je suis venu pour que les hommes aient la vie et une vie plus abondante. » (*Joan.* x.)

Le péché d'Adam a causé sa mort et celle de tout le genre humain. « Stipendia peccati mors. La mort, dit l'Apôtre, est la solde du péché. »

Mais cette mort n'est pas seulement celle du corps ni celle du temps, c'est aussi celle de l'âme et de l'éternité. La mort corporelle n'est en effet que l'image de la mort spirituelle et éternelle à laquelle le péché nous avait condamnés.

Or, l'une des principales fins du Fils de Dieu en venant sur la terre, a été de nous rendre la vie que

(1) Pro *abundantius,* in græco est *περισσον*, abundanter. Voyez sur ce point saint Léon, serm. 1. de Asc. Domini (brev. Rom. in Asc. Domini) : « Hodiè, dit-il, non solum paradisi possessores firmati sumus, sed etiam cœlorum in Christo superna penetravimus, ampliora adepti per ineffabilem Christi gratiam, quam per diaboli amiseramus invidiam. Nam quos virulentus inimicus primi habitaculi felicitate dejecit, eos sibi concorporatos Dei Filius ad dexteram Patris collocavit.... »

nous avions perdue par la faute de notre premier père. Nouvel Adam, il a réparé le mal causé par l'ancien : « Je suis venu, dit-il, pour que les hommes aient la vie. Veni ut vitam habeant. »

C'est par ses mérites que nous recouvrons la vie de la grâce qui nous donne droit à la vie éternelle ; c'est par ses mérites qu'au grand jour de la résurrection, nos corps eux-mêmes seront revêtus d'immortalité.

Ainsi Jésus-Christ nous a réintégrés dans notre félicité primitive.

2. Mais il ne s'en est pas tenu là. Non content de réparer les ruines du péché, non content de nous rendre tous les avantages dont nous étions déchus, il nous en a procuré par sa rédemption de plus considérables et de plus précieux. Aussi dit-il qu'il est venu nous donner une vie plus abondante : « Et abundantius habeant. » Et c'est aussi pourquoi le prophète royal appelle sa rédemption *copieuse :* « Et copiosa apud eum redemptio. »

Ces paroles méritent d'être approfondies. Pour en bien comprendre la vérité, voyons, dans cet entretien, en premier lieu, quelle a été l'efficacité de la Passion de notre Sauveur ; et, en second lieu, pourquoi elle a produit des fruits si salutaires.

Ah ! si nous méditons avec attention ce que nous devons à Jésus-Christ, rien n'égalera l'amour et la reconnaissance que nous aurons désormais pour lui.

O Jésus ! donnez-nous de comprendre vos bienfaits et faites que nos cœurs en soient profondément touchés !

PREMIER POINT.

3. Le premier effet de la Passion a été de nous délivrer du péché.

L'apôtre saint Jean exprime ainsi ce bienfait : « Jésus-Christ, dit-il, nous a aimés et il nous a lavés de nos péchés dans son sang. Dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. » (*Apoc.* I.)

« Il nous a fait revivre avec lui, dit de son côté l'apôtre saint Paul, en nous pardonnant nos péchés ; il a effacé le décret de condamnation qui avait été porté contre nous. Ce décret si fatal, il l'a détruit entièrement en l'attachant à la croix. Convivificavit nos, donans nobis omnia delicta, delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci. » (*Coloss.* II.)

Jésus-Christ, voilà en effet la victime de propitiation pour nos péchés et pour ceux de tout le monde. « Ipse est propitiatio pro peccatis nostris ; non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi. » (I *Joan.* II.)

Et remarquons-le bien, ce n'est pas du péché originel seulement qu'il nous a délivrés, mais il a expié tous nos péchés personnels.

Déjà, c'eût été une grâce immense, une grâce digne d'une reconnaissance éternelle, qu'il nous eût réconciliés avec son Père, nous enfants de colère par nature, en nous lavant de la tache originelle dans le saint Baptême.

Mais prévoyant notre fragilité, il a étendu bien plus loin sa miséricorde.

Il a effacé dans son sang les péchés de tous les hommes ; il a offert à Dieu une satisfaction surabondante, afin de nous obtenir le pardon chaque fois que nous ferions une sincère pénitence. Il a institué à cette fin le sacrement de Pénitence où, comme dans un bain formé de son sang précieux, l'âme va se purifier de ses souillures et renouveler son innocence.

Tant de fois, sans ce divin remède, nous nous serions perdus de nouveau et plus misérablement que par la faute originelle ! Jésus-Christ a donc été notre Rédempteur autant de fois qu'il nous a pardonné de péchés. C'est le premier fruit de sa mort.

4. A ce premier bienfait s'en rattache un autre qui en est la conséquence naturelle ; la passion du Sauveur nous a affranchis de la tyrannie du démon.

« L'heure est venue où la cause du monde va être jugée ; l'heure est venue où le prince de ce monde sera expulsé ; et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai toutes choses à moi. Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras ; et ego, cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. » (*Joan.* XII.)

C'est Notre-Seigneur qui parle ici. Il prédit en ces termes la victoire qu'il devait remporter par sa mort sur le démon, qu'il appelle le prince de ce monde. Le démon y régnait pour ainsi dire en maître absolu. C'est lui que les païens adoraient dans leurs idoles, à lui qu'ils offraient leurs sacrifices.

Le genre humain tout entier était devenu son esclave ; il gémissait dans les fers de ce tyran cruel, et n'avait pas la force de secouer son joug.

Jésus-Christ est venu nous arracher à la puissance

des ténèbres; il en a triomphé, et lui a ravi de glorieuses dépouilles. « Et expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. Il a désarmé, dit l'apôtre, les principautés et les puissances de l'enfer; il les a fait servir à son triomphe à la face du monde, après les avoir vaincues en lui-même par sa croix. » (*Coloss.* II.)

L'Apôtre nous dit que Jésus-Christ a triomphé du démon à la face du monde. N'est-il pas vrai, en effet, que l'idolâtrie est tombée et que la croix s'est élevée sur ses ruines? Au culte impie et corrompu des fausses divinités a succédé le culte du vrai Dieu. Le nom du Sauveur est publié d'un pôle à l'autre et de l'aurore au couchant. Du temps même des apôtres, une foule de peuples furent éclairés des lumières de l'Evangile et embrassèrent le christianisme; et depuis lors Jésus-Christ a-t-il jamais cessé d'attirer le monde au pied de sa croix?

Ce n'est donc plus comme autrefois le démon qui règne sur la terre, c'est Jésus-Christ qui y tient visiblement le sceptre, et quoique son royaume, qui est l'Eglise, ne soit jamais sans ennemis, Jésus-Christ, selon la prédiction du roi-prophète, domine au milieu d'eux, comme un rocher qui surmonte les vagues et qui les voit se briser à ses pieds. « Dominare in medio inimicorum tuorum. » (*Ps.* CIX.)

Ah! gardons-nous de retomber par notre infidélité dans notre ancienne servitude! Le démon a perdu son pouvoir sur nous; mais nous pouvons le lui rendre. Celui qui commet le péché se fait esclave du péché et se range de nouveau sous les lois du démon.

Quel malheur de renoncer de la sorte à la liberté

des enfants de Dieu que le Sauveur nous a acquise par son sang !

5. Un troisième avantage de la Passion, c'est qu'elle a acquitté les peines dues à nos péchés.

La justice veut que le châtiment soit proportionné à la faute.

Par le péché, nous faisons à Dieu une injure infinie, puisque l'injure se mesure sur la dignité de la personne offensée. A cette injure devait donc correspondre une satisfaction infinie ; et comme la créature est incapable de fournir une telle satisfaction, il ne lui restait qu'à suppléer par l'éternité des supplices à son impuissance de satisfaire. Ainsi, pour chaque péché mortel, nous avions mérité les châtiments éternels de l'enfer.

Eh bien ! c'est cette dette terrible que Jésus-Christ a daigné acquitter en notre nom, en mourant sur la croix. « Disciplina pacis nostræ super eum, dit le prophète Isaïe ; le châtiment qui devait nous réconcilier est tombé sur lui. » (*Is.* LIII.) Son sang précieux a éteint les flammes dévorantes qui nous étaient réservées ; elles ne se rallumeront plus pour nous, à moins que nous ne le voulions, en nous abandonnant de nouveau au péché.

Quelle générosité de la part du Fils de Dieu ! Nous sommes les coupables ; il est l'innocent, et il veut bien subir en notre place les coups de la justice divine !

N'allons pas cependant nous croire dispensés de faire pénitence pour nos péchés. La satisfaction offerte par Jésus-Christ ne laisse sans doute rien à désirer ; elle est complète, parfaite, infinie ; mais pour que les mérites nous en soient appliqués, nous

avons quelque chose à faire de notre part; nous devons y joindre nos bonnes œuvres et nos satisfactions ou pénitences personnelles.

Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul a dit : « J'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ. Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea. » (*Coloss.* I.) Il nous montrait par cet exemple qu'en payant pour nous à la justice divine, le Sauveur n'a pas prétendu nous faire jouir de l'impunité, mais subvenir à notre impuissance et nous donner la grâce de satisfaire.

6. Le quatrième fruit de la Passion a été de nous réconcilier avec Dieu.

Nul sacrifice ne pouvait être offert au Seigneur, qui fût plus digne de lui et plus agréable à son cœur que celui du calvaire. La victime, c'était son Fils unique, son Fils bien-aimé, l'objet de ses éternelles complaisances, qui s'immolait pour la gloire de son Père, par obéissance à sa volonté et par amour pour le salut des hommes. Que pouvait refuser le Seigneur aux prières et aux soupirs d'une victime si chère? Que pouvait-il refuser à la voix de son sang? « Pater, dimitte illis! Mon Père, pardonnez-leur. » Ce cri de miséricorde a pénétré jusqu'au cœur de Dieu. Jésus-Christ n'a pas sollicité en vain notre grâce. En considération de ses mérites infinis, Dieu a déclaré sa justice satisfaite, et il a consenti à nous pardonner.[1]

(1) « A quel point vous nous avez aimés, ô bon Père! s'écrie saint Augustin (Confess. lib. X, c. 43), vous qui n'avez pas épargné votre Fils unique, mais qui l'avez livré pour nous pécheurs. Encore une fois, combien vous nous avez aimés!

Le péché avait élevé un mur de séparation entre lui et les hommes; le Médiateur l'a renversé; et nous, comme dit l'Apôtre, qui étions auparavant si éloignés de Dieu, nous avons été rapprochés de lui par le sang de Jésus-Christ. « Vos qui aliquando eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi. » (*Ephes.* II.) « Il a plu à Dieu, dit-il encore, de se réconcilier toutes choses par Jésus-Christ, pacifiant par le sang de sa croix tout ce qu'il y a sur la terre et au ciel. Complacuit per eum omnia reconciliare in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt. » (*Coloss.* I.)

7. La passion du Sauveur nous a procuré encore un autre bien; elle nous a rouvert les portes du ciel que le péché d'Adam avait fermées.

C'est ce que l'Apôtre nous marque, quand il dit : « Nous espérons entrer dans le sanctuaire (du ciel) par les mérites du sang de Jésus-Christ. Habemus

Pour nous, ce divin Fils, qui a pu sans rapine se dire votre égal, s'est assujetti jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Seul libre entre les morts, maître de donner sa vie et de la reprendre à son gré, il s'est fait en notre faveur vainqueur et victime devant vous, et vainqueur précisément comme victime; il s'est fait prêtre et sacrifice, et prêtre précisément pour s'offrir en sacrifice; d'esclaves que nous étions, il nous a élevés à la qualité de vos enfants; il est né de vous, et il a bien voulu devenir notre serviteur. Ah! quelle confiance il me donne que vous daignerez guérir toutes mes langueurs! Assis à votre droite, il ne cesse d'intercéder pour nous. Sans lui, je désespérerais de mon salut : car mes maux spirituels sont grands et nombreux; je ne saurais ni les compter, ni les peser; mais le remède que vous m'offrez l'emporte incomparablement.... »

fiduciam in introitu sanctorum in sanguine Christi. » (*Hebr.* x.)

Cet effet de la Passion a été figuré dans l'Ancien Testament. La loi défendait à ceux qui avaient été condamnés au bannissement, de rentrer dans leur patrie, avant la mort du Grand-Prêtre. Avant la mort de Jésus-Christ, le Prêtre suprême et éternel, l'entrée du ciel était interdite, même aux justes, malgré la sainteté de leur vie. Mais une fois son sacrifice accompli, tous ont accès à la céleste patrie, à la condition qu'ils aient été purifiés par les sacrements, qu'ils possèdent la foi, l'espérance, la charité, et qu'ainsi ils soient entrés en participation des mérites du Sauveur.

8. A tous ces biens, qui sont les heureux fruits de la Passion, il faut en joindre un dernier, qui n'est pas le moins considérable.

La Passion est l'école de toutes les vertus. Elle nous en offre les plus beaux exemples. Notre-Seigneur y fait paraître sa patience, son humilité, son éminente charité, sa douceur, son obéissance, une grandeur d'âme admirable à souffrir toutes sortes de maux et la mort même pour la justice. Nous y trouvons réunies et pratiquées en un seul jour toutes les leçons que le divin Maître nous avait données dans le cours de sa vie; l'Evangile se résume dans la Passion ; il y est porté à la plus haute perfection.[1]

(1) « Jésus-Christ, dit Bossuet (disc. sur l'hist. univ. 2e p., ch. 19), est mort à la croix ; il a porté sa croix toute sa vie ; c'est à la croix qu'il veut qu'on le suive, et il met la vie éternelle à ce prix.... Ainsi fut donnée au monde en la personne de Jésus-Christ l'image d'une vertu accomplie qui n'a rien et

Notre-Seigneur avait préconisé la pauvreté. Voyez ce qu'il possède en mourant : une croix, des clous et des épines. Il s'est dépouillé de tout; ses vêtements sont partagés avant sa mort.

Notre-Seigneur avait préconisé les souffrances. N'en a-t-il pas épuisé le calice dans sa Passion? Il ne se lasse pas de souffrir ; il est avide de tourments ; depuis sa prise au jardin des oliviers jusqu'au dernier soupir, il n'a pas un moment de relâche; c'est un enchaînement de coups, de mauvais traitements, de supplices. Et comment les supporte-t-il? Pas un seul mot de plainte. S'il ouvre la bouche, c'est pour demander grâce et miséricorde en faveur de ses ennemis. Voilà comment il a confirmé le commandement qu'il nous a fait d'aimer ceux qui nous haïssent et qui nous persécutent.

Enfin, il avait préconisé l'humilité. Pouvait-il

n'attend rien sur la terre ; que les hommes ne récompensent que par de continuelles persécutions ; qui ne cesse de leur faire du bien, et à qui ses propres attirent le dernier supplice.... Le plus sage des philosophes, en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que, comme de tous les méchants, celui-là serait le plus méchant qui saurait si bien couvrir sa malice, qu'il passât pour homme de bien, et jouît par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu; ainsi le plus vertueux devait être sans difficulté celui à qui sa vertu attire par sa perfection la jalousie de tous les hommes, en sorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience, et qu'il se voie exposé à toute sorte d'injures, jusqu'à être mis sur la croix, sans que sa vertu lui puisse donner ce faible secours de l'exempter d'un tel supplice. Ne semble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de la vertu dans l'esprit d'un philosophe que pour la rendre effective en la personne de son Fils?... »

s'anéantir plus qu'il ne l'a fait dans sa Passion! Il consent à être traité de blasphémateur, d'insensé, de séditieux; il se laisse cracher au visage; il souffre qu'on le traite en roi de théâtre; il permet qu'on lui préfère un Barrabas; il veut bien être rangé parmi les malfaiteurs, enfin il meurt volontairement d'une mort infâme entre deux scélérats.

O monde! ô orgueil! ô cupidité! ô sensualité! venez maintenant aux pieds de cette croix, et soyez pleins de confusion, et reconnaissez votre erreur et cessez de vouloir régner dans le cœur des hommes!

SECOND POINT.

9. Disons maintenant brièvement comment et pourquoi la Passion nous a valu ces précieux avantages.

Pour trois motifs : le premier, parce que, par sa mort, Jésus-Christ a satisfait pleinement et en toute rigueur pour les péchés du monde.[1]

Nous l'avons vu : pour expier dignement l'injure faite à Dieu par le péché, il fallait une satisfaction d'une dignité infinie.

Or, Jésus-Christ, en sa qualité de Fils de Dieu,

(1) Que Jésus-Christ ait satisfait véritablement et proprement pour les péchés des hommes, c'est un dogme catholique, dit Dens (*de Incarn. n. 4*), défini contre les sociniens. Mais qu'il ait satisfait en toute rigueur de justice, c'est ce que contestent Suarez, De Lugo, Vasquez et d'autres, par la raison qu'une satisfaction de ce genre suppose diversité, non de nature seulement, mais de personne, entre l'offensé et le réconciliateur, entre le créancier et celui qui acquitte. — Les théologiens qui sont d'un avis contraire tiennent qu'il suffit de la diversité de nature. (V. Dens, *l. c.*)

a communiqué cette dignité infinie à tout ce qu'il a fait et souffert comme homme.

Il a ainsi compensé et réparé complétement l'injure faite à son Père.

Il y a plus : Notre Sauveur ne s'est pas contenté de payer notre dette; mais le prix qu'il a offert l'excédait infiniment.

Que n'a-t-il pas fait pour la gloire de son Père pendant les trente-trois années qu'il a vécu sur la terre? Que d'hommages! que d'actions de grâces! que de soupirs! que de larmes! que de travaux! que de privations! que de souffrances! A quoi Jésus-Christ ne s'est-il pas dévoué, afin de faire connaître et adorer Dieu par les hommes, et afin de l'honorer lui-même? Cependant un seul de ces actes était plus que suffisant pour contrebalancer le poids des iniquités du monde; que dis-je? non-seulement pour le contrebalancer, mais pour le réduire à néant; car quelle comparaison peut-il y avoir entre le péché, c'est-à-dire, l'orgueil d'une vile créature, et un Dieu qui s'humilie pour l'expier!

Jugez par là avec quelle surabondance de mérites Jésus-Christ a satisfait à la divine justice pour nos iniquités.

Tel est donc le premier motif qui nous a rendu sa Passion si salutaire.

10. Un second motif qui explique l'efficacité de la Passion, c'est qu'elle a été un sacrifice infiniment agréable à Dieu.

L'apôtre saint Paul s'exprime ainsi à ce sujet : « Jésus-Christ, dit-il, nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous à Dieu en offrande et en hostie d'agréable odeur. Christus dilexit nos, et tradidit

semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. » (*Ephes.* v.)

Autrefois le Seigneur voulant éprouver la foi de son serviteur Abraham, lui ordonna d'aller lui offrir son fils Isaac en holocauste sur la montagne de Moria. Le saint patriarche obéit sans hésiter. Déjà il levait le bras pour frapper son fils; mais Dieu fut si touché de l'obéissance du père et du fils, qu'au lieu de laisser consommer le sacrifice, il leur promit avec serment que toutes les nations de la terre seraient bénies en leur postérité.

Mais combien ne fut-il pas plus sensible à l'obéissance de Jésus-Christ, qui, pour rétablir sa gloire outragée, ne s'offrit pas seulement à la mort, mais immola réellement sa vie divine, infiniment plus digne que celle d'Isaac? Ah! lorsque Dieu vit ce Fils bien-aimé, engendré de toute éternité de sa substance, sa parfaite image, Dieu, comme lui, son égal en toutes choses, expirer, victime d'amour pour son Père et pour les hommes, au milieu des plus cruels tourments, son indignation s'apaisa, sa colère fit place à la clémence; en considération de l'innocent, il pardonna aux coupables; et là où le péché avait abondé, il fit surabonder la grâce et la miséricorde.

11. Enfin un troisième motif pour lequel la Passion nous a valu tant d'avantages, c'est qu'elle a été dans toute la force du terme la rédemption, c'est-à-dire, le rachat du monde.

Adam nous avait vendus au démon par le péché; et tout le genre humain était passé sous la domination de ce tyran cruel. Jésus-Christ a donné sa vie pour notre rançon. Ecoutons ici le prince des apô-

tres : « Vous n'avez point été rachetés, dit-il, vous n'avez point été rachetés de vos égarements héréditaires au moyen d'un métal vil et corruptible, tel que l'or ou l'argent ; mais au prix du sang précieux de Jésus-Christ, l'agneau saint et sans tache. Non corruptibilibus auro vel argento redempti estis de vana vestra conversatione paternæ hereditatis, sed pretioso sanguine quasi agni immaculati Christi et incontaminati. » (I *Petr.* I.)

« Jésus-Christ, dit pareillement l'apôtre saint Paul, nous a rachetés de la malédiction de la loi, en se faisant lui-même malédiction en notre place. Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum. »

Oui, Jésus-Christ nous a affranchis aux dépens de lui-même. Il a payé chèrement notre liberté, puisqu'il l'a conquise au prix même de son sang.

La sainte Eglise voit dans sa croix la balance où ont été pesées les destinées du monde ; le Sauveur, dit-elle, l'a fait pencher par le poids de son corps et il a ainsi enlevé les dépouilles de l'enfer.

Beata, cujus brachiis
Pretium pependit sæcli,
Statera facta corporis,
Tulitque prædam tartari.

CONCLUSION.

12. « O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem. O heureuse faute d'Adam ! nous écrierons-nous, qui a mérité d'avoir un si grand et si puissant Rédempteur. »

O chrétiens ! approchons, humiliés et attendris, de cette croix qui est toute notre espérance. Allons recueillir le sang précieux qui en découle. Avec ce sang, lavons les souillures de notre âme, guérissons ses plaies, fortifions sa faiblesse. De ce sang, espérons tout. Vos crimes fussent-ils semblables à des montagnes par leur énormité, et plus multipliés que les grains de sable qui bordent la mer, ah ! ouvrez votre cœur à la confiance, ouvrez-le au repentir et à l'amour, en considérant la croix ; puis recevez une seule goutte du sang de Jésus-Christ, et il sera purifié, et il brillera de nouveau de l'éclat de la divine grâce qui l'emporte sur celui des diamants et du soleil. Oui, espérons tout du sang de notre Rédempteur ; il a vaincu le monde, ayons confiance, nous aussi nous vaincrons toutes nos tentations, toutes nos difficultés par sa puissance. C'est encore des mérites de ce sang, que nous devons espérer la persévérance finale et une bonne mort. Ah ! quand nous les offrons à Dieu, nous avons droit de tout demander, de tout obtenir. Que peut-il nous donner qui égale le prix infini de ce sang ?

Chrétiens, appliquons-nous surtout à en percevoir le fruit, par un souvenir fréquent et affectueux de la Passion du Sauveur.

Si nous la méditons assidûment, nous apprendrons sans nul doute à souffrir avec Jésus-Christ, à mourir avec Jésus-Christ, à nous ensevelir avec Jésus-Christ, en mortifiant le vieil homme avec ses vices et ses convoitises, en renonçant au monde et à ses faux biens, en évitant tout péché. Ainsi, nous ressusciterons avec lui à une vie nouvelle, vie de grâces, de vertus et de mérites, et nous nous disposerons ainsi

à participer un jour, par sa miséricorde, à la gloire de son royaume éternel. Car, dit l'Apôtre : « Si compatimur et conglorificabimur ; si sustinebimus et conregnabimus. Si nous souffrons avec lui, nous serons aussi glorifiés avec lui, et si nous portons la croix avec lui, nous règnerons aussi avec lui. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

ET SOMMAIRE DES INSTRUCTIONS.

Introduction. v

Ire INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION. — RÉVÉLATION PRIMITIVE ET MOSAÏQUE.

Exorde. 1. Nous sommes créés pour un bonheur éternel. Le sentiment de notre immortalité est indestructible. 2. Dieu qui nous a créés pour une fin si noble ne peut avoir négligé de nous instruire des moyens d'y parvenir. 3. Quelle est donc la route du bonheur éternel? Quel est le guide qui doit y diriger nos pas? Division. 27

Premier point. C'est par la révélation seulement que nous avons appris la voie du salut. 4. Première preuve de la nécessité de la révélation : l'insuffisance de la raison. 5. Ce qui nous attend dans l'autre vie est connu de Dieu seul. L'homme n'en peut rien savoir par lui-même. 6. Seconde preuve de la nécessité de la révélation : la sublimité des mystères de la religion. Il y a des vérités que l'homme peut connaître par les seules lumières de la raison. 7. Il n'en est pas de même du mystère de la rédemption. 8. Ce mystère nous donne la clef de tous les autres dogmes du christianisme. 29

Second point. De quelle manière le monde a pu connaître la révélation avant la venue de Jésus-Christ. 9. La foi, comme

toutes nos autres connaissances, est le résultat de l'enseignement ou de la prédication. 10. De cette vérité découle cette conséquence : que le genre humain a toujours eu besoin de maîtres envoyés de Dieu pour l'instruire de la religion. 11. Saint Paul atteste que Dieu n'a jamais manqué de pourvoir à ce besoin. 12. Dieu a instruit lui-même les premiers hommes. Preuves tirées de l'Ecriture. 13. Dieu ayant fait choix d'un peuple particulier, l'instruit avec le plus grand soin par le ministère de Moïse et des prophètes. 14. Le choix du peuple hébreu fut une grâce pour tous les peuples. 34

Conclusion. 15. Jésus-Christ est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. 42

Notes. 1. La raison humaine est insuffisante pour guider l'homme vers le terme de ses immortelles destinées. S. Thomas. 2. Ce qu'il faut entendre par révélation. Bergier. 3. Aveu des anciens philosophes sur la nécessité de la révélation. 4. Révélation primitive. 44

IIe INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

RÉVÉLATION CHRÉTIENNE.

Exorde. 1. Résumé de l'instruction précédente. 2. La révélation primitive et la révélation mosaïque n'étaient qu'une préparation à l'Evangile. Les prophètes l'avaient ainsi annoncé. Objet de cette instruction : l'Evangile est le complément des deux autres révélations. 53

Corps de l'instruction. 3. La loi de Moïse était une loi transitoire. 4. Dieu fait marquer par Jacob et par Daniel l'époque où elle devait être remplacée par la nouvelle alliance. 5. Avènement du Messie. Sa vie et sa doctrine. 6. Récompenses spirituelles qu'il promet à ses disciples. 7. Sa mission prouvée à plusieurs reprises par le témoignage du ciel. 8. Miracles par lesquels il la prouve lui-même. Miracle de la résurrection qui est le sceau de sa divinité. 55

Conclusion. 9. Jésus-Christ a achevé l'édifice de la religion, commencé à l'origine du monde, continué sous les Patriarches et la loi mosaïque. Il en est la pierre angulaire. 66

Note. Jugement de l'empereur Napoléon Ier sur la personne de Jésus-Christ. 68

IIe INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

ÉTABLISSEMENT ET AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

Exorde. 1. Jésus-Christ est le centre des deux Testaments. L'Ancien était plein de son attente. 2. Son avènement est une ère nouvelle pour le monde. Accrédité par ses miracles et par la voix du ciel, il établit son Eglise pour continuer sa mission après qu'il sera remonté à son Père. Objet de cette instruction : Comment il a procédé à l'institution de son Eglise. 76

Corps de l'instruction. 3. Il ne l'a pas instituée tout d'un coup. Trois périodes à remarquer. 4. Vocation des premiers disciples. 5. Choix des douze apôtres. Sermon sur la montagne. Première mission des apôtres. 6. Choix de saint Pierre comme chef futur du collége apostolique et de toute l'Eglise. Soixante-douze disciples, image des simples prêtres. Jésus-Christ prie pour la foi de saint Pierre. 7. Résumé. 8. Notre-Seigneur ressuscité réalise définitivement le plan de son Eglise. 9. Pouvoirs qu'il accorde à ses apôtres. Promesses qu'il leur fait. 10. Le corps des Pasteurs présidé par saint Pierre, voilà le maître chargé d'instruire toutes les nations. 11. Ce maître, c'est donc l'Eglise catholique, apostolique et romaine. 78

Conclusion. 12. Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ auprès des fidèles. On les exhorte à rester attachés et soumis à la sainte Eglise. 88

Note. Moyen facile de découvrir la véritable Eglise de Jésus-Christ. 90

IVe INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

SCIENCE DU SALUT. — EN QUOI ELLE CONSISTE.

Exorde. 1. Résumé de l'instruction précédente. 2. Nous connaissons le maître chargé de nous instruire des choses du salut. Que nous dit-il? Vue d'ensemble sur la doctrine de l'Eglise. 93

Corps de l'instruction. 3. La science du salut consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ Il ne suffit pas de croire en Dieu, il faut croire encore au Rédempteur qu'il nous a envoyé. 4. Grandeur et sublimité de la science de Jésus-Christ. Estime qu'en faisait l'apôtre saint Paul. 5. Cette science nous révèle la grandeur de notre fin, la dignité de notre âme, la bonté de Dieu. 6. Aperçu rapide sur les vérités que l'Eglise nous enseigne comme organe et interprète de Jésus-Christ. 7. Mais la simple connaissance de Jésus-Christ ne suffit pas sans la pratique de l'Evangile. 8. Notre sanctification est le but de sa venue. 9. Le fruit que nous devons retirer de la science du salut, c'est l'amour de Dieu et du prochain. 94

Conclusion. 10. Premièrement, pour se sauver, il ne suffit pas d'être honnête homme, il faut être chrétien. 11. Secondement, la foi sans les œuvres ne justifie pas. 12. Troisièmement, toute l'essence de la religion réside dans la charité. 105

Note. L'observation des commandements est nécessaire; elle n'est pas impossible. 108

Ve INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE.

DE LA FOI ET DU SYMBOLE EN GÉNÉRAL

Exorde. 1. La doctrine du salut réduite à quatre chefs par les Docteurs. 2. La foi est le fondement de la vie chrétienne. Elle nous éclaire sur les mystères du salut. 3. Objet de cette instruction et division. 110

Premier point. Ce que c'est que la foi. 4. Diverses acceptions de ce mot. Nous entendons ici par foi la ferme adhésion de notre esprit aux vérités révélées de Dieu. 5. Nécessité de la foi pour le salut. 6 La foi exclut toute incertitude et toute hésitation. Elle repose en dernière analyse sur le témoignage de Dieu. Réponse à la difficulté tirée des mystères 7. Différents degrés dans la foi. Foi des commençants. Foi en progrès. Foi parfaite. Exemples. 8. Ce qu'on entend par la foi vive et la foi morte Passage de saint Grégoire-le-Grand sur la foi morte. 112

Second point. Du Symbole en général. 9. Les principales vérités de la foi sont contenues au Symbole. Auteurs et but du

Symbole. Double signification de ce nom : il est un abrégé de la foi et une marque distinctive des vrais fidèles. Structure et division du Symbole. Il se compose de trois grandes parties qui correspondent aux trois personnes de la saiute Trinité. 11. Subdivision du Symbole en douze articles. Signification du mot article. 120

Conclusion. 12. De quelle foi sommes-nous animés? L'erreur peut être inconséquente. La vérité oblige en pratique. Exhortation de l'apôtre saint Paul. 123

Notes. I. C'est Dieu qui répand la foi dans l'intelligence de l'homme. II. La révélation des mystères est possible. III. Nous sommes environnés de mystères. IV. La saine raison nous oblige de croire les mystères révélés de Dieu. V. En croyant aux mystères révélés, nous ne faisons qu'avouer notre ignorance et la faiblesse de notre raison VI. Les mystères ne sont pas contraires, mais supérieurs à la raison. 126

Ier ARTICLE DU SYMBOLE.

CREDO IN DEUM PATREM, OMNIPOTENTEM, CREATOREM CŒLI ET TERRÆ.

1re INSTRUCTION.

CREDO IN DEUM. — JE CROIS EN DIEU.

Exorde. 1. Sens général du premier article 2. Avec quel respect nous devons méditer les grandeurs de Dieu. Le Sinaï, interdit aux Israélites. Le saint des saints, impénétrable au vulgaire et ouvert seulement au Grand-Prêtre. Objet et division de cet entretien. 135

Premier point. Analyse de cette parole : Je crois. 3. Elle implique la certitude la plus absolue. La foi ne rend pas les mystères évidents en eux-mêmes, mais elle les rend évidemment croyables. 4. Il n'est pas permis d'examiner les mystères

pour en faire dépendre notre foi. 5. Cette parole : Je crois, oblige à faire une profession ouverte et généreuse de la foi, sans nul respect humain. 137

Second point. Existence de Dieu. 6. La raison humaine n'arrive que peu à peu à cette connaissance; la foi nous la donne du premier coup. 7. Majesté incompréhensible de Dieu. 8 Les créatures portent l'empreinte de ses perfections. Ce que la sagesse humaine nous apprend des perfections divines. La foi nous enseigne tout cela 1°, d'une manière plus distincte. 9. 2°, d'une manière plus accessible au vulgaire. Ignorance du monde païen au sujet de la Divinité. Les philosophes n'osaient détromper le peuple de ses erreurs. 10. La foi a fait tout le contraire : elle a rendu le vrai Dieu populaire. De plus, 3°, la connaissance qu'elle donne de Dieu est pure de toute erreur. 11. En outre, la foi nous révèle sur la nature divine des vérités inaccessibles au raisonnement humain. 12. Je crois en Dieu, ne signifie pas seulement l'existence, mais l'unité de Dieu. 13. Les livres saints surtout de l'Ancien Testament insistent avec une force extrême sur l'unité de Dieu. 14. En quel sens on donne quelquefois le nom de Dieu à des créatures. 141

Conclusion. 15. La connaissance du vrai Dieu est un immense bienfait. Comparaisons entre l'état des nations idolâtres et celui des nations chrétiennes. 151

Notes. I. La raison ne démontre pas *les vérités* de la foi, ou les dogmes, mais elle en démontre la vérité. II. De l'être de Dieu. III. La perfection et l'éternité de Dieu. IV. Encore de l'être de Dieu et de son éternelle béatitude. V. L'unité de Dieu. 153

IIe INSTRUCTION.

CREDO IN DEUM PATREM. — JE CROIS EN DIEU LE PÈRE.
MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Exorde. 1. Résumé de l'instruction précédente. La troisième parole du symbole commence à nous faire entrevoir le mystère de la sainte Trinité. 2. Objet de cette instruction. Avec quel respect il faut étudier le mystère de la sainte Trinité. 160

Corps de l'instruction. 3. Dieu est appelé Père 1° parce qu'il

est le Créateur et le Modérateur de toutes choses. Dejà il était ainsi appelé dans l'ancienne alliance. Mais dans la nouvelle, il est le Père des chrétiens à un titre spécial. Nous sommes ses enfants adoptifs. 5. Dans le Symbole, le nom de Père a une signification plus haute : il nous montre qu'il y a en Dieu plusieurs personnes Exposé du mystère de la sainte Trinité. 6. Comment les trois personnes sont distinctes l'une de l'autre. 7. Comment le Père est la première personne. 161

Conclusion. 8. Le mystère de la sainte Trinité enseigné par l'Eglise, est manifestement révélé dans l'Evangile. 9 La récompense de notre foi sera de le contempler à découvert. 170

Note Trinité créée, image de l'incréée et comme elle incompréhensible. 174

IIIe INSTRUCTION.

CREDO IN DEUM PATREM OMNIPOTENTEM. — JE CROIS EN DIEU LE PÈRE TOUT-PUISSANT. — DE LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU.

Exorde. 1. Description de la grandeur de Dieu par les livres saints. 2. La toute-puissance est un des attributs divins qu'ils se plaisent particulièrement à relever. Objet et division de cet entretien. 178

Premier point. Comment Dieu est tout-puissant. 3. Dieu peut tout ce que nous pouvons concevoir. 4. Il peut infiniment plus que nous ne saurions imaginer ou comprendre. 5. La toute-puissance de Dieu est exempte de toute imperfection. 6. Elle suppose et embrasse toutes les perfections à la fois Donc, en disant que Dieu est tout-puissant, le Symbole déclare qu'il est infiniment parfait ; premier motif par lequel les apôtres ont fait uniquement mention de la toute-puissance. 7 Leur second motif a été de nous disposer à croire et à espérer tout ce que le Symbole doit nous apprendre par la suite. 180

Second point. Conséquences morales du dogme de la toute-puissance divine. 8. 1° Rien de plus capable d'animer notre courage pour le service de Dieu et du prochain. 9. 2° Ce dogme nous inspire de la confiance dans la prière. 10 3° Il nous fait concevoir d'humbles sentiments de nous-mêmes, et en même

temps nous élève au-dessus de toute crainte humaine. 11. Enfin, il nous porte à la reconnaissance pour les bienfaits de Dieu. 183

Conclusion. 12. La toute-puissance est commune aux trois personnes divines. 13. Combien nous devons craindre Dieu! Quelle confiance nous devons avoir en lui! Quelle soumission pour ses commandements! 187

Note. Attributs de Dieu par saint Jean Damascène. 190

IVe INSTRUCTION.

CREDO IN DEUM PATREM OMNIPOTENTEM CREATOREM COELI ET TERRÆ. JE CROIS EN DIEU LE PÈRE TOUT-PUISSANT CRÉATEUR DU CIEL ET DE LA TERRE. — DE LA CRÉATION.

Exorde. 1. Résumé de l'instruction précédente. 2. Avec quelle simplicité divine le Symbole énonce le grand œuvre de la création. D'un mot, il dissipe à ce sujet toutes les anciennes et les nouvelles erreurs sur l'origine des choses. Objet et division de cette instruction. 192

Premier point. Qu'est-ce que créer? 3. Créer, c'est faire quelque chose de rien. 4. Dieu a créé le monde librement, par pur amour pour ses créatures. 5. C'est en lui-même qu'il a pris le modèle de la création. L'univers est donc un reflet de ses perfections. 194

Second point. Création du ciel. 6. Dieu commence par tirer du néant tous les éléments. Comment les cieux racontent sa gloire. 7. Outre les astres du firmament, Dieu a créé dans le ciel une multitude d'anges. Les anges furent créés dans l'état de grâce. 8. Ils reçurent aussi de Dieu une science et un pouvoir admirables. 9. Orgueil de Lucifer et des anges rebelles; leur chute et leur punition. 196

Troisième point. Création de la terre. 10. Configuration de la terre; sa fécondité; sa distance du soleil. 11. Création de l'homme. 12. Etonnante conduite de Dieu dans cette création. 13. Création de la femme. 14. Leur état primitif : justice originelle, privilége de l'immortalité. 201

Conclusion. 15. Comment David résume l'œuvre de la créa-

tion. Symbole de Nicée. 16. La création est commune aux trois personnes divines. 17. Usage que nous devons faire des créatures. 206

Notes. I. De la création des anges, par saint Fulgence. II. Les anges ont-ils été créés dans la grâce. III. Etat primitif de l'homme, par saint Augustin. 209

Ve INSTRUCTION.

DE LA PROVIDENCE DE DIEU.

Exorde. 1. Résumé de l'instruction précédente. 2. Après la création, Dieu cessa de créer de nouveaux êtres; mais il maintient tout ce qu'il a créé par sa Providence. Objet et division de cette instruction. 213

Premier point. Nécessité et nature de la Providence. 3. Dieu conserve le monde à chaque instant. 4. Sa providence ne s'applique pas seulement à le conserver, mais elle le gouverne dans son ensemble et dans ses détails. Explication. 5. L'action de la Providence n'est pas moins indispensable aux êtres animés qu'à ceux qui sont privés du mouvement et de vie. Elle concourt à tous les actes de l'homme. 215

Second point. Conséquences morales du dogme de la Providence. 6. La première, c'est que rien n'arrive par hasard. Exemples de Joseph et de Mardochée. 7. Dieu exerce sa providence non-seulement sur les individus, mais sur les royaumes et les empires. Preuves tirées de l'histoire ancienne 8. Second fruit du dogme de la providence : la résignation dans les épreuves et les maux. Doctrine de l'apôtre à ce sujet. Soumission de Tobie. Exemple de Jésus-Christ. 9. Troisième fruit du dogme de la Providence : vive reconnaissance des bienfaits de Dieu. 10. Quatrième fruit : confiance entière en Dieu pour tous nos besoins, soit corporels, soit spirituels. 218

Conclusion. 11. Nous n'avons pas besoin de chercher audehors des preuves de la Providence, tout le cours de notre vie en est marqué. 225

IIe ARTICLE DU SYMBOLE.

ET IN JESUM CHRISTUM, FILIUM EJUS UNICUM, DOMINUM NOSTRUM.

1re INSTRUCTION.

CHUTE DE L'HOMME — NÉCESSITÉ D'UN RÉDEMPTEUR.

Exorde. 1. Signification générale du deuxième article. 2. Des avantages que nous a valus la connaissance de Jésus-Christ. 3. Objet et division de cette instruction. 228

Premier point. Etat malheureux où le péché a réduit le genre humain. 4. Combien était fortuné l'état originel de l'homme. 5. Commandement de Dieu à Adam. 6. Tentation et désobéissance de l'homme. 7. Prodigieux changement que le péché opère dans tout son être. Définition du saint Concile de Trente. 8. Le péché du premier homme passe à toute sa postérité. Décret du même Concile. Tous les hommes naissent dans le péché. Jésus-Christ a été excepté de cette loi par nature, et Marie, sa divine Mère, par privilége. 230

Second point. Nécessité de la Rédemption. 9. Gravité du péché d'Adam. Aucune créature n'était capable de le réparer dignement. 10. Par quel admirable expédient la bonté divine est venue à notre secours. L'Incarnation du Fils de Dieu est décrétée. 236

Conclusion. 11. Miséricorde de Dieu dans la rédemption de l'homme. Nécessité de nous attacher au Sauveur. 12. Estime que nous devons faire de notre âme. 239

Notes. I. Considération sur la solidarité, par le comte de Maistre. II. Si l'incarnation était nécessaire pour la rédemption du genre humain. III. Si le Fils de Dieu se serait incarné sans le péché d'Adam. Opinion affirmative de saint François de Sales. IV. Opinion négative de saint Thomas. 241

IIe INSTRUCTION.

PROMESSES, FIGURES ET PROPHÉTIES DU RÉDEMPTEUR.

Exorde. 1. Résumé de l'instruction précédente. 2. Dieu ayant promis un Sauveur aux hommes, la foi au Sauveur promis est devenue dès lors la condition indispensable du salut. 3. Pourquoi Dieu a différé pendant quatre mille ans l'envoi du Sauveur. Objet et division de cette instruction. 254

Premier point. Promesses et figures du Rédempteur. 4. Avant même de prononcer la sentence contre nos premiers parents coupables, Dieu leur fait entendre qu'il leur enverrait un Réparateur. 5. Il renouvelle cette promesse à Abraham et à Isaac. 6. Il déclare à Jacob que le Messie promis sortirait de sa postérité. 7. Jacob, sur son lit de mort, prophétise à Juda son fils que sa tribu lui donnerait le jour. Parmi les familles de Juda, Dieu désigne celle de David comme celle qui produirait le Messie. Voilà jusqu'où les promesses nous ont conduits. 8. Le Seigneur y joignit toutes sortes de figures ou d'institutions qui marquaient ce que serait un jour ce Messie. Les principales figures du Messie sont l'Agneau pascal, la manne du désert, les sacrifices, le serpent d'airain. 256

Second point. Prophéties du Messie. 9. Les prophètes ont tracé son signalement. Rapports entre les prophètes et les apôtres, entre la foi des patriarches et la nôtre. 10. Prophéties de Jacob et de Daniel touchant l'époque de la venue du Messie. Aggée et le second temple. 11. Incarnation, naissance, enfance, vie publique et miracles du Messie décrits par les prophètes. 12. Ils mentionnent jusqu'aux moindres circonstances de sa Passion. 13. David célébrant sa Résurrection et son Ascension. Réprobation des Juifs et conversion des Gentils également prédites. 261

Conclusion. 14. Les prophéties sont l'histoire de Notre-Seigneur tracée à l'avance. Suite admirable de la religion. Prodige des prophéties. Authenticité des prophéties constamment prouvée depuis dix-huit siècles par le peuple juif. 269

Notes. I. Pourquoi l'Incarnation a été différée. II. Sur les

soixante-dix semaines de la prophétie de Daniel. III. La foi au Sauveur a été nécessaire en tout temps; en quel sens. 272

IIIe INSTRUCTION.

DU SAINT NOM DE JÉSUS. — DU CULTE QUI LUI EST DU.

Exorde. 1. Un seul personnage au monde a vérifié les prophéties, c'est Jésus-Christ. 2. Commençons à considérer sa personne et ses grandeurs. Division. 280

Premier point. Excellence du saint nom de Jésus. 3. Signification et origine de ce nom. 4. Plusieurs l'avaient porté dans l'Ancien Testament; Jésus-Christ seul en a rempli toute la signification. 5. Tous les autres noms donnés à Notre-Seigneur sont compris dans celui de Jésus. 282

Second point. Culte qui est dû au saint nom de Jésus. 6. 1° nous lui devons un culte de respect, à cause de sa grandeur. 7. 2° nous lui devons une tendre et vive affection, parce qu'il nous rappelle l'amour du Fils de Dieu envers nous. 8. Sentiments de l'Eglise envers ce saint nom. 9. 3° Nous lui devons un culte de confiance. 10. Dévotion de saint Bernard pour le nom de Jésus. Il le compare à l'huile qui est une lumière, un aliment et un remède. 284

Conclusion. 11. Faisons nous-mêmes l'expérience des divines propriétés du saint nom de Jésus. 291

Note. Le nom de Jésus correspond parfaitement à la qualité de Rédempteur. 293

IVe INSTRUCTION.

DU NOM DE CHRIST. — JÉSUS-CHRIST EST PROPHÈTE, PONTIFE ET ROI.

Exorde. 1. Christ ou Messie, c'est la même chose L'Ancien et le Nouveau Testament donnent ce surnom au Sauveur. 2. Intérêt qui s'attache pour nous à cet autre nom. Objet et division de cette instruction. 297

Premier point. Signification du nom de Christ. 3. Personnages désignés sous ce nom dans l'Ancien Testament. 4. Notre-

Seigneur a réuni en lui les fonctions de prophète, de prêtre et de roi. 5. Comment et en quel sens Jésus-Christ a été prophète. Il est le Roi des prophètes. 298

Second point. Il est aussi pontife. 6. Origine divine du sacerdoce de Jésus-Christ. En quoi Melchisédech a été sa figure. 7. Supériorité du sacerdoce de Jésus-Christ sur celui d'Aaron. 8. Comment Notre-Seigneur a rempli les fonctions sacerdotales. 9. Comment il a aussi pénétré dans le Saint des saints, c'est-à-dire dans le ciel. Il y intercède continuellement pour nous. 301

Troisième point. Jésus-Christ est roi. 10. Il l'est non-seulement comme Dieu mais comme homme. 11. Nature de sa royauté. Comment il gouverne son royaume. 12. Différentes catégories de sujets qui lui sont soumis. 13. Excellence et universalité de l'empire de Jésus-Christ. 306

Conclusion. 14. Le nom de Christ nous rappelle donc les trois principales fonctions du Rédempteur. Tout chrétien est un autre Christ : il doit être prophète, prêtre et roi. 309

Note. Sur le nom de Christ, extrait de saint Fulgence. 312

Ve INSTRUCTION.

JÉSUS-CHRIST EST LE FILS UNIQUE DE DIEU.

Exorde. 1 et 2. Résumé des deux instructions précédentes sur les noms de Jésus et de Christ. 3. Mystères renfermés dans cette parole : Fils unique. 313

Premier point. Jésus-Christ est Fils de Dieu. 4. Engendré du Père, il lui est coéternel et consubstantiel. 5. Divinité de Jésus-Christ prouvée par le commencement de l'Evangile de saint Jean. 6. Définition de l'Eglise au Concile de Nicée. 7. Comment le Fils de Dieu est engendré du Père. 8. Comparaison avec les opérations de notre esprit. 315

Second point. Jésus-Christ est l'unique Fils de Dieu. 9. Le Fils de Dieu et le Fils de Marie ne sont qu'un seul et même Fils. 10. Le Saint-Esprit n'est point Fils de Dieu. Les créatures ne peuvent être enfants de Dieu que par adoption. 11. En tant

qu'homme, Jésus-Christ a des frères; il nous a élevés par l'Incarnation à l'adoption divine. 321

Conclusion. 12. Rien de plus glorieux que le titre de frère de Jésus-Christ. 13. Exhortation à nous conduire d'une manière digne de ce nom. 324

Notes. I. Extrait de saint Fulgence. II. Eternité du Verbe par saint Jean Damascène. III. Des propriétés qui conviennent au Fils par le même. IV. Dieu est fécond : Dieu a un Fils. V Images dans la nature, de la naissance du Fils de Dieu. VI. Image plus épurée, dans la créature raisonnable. 327

VIe INSTRUCTION.

JÉSUS-CHRIST EST NOTRE-SEIGNEUR.

Exorde. 1. Le titre de Seigneur est donné à Jésus-Christ non-seulement en tant qu'il est Dieu, mais aussi en tant qu'il est homme. 2. Objet et division de cette instruction. 343

Premier point. Pour quels motifs Jésus-Christ est appelé Notre-Seigneur. 3. 1° comme Dieu. 4. 2° comme homme, et d'abord parce qu'il nous a rachetés. 5. L'empire qu'il a sur nous est la récompense de son sacrifice. 6. Ensuite, parce que l'humanité en Jésus-Christ est hypostatiquement unie à la Divinité. 344

Second point. Obligations qui dérivent de là pour les hommes. 7. Il suit de là que nous devons lui être tout dévoués. Cette obligation est attachée à notre titre de chrétiens. 8. D'ailleurs nous l'avons reconnue au Baptême. Malheur à celui qui trahit ses engagements. 9. Motif qui doit nous porter à être tout dévoués à Jésus-Christ. 347

Conclusion. 10. La charité de Jésus-Christ nous presse. Monarque qui va visiter un esclave dans sa prison. Jésus-Christ s'est fait notre caution. Il nous a faits ses frères. Il se donne à nous en nourriture. Tant de bienfaits nous obligent à l'aimer. 349

Note. Des attributs de Jésus-Christ par saint Jean Damascène. 352

IIIe ARTICLE DU SYMBOLE.

QUI CONCEPTUS EST DE SPIRITU SANCTO, NATUS EX MARIA VIRGINE.

—

Ire INSTRUCTION.

QUI CONCEPTUS EST DE SPIRITU SANCTO. — QUI A ÉTÉ CONÇU DU SAINT ESPRIT. — DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Exorde. 1. Dieu a aimé les hommes plus que les anges. Il a usé d'une plus grande miséricorde envers eux. 2. Combien le mode de rédemption qu'il a choisi est admirable. Objet de cette instruction : Incarnation du Verbe. 354

Corps de l'instruction. 3. Trois vérités contenues dans ces paroles : Qui a été conçu du Saint-Esprit. 4. Doctrine de l'Eglise touchant l'Incarnation. 5. Union hypostatique des deux natures en Jésus-Christ. L'une et l'autre des deux natures conservent en lui toutes leurs propriétés. 6. L'œuvre de l'Incarnation est commune aux trois personnes, bien que le Fils seul se soit incarné. 7. Pourquoi elle est attribuée spécialement au Saint-Esprit. 8. De la manière dont ce mystère s'est accompli. Elle est en partie naturelle, en partie surnaturelle. Marie est Mère de Dieu dans toute la force du terme. 10. Dans quel état fut créée l'âme de Jésus-Christ. 11. On ne peut pas dire que Jésus-Christ soit le Fils adoptif de Dieu. 355

Conclusion. 12. Réflexions de saint Léon sur l'Incarnation du Verbe. Quelle gloire pour notre nature d'avoir été épousée par le Verbe éternel. Reconnaissons notre dignité. 363

Notes. I. Du mystère de l'Incarnation par saint Jean Damascène. II. Comment la nature humaine a été déifiée en Jésus-Christ. III. Extrait de saint Léon-le-Grand. IV. Extrait de saint Ambroise sur cette parole : Qui a été conçu du Saint-Esprit. 366

IIe INSTRUCTION.

NATUS EX MARIA VIRGINE. — JÉSUS-CHRIST EST NÉ DE LA VIERGE MARIE. — VIRGINITÉ DE MARIE DANS SON ENFANTEMENT. — FIGURES DE L'INCARNATION DANS L'ANCIEN TESTAMENT.

Exorde. 1. Dans ces paroles nous sont proposés deux mystères : la naissance du Sauveur et la virginité de sa Mère. 2. Avec quelle joie on doit méditer le mystère de la naissance du Sauveur. Objet et division de cette instruction. 372

Premier point. Ce qu'il y eut de mystérieux dans cette naissance. 3. Promesse faite à Abraham rapprochée de la généalogie du Sauveur. 4. Jésus-Christ naît d'une vierge par un miracle tout à fait inouï. Marie est restée Vierge après comme avant l'enfantement. 5. Jésus-Christ est le nouvel Adam, Marie est la nouvelle Eve. 6. Rapports entre Marie et Eve par saint Bernard. 373

Second point. Figures de la naissance du Sauveur et de la virginité de Marie dans l'Ancien Testament. 7. Les saints Pères en remarquent un grand nombre. 8. La première, c'est la porte du Temple, que le prophète Ezéchiel vit fermée. 9. Vision de Daniel. Pierre détachée de la montagne sans la main de l'homme, seconde figure. 10. Troisième figure : la verge d'Aaron. 11. Quatrième figure : le buisson ardent. 378

Conclusion. 12. Marie est Mère de Dieu. C'est là le fondement de ses grandeurs et la raison de toutes ses prérogatives. 13. Marie est Vierge. Excellence de la virginité. Exhortation de saint Jean Chrysostôme. 282

IIIe INSTRUCTION.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST A BETHLÉEM. — RÉFLEXIONS SUR CE MYSTÈRE.

Exorde. 1. Le Fils de Dieu a voulu naître d'une femme, pour se rendre plus semblable à nous, procurer plus de gloire à son Père et élever notre nature dans la personne de Marie. 2. An-

nonce de la naissance du Sauveur dans le martyrologe romain. 3. Passons jusqu'à Bethléem. Division. 386

Premier point. Circonstances de la naissance du Sauveur. 4. Edit de l'empereur Auguste. Voyage de Marie et de Joseph. Naissance du Sauveur dans l'étable. 5. Apparition de l'ange aux bergers. 6. Visite des bergers à la crèche. 7. Accomplissement des prophéties. 388

Second point. Réflexions sur la naissance du Sauveur. 8. Commençons par remercier Dieu de ce mystère. 9. Exemple d'humilité que nous donne le Fils de Dieu en naissant. Comment nous devons l'imiter. 10. Exemple de détachement. 11. Réflexions de Bossuet. Mépris qu'il faut faire des biens de la terre. 12. Le Fils de Dieu s'abaisse jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à Dieu. Pensée de saint Augustin. 390

Conclusion. 13. Jésus-Christ désire naître dans nos cœurs. Ne le traitons pas comme les habitants de Bethléem. 398

Notes. I. Extrait du martyrologe romain. II. Texte latin de saint Augustin. 400

IVe ARTICLE DU SYMBOLE.

PASSUS SUB PONTIO PILATO, CRUCIFIXUS, MORTUUS ET SEPULTUS.

1re INSTRUCTION.

PASSUS SUB PONTIO PILATO, CRUCIFIXUS. — JÉSUS-CHRIST A SOUFFERT SOUS PONCE-PILATE, ET A ÉTÉ CRUCIFIÉ. — DE LA PASSION ET DU CRUCIFIEMENT DU SAUVEUR.

Exorde. 1. Pourquoi le Symbole passe immédiatement de la naissance du Sauveur à sa passion. 2. Nulle science n'est comparable à la science de Jésus-Christ crucifié. La passion est l'abrégé de l'Evangile. 3. Zèle que nous devons mettre à l'étudier. Objet de cette instruction. 402

Corps de l'instruction. 4. Ce que la foi nous propose dans ces

paroles : Il a souffert sous Ponce-Pilate, il a été crucifié. 5. Comment Jésus-Christ a pu souffrir. 6. Pourquoi les apôtres ont ajouté : sous Ponce-Pilate. Deux raisons. 7. Explication de cette parole : Il a été crucifié. Analogies entre la chute de l'homme et la manière dont il a été racheté. Sentiment de l'Eglise. 8. Sept motifs pour lesquels Jésus-Christ a choisi le supplice de la croix. 404

Conclusion. 9. La croix est l'ouvrage du péché. 10. C'est par amour pour nous que Jésus-Christ a voulu subir ce supplice. 11. Nous devons aussi porter la croix à sa suite. 412

Notes. I. Les deux natures ont conservé leurs propriétés en Jésus-Christ. II. Explication de la manière dont Jésus-Christ a pu souffrir, par saint François de Sales. III. Texte de saint Thomas. 414

IIe INSTRUCTION.

MORTUUS ET SEPULTUS. — QUI EST MORT ET A ÉTÉ ENSEVELI. DE LA MORT ET DE LA SÉPULTURE DE JÉSUS-CHRIST.

Exorde. 1. Résumé de l'instruction précédente. 2. Signification générale de ce passage du Symbole. Division. 423

Premier point. De la mort de Jésus-Christ. 3. Pourquoi les apôtres en ont fait une mention spéciale. 4. Certitude de cette mort. 5. Il convenait que Jésus-Christ mourût, 1° pour détruire la puissance du démon ; 2° pour nous apprendre à mourir. 6. Sa mort a été de son choix sous tous les rapports. 7. Combien cette mort volontaire a de quoi toucher notre cœur. 424

Second point. Sépulture de Jésus-Christ. 8. Pourquoi elle est mentionnée aussi d'une manière spéciale. 9. On peut dire que Dieu a été enseveli. 10. Circonstances de la sépulture du Sauveur. 11. Son corps resta sans corruption dans le tombeau 12. Les mystères contenus dans le quatrième article ne peuvent s'appliquer à la divinité de Jésus-Christ. 431

Conclusion. 13. Jésus-Christ, par sa mort, a vaincu notre mort. 435

Notes. I. La divinité n'a point été séparée du corps ni de

l'âme du Sauveur par la mort. II. Raisons de la mort et de la sépulture du Sauveur par saint Fulgence. III. Réflexions sur sa sépulture par le même. 437

IIe INSTRUCTION.

FIGURES ET PROPHÉTIES DE LA PASSION DU SAUVEUR.

Exorde. 1. Le mystère de la rédemption est le point cardinal de toute la religion. 2. Combien il est éloigné des pensées humaines. 3. Nécessité de la foi en ce mystère pour être sauvé. Objet et division de cette instruction. 442

Premier point. Figures de la Passion. 4. La première fut la mort d'Abel. 5. La seconde fut le sacrifice d'Isaac. 6. L'Agneau pascal fut la troisième. 7. Enfin, le serpent d'airain, sans compter les sacrifices de la loi ancienne. 444

Second point. Prophéties de la Passion. 8. David faisant le portrait de Judas. 9. Il entend les railleries et les blasphèmes du calvaire. 10. Il a vu le crucifiement, la soif, le fiel et le vinaigre. 11. Portrait de Jésus-Christ flagellé, par Isaïe. 447

Conclusion. 12. Ces prophéties ont été faites pour la confusion des incrédules et l'affermissement dans la foi des vrais fidèles. Nous devons mourir aux vices et aux passions. 452

Notes. I. Du mystère de la croix. II. Texte d'Isaïe. 455

IVe INSTRUCTION.

RÉCIT DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Exorde. 1. Conseil éternel de Dieu touchant la rédemption de l'homme. Accord de la justice et de la miséricorde. 2. Rapport entre le péché et son expiation. 3. Avec quelle ardeur Jésus-Christ a désiré sa Passion. Division. 460

Premier point. Jardin des Olives. 4. Dernière cène et discours de Jésus-Christ à ses apôtres. 5. Jésus-Christ entre dans le jardin. Il y est saisi par la tristesse. 6. Sa prière à son Père.

7. Sommeil des apôtres. Avertissement du Sauveur. 8. Trahison de Judas. 9. Le Sauveur, avant de se laisser prendre, manifeste sa divinité par deux miracles : les soldats sont renversés ; Malchus est guéri. 464

Second point. Tribunaux de Jérusalem. 10. Le Sauveur conduit chez Anne et puis chez Caïphe. 11. Interogatoire du grand-prêtre. Réponse du Sauveur. Il reçoit un soufflet. 12. Faux témoignages inutiles. 13. Le grand-prêtre demande à Jésus-Christ s'il est le Fils de Dieu, et sur sa réponse, il est traité de blasphémateur et condamné à mort. 14. Mauvais traitements que souffre le Sauveur pendant la nuit. 15. Saint Pierre le renie. 16. Le jour venu, on conduit Jésus à Pilate. Désespoir de Judas. 17. Accusation des juifs contre le Sauveur. Interrogatoire de Pilate. 18. Nouvelles questions de Pilate à Jésus. Silence du Sauveur. 19. Il est renvoyé à Hérode et traité de fou par ce prince. 20. Parallèle de Jésus et de Barabbas. 21. Pilate fait flageller le Sauveur 22. Son couronnement d'épines. 23. Ecce Homo. Pilate se laisse extorquer une sentence de mort contre l'innocent. 472

Troisième point. Le Calvaire. 24. Marche pénible du Sauveur vers le Calvaire. 25. Son discours aux femmes de Jérusalem. 26. Son crucifiement. Salut à la croix. 27. Prière de Jésus pour ses bourreaux. 28. Railleries et blasphèmes des assistants. 29. Conversion du bon larron. 30. Marie au pied de la croix. 31. Prodiges dans la nature. Ténèbres. Soif du Sauveur. Il expire. 32. Tout s'émeut. 487

Conclusion. 33. Sentiments que doit nous inspirer la mort du Sauveur. 497

V[e] INSTRUCTION.

CONSIDÉRATIONS SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Exorde. 1. Bonté du Sauveur dans ce mystère. 2 Un chrétien doit le méditer fréquemment. 3. Objet et division de cette instruction. 500

Première considération. Quel est Celui qui a souffert. 4. Gran-

deur du Fils de Dieu. 5. Comparaison de saint Alphonse de Liguori. 6. Les êtres inanimés ont été sensibles à la mort du Sauveur. 501

Seconde considération. Pourquoi il a souffert. 7. Premièrement, pour l'expiation de tous les péchés du monde pour lesquels il a satisfait d'une manière surabondante. 8. Nous sommes donc les bourreaux du Fils de Dieu. 9. Secondement, Jésus-Christ a souffert pour obéir à son Père. 504

Troisième considération. Combien Jésus-Christ a souffert. 10. La vue anticipée de ses tourments suffit déjà pour lui causer une agonie sanglante. 11. Il a souffert dans toutes les parties de son corps, de la part de toute sorte de personnes; le supplice de la croix était le plus cruel de tous. 12. Les douleurs de son âme furent aussi portées au comble. 508

Conclusion. 13. Il nous a aimés le premier Payons-le donc de retour. 512

Note. Extrait de saint Ambroise. 514

VIe INSTRUCTION.

FRUITS ET MÉRITES DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Exorde. 1. Une des fins de l'Incarnation a été de nous rendre la vie que nous avions perdue par le péché. 2. Jésus-Christ nous en a rendu une plus parfaite. Objet et division. 515

Premier point. Efficacité de la Passion de notre Sauveur. 3. Elle nous a délivrés du péché. Elle a expié les péchés à venir. 4. Elle nous a affranchis de la tyrannie du démon. 5. Elle a acquitté les peines dues à nos péchés. Nous ne sommes pas cependant dispensés de faire pénitence. 6. Elle nous a réconciliés avec Dieu. 7. Elle nous a rouvert les portes du ciel. 8. Enfin, elle nous a donné les plus beaux exemples de toutes les vertus, du détachement, de la patience, de l'humilité. 517

Second point. Mérites de la Passion du Sauveur. 9. 1° Jésus-Christ a satisfait pleinement et d'une manière surabondante pour nos péchés. 10. 2° Sa mort a été un sacrifice très-agréable

à Dieu. 11. 3° Elle a été le rachat du monde dans toute la force du terme. 525

Conclusion. 12. Confiance que doit nous inspirer la mort du Sauveur. Apprendre à souffrir avec lui, afin d'être couronné avec lui. 523

Tournai typ. Ve H. Casterman.

